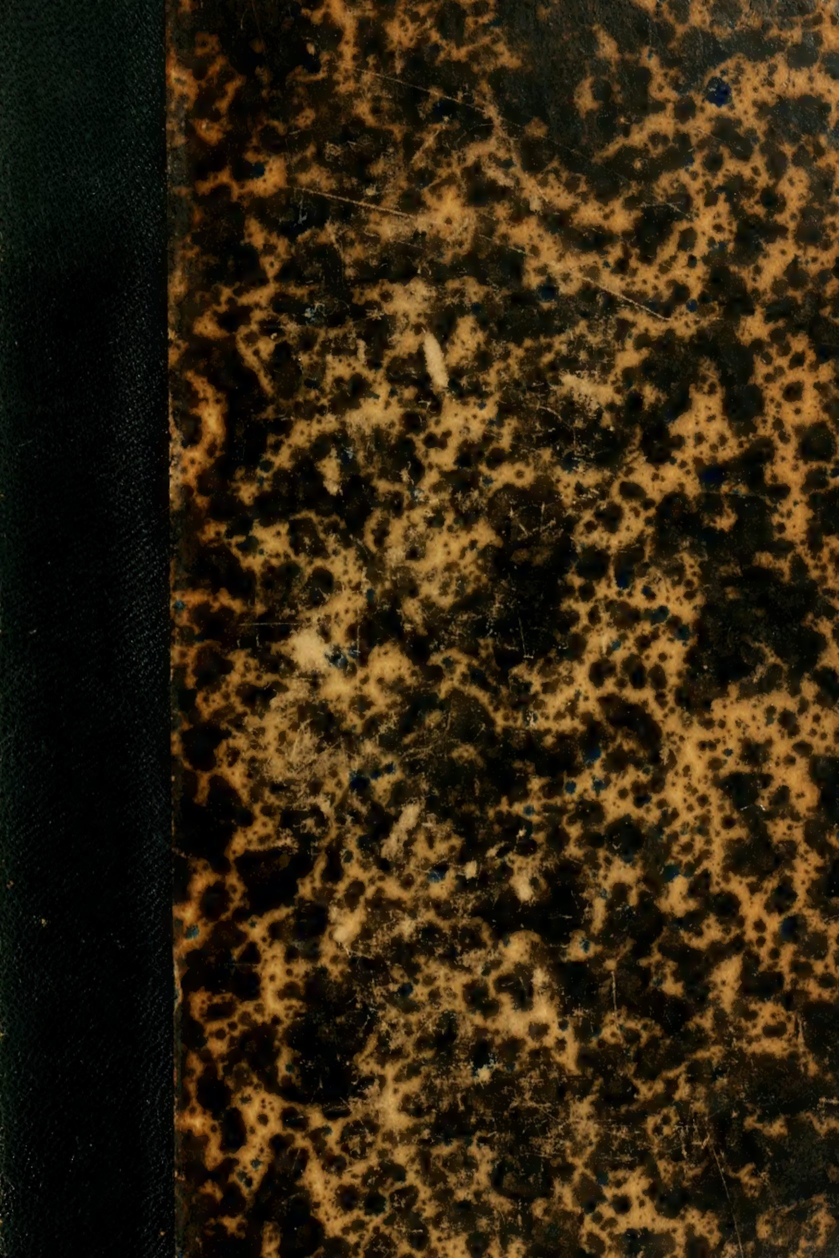
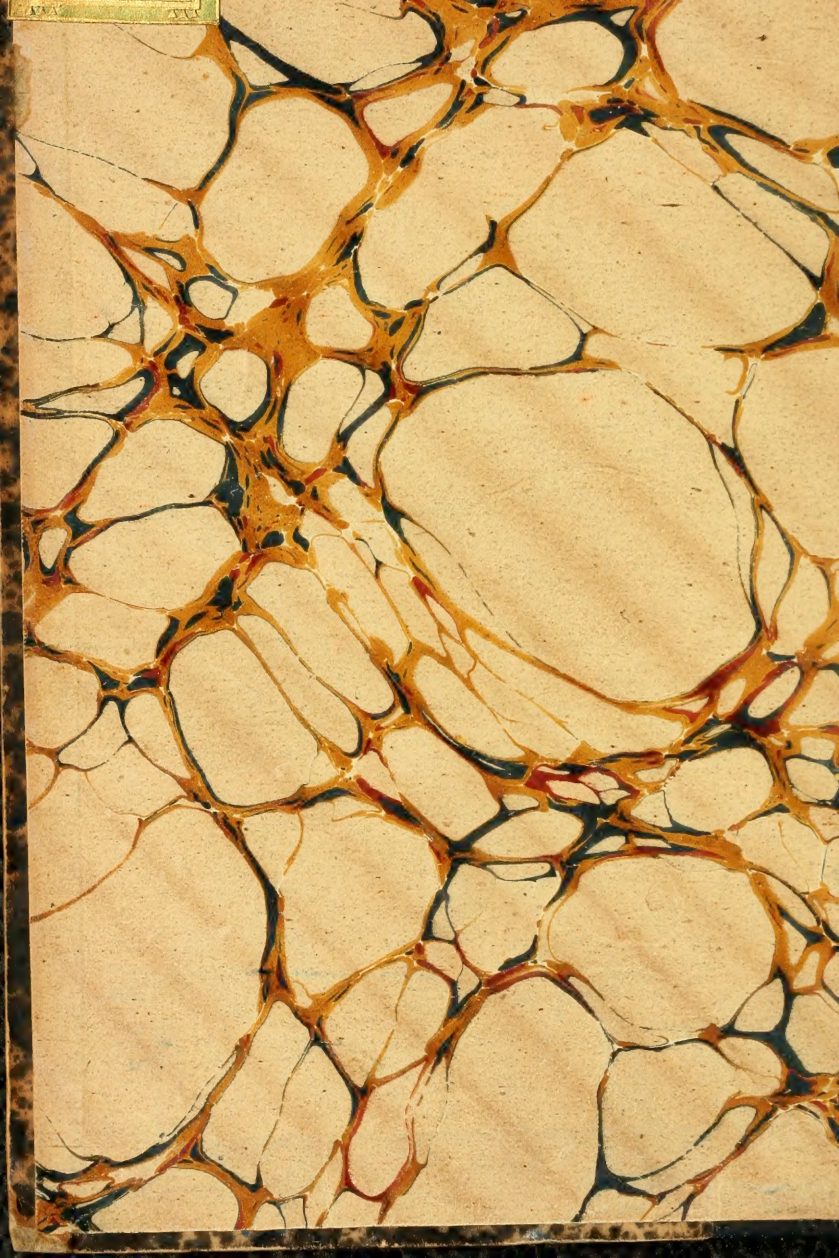
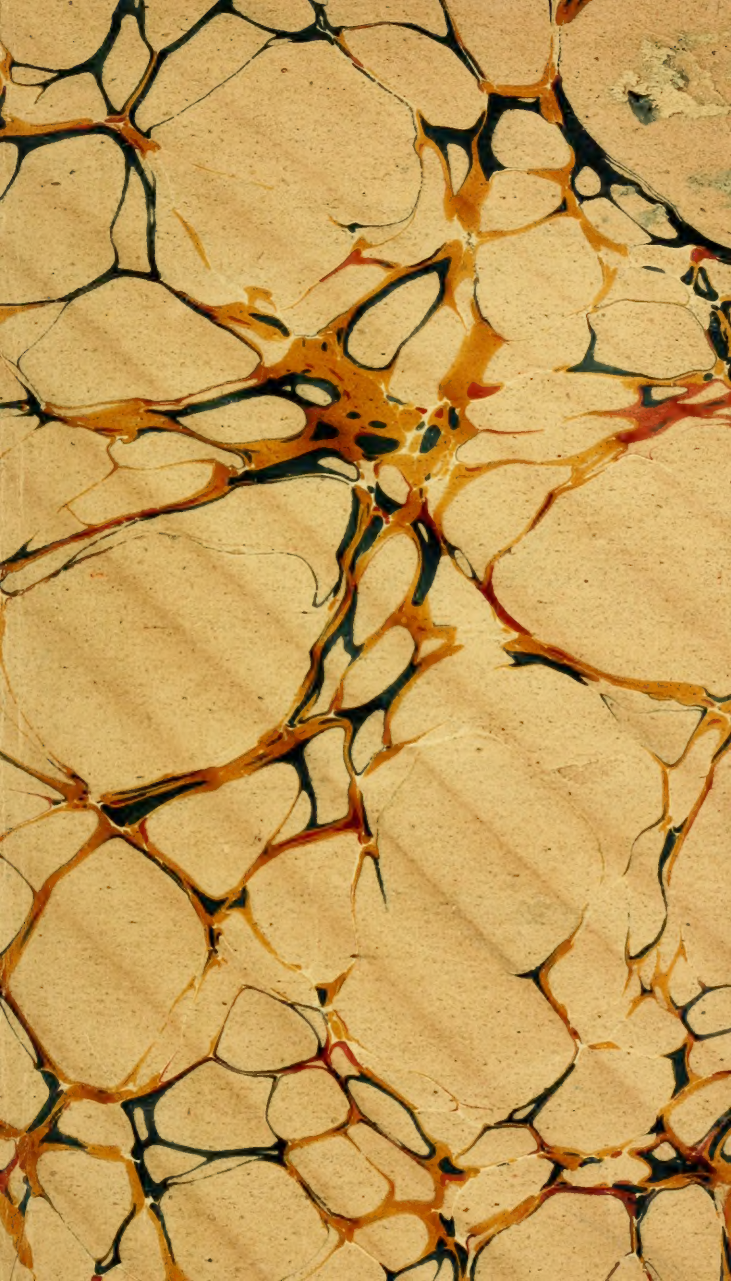






Œuvres choisies

de

MAURICE ET EUGÉNIE DE GUÉRIN

AVEC UNE INTRODUCTION BIOGRAPHIQUE ET CRITIQUE

DES NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

PAR

ERNEST GAUBERT

PARIS

NOUVELLE LIBRAIRIE NATIONALE

85, RUE DE RENNES, 85

—

1910

Œuvres choisies

de

MAURICE ET EUGÉNIE
DE GUÉRIN

Ouvrages de M. Ernest GAUBERT

A LA MÊME LIBRAIRIE

Figures françaises, critique et documents (*A. de Rivarol, E. Fromentin, E. Signoret, Charles Guérin, F. Coppée, M. Barrès*). Un vol. in-18. . . . **3 50**

La Nouvelle Littérature (1895-1905). . . 1 vol.
(En collaboration avec G. Casella), Sansot, édit.

Anthologie de l'Amour provençal. . . 1 vol.
(En collaboration avec J. Véran), *Mercure de France*, édit.

Les Roses latines, poèmes. Sansot, édit . . 1 vol.

Sylvia ou le roman du Werther. Sansot, édit. . . . . 1 vol.

A PARAITRE

Figures françaises (2e série).

Œuvres choisies

de

MAURICE ET EUGÉNIE DE GUÉRIN

AVEC UNE INTRODUCTION BIOGRAPHIQUE ET CRITIQUE
DES NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

PAR

ERNEST GAUBERT

PARIS
NOUVELLE LIBRAIRIE NATIONALE
85, RUE DE RENNES, 85

1910

PRÉFACE

A ma mère, qui m'apprit à lire, dans un exemplaire des « lettres d'Eugénie de Guérin. »

I

MAURICE DE GUÉRIN.

Certains monuments tirent de nouveaux charmes des mutilations souffertes ou même d'être demeurés inachevés. En littérature, cela est vrai surtout pour les œuvres de sensibilité, pour celles qui mêlent le sentiment de la poésie à toutes les inquiétudes du cœur.

Je ne crois point que s'il eût vécu, Maurice de Guérin eût compté au premier rang des poètes d'un siècle qui s'enorgueillit des meilleurs, d'autant que l'auteur du Centaure *vécut dans la période la plus féconde du XIXe siècle poétique. Mais d'être descendu, si jeune, au tombeau, environné de tant d'amour, il a valu à ses écrits une sorte de rayonnement mélancolique et charmant. Il a réalisé la parole antique : « Ceux qui meurent jeunes sont aimés des dieux. »*

N'ayant pas eu de déclin, son talent nous apparaîtra toujours comme capable d'enfanter des merveilles. D'avoir été sitôt dispersée, il ne nous appartient plus de mesurer sa force.

Pareils à ces marbres d'Hellas qui sont venus à nous à demi rompus et disjoints, son œuvre, faite de fragments, s'embellit d'avoir été brusquement arrêtée et brisée. Sa vie passionnée, son cœur inspiré, tout ce que nous connaissons de son âme, — et toute son âme nous est connue autant par les livres de sa sœur que par les siens, — nous prédispose à imaginer que la mort, qui l'abattit, abattit avec lui un des plus grands espoirs de notre littérature.

De tous les poètes morts jeunes, dans un temps où tant de poètes sont morts jeunes, Maurice de Guérin semble, d'ailleurs, celui qui a le plus de chance de survivre, grâce à sa prose. Car par elle, il atteint de façon durable à la beauté. Et si la gerbe est menue, toutes les fleurs qui la composent sont irréprochables. Un chef d'œuvre, le Centaure, *quelques vers, des lettres, avec l'affection d'une sœur, dont le cœur restera vivant par delà les âges, et le souvenir d'une fin prématurée, voilà plus qu'il ne fallut jamais pour garder un nom de périr.*

⁂

Celui qu'on a appelé « l'André Chénier du Panthéisme », Georges-Maurice de Guérin, naquit au Château du Cayla, qui dépend de la commune d'Andillac (Tarn), le 4 août 1810. Lamartine nous a décrit le décor :

« Le château de Cayla se composait d'une cour « autrefois pavée et dont les eaux des écuries avaient

« défoncé les larges dalles. Les fumiers des chevaux, « des vaches et des moutons, entassés immémorialement aux portes, tapissaient les murailles de ces « bâtiments et servaient partout de clôture. Les cuisines ouvraient par un perron élevé de quelques « marches sur ce vaste cloaque ; quelques sureaux et « quelques houx, dont la forte racine ne craint pas « le sol des bergeries, croissaient dans les angles des « murs ; les portes et les barrières à claire-voie étaient « sans cesse ouvertes et permettaient nuit et jour aux « passants de monter les degrés de pierre pour venir « demander le morceau de pain, le coup d'eau à « puiser au seau suspendu derrière la porte, et aux « paysans du hameau d'Andillac de vivre pour ainsi « dire en commun avec les habitants de la maison. »

M. de Guérin avait trois autres enfants, Eugénie et Marie, les deux filles, un autre fils, Erembert. Ils vivaient d'une vie patriarcale, dans cet intérieur rustique où il y avait une antique cheminée :

« Deux bancs en pierre, incrustés à demi dans la « muraille, servaient de sièges aux domestiques et « aux hôtes. Quelques grosses chaises et fauteuils de « noyer, entre la table de cuisine et la cheminée, se « prêtaient aux maîtres de la maison. »

Parmi ce paysage de chênes et de châtaigniers, dans le calme des journées que troublent seules les clarines des troupeaux, le sabot d'un métayer sur le chemin, le bâton ferré d'un laboureur qui roule une pierre, ou le grincement des roues portant une charrue qui passe, l'angelus ricochant de combe en combe, le chant d'une pie-grièche, d'une caille ou d'un grillon, au milieu de ce repos de la nature où les bruits deviennent si familiers qu'ils ne rompent jamais le si-

lence et qu'on sent *le silence, Georges-Maurice de Guérin grandit, rêveur et impressionnable. Son père, revenu tout jeune de l'émigration, en avait, selon Lamartine, « rapporté au Cayla cette foi robuste « de caste et de famille qui était plus enfoncée dans « son cœur que les fondements de son ancien manoir, « dans le rocher d'Andillac ».*

Il avait le goût de la prière, et c'est lui qui avait façonné l'âme d'Eugénie ; c'est de lui qu'elle tenait sa piété, son ardent amour de Dieu, son désir constant du ciel, et c'est Eugénie qui devait veiller sur Maurice et qui l'éleva comme une mère, qui le soigna au cours de ses maladies d'enfant, qui ouvrit son cœur à la poésie. Elle lui apprit à aimer, dans les êtres et les choses, la volonté divine ; elle lui apprit à aimer et à contempler les spectacles de la nature. L'influence d'Eugénie de Guérin sur les premières années de son frère a été ineffaçable.

En 1821, on les sépara. Maurice fut envoyé au petit séminaire de Toulouse. Il souffrit beaucoup et sa sœur plus encore. Toute sa vie, Eugénie se sentira déchirée par l'absence de son frère ; lui, sentira d'aussi vifs regrets, mais la douleur ne sera pas continue, elle le saisira seulement par crises. Le temps n'apaisera pas leurs regrets.

Après avoir quitté le séminaire de la vieille acropole albigeoise, Maurice de Guérin vint à Paris, au Collège Stanislas. L'éloignement aggravait son exil. Sous le ciel maussade de la capitale, il regretta les horizons de Cayla. Son cœur infiniment sensible, son esprit affiné naturellement, son naturel enthousiaste et facilement froissé, devaient le prédisposer à mille petites tristesses. Il rencontrait, à Stanislas, un

*autre poète, Jules Barbey d'*Aurevilly*, qui devait se lier fortement avec lui et qui nous a laissé de Guérin, outre mille traits épars dans ses* Memoranda *et ses lettres, un portrait achevé. On le trouvera dans* Amaïdée. *Maurice de Guérin est un des principaux personnages de ce roman, sous le nom de Somegod le poète, « ce farouche Endymion qui chassait l'infini « à la suite de la nature, dans le fond des bois comme « au fond des mers ». Dans ces pages emportées, on entendra de la voix de Guérin le plus saisissant aveu de l'amour de la nature, une sorte d'amour exclusif, absorbant, qui se désespère, se ronge, se consume lui-même.*

« Dans les choses, y a-t-il un cœur qui réponde au « cœur que dessus on pourrait briser ? Rochers, mer « aux vagues éternelles, forêts où les jours s'engloutissent et dont ils ressortiront demain en aurore ; « cieux étoilés, torrents, orages, cimes des monts « éblouissantes et mystérieuses, n'ai-je pas tenté cent « fois de m'unir à vous ? N'ai-je pas désiré à mourir « me fondre en vous, comme vous vous fondez dans « l'Immense dont vous semblez vous détacher ?... »

C'est au collège Stanislas que sa tristesse ardente et sa sensibilité inquiète, son âpre désir « de presser « le monde sur son cœur » inclinèrent ce poète vers une sorte de panthéisme lucrécien. Malgré les conseils affectueux de l'abbé Buquet, son précepteur, il se sent entraîné de plus en plus vers sa frénésie naturiste. La volupté des bois solitaires et leurs murmures, cette mélancolie que la lune dispense aux forêts et au rivage antique des mers, le transportent. Comme René, il souffre du mal du siècle, et c'est en lui, dans son âme insatiable, que se trouve son ennemi.

Son séjour à la Chênaie, petit château entouré de tilleuls et charmant parmi un désert de Bretagne dont M. de la Mennais avait fait sa retraite, ne pouvait que développer encore son exaltation. On était en décembre 1832. M. Edmond Pilon a fort bien analysé cette phase de la vie de Maurice de Guérin :

« M. Féli — nom de M. de la Mennais dans l'in-« timité — le reçut « comme un bon père qu'il était », « l'embrassa tendrement, et se prit pour cette « âme blessée, de cette affection un peu rude mais « cordiale que témoignait, à tous ceux qui se réfu-« giaient dans la lumière de son génie, cet ardent « solitaire du cloître.

« M. F. du Breil de Marzan, l'un des fidèles amis « de Maurice et l'un des disciples de M. de la Mennais, « a retracé, dans des pages inspirées de la plus douce « émotion, la physionomie de cette maison bretonne, « où se trouvaient assemblés, dans un même idéal, « autour de l'hôte illustre, des hommes aussi divers que « MM. de Montalembert et de Cazalès, Rohrbacher, « Elie de Kertanguy, Frédéric de la Provostaye, de « Coux, de Carné, les abbés Lacordaire et Gerbet. « Une nature admirable et qu'il pénètre au point de « vouloir s'identifier à elle, des sites aussi rustiques, « d'une harmonie aussi sauvage que ceux des bois « de Coetquen[1], des bords de la Rance, du val de « l'Arguenon, où le reçoivent ses amis de la Morvon-« nais, enfin la vue de l'Océan qu'il va contempler « avec Edmond de Cazalès le laissent anéanti, « bouleversé d'enthousiasme. La beauté des forêts,

1. *C'est dans ce cadre que se déroule le meilleur des romans de Raoul de Navery :* Patira.

« *la vie forte et muette qui règne sous l'écorce « des chênes », le réveil de la végétation, lui donnent « la conscience de son génie. Maurice, couché sur la « falaise ou penché sur un chêne, écoute les mille « voix de la nature lui parler ; l'antique Centaure « approche. Il en perçoit les pas et sa course impé- « tueuse l'empêche longtemps d'entendre la voix « recueillie du cloître, l'accent brûlant du prêtre et « le son de la petite cloche qui le soir, à la Chê- « naie, groupe, autour de la table, le maître et ses « disciples* [1]. »

*
* *

Nous touchons ici à tout un côté de la vie de Maurice dont on avait peu parlé jusqu'au jour où M. Abel Lefranc y a fait la lumière. La vie sentimentale de Maurice de Guérin a pesé de façon capitale sur sa littérature. Après un amour contrarié pour Louise de Bayne, la première jeune fille dont l'image ait passé dans ses rêves, et pour laquelle il a écrit ses premiers vers, Maurice de Guérin se prend d'une chaste et fraternelle passion pour Marie de la Morvonnais, la femme de son ami, qui fut, a-t-on dit, son Eugénie bretonne :

Elle aimait mes rêves
Et j'aimais les siens.

Mélancolique et pure affection, dont le souvenir

1. *Pour la clarté de certaines lettres, rappelons que La Mennais fit, avec Lacordaire et Montalembert, le voyage de Rome en 1832, que l'encyclique* Mirari vos *est du 15 août 1832, et la soumission de La Mennais du 30 avril 1832 et du 11 décembre 1833.* Les paroles d'un croyant *parurent en février 1834 et l'encyclique* Singulari vos, *le 15 juillet 1834.*

soutiendra longtemps le cœur défaillant du poète, mais qui s'atténuera devant une autre passion, d'une intensité extraordinaire et « qui exerça sur les der-« nières années de sa vie une action profonde. Ajou-« tons tout de suite que sa passion ne fut pas re-« poussée [1]. » Il s'agit de l'amie la plus intime d'Eugénie qui se brouilla plus tard, et on sait mal ou on sait trop pourquoi, avec celle dont l'amour troubla fortement le jeune écrivain. C'est à cette passion qu'il faut attribuer, paraît-il, les accès de fièvre, et les ravages rapides de sa maladie de poitrine, aggravée par des soucis moraux.

Pour arrêter cet amour qui ne « pouvait avoir d'issue régulière », fut décidé le mariage (Octobre 1838) de Maurice avec une jeune et jolie créole, Mlle Caroline de Gervain [2]. Elle devait environner de bonheur les dernières heures du poète.



Après son séjour à la Chênaie, Maurice était revenu à Paris en 1834. L'heure sonnait de la condamnation du maître de la Chênaie. Pour la famille de Maurice, quelle que fut la force de l'affection, quand Rome élevait la voix, il n'y avait qu'à obéir. Il semble, par contre, que Maurice se détournait déjà de

1. *A. Lefranc.*

2. *Cf.* A. Lefranc. Maurice de Guérin *d'après des documents inédits. Paris, Champion, 1910. Ce livre est une étude définitive sur cet auteur. M. Lefranc, — outre une admirable critique, — a éclairci certaines phases de la vie de Guérin, obscures avant lui. Sur le mariage de Guérin, sur les malentendus entre le poète et la tante de Caroline, qui ne lui manifestait que de médiocres égards et tenait le ménage sous sa sujétion financière, sur l'amitié de Barbey et de Maurice, etc... nous voilà complètement renseignés.*

l'exemple d'Eugénie. Vers cette date, se place un court arrêt à Caen, où il rencontre Barbey d'Aurevilly, Trébutien et Edelestand de Méril.

A Paris, Maurice se considérait comme en exil, ce qui ne l'empêcha point, malgré les inquiétudes, les regrets, les lamentations de son journal et de ses lettres, de se changer en un dandy aux yeux rêveurs « qui portait des habits d'Hermann et ressemblait « aux plus sveltes vignettes de Tony Johannot ».

Et M. Breil de Marzan déplore ce changement. « En 1836, époque où je voyais Guérin avec la même « intimité qu'autrefois, je m'affligeais de voir je ne « sais quel pli byronien creuser un pli fatal sur ce « visage magnifiquement ombragé de son admirable « chevelure noire. »

*En 1835, il voyagea aux châteaux de la Loire et dans le Nivernais. C'est l'époque de l'épisode d'*Amaïdée.

Deux ans plus tard, usé par son cœur, brûlé par sa pensée, il reçut les premières atteintes du mal qui devait le vaincre. Malgré l'affection de sa jeune femme, malgré le dévouement d'Eugénie qui l'avait ramené au Cayla, il s'éteignait le 19 juillet 1839. Avant de mourir, réalisant le vœu de sa sœur qui lui écrivait le mercredi des Cendres 1832. « O Maurice, si je pou- « vais te voir chrétien, je donnerais ma vie et tout « pour cela, » il était revenu à la foi de son enfance et il avait demandé les sacrements de l'Eglise romaine. Sur sa tombe ouverte, a-t-on dit, sa blonde jeune femme coupa son admirable chevelure. Un mois plus tard, après lui avoir fait élever un petit monument, elle quitta le Cayla. Elle était jeune. Barbey d'Aurevilly nous l'a montrée rayonnante et « massa-

crant tous les cœurs ». Elle retourna aux Grandes-Indes et s'y remaria neuf ans plus tard.

*
* *

Au lendemain de sa mort, son nom rayonna. L'immense affection entêtée et pieuse d'Eugénie devait porter, aux quatre vents du monde, la gloire de son frère. Barbey d'Aurevilly et G. S. Trébutien, conservateur adjoint de la bibliothèque de Caen, s'employèrent à répandre cette œuvre. En 1840, George Sand publia le Centaure *dans* la Revue des Deux Mondes. *Selon le mot de M. de Gourmont :* « Le Centaure est à mettre parmi les plus belles et les plus « précieuses pages de la langue française. C'est un « poème et c'est un mystère. »

Le meilleur de cette œuvre, on le trouvera ici. Avec des pages de son journal et des lettres, quelques poèmes où il y a de beaux vers, on lira le Centaure. *Par la pureté d'un style inégalable, par l'émotion devant la nature, par la limpidité et l'ardeur, c'est un chef-d'œuvre. Un court chef-d'œuvre, dira-t-on. Soit, mais s'il n'a pas l'immensité de la mer, il est semblable à ces coquillages translucides où, même à des milliers de lieues de l'océan qui les polit et les forma, l'oreille écoute encore le murmure du large et le bruissement des vagues idéales…*

II

EUGÉNIE DE GUÉRIN.

Eugénie de Guérin, dans la modestie de son cœur et la lumière de son esprit pur, fut une créature d'élite. Née en janvier 1805, au château du Cayla, elle y est morte le 31 mai 1848.

Elle ne voulait être que la gardienne de la gloire et du nom de son frère. Il se trouve que son œuvre, sans arrière-pensée de littérature, dépasse en valeur littéraire celle de Maurice de Guérin et que son Journal *et ses* Lettres *sont une date dans notre littérature. En juillet 1864,* la Revue d'Edimbourg *la nommait l'*Antigone de la France *et disait : « Son journal est l'effusion d'une des âmes les plus pures et « les plus saintes qui aient jamais existé sur la terre. » Depuis, de Sainte-Beuve jusqu'à M. Edmond Pilon, son dernier éditeur, tous les poètes et les critiques se sont exaltés devant les pages inaltérables où se confesse un tel caractère de droiture, de force et d'amour.*

*
* *

Eugénie de Guérin est née l'année même où parut le René *de Chateaubriand, mais il n'y a aucun rap-*

prochement à faire entre elle et Amélie. La solitude du Cayla ne connut point les orages de Combourg. Rien ne troubla la limpidité de cette passion fraternelle. Si elle a souffert atrocement un jour à cause de Maurice, c'est quand elle a connu qu'il s'éloignait du Dieu que leur enfance priait ensemble. C'est l'affection d'Augustin et de Monique. Plus près de nous, elle fait songer à Jacqueline Pascal, ou encore à celle qui dort « près des eaux de Byblos où les femmes des « mystères antiques venaient mêler leurs larmes », à cette autre sœur d'un frère célèbre, qui assista à une crise morale semblable et en souffrit aussi, nous avons nommé Henriette Renan.

A l'encontre de cette dernière, Eugénie ne se rallia point à la croyance panthéiste de son frère. Non. Elle demeura inébranlable dans la foi de sa race. Si jamais elle n'eut la pensée d'une séparation possible à cause de leur foi, entre elle et le poète du Centaure, *c'est parce qu'elle a le ferme espoir, la conviction enracinée de le ramener un jour. « O Maurice, mon cher Maurice, j'ai tant besoin de toi et de Dieu ! » s'écrie-t-elle !... Et devant la tombe ouverte, un instant, elle réunira à nouveau ses deux amours...*

Et ce jour-là, elle dira :

« Dieu soit béni qui dans sa miséricorde a voulu « sauver l'âme et a laissé mourir le corps, cette ap- « parence humaine que nous aimons tant, qui nous « semble l'homme, et ne fait que le cacher. L'œil « chrétien voit ainsi ces choses et regarde vers l'autre « vie, lorsque celle-ci nous désole. Pour moi, c'est « fini ce qu'on appelle bonheur. Cette mort me tue, « m'enlève ce qui m'attachait avec quelque charme en « ce monde. Mon avenir était le sien, ses enfants

« m'auraient appelés leur mère, j'avais tout mis en « lui, trop peut-être. Dieu veut qu'on ne s'appuie pas « tant sur la créature, roseau qui casse sous la main. « Ma pauvre âme se doutait bien de cela ; mais n'im- « porte, on s'attache plus fort à ce qui va vous échap- « per.

« C'en est donc fait, le voilà au ciel et moi sur la « terre !... »

(Lettre à Louise de Bayne, 22 juillet 1839.)

*
* *

Lamartine a jugé d'Eugénie de Guérin. « Le saint « Augustin des femmes... un saint Augustin sans « péché... »

Dans la vie d'Eugénie de Guérin, il n'y a pas de péché, il n'y a pas d'aventure, il n'y a rien que l'amour de son frère et des siens, après l'amour de Dieu, pas d'autres événements que deux voyages à Paris, lors du mariage de Maurice et après sa mort; tout le journal, toutes les lettres, ne sont animés que de la pensée de Dieu, de Maurice et des notations de la vie quotidienne. Et la sincérité de l'écrivain comme sa tendresse et son art naturel suffisent à faire de ces notes une lecture d'un charme saisissant et inoubliable.

*
* *

On n'analyse pas l'œuvre d'Eugénie de Guérin. On l'aime, et nul ne peut se défendre de l'aimer et de

vivre dans son ombre pieuse dès qu'il a connu les premières de ses lettres. Avec elle, on écoute les linots et les bouvreuils chanter le long de la Moulinasse, on respire les aubépines de Cahuzac, on écoute les cloches d'Itzac ou d'Andillac…

Charme profond, indéfinissable d'une vie vouée au labeur et au noble rêve ! Pour nous l'avoir contée, simplement, sans artifice de style, avec son âme, Eugénie de Guérin a pénétré, en tous pays, par delà le temps.

Ces deux volumes échappent à la critique. Que dire du style ? Il coule comme coule cette âme et comme coulent ses jours, avec simplicité et harmonie. Elle a une bibliothèque d'auteurs très romantiques où Ossian voisine auec Manzoni et Walter Scott. Pourtant elle goûte Sterne et cite Chénier. Elle se plaît avec les héroïnes de Racine. Elle est pure, elle n'est pas prude ; elle est confiante, elle n'est pas dupe. Il y a beaucoup plus de finesse qu'on ne croirait au premier abord dans ses lettres, et même — (non un peu de malice ou d'ironie, ce serait de vilains mots pour elle) — un certain sourire que corrige la bonté foncière de ce cœur.

Elle n'a recours à aucun artifice littéraire. Toutefois, elle a le sens de la composition, soit que l'habitude de l'ordre dans sa vie domestique lui eût appris la valeur de l'ordre dans une narration, soit que son perpétuel besoin de clarté et les livres qu'elle avait lus — elle n'avait lu que de bons livres — l'eussent avertie en cette matière.

Elle peint avec fidélité ce qu'elle voit. Elle ne recule pas devant le détail réaliste, c'est vrai, néanmoins elle sait mettre de la poésie dans la moindre chose.

Son idéalisme respire dans une armature solide. Avec elle, on sent les odeurs des buissons et des prairies, on voit les couleurs du crépuscule sur l'horizon, elle entend les voix des oiseaux et des bois. Et le soir, retirée « dans sa chambre pas plus ornée que celle d'une servante », lorsqu'elle relatera ce qu'elle aura vu dans sa journée, avant que de prier Dieu, elle le fera avec une précision ailée.

*
* *

Elle ne nous a pas parlé de ses traits, mais le poète de Graziella *nous laisse ce portrait de l'agreste jeune fille :*

« Elle n'était pas jolie selon le vulgaire, bien que « ses yeux où se reflète le génie, la bouche où s'épa- « nouit la bonté, le contour harmonieux et délicat du « visage qui encadre le caractère, les cheveux, grâce de « la figure, la taille svelte et souple qui fait ressortir « les formes du corps, la vivacité de la démarche « qui transporte la personne avec la rapidité de la « pensée, fissent de cet ensemble un aspect très « agréable. »

Qu'importe d'ailleurs le visage, puisque c'est ici l'âme et le cœur surtout qui séduisent et éblouissent !...

Elle n'a parlé qu'avec son âme seule, mais cette âme était d'une qualité si exceptionnelle, et c'est pour cela que ses livres sont restés si frais, si attirants, pareils au visage de ces vierges de la Légende dorée, *qui lorsqu'on ouvrait leur cercueil, — cent ans après*

leur martyre, — apparaissaient intacts et lumineux et répandaient vers les vivants, penchés sur leur éclat, une bouffée d'harmonieux parfums.

ERNEST GAUBERT.

Paris, ce 11 mai 1910.

Œuvres choisies

de Maurice de Guérin

POÉSIES

GLAUCUS

FRAGMENT

Non, ce n'est plus assez de la roche lointaine
Où mes jours, consumés à contempler les mers,
Ont nourri dans mon sein un amour qui m'entraîne,
A suivre aveuglément l'attrait des flots amers.
Il me faut sur le bord une grotte profonde,
Que l'orage remplit d'écume et de clameurs,
Où, quand le dieu du jour se lève sur le monde,
L'œil règne, et se contente au vaste sein de l'onde,
Ou suit à l'horizon la fuite des rameurs.
J'aime Téthys : ses bords ont des sables humides ;
La pente qui m'attire y conduit mes pieds nus ;
Son haleine a gonflé mes songes trop timides,
Et je vogue en dormant à des points inconnus.
L'amour qui, dans le sein des roches les plus dures,
Tire de son sommeil la source des ruissseaux,
Du désir de la mer émeut ses faibles eaux,
La conduit vers le jour par des veines obscures,
Et qui, précipitant sa pente et ses murmures,
Dans l'abîme cherché termine ses travaux :
C'est le mien. Mon destin s'incline vers la plage.
Le secret de mon mal est au sein de Téthys.
J'irai, je goûterai les plantes du rivage,
Et peut-être en mon sein tombera le breuvage

Qui change en dieux des mers les mortels engloutis.
Non, je transporterai mon chaume des montagnes
Sur la pente du sable, aux bords pleins de fraîcheur ;
Là, je verrai Téthys, répandant sa blancheur,
A l'éclat de ses pieds entraîner ses compagnes ;
Là, ma pensée aura ses humides campagnes,
J'aurai même une barque et je serai pêcheur.

. . . .

Nymphes, divinités dont le pouvoir conduit
Les racines des bois et le cours des fontaines,
Qui nourrissez les airs de fécondes haleines,
Et des sources que Pan entretient toujours pleines
Aux champs menez la vie à grands flots et sans bruit,
Comme la nuit répand le sommeil dans nos veines ;
Dieux des monts et des bois, dieux nommés ou cachés,
De qui le charme vient à tous lieux solitaires,
Et toi, dieu des bergers à ces lieux attachés,
Pan, qui dans les forêts m'entr'ouvris tes mystères :
Vous tous, dieux de ma vie et que j'ai tant aimés,
De vos bienfaits en moi réveillez la mémoire,
Pour m'ôter ce penchant et ravir la victoire
Aux perfides attraits dans la mer enfermés.
Comme un fruit suspendu dans l'ombre du feuillage,
Mon destin s'est formé dans l'épaisseur des bois.
J'ai grandi, recouvert d'une chaleur sauvage,
Et le vent qui rompait le tissu de l'ombrage
Me découvrit le ciel pour la première fois.
Les faveurs de nos dieux m'ont touché dès l'enfance ;
Mes plus jeunes regards ont aimé les forêts,
Et mes plus jeunes pas ont suivi le silence
Qui m'entraînait bien loin dans l'ombre et les secrets.
Mais le jour où, du haut d'une cime perdue,
Je vis (ce fut pour moi comme un brillant réveil !)
Le monde parcouru par les feux du soleil,
Et les champs et les eaux couchés dans l'étendue,
L'étendue enivra mon esprit et mes yeux ;
Je voulus égaler mes regards à l'espace,
Et posséder sans borne, en égarant ma trace,
L'ouverture des champs avec celle des cieux.
Aux Bergers appartient l'espace et la lumière.

En parcourant les monts ils épuisent le jour :
Ils sont chers à la nuit, qui s'ouvre tout entière
A leurs pas inconnus, et laisse leur paupière
Ouverte aux feux perdus dans leur profond séjour.
Je courus aux bergers, je reconnus leurs fêtes,
Je marchai, je goûtai le charme des troupeaux ;
Et sur le haut des monts comme au sein des retraites,
Les dieux, qui m'attiraient dans leurs faveurs secrètes,
Dans des pièges divins prenaient mes sens nouveaux.
Dans les réduits secrets que le gazon recèle,
Un ver, du jour éteint recueillant les débris,
Lorsque tout s'obscurcit devient une étincelle,
Et plein des traits perdus de la flamme éternelle,
Goûte encor le soleil dans l'ombre des abris.

. . . .

PROMENADE A TRAVERS LA LANDE

Thou, Nature, art my Goddess.
SHAKESPEARE.

Un de ces derniers soirs, je sortis à la brune,
Pour réjouir mon âme au premier clair de lune,
Courir parmi les champs, et chercher à travers
De ces rêves qu'on trouve aux coins les plus déserts.
Et, tandis que j'allais cherchant comme à la piste,
Je me disais cent fois : Ce pays est bien triste !
Pas un bout d'horizon, pas un tertre écarté,
Où le pâle soleil se couche avec beauté ;
Il tombe tout d'un coup aux confins de ces plaines,
Et disparaît derrière une touffe de chênes.
Ce pays est bien triste ! Il n'étale aux regards
Qu'un sol jaune et grossier, coupé de toutes parts
De fossés inondés, de hauts remparts de terre
Dont le laboureur clôt son champ héréditaire ;
Planté de proche en proche, à la façon des camps,
De vieux chênes trapus, sentinelles des champs.
Ce pays est bien triste ! Une grossière bourre,
Qui se déchire à peine au soc qui la laboure,
Est le plus fin tapis qui se trouve en ses prés.
Le houx aux nœuds de fer, aux feuillages lustrés,
L'ajonc tout hérissé d'épines meurtrières,
Et le grêle genêt que l'on brûle aux chaumières,
Dans les halliers épais sont les plus doux abris
Où les petits oiseaux puissent faire leurs nids.
Ce pays est bien triste ! Aucune perspective,
Rien qui s'ouvre au regard, rien qui parle et qui vive.
Des plaines sans lointain, des cieux sans profondeur,
Où passe le soleil comme un pâle coureur ;

Quelques clochers aigus et la blanche fumée
Que souffle dans les airs l'obscure cheminée
D'une maison des bois, brûlant son petit feu,
Comme un fumeur oisif qui va songeant à peu :
Avec ses accidents, voilà le paysage.
Quelquefois une lande, aride pâturage,
Déroule tout d'un coup au détour d'un chemin
De ses mornes arpents le sauvage lointain.
Quelques vaches au flanc maigre, aux cornes bizarres,
D'un air infortuné paissent ses herbes rares,
Et, si quelque passant longe ces tristes lieux,
Lèvent leur tête lourde et le suivent des yeux.
Quelquefois il advient qu'un étang dans sa digue,
Au voyageur, dont l'œil s'ennuie et se fatigue,
Déploie à l'improviste un large et bleu contour,
Entre deux bois épais qui viennent tout autour
Se mirer et verdir à la fraîcheur des ondes.
On regarde rêvant choses douces, profondes,
Enchantements divers, et ces rêves si beaux
Qui s'élèvent dans l'âme en contemplant les eaux ;
Mais passe, voyageur, et laisse à ce rivage
Des rêves qui mourraient dans la lande sauvage.

Tandis que je marchais, songeant comme j'ai dit,
Ce qui restait de jour dans l'ombre se perdit,
Et la lune encor belle, en son quartier troisième,
A la voir blanche et claire, était la candeur même.
Elle et le crépuscule, amour de l'occident,
Rayonnaient à la fois sur le bleu firmament,
Alliant à ravir leurs clartés nuancées,
Comme la perle et l'or ou deux belles pensées.
Or donc, mon soliloque achevé, je me pris
A contempler le ciel et son divin pourpris ;
A contempler la terre et ses horizons pâles,
Semblables, sous le feu des lueurs vespérales,
A l'aïeul vénéré qui se laisse gagner
A l'assoupissement au coin de son foyer.
Dans l'âtre au large sein, une flamme qui joue
D'une vive rougeur dore sa vieille joue ;
Il semble rajeunir, et le cercle est ravi
Des brillantes couleurs du grand-père endormi.

Et j'entendis alors comme une voix divine
Qui tenait ce discours au fond de ma poitrine :
« D'où peuvent choir en toi la tristesse et l'humeur,
Jeune homme qui t'en viens comme un enfant boudeur
Accuser et gronder la sublime Nature,
Pour ne t'avoir ici fait si bonne figure
Que par les jours passés, et t'avoir regardé
Sans sourire à la bouche et le front tout ridé ?
O vain contemplateur de la forme idéale,
Qui, pourchassant partout la beauté sans égale,
As le goût difficile et fais le dédaigneux,
Si quelquefois, du haut de son rêve pompeux
Rabattant ton regard sur le sol que tu foules,
Tu ne lui trouves pas l'empreinte de tes moules,
Ne va pas, entends-tu, ne va pas, beau rêveur,
Pliant les deux genoux, comme un adorateur,
Aux pieds resplendissants de la grande Nature,
La prier de t'ouvrir un nœud de sa ceinture,
Car elle est inflexible et se croise les bras
Devant le suppliant qui vient et ne sait pas
Qu'il ne la faut jamais, quand elle se présente
Pâle et mal costumée, ainsi qu'une indigente,
Outrager en passant d'un regard de dédain,
Elle, toujours ayant des trésors dans le sein,
Et faite pour ravir toute humaine paupière,
Même avec l'indigence et la maigreur austère. »

La voix ayant parlé, ma main droite frappa
Sur ma creuse poitrine un grand *mea culpa* ;
Et comme ayant déjà par cette pénitence
Expié le péché de mon intelligence,
La Nature écarta les plis du voile noir
Qui, de la tête aux pieds, tel que l'ombre du soir,
Dérobait à mes yeux ses beautés souveraines ;
Et de ravissement j'eus les paupières pleines.
Car dans cet horizon où mon œil n'avait vu
Qu'un triste et plat pays, mal léché, dépourvu
De toute expression et de sève féconde,
Mon regard, animé d'une vigueur profonde,
Reconnut l'abondance et d'admirables traits

De la Nature, belle et puissante à jamais.
Pas un simple horizon fuyant dans un nuage,
Pas un arbre chétif et tout cassé par l'âge,
Pas un pauvre genêt, pas de ronce, allongeant
Ses longs bras exposés au bâton du passant,
Qui ne prît tout soudain à ma vue attentive
Expression étrange ou grâce en perspective.

Mais tandis que mon œil de l'un à l'autre allait
Et qu'au dedans de moi mon âme remuait
(Tel qu'un rude mineur dans le fond des carrières)
D'innombrables pensers et de puissants mystères,
Je sentis sous mes pieds une douce chaleur,
Comme si par amour un ange du Seigneur
En eût baisé la plante ; et le long de mes veines,
Molle et comme eussent fait d'enivrantes haleines,
Elle allait s'élevant, et plus elle avançait,
Plus le sang orageux et le cours inquiet
De la vie à travers notre ardente nature
S'apaisaient et prenaient de calme en leur allure.
Ils devinrent si doux, il se fit dans mon sein
Un repos inconnu si suave et si plein ;
Mes artères battaient avec tant d'harmonie,
Et ma chair savourait une si douce vie,
Qu'il semblait que ma veine eût dans ce corps mortel
Le sang pur et rosé d'un habitant du ciel.
Mon regard devint fixe et mon âme fut prise
D'un tremblement léger (comme on voit sous la brise
Une feuille frémir dans le calme du soir) :
Car elle ne savait ce qui se ferait voir

Et comme un homme assis, au faîte des montagnes,
Regarde le brouillard couché sur les campagnes
Au souffle du matin filer en ondoyant,
Tel qu'un manteau de soie emporté par le vent,
Je vis alors, je vis cette belle parure
D'arbres majestueux et de fraîche verdure,
Voile mystérieux dont la main du Seigneur,
Au troisième soleil du travail créateur,

Couvrit la terre ainsi qu'une jeune épousée,
Je le vis soulevé par une main cachée
Et roulé sur lui-même, et par un vent soudain
Dans l'espace entraîné comme un bandeau de lin ;
Et mon œil contempla la plaine immense et vide,
Non comme au jour où Dieu fit paraître l'aride,
Mais brillante et limpide, et merveilleuse à voir :
Car elle m'apparut plus lisse qu'un miroir
Et d'un clair transparent comme une pierre fine,
Et, plongeant à travers la clarté cristalline,
Mon regard découvrit au plus creux de son sein
Des choses à ravir les yeux d'un séraphin.
Car je voyais là-bas, aux entrailles du monde,
La Nature, échauffée à son œuvre profonde,
De ses divines mains travailler et pétrir
Les germes inconnus des êtres à venir ;
Et ces germes confus abondaient autour d'elle,
Au loin, de tous côtés, comme une onde éternelle
Dont chaque flot, chantant un hymne sans pareil,
Demandait à grand bruit la forme et le soleil.

Et la grande ouvrière ardente, infatigable,
Sans relâche puisait à l'onde intarissable ;
Et les êtres moulés dans le creux de sa main
Vers le jour s'envolaient chacun par son chemin.
Ils prenaient leur essor parfaites créatures,
Avec leur jeune vie, avec leurs formes pures ;
Et de mille côtés s'élançaient avec eux
L'hosanna de la vie et le salut aux cieux.

Cependant, comme un bruit qui descend des montagnes,
Une rumeur venait du fond de ces campagnes.
C'était la grande voix du torrent éternel
Qui s'échappe à jamais des abîmes du ciel,
Et va roulant des flots de germes et de vie
A cette mer étrange où chaque flot s'écrie :
« O Nature, prends-nous dans tes mains ! bienheureux
Qui jouit de sa forme et de l'éclat des cieux ! »

Terre, terre, ô combien tes entrailles sont belles !
Et ton flanc abondant ! Heureuses mes prunelles,
A qui tu laisses voir en toute intimité
La source et les secrets de ta fécondité !
Bienheureux mes regards, heureuses mes oreilles,
Que ravissent des voix en douceur non pareilles,
Les merveilleuses voix des êtres qu'en ton sein
La Nature façonne avec sa grande main,
Et qui chantent après, dans leur joie infinie
Des actions de grâces et l'hymne de la vie !
Je m'écriais ainsi, de bonheur radieux,
Et mes regards ardents attachés sur les cieux.
Quand je les rabattis, je ne vis dans les plaines
Que des buissons épars et l'ombre des grands chênes :
Et les calmes rayons du croissant argentin
Me venaient d'un limpide et sauvage lointain,
Et notre monde allait, dans sa couche moelleuse,
S'endormant sous les yeux de sa belle veilleuse.

Ploërmel, novembre 1833.

PROMENADE AUX BORDS DE LA RANCE

FRAGMENT

Mordeux, 4 janvier 1834.

IV

Descendu par degrés de ces choses divines,
Notre discours s'emplit des bois et des collines
Qui se mirent en Rance. et du beau chêne vert
Qui figure si bien sur le vieux mur désert.
Baschamp, qui déroulait ses plaines de verdure
Qui seront plaines d'or, les belles dentelures
Des caps entre lesquels la Rance au flot serein
Prenait si bien la fuite et gagnait le lointain ;
Et les hêtres qui font figure merveilleuse
Aux pentes des coteaux ; et la bise rêveuse
Qui, dans le premier arbre aux rameaux allongés,
Siffle un air de tristesse ; et les sables longés
Par les courlieux ; et puis, la traînante parure
Que des nuages blancs la troupe vague et pure
Promenait dans le ciel ; enfin la volupté
Du désert : tout cela, dans nos discours jeté,
Charmait, le long de flots, notre errante manie.
Aux dunes arrivée, la douce rêverie
Nous posa son doigt blanc sur la bouche, et tous deux,
Comme deux vieux oiseaux calmes, silencieux,
Nous portions l'œil au loin, et, dans leur sanctuaire,
Nos deux âmes après se mirent en prière.

V

Vous savez qu'au retour, au pied noir d'un rocher
Sur le sable argenté nous vîmes s'épancher
Une source d'eau vive, et qu'ayant dans l'arène
Planté là mon bâton, une belle fontaine,
Avec son doux murmure et son limpide flot,
De ce sable creusé prit naissance aussitôt.
Mon ami, si demain l'aimable poésie,
Mon ange, mon amour, ma plus chère folie,
Fait descente en mon sein et, tout en se jouant,
Remue un peu le sable avec son doigt charmant,
Mon âme répandra, source obscure et plaintive,
Son onde abandonnée en votre âme naïve.
Vous saurez, mon ami, ce qu'a prié mon cœur,
Quelle plainte mon âme a livrée au Seigneur,
A l'heure où, nous versant une douceur commune,
Les rêves nous tenaient enchantés sur la dune !

LA SAINTE THÉRÈSE

DE GÉRARD

Thérèse de Jésus, ô ma sainte adorée,
Amante du Seigneur, colombe consacrée,
J'ai votre image enfin ! Du jour où je connus
Votre vie admirable, et du jour où je lus
Ces ouvrages de vous où votre amour suprême
A fait naïvement un céleste poème,
Je résolus d'avoir en ma possession,
Vieil ou neuf, un portrait qui portât votre nom.
Le ciel enfin m'a fait trouver une gravure
Comme je la voulais, d'une empreinte fort pure,
Et donnant un dessin assez digne de vous.
Fût-il plus imparfait, je l'aimerais sur tous :
Votre nom fait peinture assez. Or, donc, ma sainte,
En ce portrait voici comment vous êtes peinte.

La scène est une église, et c'est fort bien choisi,
Car c'était là vraiment votre asile chéri.
Vous pliez seulement un genou sur la dure,
L'autre à demi s'incline, et la robe de bure,
Qui se déroule et dont nul pli n'est retenu,
Laisse divinement échapper un pied nu,
Et ce pied gracieux, qui porte une sandale,
Pur et blanc comme neige, est posé sur la dalle
Vous vous penchez un peu comme quand on est las.
Au pied d'une colonne, et sur la base un bras
S'accoudant ; vos deux mains, l'une à l'autre enlacées,
Comme deux blanches sœurs se tiennent embrassées.
De votre front serein comme le plus beau jour
Une toile en bandeau suit le charmant contour,

Et sur ce front si pur reluit et se détache
Comme un nuage blanc sur l'aurore sans tache
Au cou, la mentonnière, autre bandeau de sœur,
Dérobe à nos regards blancheur par la blancheur.
Un mantelet de lin, qui tombe jusqu'à terre,
Roule en plis gracieux son étoffe légère,
Et sur sa tête, un voile, en arrière jeté,
Fait l'effet du feuillage à nos roses, l'été.
Puis en l'air, auprès de la simple coiffure,
Brille un cercle argenté d'une lumière pure,
Couronne aérienne en un trait des plus fins,
Dont on voit surmonté le chef de tous les saints.
Est-ce tout ? J'oubliais la croix de la prière,
Qui pend à la ceinture au bout du grand rosaire,
Et je dois dire ici, tout en parlant de croix,
Que dans l'Eglise c'est la seule que je vois.
Pas un autel non plus. Votre sainte figure
Est vivante de grâce et d'expression pure,
Elle est belle à passer devant vous tout un jour
Sans bouger ; elle est belle à donner de l'amour ;
Mais l'artiste, manquant de foi, n'a pas pris garde
Que vous y regardez celui qui vous regarde,
Que les chrétiens priant tiennent les yeux baissés
Et que des yeux ouverts ne priaient pas assez.

En la chambre où je vis, cellule toute nue,
Thérèse, nous voilà compagne devenue
D'un chrétien mal dépris de ce monde mortel
Et qui traîne du pied en marchant vers le ciel.
Vous voilà suspendue, ô ma chère peinture !
En un cadre où reluit encor quelque dorure,
A la cloison de bois qui protège mon lit,
O ma sainte, le jour ! ô mon rêve, la nuit !
Plus bas, un bénitier dans sa coquille ronde
Garde un peu de cette eau que fuit l'esprit immonde,
Et j'y viens, chaque soir, tremper le bout du doigt.
Dirai-je mieux, disant que la prière y boit
Au moment de partir pour la divine plage,
Comme je l'ai vu faire aux oiseaux de voyage ?
N'importe. Mais je sens, quand le front lourd et chaud

A porté, dans le jour, quelque rêve trop haut,
Que j'ai laissé sur lui se poser d'aventure,
De ces pensers au front laissant une brûlure,
Je sens, dis-je, le soir, qu'en y portant la main
Empreinte de cette eau, le mal se tourne en bien.

Thérèse, mon amour, reine de ma cellule,
Vous voyez bien souvent combien le front me brûle,
Et, pécheur que je suis, qu'il m'arrive, le soir,
De baisser devant vous mes yeux, de peur de voir
Vos angéliques traits qui font rougir ma face.
Car dans l'âme souvent telle chose se passe
Qui fait que l'on n'a pas assez de ses deux mains
Pour cacher son visage, et que des yeux sereins,
Le ciel pur, la beauté de toute la nature,
Une simple colombe à la blanche parure,
Tout cela nous tourmente, et qu'on semble avoir peur
De la douce innocence et de toute blancheur.

Quand j'aurai peur de vous, ma vierge, oh ! je vous prie,
Détournez vos regards de mon âme flétrie ;
Ne nous regardons plus l'un l'autre, seulement
Ménageons entre nous un accommodement.
Point de regards, c'est dit. En pareille occurrence
Vous m'aurez en pitié ; moi, j'aurai confiance,
Et le bénitier blanc qui pend auprès de vous
Nous fera seul alors correspondre entre nous.
Vous y déposerez, en matière d'aumône,
Un peu d'eau pour mon mal, de cette eau qui se donne
Aux âmes en faiblesse, et moi, nécessiteux,
Défaillant, je prendrai l'aumône dans ce creux.

LE CENTAURE

J'ai reçu la naissance dans les antres de ces montagnes. Comme le fleuve de cette vallée dont les gouttes primitives coulent de quelque roche qui pleure dans une grotte profonde, le premier instant de ma vie tomba dans les ténèbres d'un séjour reculé et sans troubler son silence. Quand nos mères approchent de leur délivrance, elles s'écartent vers les cavernes, et dans le fond des plus sauvages, au plus épais de l'ombre, elles enfantent, sans élever une plainte, des fruits silencieux comme elles-mêmes. Leur lait puissant nous fait surmonter sans langueur ni lutte douteuse les premières difficultés de la vie ; cependant nous sortons de nos cavernes plus tard que vous de vos berceaux. C'est qu'il est répandu parmi nous qu'il faut soustraire et envelopper les premiers temps de l'existence, comme des jours remplis par les dieux. Mon accroissement eut son cours presque entier dans les ombres où j'étais né. Le fond de mon séjour se trouvait si avancé dans l'épaisseur de la montagne, que j'eusse ignoré le côté de l'issue, si, détournant quelquefois dans cette ouverture, les vents n'y eussent jeté des fraîcheurs et des troubles soudains. Quelquefois aussi, ma mère rentrait, environnée du parfum des vallées ou ruisselante des flots qu'elle fréquentait. Or ces re-

tours qu'elle faisait, sans m'instruire jamais des vallons ni des fleuves, mais suivie de leurs émanations, inquiétaient mes esprits, et je rôdais tout agité dans mes ombres. Quels sont-ils, me disais-je, ces dehors où ma mère s'emporte, et qu'y règne-t-il de si puissant qui l'appelle à soi si fréquemment ? Mais qu'y ressent-on de si opposé qu'elle en revienne chaque jour diversement émue ? Ma mère rentrait, tantôt animée d'une joie profonde, et tantôt triste et traînante et comme blessée. La joie qu'elle rapportait se marquait de loin dans quelques traits de sa marche et s'épandait de ses regards. J'en éprouvais des communications dans tout mon sein ; mais ses abattements me gagnaient bien davantage et m'entraînaient bien plus avant dans les conjectures où mon esprit se portait. Dans ces moments, je m'inquiétais de mes forces, j'y reconnaissais une puissance qui ne pouvait demeurer solitaire, et me prenant, soit à secouer mes bras, soit à multiplier mon galop dans les ombres spacieuses de la caverne, je m'efforçais de découvrir dans les coups que je frappais au vide, et par l'emportement des pas que j'y faisais, vers quoi mes bras devaient s'étendre et mes pieds m'emporter... Depuis, j'ai noué mes bras autour du buste des centaures, et du corps des héros, et du tronc des chênes ; mes mains ont tenté les rochers, les eaux, les plantes innombrables et les plus subtiles impressions de l'air, car je les élève dans les nuits aveugles et calmes pour qu'elles surprennent les souffles et en tirent des signes pour augurer mon chemin ; mes pieds, voyez, ô Mélampe ! comme ils sont usés ! Et cependant, tout glacé que je suis dans ces extrémités de l'âge, il est des jours où,

en pleine lumière, sur les sommets, j'agite de ces courses de ma jeunesse dans la caverne, et pour le même dessein, brandissant mes bras et employant tous les restes de ma rapidité.

Ces troubles alternaient avec de longues absences de tout mouvement inquiet. Dès lors, je ne possédais plus d'autre sentiment dans mon être entier que celui de la croissance et des degrés de vie qui montaient dans mon sein. Ayant perdu l'amour de l'emportement, et retiré dans un repos absolu, je goûtais sans altération le bienfait des dieux qui se répandait en moi. Le calme et les ombres président au charme secret du sentiment de la vie. Ombres qui habitez les cavernes de ces montagnes, je dois à vos soins silencieux l'éducation cachée qui m'a si fortement nourri, et d'avoir, sous votre garde, goûté la vie toute pure, et telle qu'elle me venait sortant du sein des dieux ! Quand je descendis de votre asile dans la lumière du jour, je chancelai et ne la saluai pas, car elle s'empara de moi avec violence, m'enivrant comme eût fait une liqueur funeste soudainement versée dans mon sein, et j'éprouvai que mon être, jusque-là si ferme et si simple, s'ébranlait et perdait beaucoup de lui-même, comme s'il eût dû se disperser dans les vents.

O Mélampe ! qui voulez savoir la vie des centaures, par quelle volonté des dieux avez-vous été guidé vers moi, le plus vieux et le plus triste de tous ? Il y a longtemps que je n'exerce plus rien de leur vie. Je ne quitte plus ce sommet de montagne où l'âge m'a confiné. La pointe de mes flèches ne sert plus qu'à déraciner les plantes tenaces ; les lacs tranquilles me connaissent encore, mais les fleuves

m'ont oublié. Je vous dirai quelques points de ma jeunesse ; mais ces souvenirs, issus d'une mémoire altérée, se traînent comme les flots d'une libation avare tombant d'une urne endommagée. Je vous ai exprimé aisément les premières années, parce qu'elles furent calmes et parfaites ; c'était la vie seule et simple qui m'abreuvait. cela se retient et se récite sans peine. Un dieu, supplié de raconter sa vie, la mettrait en deux mots, ô Mélampe !

L'usage de ma jeunesse fut rapide et rempli d'agitation. Je vivais de mouvement et ne connaissais pas de borne à mes pas. Dans la fierté de mes forces libres, j'errais, m'étendant de toutes parts dans ces déserts. Un jour que je suivais une vallée où s'engagent peu les centaures, je découvris un homme qui côtoyait le fleuve sur la rive contraire. C'était le premier qui s'offrît à ma vue, je le méprisai. Voilà tout au plus, me dis-je, la moitié de mon être ! Que ses pas sont courts et sa démarche malaisée ! Ses yeux semblent mesurer l'espace avec tristesse. Sans doute c'est un centaure renversé par les dieux et qu'ils ont réduit à se traîner ainsi.

Je me délassais souvent de mes journées dans le lit des fleuves. Une moitié de moi-même, cachée dans les eaux, s'agitait pour les surmonter, tandis que l'autre s'élevait tranquille et que je portais mes bras oisifs bien au-dessus des flots. Je m'oubliais ainsi au milieu des ondes, cédant aux entraînements de leur cours qui m'emmenait au loin et conduisait leur hôte sauvage à tous les charmes des rivages. Combien de fois, surpris par la nuit, j'ai suivi les courants sous les ombres qui se répandaient, déposant jusque dans le fond des vallées l'influence

nocturne des dieux ! Ma vie fougueuse se tempérait alors au point de ne laisser plus qu'un léger sentiment de mon existence répandu par tout mon être avec une égale mesure, comme, dans les eaux où je nageais, les lueurs de la déesse qui parcourt les nuits. Mélampe, ma vieillesse regrette les fleuves ; paisibles la plupart et monotones, ils suivent leur destinée avec plus de calme que les centaures, et une sagesse plus bienfaisante que celle des hommes. Quand je sortais de leur sein, j'étais suivi de leurs dons qui m'accompagnaient des jours entiers et ne se retiraient qu'avec lenteur, à la manière des parfums.

Une inconstance sauvage et aveugle disposait de mes pas. Au milieu des courses les plus violentes, il m'arrivait de rompre subitement mon galop, comme si un abîme se fût rencontré à mes pieds, ou bien un dieu debout devant moi. Ces immobilités soudaines me laissaient ressentir ma vie tout émue par les emportements où j'étais. Autrefois j'ai coupé dans les forêts des rameaux qu'en courant j'élevais par-dessus ma tête ; la vitesse de la course suspendait la mobilité du feuillage qui ne rendait plus qu'un frémissement léger ; mais au moindre repos le vent et l'agitation rentraient dans le rameau, qui reprenait le cours de ses murmures. Ainsi ma vie, à l'interruption subite des carrières impétueuses que je fournissais à travers ces vallées, frémissait dans tout mon sein. Je l'entendais courir en bouillonnant et rouler le feu qu'elle avait pris dans l'espace ardemment franchi. Mes flancs animés luttaient contre ses flots dont ils étaient pressés intérieurement, et goûtaient dans ces tempêtes la volupté qui n'est

connue que des rivages de la mer, de renfermer sans aucune perte une vie montée à son comble et irritée. Cependant, la tête inclinée au vent qui m'apportait le frais, je considérais la cime des montagnes devenues lointaines en quelques instants, les arbres des rivages et les eaux des fleuves, celles-ci portées d'un cours traînant, ceux-là attachés dans le sein de la terre, et mobiles seulement par leurs branchages soumis aux souffles de l'air qui les font gémir. « Moi seul, me disais-je, j'ai le mouvement libre, et j'emporte à mon gré ma vie de l'un à l'autre bout de ces vallées. Je suis plus heureux que les torrents qui tombent des montagnes pour n'y plus remonter. Le roulement de mes pas est plus beau que les plaintes des bois et que les bruits de l'onde ; c'est le retentissement du centaure errant et qui se guide lui-même. » Ainsi, tandis que mes flancs agités possédaient l'ivresse de la course, plus haut j'en ressentais l'orgueil, et détournant la tête, je m'arrêtais quelque temps à considérer ma croupe fumante.

La jeunesse est semblable aux forêts verdoyantes tourmentées par les vents : elle agite de tous côtés les riches présents de la vie, et toujours quelque profond murmure règne dans son feuillage. Vivant avec l'abandon des fleuves, respirant sans cesse Cybèle, soit dans le lit des vallées, soit à la cime des montagnes, je bondissais partout comme une vie aveugle et déchaînée. Mais lorsque la nuit, remplie du calme des dieux, me trouvait sur le penchant des monts, elle me conduisait à l'entrée des cavernes et m'y apaisait comme elle apaise les vagues de la mer, laissant survivre en moi de légères ondula-

tions qui écartaient le sommeil sans altérer mon repos. Couché sur le seuil de ma retraite, les flancs cachés dans l'antre et la tête sous le ciel, je suivais le spectacle des ombres. Alors la vie étrangère qui m'avait pénétré durant le jour se détachait de moi goutte à goutte, retournant au sein paisible de Cybèle, comme après l'ondée les débris de la pluie attachée aux feuillages font leur chute et rejoignent les eaux. On dit que les dieux marins quittent durant les ombres leurs palais profonds, et, s'asseyant sur les promontoires, étendent leurs regards sur les flots. Ainsi je veillais ayant à mes pieds une étendue de vie semblable à la mer assoupie. Rendu à l'existence distincte et pleine, il me paraissait que je sortais de naître, et que des eaux profondes et qui m'avaient conçu dans leur sein venaient de me laisser sur le haut de la montagne, comme un dauphin oublié sur les sirtes par les flots d'Amphitrite.

Mes regards couraient librement et gagnaient les points les plus éloignés. Comme des rivages toujours humides, le cours des montagnes du couchant demeurait empreint de lueurs mal essuyées par les ombres. Là, survivaient, dans les clartés pâles, des sommets nus et purs. Là, je voyais descendre tantôt le dieu Pan, toujours solitaire, tantôt le chœur des divinités secrètes, ou passer quelque nymphe des montagnes enivrée par la nuit. Quelquefois les aigles du mont Olympe traversaient le haut du ciel et s'évanouissaient dans les constellations reculées ou sous les bois inspirés. L'esprit des dieux, venant à s'agiter, troublait soudainement le calme des vieux chênes.

Vous poursuivez la sagesse, ô Mélampe ! qui est

la science de la volonté des dieux, et vous errez parmi les peuples comme un mortel égaré par les destinées. Il est dans ces lieux une pierre qui, dès qu'on la touche, rend un son semblable à celui des cordes d'un instrument qui se rompent, et les hommes racontent qu'Apollon, qui chassait son troupeau dans ces déserts, ayant mis sa lyre sur cette pierre, y laissa cette mélodie. O Mélampe ! les dieux errants ont posé leur lyre sur les pierres ; mais aucun... aucun ne l'y a oubliée. Au temps où je veillais dans les cavernes, j'ai cru quelquefois que j'allais surprendre les rêves de Cybèle endormie, et que la mère des dieux, trahie par les songes, perdrait quelques secrets ; mais je n'ai jamais reconnu que des sons qui se dissolvaient dans le souffle de la nuit, ou des mots inarticulés comme le bouillonnement des fleuves.

« O Macarée ! me dit un jour le grand Chiron dont je suivais la vieillesse, nous sommes tous deux centaures des montagnes ; mais que nos pratiques sont opposées ! Vous le voyez, tous les soins de mes journées consistent dans la recherche des plantes, et vous, vous êtes semblable à ces mortels qui ont recueilli sur les eaux ou dans les bois et porté à leurs lèvres quelques fragments du chalumeau rompu par le dieu Pan. Dès lors ces mortels, ayant respiré dans ces débris du dieu un esprit sauvage ou peut-être gagné quelque fureur secrète, entrent dans les déserts, se plongent aux forêts, côtoient les eaux, se mêlent aux montagnes, inquiets et portés d'un dessein inconnu. Les cavales aimées par les vents dans la Scythie la plus lointaine ne sont ni plus farouches que vous, ni plus tristes le

soir, quand l'Aquilon s'est retiré. Cherchez-vous les dieux, ô Macarée ! et d'où sont issus les hommes, les animaux et les principes du feu universel ? Mais le vieil Océan, père de toutes choses, retient en lui-même ces secrets, et les nymphes qui l'entourent décrivent en chantant un chœur éternel devant lui, pour couvrir ce qui pourrait s'évader de ses lèvres entr'ouvertes par le sommeil. Les mortels qui touchèrent les dieux par leur vertu ont reçu de leurs mains des lyres pour charmer les peuples, ou des semences nouvelles pour les enrichir, mais rien de leur bouche inexorable.

« Dans ma jeunesse, Apollon m'inclina vers les plantes, et m'apprit à dépouiller dans leurs veines les sucs bienfaisants. Depuis, j'ai gardé fidèlement la grande demeure de ces montagnes, inquiet, mais me détournant sans cesse à la quête des simples, et communiquant les vertus que je découvre. Voyez-vous d'ici la cime chauve du mont Œta ! Alcide l'a dépouillée pour construire son bûcher. O Macarée ! les demi-dieux enfants des dieux étendent la dépouille des lions sur les bûchers, et se consument au sommet des montagnes ! les poisons de la terre infectent le sang reçu des immortels ! Et nous, centaures engendrés par un mortel audacieux dans le sein d'une vapeur semblable à une déesse, qu'attendrions-nous du secours de Jupiter qui a foudroyé le père de notre race ? Le vautour des dieux déchire éternellement les entrailles de l'ouvrier qui forma le premier homme. O Macarée ! hommes et centaures reconnaissent pour auteurs de leur sang des soustracteurs du privilège des immortels, et peut-être que tout ce qui se meut hors d'eux-mêmes n'est

qu'un larcin qu'on leur a fait, qu'un léger débris de leur nature emporté au loin, comme la semence qui vole, par le souffle tout-puissant du destin. On publie qu'Égée, père de Thérèse, cacha sous le poids d'une roche, au bord de la mer, des souvenirs et des marques à quoi son fils put un jour reconnaître sa naissance. Les dieux jaloux ont enfoui quelque part les témoignages de la descendance des choses ; mais au bord de quel océan ont-ils roulé la pierre qui les couvre, ô Macarée ! »

Telle était la sagesse où me portait le grand Chiron. Réduit à la dernière vieillesse, le centaure nourrissait dans son esprit les plus hauts discours. Son buste encore hardi s'affaissait à peine sur ses flancs qu'il surmontait en marquant une légère inclinaison comme un chêne attristé par les vents, et la force de ses pas souffrait à peine de la perte des années. On eût dit qu'il retenait des restes de l'immortalité autrefois reçue d'Apollon, mais qu'il avait rendue à ce dieu.

Pour moi, ô Mélampe ! je décline dans la vieillesse, calme comme le coucher des constellations. Je garde encore assez de hardiesse pour gagner le haut des rochers où je m'attarde, soit à considérer les nuages sauvages et inquiets, soit à voir venir de l'horizon les hyades pluvieuses, les pléiades ou le grand Orion ; mais je reconnais que je me réduis et me perds rapidement comme une neige flottant sur les eaux, et que prochainement j'irai me mêler aux fleuves qui coulent dans le vaste sein de la terre.

JOURNAL DE MAURICE DE GUÉRIN

FRAGMENTS

(Juillet 1832-mai 1835).

Au Cayla, 10 juillet 1832.

Voici bientôt trois mois et demi que je suis à la campagne, sous le toit paternel, *at home* (délicieuse expression anglaise qui résume tout le *chez soi*), au centre d'un horizon chéri. J'ai vu le printemps, et le printemps au large, libre, dégagé de toute contrainte, jetant fleurs et verdure à son caprice, courant comme un enfant folâtre par nos vallons et nos collines, étalant conceptions sublimes et fantaisies gracieuses, rapprochant les genres, harmonisant les contrastes à la manière ou plutôt pour l'exemple des grands artistes. Je me suis assis au fond des bois, au bord des ruisseaux, sur la croupe des collines ; j'ai remis le pied partout où je l'avais posé, enfant, rapidement et avec toute l'insouciance de cet âge. Aujourd'hui, je l'y ai appuyé fortement ; j'ai insisté sur mes traces primitives [1] ; j'ai recommencé mon

1. On reconnaît ici l'idée des pas dans les pas que Fromentin développera et à laquelle M. Barrès a donné une expression si définitive (N. de l'E.).

pèlerinage avec recueillement et dévotion, avec le recueillement des souvenirs et la dévotion de l'âme à ses premières impressions de paysage.

Le 30. — Il y a des livres qu'il ne faut plus lire. J'ai choisi pour relire *René* un jour des plus désenchantés de ma vie, où mon cœur me semblait mort, un jour de la plus aride sécheresse, pour essayer tout le pouvoir de ce livre sur une âme, et j'ai connu qu'il était grand. Cette lecture a détrempé mon âme comme une pluie d'orage.

Je prends un charme infini à revenir sur mes premières lectures, mes lectures passionnées de seize à dix-neuf ans. J'aime à puiser des larmes aux sources presque taries de ma jeunesse.

Le 4 août. — Aujourd'hui j'achève ma vingt-deuxième année. J'ai vu souvent, à Paris, des enfants s'en aller en terre dans de tout petits cercueils, et traverser ainsi la grande foule. Oh ! que n'ai-je traversé le monde comme eux, enseveli dans l'innocence de mon cercueil et dans l'oubli d'une vie d'un jour ! Ces petits anges ne savent rien de la terre ; ils naissent dans le ciel. Mon père m'a dit que, dans mon enfance, il a vu souvent mon âme sur mes lèvres, prête à s'envoler. Dieu et l'amour paternel la retinrent dans l'épreuve de la vie. Reconnaissance et amour à tous deux ! Mais je ne puis m'empêcher de regretter le ciel où je serais, et que je ne puis atteindre que par la ligne oblique de la carrière humaine.

Le 13. — Je suis faible, bien faible ! Combien de fois, même depuis que la grâce marche avec moi, ne

suis-je pas tombé comme un enfant sans lisières ! Mon âme est frêle au de là de tout ce qu'on peut imaginer. C'est le sentiment de ma faiblesse qui me fait chercher un abri et qui me donne la force de briser avec le monde pour rester plus sûrement avec Dieu. Deux jours au grand air, à Paris, mettraient à bout toutes mes résolutions. Il me faut donc les cacher, les enfouir, les mettre à l'ombre de la retraite. Or, parmi les asiles ouverts aux âmes qui ont besoin de fuir, nul ne m'est plus favorable que la maison de M. de Lamennais, pleine de science et de piété.

Quand j'y réfléchis, je rougis de ma vie dont j'ai tant abusé. J'ai flétri mon humanité. Heureusement j'avais deux parts dans mon âme ; je n'ai plongé qu'à demi dans le mal. Tandis qu'une moitié de moi-même rampait à terre, l'autre, inaccessible à toute souillure, haute et sereine, amassait goutte à goutte cette poésie qui jaillira, si Dieu me laisse le temps. Tout est là pour moi. Je dois tout à la poésie, puisqu'il n'y a pas d'autre mot pour exprimer l'ensemble de mes pensées ; je lui dois tout ce que j'ai encore de pur, d'élevé, de solide dans mon âme ; je lui dois tout ce que j'ai eu de consolations ; je lui devrai peut-être mon avenir.

Je sens que mon amitié pour L... est forte aujourd'hui, après avoir passé par les extravagances de collège et le délire de notre première sortie dans le monde. Elle se fait sérieuse comme le temps et douce comme un fruit qui atteint sa maturité.

A la Chenaie, 6 février 1833.

J'achève de lire le premier volume des *Mémoires* de Gœthe. Ce livre m'a laissé des impressions diverses. Mon imagination est tout émue de Marguerite, de Lucinde, de Frédérica. Klopstock, Herder, Wieland Gellert, Gleim, Bürger, cet élan de la poésie allemande qui se lève si belle, si nationale, vers le milieu du XVIIIe siècle, toute cette fermentation de la pensée dans les têtes germaniques intéresse profondément, surtout en face de l'époque actuelle, si féconde et si glorieuse pour l'Allemagne. Mais une pensée amère survient en suivant les détails d'éducation et la marche du développement intellectuel des jeunes gens, tel qu'on l'entend dans ce pays ; et l'amertume naît de la comparaison avec l'éducation française. J'ai consumé dix ans dans les collèges, et j'en suis sorti emportant, avec quelques bribes de latin et de grec, une masse énorme d'ennui. Voilà à peu près le résultat de toute éducation de collège en France. On met aux mains des jeunes gens les auteurs de l'antiquité ; c'est bien. Mais leur apprend-on à connaître, à apprécier l'antiquité ? Leur a-t-on jamais développé les rapports de ces magnifiques littératures avec la nature, avec les dogmes religieux, les systèmes philosophiques, les beaux-arts, la civilisation des peuples anciens ? A-t-on jamais mené leur intelligence par ce bel enchaînement qui lie toutes les pièces de la civilisation d'un peuple, et en fait un superbe ensemble dont tous les détails se touchent, se reflètent, s'expliquent mutuellement? Quel professeur, lisant à ses élèves Homère ou Virgile, a développé la poésie de l'*Iliade* ou de l'*Enéide* par la poé-

sie de la nature sous le ciel de la Grèce ou de l'Italie? Qui a songé à commenter réciproquement les poètes par les philosophes, les philosophes par les poètes, ceux-ci par les artistes, Platon par Homère, Homère par Phidias ? On isole ces grands génies, on disloque une littérature et l'on vous jette ses membres épars, sans prendre la peine de vous dire quelle place ils occupaient, quelles relations ils entretenaient dans la grande organisation d'où on les a détachés. Les enfants ont un goût tout particulier pour découper les gravures qui tombent entre leurs mains : ils détachent avec beaucoup d'adresse les personnages les uns des autres ; leurs ciseaux en suivent exactement tous les contours, et le groupe ainsi divisé est réparti entre la petite troupe, parce que chacun veut avoir une *image*. Le travail de nos professeurs ne ressemble pas mal à celui des enfants, et un auteur, ainsi séparé de son entourage, est aussi difficile à comprendre que le personnage découpé par les enfants et détaché de l'ensemble et des ombres du tableau. Après cela, faut-il s'étonner que les études soient si vides, si insuffisantes ? Que peut-il rester d'un long acharnement à la lettre morte et quasi dénuée de sens, sinon le dégoût et presque la haine de l'étude ? En Allemagne, au contraire, une large philosophie préside aux études littéraires et verse sur les premiers travaux de la jeunesse cette onction si suave qui entretient et développe l'amour de la science.

Allons, du courage ! Je suis si accoutumé aux adieux, aux séparations ! Oh ! pourtant, celle-là, c'est trop fort. Non, ce n'est pas trop fort, puisqu'il n'est pas de mal, quelque grand qu'il soit, qui ne

développe dans l'âme une égale faculté de souffrance. Je souffrirai, mais je tiendrai parole.

Le 15. — Nous vivons trop peu en dedans, nous n'y vivons presque pas. Qu'est devenu cet œil intérieur que Dieu nous a donné pour veiller sans cesse sur notre âme, pour être le témoin des jeux mystérieux de la pensée, du mouvement ineffable de la vie dans le tabernacle de l'humanité ? Il est fermé, il dort ; et nous ouvrons largement nos yeux terrestres, et nous ne comprenons rien à la nature, ne nous servant pas du sens qui nous la révélerait, réfléchie dans le miroir divin de l'âme. Il n'y a pas de contact entre la nature et nous : nous n'avons l'intelligence que des formes extérieures, et point du sens, du langage intime, de la beauté en tant qu'éternelle et participant à Dieu, toutes choses qui seraient limpidement retracées et mirées dans l'âme douée d'une merveilleuse faculté spéculaire. Oh ! ce contact de la nature et de l'âme engendrerait une ineffable volupté, un amour prodigieux du ciel et de Dieu.

Descendre dans l'âme des hommes et faire descendre la nature dans son âme.

Le 19. — Promenade dans la forêt de Coëtquen. Rencontre d'un site assez remarquable pour sa sauvagerie : le chemin descend par une pente subite dans un petit ravin où coule un petit ruisseau sur un fond d'ardoise, qui donne à ses eaux une couleur noirâtre, désagréable d'abord, mais qui cesse de l'être quand on a observé son harmonie avec les troncs noirs des vieux chênes, la sombre verdure des lierres, et son contraste avec les jambes blanches et

lisses des bouleaux. Un grand vent du nord roulait sur la forêt et lui faisait pousser de profonds rugissements. Les arbres se débattaient sous les bouffées de vent comme des furieux. Nous voyions à travers les branches les nuages qui volaient rapidement par masses noires et bizarres, et semblaient effleurer la cime des arbres. Ce grand voile sombre et flottant laissait parfois des défauts par où se glissait un rayon de soleil qui descendait comme un éclair dans le sein de la forêt. Ces passages subits de lumière donnaient à ces profondeurs si majestueuses dans l'ombre quelque chose de hagard et d'étrange, comme un rire sur les lèvres d'un mort.

Le 15. — Enfin j'ai vu l'Océan. C...[1] et moi nous sommes mis en route, jeudi, à une heure, par un beau temps et un vent frais. Nous avions sept lieues à faire ; mais nous étions tellement ravis de nous voir en marche vers la mer que nous avions peu de souci de la longueur du chemin. C..., lui, a poussé un cri de joie : cette course à pied lui rappelait son voyage dans le midi de l'Allemagne et la Suisse, qu'il a fait pédestrement. Il goûte beaucoup cette façon d'aller : « Dans cet humble équipage, me disait-il, le voyageur se mêle au peuple ; il entre dans les hôtelleries pour se rafraîchir ou se délasser, il couche dans les chaumières, il accoste les voyageurs comme lui, et ces rencontres fortuites sur la poudre d'un grand chemin, ces hommes qui s'en vont chacun où Dieu le mène, entraînent quelquefois des confidences tou-

1. M. Edmond Cazalès, fils du célèbre orateur de l'Assemblée constituante.

chantes. » Puis il me parlait avec ravissement des beaux lacs et des grandes montagnes. A Châteauneuf, charmant petit village, une belle vue se déploya : d'un côté, au nord-ouest, c'étaient des étages de collines chargées de bois et portant chacune sa maison blanche, et, aux défauts des collines, la Rance, qui s'épanchait largement, éblouissante, comme une glace au soleil ; de l'autre, à l'est, une plaine bien cultivée et assez découverte allait se perdre à l'horizon. Quelques points de verdure précoce reluisaient par-ci par là, et, à la couleur rouge et animée des bois, on reconnaissait que la vie et la chaleur montaient au front de la nature et qu'elle était toute prête à s'épanouir. Ce grand spectacle, embelli de tous les prestiges du soleil, amena notre conversation sur l'étude et l'adoration de la nature. Je fus ravi d'entendre C... exprimer précisément ce que j'ai au fond de l'âme sur ce sujet. Il ajouta : « Ce grand mystère de la bonté de Dieu qui se manifeste à tous, bons et méchants, par ce déploiement des beautés et des richesses naturelles, est, à mon avis, un grand motif d'espérance pour la destinée des hommes dans l'autre vie. » La pensée de la mort qui nous apparut à travers ces réflexions nous sembla si douce et si consolante que nous nous prîmes à désirer de mourir. Nous avions ôté à la mort ce masque hideux que la peur des mauvaises consciences lui a plaqué sur le visage, et elle nous souriait. N'en serait-il pas de même pour tous, si l'on était ému d'un brin d'amour pour les choses célestes ou même seulement d'un peu de curiosité ? Il me disait encore : « J'ai été comblé des plus grandes grâces, j'en ai abusé prodigieusement, et j'ai cependant une telle confiance en Dieu que je

me tiens sûr de mon salut. » Nous poussâmes notre conversation bien avant dans ce champ. Puis nous vînmes à nous conter notre vie intérieure, nos luttes, notre manière de prendre la vie, etc. Peu à peu la causerie s'en alla vers les poètes et l'amour. C... sait bien des choses sur Lamartine, il a le bonheur d'être son ami ; il en sait long sur l'amour, il a longtemps et beaucoup aimé, et il aime encore, mais avec un commencement de désenchantement. Lamartine, Hugo, Nodier et le reste nous menèrent aux portes de Saint-Malo, endormant à moitié la cruelle souffrance de mes pieds pressurés et déchirés dans des bottes trop étroites. Un peu après le coucher du soleil nous nous trouvâmes en face de la ville. Elle nous apparut tout à coup au détour d'une rue de Saint-Servan. Ce qui me frappa d'abord, ce fut une rangée de vaisseaux dont les corps énormes présentaient un front noir et de formes à peine saisissables dans l'ombre, mais dont la mâture et les cordages s'élevant dans le ciel dessinaient comme des broderies dans la lumière vespérale. Derrière ces vaisseaux, nous apercevions une masse noire cerclée de remparts, C'était Saint-Malo, vrai nid d'oiseaux de mer ; et plus loin, sans que nous puissions rien découvrir, une grande voix monotone : c'était l'Océan. Nous arrivâmes à la ville par la plage, à la faveur de la marée basse ; nous prîmes notre logement à l'hôtel de France, d'où l'on a vue sur la mer, et pour la première fois de ma vie, je m'endormis ayant l'Océan à deux cents pas de mon lit et sous le charme de la grande merveille. Le lendemain, vite à la mer. La marée commençait à monter, nous eûmes cependant le temps de faire à pied le tour de la roche qui porte

Saint-Malo. Ce que j'éprouvai, en plongeant mes regards dans cet infini, serait assez difficile à formuler. L'âme ne suffit pas à ce spectacle, elle s'effare à cette grande apparition et ne sait plus où elle va. Je me souviens pourtant que j'ai pensé d'abord à Dieu, puis au déluge, à Colomb, aux continents par delà l'abîme, aux naufrages, aux combats de mer, à Byron, à René, qui s'embarqua à Saint-Malo et qui, emporté sur ces mêmes flots que je contemplais, attachait ses regards à la lucarne grillée où luisait la lampe de la religieuse. Au reste, cette première visite a été si courte et l'impression si fougueuse, si désordonnée qu'il ne m'en est resté rien de bien sûr et de bien reposé dans l'âme. Après trois heures, qui s'en allèrent comme un instant, nous partîmes par une petite embarcation qui remontait la Rance jusqu'à Dinan, et achevâmes d'arriver à pied, le corps un peu souffrant, mais l'âme heureuse.

Le 23. — Nous sommes parvenus à lancer sur l'étang une vieille chaloupe que nous avons retirée de la vase où elle était ensevelie depuis plus d'un an. Elle nous a bien coûté à réparer, mais nous sommes bien payés de nos peines par le plaisir que nous prenons à nos petites navigations. Cette chaloupe a appartenu à un bâtiment suédois. Qui sait les mers qu'elle a courues ? Eût-elle fait le tour du monde, elle n'en pourrira pas moins sur une petite flaque d'eau.

Le 1er août. — Depuis quelque temps, comme un pécheur converti, je m'efforce d'aimer ce que je haïssais et de haïr ce que j'aimais. J'ai fait abjuration

solennelle de poésie, de contemplation, de toute ma vie idéale. Je me suis promis de vivre bien paisiblement dans un petit monde de ma façon, d'où j'ai banni tous les beaux fantômes qui faisaient foule dans celui que j'habitais auparavant. J'ai pensé qu'une existence circonscrite dans un cercle bien étroit de réalité, confinée comme la fourmi dans un petit trou creusé dans le sable, me vaudrait mieux que ces courses aventureuses et stériles de ma pensée dans un monde dont je suis décidément repoussé. Mais, hélas ! il est écrit que ma pauvre imagination n'aura pas où se reposer ici-bas. Ce petit coin que je lui avais choisi dans les réalités, afin qu'elle pût s'y endormir, la rejette comme a fait la sphère idéale. Que devenir dans cette région où la pensée ne se soutient que parce qu'elle est également repoussée par toutes les deux ?

Le 1er septembre. — Mon Dieu, voilà donc comment finissent toutes les choses : des regrets, des larmes ! Voici une heure que je suis de retour d'un petit voyage charmant, et je pleure comme un enfant, et je me consume à regretter un bonheur que j'aurais dû prendre sans m'y attacher, sachant qu'il devait être fort court ; mais c'est toujours ainsi. Toutes les fois que je rencontre quelque petit bonheur, c'est une désolation quand il faut nous séparer, parce que je vais retomber dans moi-même et reprendre ma routine douloureuse.

Ploërmel, 1er octobre.

Je ne sais ce qui m'arrêta tout court au beau milieu de ma phrase ; mais je voulais exprimer ce

qui me venait à l'âme, à l'aspect d'un brouillard épais qui pesait sur la campagne. Quand le soleil fut monté un peu haut sur l'horizon, je vis toute cette brume s'éclaircir insensiblement, se pénétrer de lumière et commencer son mouvement d'ascension vers le ciel, où elle finit bientôt par s'évanouir. Il ne se passa pas un quart d'heure avant que la plus belle sérénité ne se fît ; mais quelque temps après que le centre de l'horizon fut débarrassé, je voyais encore quelques traînées de brume courir sur les crêtes lointaines comme les derniers fuyards d'une armée en déroute, et c'était à cela que se rattachaient mon souvenir et ma phrase inachevée. L'année dernière, à pareille époque, je regardais aussi les brouillards s'élever dans le ciel et décoiffer les montagnes ; et ce spectacle prenait dans ces régions majestueuses un caractère de grandeur infinie. On eût cru voir s'envoler les ténèbres antiques, Dieu enlever de sa main, comme un statuaire, la toile qui voilait son œuvre, et la terre exposée dans toute la pureté de ses formes premières aux rayons du premier soleil. Mais ce n'est pas encore là le fin mot de mon souvenir. Souvent, au moment où le brouillard commençait à se détacher de la terre et à devenir diaphane, et que moi, le front collé sur mes vitres, je regardais faire le brouillard, une robe bleue... — Mon Dieu, que le ciel est beau ce soir ! Tout en écrivant j'ai tourné la tête vers la fenêtre et mon regard a été inondé de teintes si douces, si molles, si veloutées ; j'ai vu tant de choses merveilleuses à l'horizon que je n'ai pu m'empêcher de jeter ici cette exclamation de ravissement. C'est le crépuscule d'automne dans toute sa mélancolie. Les touffes lointaines des

bois limitent merveilleusement, par leur panache majestueux et leurs ondulations capricieuses, la portée de la vue. Les arbres qui s'isolent, soit par leur position, soit par la grandeur de leur taille, présentent des physionomies, des caractères, je dirais presque des visages qui semblent exprimer comme les passions muettes et les choses inconnues qui se passent peut-être sous l'écorce de ces êtres immobiles. Ils semblent, avec leurs attitudes et leurs airs de tête, jouer je ne sais quelle scène mystérieuse aux lueurs du soir. Chaque jour, depuis que je suis ici, le crépuscule me donne de ces représentations magnifiques.

— Une robe bleue, dis-je, passait rapidement dans la brume et disparaissait dans ces ténèbres blanches, comme l'oiseau azuré qui file si vite le long des étangs et des ruisseaux. Quelquefois, cette apparition fuyait en chantant et laissait derrière elle comme une traînée de notes argentines qui se déroulaient avec une rapidité et une mélodie ineffables. Un quart d'heure après, quand l'atmosphère était nettoyée et que la queue traînante du brouillard rampait encore sur les cimes des montagnes les plus reculées, je voyais rentrer L... d'un pas lent et l'air sérieux comme un philosophe qui revient de la méditation.

— J'ai pleuré pour des départs l'année dernière et cette année-ci, presque date pour date. Il ne faut point comparer ces regrets, ils sont de nature trop diverse : ils ne se ressemblent que par la profondeur. Tous deux sont inexprimables. Si je voulais à toute force les mettre en parallèle, je dirais que, l'an passé, au mois de septembre, à deux heures de l'après-midi, par un beau soleil, j'ai dit adieu à ce

bonheur qui se rencontre à un certain passage du chemin de la vie, vous mène quelques lieues vous entretenant de choses ravissantes avec des paroles d'ange, et puis tout d'un coup, vienne un carrefour, prend la gauche s'il vous faut prendre la droite, disant avec une douceur railleuse : « Voyageur ! adieu, voyageur, fais bonne route. » Et j'ajouterais que, cette année, au mois de septembre, à quatre heures du soir, par un temps gris et brumeux, j'ai embrassé pour le quitter un homme que j'aime de cette affection ardente et qui ne ressemble à nulle autre, allumée au fond de l âme je ne sais par quelle étrange puissance réservée aux hommes de génie. M. Féli [1] m'a mené dans la vie neuf mois durant, au bout desquels le fatal carrefour s'est rencontré. — L'habitude de vivre avec lui faisait que je ne prenais pas garde à ce qui se passait dans mon âme ; mais depuis que je ne le vois plus, j'y ai trouvé comme un grand déchirement qui s'est fait au moment de la séparation.

Au Val, 20 janvier 1834.

J'ai passé trois semaines à Mordreux [2], au sein d'une famille, la plus paisible, la plus unie, la plus bénie du ciel qui se puisse imaginer. Et cependant, dans ce calme, dans cette douce monotonie de la vie familière, mes jours étaient animés intérieurement, si bien que je ne crois pas avoir jamais éprouvé une

1. La Mennais.
2. Chez M. de la Villéon, beau-père d'Hippolyte de La Morvonnais.

pareille inquiétude de cœur et de tête. Je ne sais quel étrange attendrissement s'était emparé de tout mon être et me tirait les larmes des yeux pour un rien, comme il arrive aux petits enfants et aux vieillards. Mon sein se gonflait à tout moment, et mon âme s'épanchait en elle-même en élans intimes, en effusions de larmes et de paroles intérieures. Je ressentais comme une molle fatigue qui appesantissait mes yeux et liait parfois tous mes membres. Je ne mangeais plus qu'à contre-cœur, bien que l'appétit me pressât ; car je suivais des pensées qui m'enivraient d'une telle douceur, et le bonheur de mon âme communiquait à mon corps je ne sais quelle aise si sensible, qu'il répugnait à un acte qui le dégradait d'une si noble volupté. Je m'efforçais bien de résister à cette exaltation dangereuse, à cette impétuosité de sentiment dont je sentais le péril ; mais j'étais trop en proie pour me sauver, et, selon toutes les apparences, c'en était fait de moi, si je n'eusse trouvé une puissante diversion dans la contemplation de la nature. Je me mis à la considérer encore plus attentivement que de coutume, et par degrés la fermentation s'adoucit, car il sortait des champs, des flots, des bois, une vertu suave et bienfaisante qui me pénétrait et tournait tous mes transports en rêves mélancoliques. Cette fusion des impressions calmes de la nature avec les rêveries orageuses du cœur engendra une disposition d'âme que je voudrais retenir longtemps, car elle est des plus désirables pour un rêveur inquiet comme moi. C'est comme une extase tempérée et tranquille qui ravit l'âme hors d'elle-même sans lui ôter la conscience d'une tristesse permanente et un peu ora-

geuse. Il arrive aussi que l'âme est pénétrée insensiblement d'une langueur qui assoupit toute la vivacité des facultés intellectuelles et l'endort dans un demi-sommeil vide de toute pensée, dans lequel néanmoins elle se sent la puissance de rêver les plus belles choses. D'autres fois, c'est comme un nuage aux teintes molles qui se répand sur l'âme et y jette cette ombre douce qui invite au recueillement et au repos. Aussi les inquiétudes, les ardeurs, toute la foule turbulente qui bruit dans la cité intérieure fait-elle silence, quelquefois se prend à prier et finit toujours par s'arranger pour le repos. Rien ne peut figurer plus fidèlement cet état de l'âme que le soir qui tombe en ce moment. Des nuages gris, mais légèrement argentés par les bords, sont répandus également sur toute la face du ciel. Le soleil, qui s'est retiré il y a peu d'instants, a laissé derrière lui assez de lumière pour tempérer quelque temps les noires ombres et adoucir en quelque sorte la chute de la nuit. Les vents se taisent, et l'Océan paisible ne m'envoie, quand je vais l'écouter sur le seuil de la porte, qu'un murmure mélodieux qui s'épanche dans l'âme comme une belle vague sur la grève. Les oiseaux, gagnés les premiers par l'influence nocturne, se dirigent vers les bois et font siffler leurs ailes dans les nuages. Le taillis qui couvre toute la pente de la côte du Val, retentissant tout le jour du ramage du roitelet, du sifflement gai du pivert et des cris divers d'une multitude d'oiseaux, n'a plus aucun bruit dans ses sentiers ni sous ses fourrés, si ce n'est le piaulement aigu jeté par les merles qui jouent entre eux et se poursuivent, tandis que les autres oiseaux ont déjà le cou sous l'aile. Le bruit

des hommes, qui se taisent toujours les derniers, va s'effaçant sur la face des champs. La rumeur générale s'éteint, et l'on n'entend guère venir de clameurs que des bourgs et des hameaux, où il y a, jusque bien avant dans la nuit, des enfants qui crient et des chiens qui aboient. Le silence m'enveloppe, tout aspire au repos, excepté ma plume qui trouble peut-être le sommeil de quelque atome vivant, endormi dans les plis de mon cahier, car elle fait son petit bruit en écrivant ces vaines pensées. Et alors, qu'elle cesse : car ce que j'écris, ce que j'ai écrit et ce que j'écrirai ne vaudra jamais le sommeil d'un atome.

10 heures du soir. — Dernière promenade, dernière visite à la mer, aux côtes, à tout ce magnifique paysage qui m'enchante depuis deux mois. L'hiver nous sourit avec toute la grâce du printemps, et nous donne des jours qui font chanter les oiseaux et pousser la verdure aux rosiers dans les jardins, aux églantiers dans les bois et aux chèvrefeuilles le long des murs et des rochers où ils grimpent. Sur les deux heures, nous avons pris ce sentier qui circule avec tant de grâce parmi les ajoncs fleuris et les rudes gazons des falaises, longe les champs de blé, s'incline vers les ravines, s'insinue entre les haies et s'élance hardiment vers les plus hautaines. Le but de la promenade était un promontoire qui domine la baie de Quatre-Vaux. La mer brillait de tout son éclat et brisait à cent pieds au-dessous de nous avec des bruits qui passaient par nos âmes en montant vers le ciel. Vers l'horizon, des barques de pêcheurs épanouissaient sur l'azur leurs voiles d'une

blancheur éclatante, et nos regards allaient alternativement de cette petite flotte à une autre plus nombreuse qui se balançait avec des chants, plus près de nous ; c'était une foule innombrable d'oiseaux de marine qui faisaient gaiement leur pêche et nous réjouissaient la vue par l'éclat de leur plumage et l'élégance de leur port sur les flots. Ces oiseaux, ces voiles, la beauté du jour, la sérénité universelle, donnaient un air de fête à l'Océan et remplissaient mon âme d'un enthousiasme joyeux, malgré le fonds d'idées tristes que j'avais apporté sur notre promontoire. Cependant je me livrais de toute la force de mon regard à la contemplation des caps, des rochers, des îles, m'efforçant d'en lever comme une empreinte et de la transporter dans mon âme. Au retour, j'ai foulé religieusement, et avec un regret à chaque pas, ce sentier qui m'a mené si souvent à de si belles contemplations et en si douce compagnie. Il est si plein de charmes, ce sentier, quand il arrive dans le taillis et qu'il s'avance entre des coudriers qui le dominent et une haie de buis qui croît librement en broussailles ! Là, la joie que m'avait communiquée la nature a expiré, et j'ai été pris de la mélancolie du départ. Demain fera pour moi de cette mer, de ces côtes, de ces bois, de tant de charmes que j'y ai goûtés, un songe, une pensée flottante que je contemplerai avec une autre pensée. Et pour prendre de ces doux lieux autant que je pouvais et comme s'il eût été en leur pouvoir de se donner à moi, je les suppliais intérieurement de se graver en mon âme, d'envoyer en moi quelque chose d'eux-mêmes qui ne passât point. En même temps, j'écartais les branches des buis, des buissons, des fourrés épais, et j'enfon-

çai ma tête dans l'intérieur pour respirer les sauvages parfums qu'ils recèlent, pénétrer dans leur intimité et, pour ainsi dire, leur parler dans le cœur.

La soirée s'est passée comme d'habitude en causeries, en lectures. Nous sommes revenus sur le bonheur des jours passés. J'en ai tracé une faible image dans ce cahier, nous l'avons contemplée mélancoliquement comme celle d'un trépassé des plus chers, des plus doux.

Hippolyte est couché. J'écris ceci dans la solitude et le silence de la nuit, à côté d'un feu qui s'éteint. J'ai été prêter l'oreille sur la porte aux bruits du dehors. Il y en a peu : l'Océan s'est retiré au loin, il est calme, il dort, on ne l'entend pas. L'Arguenon circule librement dans les grèves, la lune se promène dans son courant, et ses gués, où les eaux bouillonnent, nous envoient un léger murmure. La brise soupire à peine dans le bois et tout le reste est tranquille.

Adieu, adieu, séjour bien-aimé ! Si tu m'aimes et que tu doutes de ma constance, écoute ceci qui te rassurera ; je perds la moitié de mon âme en perdant la solitude. J'entre dans le monde avec une secrète horreur...

Au Parc (Eure-et-Loir), 25 juin.

Comment exprimer ce que j'ai éprouvé en m'enfonçant encore une fois dans la solitude, et dans une solitude qui me rappelle le pays de mes plus doux songes, la Bretagne ? car ce pays-ci décline beaucoup vers l'ouest et l'on y respire comme des émanations de la bonne contrée. L'aspect des champs

est à peu près le même : il y a des chemins creux et couverts de verdure, des sentiers le long des blés, des échaliers, des clôtures d'ajonc, de genêts et des chênes rabougris ; on y pétrit d'excellent beurre, et le cidre y coule assez abondamment. Je jouis de cette ressemblance, je m'applique à l'étudier, je ravive une multitude de charmants souvenirs, ce qui, à mon gré, est un des plus doux passe-temps de l'âme. Cependant la pensée inquiète ne s'endort pas ; elle m'aiguillonne et me tient sans cesse en haleine, mais ses tracasseries sont moins vives et moins tourmentantes. Allégé d'un fardeau d'inquiétudes matérielles qui m'étouffait, je m'élève librement dans mes imaginations ; mais qu'importe ? Ce sont toujours des soucis, des doutes, des perplexités ; seulement je vais les chercher plus haut et dans un ordre plus vague et moins essentiel. Ce sont des chimères d'avenir qui paraissent et s'évanouissent, des recherches sur ma destinée, de beaux espoirs et des défaillances, un enchaînement étrange de toutes les pensées qui peuvent éclore dans une tête peu féconde, mais toujours en remuement, dans une imagination qui croit et ne croit pas en elle-même, qui se bat et se caresse, qui accueille tous les rêves, toutes les impressions sans s'attacher à rien, et va toujours demandant du nouveau. Quand est-ce donc que je la subjuguerai et que je viendrai à la bonne et simple raison ? Si je pouvais me rendre aux sages conseils qui me viennent de tous côtés, je plierais tout ce bagage de folles pensées, et je me mettrais, dépouillé de rêves, mais tranquille, à la suite des autres hommes.

Paris, le 20 août.

Quitter la solitude pour la foule, les chemins verts et déserts pour les rues encombrées et criardes où circule pour toute brise un courant d'haleine humaine chaude et empestée ; passer du quiétisme à la vie turbulente et des vagues mystères de la nature à l'âpre réalité sociale, a toujours été pour moi un échange terrible, un retour vers le mal et le malheur. A mesure que je vais et que j'avance dans le discernement du vrai et du faux dans la société, mon inclination à vivre, non pas en sauvage ni en misanthrope, mais en homme de solitude sur les limites de la société, sur les lisières du monde, s'est renforcée et étendue. Les oiseaux voltigent, picorent, établissent leurs nids autour de nos habitations, ils sont comme concitoyens des fermes et des hameaux ; mais ils volent dans le ciel qui est immense ; mais la main de Dieu seule leur distribue et leur mesure le grain de la journée ; mais ils bâtissent leurs nids au cœur des buissons ou les suspendent à la cime des arbres. Ainsi je voudrais vivre, rôdant autour de la société et toujours ayant derrière moi un champ de liberté vaste comme le ciel. Si mes facultés ne sont pas encore nouées, s'il est vrai qu'elles n'ont pas atteint toute leur croissance, elles ne feront leur développement qu'en plein vent et dans une exposition un peu sauvage. Mon dernier séjour à la campagne a redoublé ma conviction sur ce point.

J'ai chômé dans l'inaction la plus complète mes six semaines de vacances. A peine, pour rompre l'uniformité du *farniente*, faisais-je quelque lecture nonchalante, étendu sous un arbre, et encore plus de

la moitié de mon attention était-elle emportée par une brise ou un oiseau filant à travers les bois, par le chant d'un merle ou d'une alouette, que sais-je ? par tout ce qui passe dans les airs de vague et de ravissant pour un homme couché sur l'herbe fraîche, sous le couvert d'un arbre, au milieu d'une campagne enivrée de vie et de soleil. Mais ce repos, cette *accalmie* n'avait pas éteint le jeu de mes facultés ni arrêté la circulation mystérieuse de la pensée dans les parties les plus vives de mon âme. J'étais comme un homme lié par le sommeil magnétique : ses yeux sont clos, ses membres détendus, tous les sens sont fermés, mais sous ce voile qui couvre presque tous les phénomènes de la vie physique, son âme est bien plus vive qu'à l'état de veille et d'activité naturelle : elle perce d'épaisses ténèbres au delà desquelles elle voit à nu certains mystères ou jouit des visions les plus douces ; elle s'entretient avec des apparitions, elle se fait ouvrir les portes d'un monde merveilleux. Je goûtais simultanément deux voluptés dont une seule eût suffi pour remplir tout mon être et au delà, et néanmoins toutes deux y trouvaient place et s'y étendaient librement sans se combattre ni se confondre. Je jouissais de toutes deux à la fois et de chacune aussi distinctement que si je n'en eusse possédé qu'une seule ; nulle confusion, nul mélange, nulle altération de la vivacité de l'une par l'activité de l'autre. La première consistait dans l'indicible sentiment d'un repos accompli, continu et approchant du sommeil ; la seconde me venait du mouvement progressif, harmonique, lentement cadencé des plus intimes facultés de mon âme, qui se dilataient dans un monde de rêves et de pensées, qui, je crois,

était une sorte de vision en ombres vagues et fuyantes des beautés les plus secrètes de la nature et de ses forces divines. Quand l'heure du départ a rompu le charme, et que j'ai ressaisi le sentiment habituel de mon être, je me suis retrouvé pauvre et déplorable comme devant ; mais à la marche plus vive de mes pensées, à une délicatesse plus subtile de sensations, à un accroissement marqué de mes forces morales et intellectuelles, j'ai reconnu que mes six semaines d'oisiveté n'étaient pas perdues, que le flot de rêves étranges qui avait inondé mon âme l'avait soulevée et portée plus haut. Je suis rentré dans la société avec cette joie, mais amplement compensée et presque amortie par la tristesse de mon cœur qui s'en est allé atteint de regrets et de langueur. Je me suis séparé de la campagne comme d'une amante, et j'avoue que je ne puis m'expliquer l'étonnante ressemblance des tristesses qu'elle m'a laissées, avec celles de l'amour.

Le 14 mai 1835. — Qui peut se dire dans un asile s'il n'est sur quelque hauteur et la plus absolue qu'il ait pu gravir ? Je regarde depuis quelque temps vers ces temples de la sagesse sereine que la philosophie antique a dressés sur des cimes fort élevées et qu'un petit nombre surmontèrent. Si j'emportais ces hauteurs ! Quand serai-je dans le calme ? Autrefois, les dieux, voulant récompenser la vertu de quelques mortels, firent monter autour d'eux une nature végétale qui absorbait dans son étreinte, à mesure qu'elle s'élevait, leur corps vieilli, et substituait à leur vie, tout usée par l'âge extrême, la vie forte et muette qui règne sous l'écorce des chênes. Ces mor-

tels, devenus immobiles, ne s'agitaient plus que dans l'extrémité de leurs branchages émus par les vents. N'est-ce pas le sage et son calme ? Ne se revêt-il pas longuement de cette métamorphose du peu d'hommes qui furent aimés des dieux ? S'entretenir d'une sève choisie par soi dans les éléments, s'envelopper, paraître aux hommes puissant par les racines et d'une grave indifférence comme certains grands pieds d'arbres qu'on admire dans les forêts, ne rendre à l'aventure que des sons vagues mais profonds, tels que ceux de quelques cimes touffues qui imitent les murmures de la mer, c'est un état de vie qui me semble digne d'efforts et bien propre pour être opposé aux hommes et à la fortune du jour.

QUELQUES LETTRES [1]

A M. L'ABBÉ BUQUET

PRÉFET DES ÉTUDES AU COLLÈGE STANISLAS.

[Paris, 1828].

Monsieur,

Je vous dois toute ma confiance comme à mon meilleur ami, et c'est vers vous que ma pensée s'est tournée aussitôt que j'ai cherché dans mes peines celui qui pourrait les adoucir ; mais une mauvaise honte m'a saisi. J'ai été peut-être vingt fois sur le point de me lever et d'aller vous exposer toutes mes misères, mais une réflexion soudaine m'arrêtait et me faisait dévorer mon mal en silence. Enfin j'ai ouvert la bouche, mais c'est tout ce que j'ai pu faire ; quelques paroles confuses me sont échappées, ma langue est demeurée liée, et une timidité invincible ou plutôt une espèce de confusion m'a empêché de m'expliquer davantage. Mais votre bonté m'encou-

1. Ces Lettres ont paru dans *la Quinzaine* (1894-95) et figurent dans *les Plus Belles pages de Maurice de Guérin* de M. Rémy de Gourmont. *Mercure de France*, 1909.

rage et me fait surmonter cette répugnance que j'avais à vous faire l'histoire de mes sentiments. Je vais donc la commencer, quoique, dans le moment même où j'écris, ma plume s'arrête quelquefois, et que je doute encore si je dois commencer mon récit.

Vous connaissez ma naissance : elle est honorable, et voilà tout ; car la pauvreté et le malheur sont héréditaires dans ma famille, et la plupart de mes parents sont morts dans l'infortune. Je vous le dis, parce que je crois que cela peut avoir influé sur mon caractère. Pourquoi le sentiment du malheur ne se communiquerait-il pas avec le sang, puisqu'on voit des pères transmettre à leurs enfants des difformités naturelles ? Mes premières années furent extrêmement tristes. A l'âge de six ans, je n'avais plus de mère. Témoin des longs regrets de mon père, souvent environné de scènes de deuil, je contractai peut-être alors l'habitude de la tristesse. Retiré à la campagne avec ma famille, mon enfance fut solitaire. Je ne connus jamais ces jeux ni cette joie bruyante qui accompagnent nos premières années. J'étais le seul enfant qu'il y eût dans la maison, et lorsque mon âme avait reçu quelque impression, je n'allais pas la perdre et l'effacer au milieu des jeux et des distractions que m'eût procurés la société d'un autre enfant de mon âge. Mais je la conservais tout entière ; elle se gravait profondément dans mon âme et avait le temps de produire son effet.

Mon père jetait en même temps dans mon cœur ces sentiments de religion qui n'en ont jamais été effacés ; et les scènes de la mort que j'aimais à aller contempler dans les chaumières à la suite du

curé de la paroisse, qui était en même temps mon précepteur, m'instruisaient de la brièveté et de la fragilité de la vie à l'entrée même de la carrière. Ainsi, sans avoir vécu dans le monde, j'en étais déjà désabusé, tant par ce que j'entendais dire à mon père que par ma jeune expérience. J'abandonnai enfin ma solitude pour entrer dans les collèges ; c'était passer d'un extrême à l'autre. Mais je n'oubliais pas dans la société d'une jeunesse turbulente les leçons de la solitude ; je les avais emportées avec moi pour ne jamais les perdre. Dès lors commença pour moi cette vie pénible, difficile, pleine de tristesse et d'angoisse, dans laquelle je me trouve aujourd'hui engagé. Habitué à réfléchir, je ne regardais pas tout ce qui passait autour de moi avec l'insouciance de la jeunesse, indifférente à tout, excepté au plaisir [1]...

. . . .

J'avais apporté de ma solitude une timidité dont je n'ai jamais pu me débarrasser, et qui m'ôte, au milieu de mes camarades, cette indépendance d'une âme qui se sent libre et qui parle fièrement sa pensée. Je contractai aussi une inquiétude minutieuse pour tous les devoirs que j'avais à remplir, c'est-à-dire que je tremblais dans la crainte qu'ils ne fussent pas assez bien ou assez tôt faits. Cette inquiétude, je la conserve encore ; elle me poursuit partout, elle s'empare de toutes mes actions pour en considérer la nature et en prévoir l'issue, en sorte qu'il n'est presque pas de moment dans la journée qui

1. Cette lettre a été publiée d'après la copie incomplète de Chopin.

ne m'apporte une souffrance produite par l'anxiété et le tremblement d'un esprit sans cesse alarmé. Envoyé enfin à Paris, un plus vaste champ s'ouvrit à ma pensée ; à mesure que je fis plus de progrès dans le monde intellectuel et le monde idéal, je sentis croître mes tourments, parce que ma réflexion prit une nouvelle activité. Voilà comment j'ai été amené à l'époque actuelle de ma vie, et, si je me connais un peu, je crois que la cause de mes souffrances se trouve dans l'orgueil, dans un profond sentiment de ma misère, dans ma réflexion qui n'est jamais en repos, enfin dans mes passions et ma conscience.

Mon orgueil n'est pas cette fierté indomptable qui ne reconnaît pas de maître, et qui veut tout voir à ses pieds, sans plier jamais elle-même. Mon orgueil se repaît de louanges ; il est même avide de célébrité, et plus sensible à un mépris qu'à toute autre injure. Mais, à côté de ce vice, la Providence a placé un sentiment aussi profond : c'est le sentiment de ma misère et de mon néant. C'est du combat de ces deux éléments contraires que naît une partie de mes douleurs. Lorsque je lis l'histoire ou les ouvrages d'un grand homme, mon imagination et mes désirs s'enflamment ; mais une pensée survient qui me fait sentir amèrement le ridicule de mes folles rêveries : nul ne pense plus mal de moi que moi-même...

Une autre source de mes maux, c'est ma pensée ; elle passe en revue ce qui est sous mes yeux et ce qui n'y est pas, et, emportant toujours avec elle l'image de la mort, elle jette sur le monde un voile funèbre et ne me présente jamais les objets par leur côté riant. Elle ne voit partout que misère et des-

truction, et lorsque, dans mon sommeil, elle est livrée à elle-même, elle va errer parmi les tombeaux. Sans cesse l'idée de la fin des êtres m'est présente ; les choses même les plus propres à l'éloigner me la rappellent, et elle ne s'offre jamais à moi avec plus de force que dans les réjouissances d'une fête et dans les émotions d'une joie vive.

Enfin, ma conscience et mes passions, vous les connaissez...

Voilà quelle est mon existence habituelle ; voilà ce que je souffre, non pas d'intervalle en intervalle, mais presque à chaque moment de la journée. Enfin, mon âme, travaillée par tous ces maux ensemble, ne trouvant plus rien dans le monde où elle puisse s'attacher, retombe sur elle-même, et ne trouvant encore en moi que misère et faiblesse, elle se sent saisie d'un affreux dégoût de toutes choses. Elle devient comme inanimée, et toutes ses capacités sont absorbées par la souffrance.

Me voilà tel que je suis... Je me remets entre vos mains, disposez de moi. Je ne me regarde pas encore comme perdu, puisque vous voulez bien vous intéresser à mes misères et écouter ce triste récit, et je sens renaître en moi l'espérance à mesure que je me confie davantage à votre bonté.

A Mlle EUGÉNIE DE GUÉRIN

AU CHATEAU DU CAYLA, PAR GAILLAC (TARN).

Paris, octobre 1828.

Ma chère Eugénie,

Certes, voilà bien du temps que je n'ai reçu de tes nouvelles et que tu n'as reçu des miennes ; il faut avouer que je suis bien coupable et que c'est sur moi que retombe la faute de ce silence qui n'aurait jamais dû exister entre nous. Il est temps, enfin, de le rompre et de réparer nos oublis, ou plutôt les miens, par une correspondance assidue qui nous mette dans cette intimité qui doit toujours exister entre un frère et une sœur ; qui nous rapproche, pour ainsi dire, malgré la distance des lieux qui nous sépare, et nous fasse jouir d'un entretien d'autant plus doux que l'éloignement jette un double intérêt sur ce qu'on reçoit d'un objet chéri.

Ma chère Eugénie, les lignes que je vais tracer vont t'étonner, sans doute ; la conduite que j'ai tenue envers toi jusqu'à présent ne présageait rien de semblable à ce que tu vas lire, mais sois persuadée que je te parle sincèrement ; ta surprise sera, je crois, agréable. Jusqu'ici je t'ai témoigné peu de confiance ; mais pourquoi, diras-tu ? La raison n'en est pas dans mon cœur : malheur à moi, s'il avait conçu le moindre éloignement pour toi ! C'est la légèreté de l'âge, c'est cette distraction continuelle, partage de l'enfance, qui nous suit jusqu'à cet âge où la ré-

flexion prend la place des jeux et jette ses premiers nuages sur des fronts où n'avaient brillé jusqu'alors que la candeur de l'innocence et l'expression du bonheur. Mais me voici arrivé à un âge où l'enfance n'est plus pour moi qu'un songe ; toutes les illusions de la vie ont disparu, et de tristes réalités ont pris leur place. C'est alors qu'on ne suffit plus à soi-même ; c'est alors que l'homme qui pâlit d'effroi et qui sent, pour ainsi dire, ses genoux se dérober sous lui à la vue de la carrière de la vie, de ce rude sentier où « l'on grimpe plutôt qu'on ne marche » ; c'est alors, dis-je, que l'homme a besoin d'un appui, d'un bras secourable qui le soutienne dans les terribles épreuves qu'il va subir. Ce besoin s'est manifesté à moi aussitôt que, jetant un regard sur l'avenir, je me suis vu seul prêt à affronter tant de dangers. Alors mon cœur t'a nommée aussitôt ; et peut-on, en effet, trouver un meilleur ami qu'une sœur telle que toi ? Veuille donc bien désormais être ma confidente, et m'aider de tes conseils et de ton amitié.

Mais, me diras-tu, dois-tu avoir un autre confident qu'un père ? n'est-ce pas lui qui devrait être le dépositaire de tous tes secrets ? Tu penses bien que j'ai fait cette réflexion ; mais papa est si sensible, il s'affecte de si peu de chose, que je n'oserais jamais lui dire tout ce qui se passe en moi. Ensuite, tu es celle de toute la famille dont le caractère est le plus conforme au mien, autant que j'ai pu en juger par tes pièces de vers, tous empreints d'une douce rêverie, d'une sensibilité, d'une teinte de mélancolie enfin qui fait, je crois, le fond de mon caractère.

Ce mot, *autant que je puis en juger*, t'aura causé

quelque surprise ; mais voici ce que je veux dire : je n'avais que quatorze ans quand je t'ai quittée ; à cet âge, on ne se connaît, pour ainsi dire, que de vue ; ma raison n'était pas assez développée, ni capable d'un examen assez sérieux pour saisir les traits de ton caractère. Je ne crois pas non plus que tu puisses bien me connaître, parce que j'étais trop jeune pour avoir un caractère décidé ; mais combien quatre ans ont apporté de changements ! Que de révolutions en ce pauvre cœur ! On croit communément que je suis léger, espiègle, folâtre, ou du moins telle était l'opinion qu'on avait de moi quand j'ai quitté le pays ; mais mon caractère a pris une tournure toute différente, je puis dire même qu'il est complètement changé et qu'il ne me reste rien de mon enfance.

Mais comme le développement d'un caractère demande des détails qui ne pourraient entrer dans cette lettre, j'en ferai l'objet de mes suivantes. Je te tracerai l'histoire de mon cœur depuis l'âge où l'on commence à réfléchir jusqu'à présent ; je te ferai connaître mes sensations, mes réflexions, ce qui occupe habituellement mes pensées. J'ose croire que ces détails ne seront pas sans intérêt pour toi ; je t'invite à me faire part aussi de ce qui se passe en toi, si cela ne t'ennuie pas. Pour moi, il me semble que nous ne saurions avoir de correspondance plus intéressante ; car je pense que, pour s'aimer, il faut se connaître parfaitement, et je ne conçois pas de plus grand charme dans la vie que cette communication de deux cœurs qui versent mutuellement l'un dans l'autre tous leurs secrets, tous leurs sentiments.

Nous nous entretiendrons aussi de littérature, car c'est la seule chose, après l'amitié, qui puisse faire une agréable diversion aux tracas et aux ennuis de la vie ; c'est la seule chose qui puisse nous consoler dans nos malheurs et rendre la vigueur à notre âme abattue. Donnez-moi des livres et plongez-moi dans un cachot ; pourvu que j'y puisse voir assez clair pour les lire, je saurai me consoler de la perte de ma liberté. Tu trouveras peut-être que c'est pousser la chose un peu trop loin ; mais c'est pour te faire sentir que les livres peuvent tenir lieu de beaucoup de choses pour celui qui sait les aimer...

A LA MÊME

Paris, 7 janvir 1829.

Ma chère Eugénie,

Tu finis ta lettre en me disant que tu voudrais avoir les bras assez longs pour m'embrasser partout où je suis ; et moi je voudrais avoir quelque expression pour rendre tout le plaisir que m'ont fait tes vers et ta lettre. Oh ! que tu en sais bien plus avec ce que t'inspirent la nature et ton génie heureux et facile, que moi avec tout mon grec et mon latin !

Mais si le ciel m'a refusé les talents dont il t'a comblée, je crois qu'il nous a donné deux âmes semblables. Je pense avoir deviné la tienne, et voici l'idée que je m'en fais ; écoute : il est un sentiment qu'on a tourné en ridicule à cause de l'abus qu'on

en a fait, et parce que beaucoup de personnes qui n'en étaient pas susceptibles ont voulu cependant en faire montre pour se mettre à la mode ; ce qui est devenu par là minauderie et affectation. Ce sentiment, c'est la mélancolie. Mais il n'en est pas moins vrai que cette affection de l'âme, quand elle est naturelle, ennoblit le cœur et devient même sublime.

L'homme, dit Platon, plus rapproché de son Créateur, guidait autrefois dans leur cours les sphères célestes et repaissait son âme des concerts de leur harmonie divine ; mais, précipité sur la terre par la jalousie des génies, il n'a plus qu'un souvenir confus de sa grandeur et de son bonheur passés. En admettant cette création brillante de l'Homère des philosophes, qui dans cette fiction sublime approche tant de la vérité, ne dirait-on pas que certaines âmes conservent un souvenir plus vif de la grandeur dont elles sont déchues, et que ce souvenir apporte dans leur cœur une noble et douce tristesse nourrie par les regrets et par les misères présentes de la vie ? A les voir lever les yeux au ciel et prêter une oreille attentive, ne dirait-on pas qu'elles cherchent à saisir quelques sons lointains de l'harmonie divine ? Ces âmes ne voient pas le monde comme le vulgaire et puisent à une autre source de plaisirs. Elles n'aiment pas ces joies bruyantes où le corps a beaucoup plus de part que l'âme ; il leur faut des jouissances toutes spirituelles, mêlées d'un sentiment de tristesse, de même que les anciens rappelaient au milieu de leurs voluptés l'idée de la mort et de la brièveté de la vie. La solitude, le murmure des vents, la contemplation du ciel, voilà ce qui est pour elles une source de délices.

Or, s'il est vrai qu'on se peint ordinairement dans ses écrits, tel est le caractère que j'ai cru remarquer dans tes lettres et tes poésies, et tels sont les sentiments dont je m'entretiens habituellement. S'il en est ainsi, quelle source de bonheur et de jouissances pour nous deux ! Que de choses n'aurons-nous pas à nous dire ! Oh ! qu'ils seront doux, ces épanchements de nos cœurs qui se déchargeront l'un dans l'autre des ennuis, des réflexions, des tristesses qui naissent et meurent avec chaque jour ! Ainsi, dis-moi quel est l'état habituel de ton âme, c'est-à-dire quel est l'objet ordinaire de tes méditations. Que penses-tu de la vie ? Où places-tu tes plaisirs et tes jouissances ? Enfin, si je mérite ta confiance, peins-moi ton cœur tel qu'il est. Il me semble que, pour peu qu'on ait l'âme rêveuse et sensible, on ne doit pas passer un jour sans faire une infinité de réflexions qui naissent même à la vue de certains objets que le vulgaire regarde d'un œil indifférent, mais devant lesquels la méditation s'arrête et où elle sait trouver un côté intéressant.

Toi surtout qui habites la solitude, quel vaste champ s'offre à ta pensée dans la contemplation de la nature !

Pour moi, je trouve plus de charme à errer dans un bois qu'à parcourir les rues tumultueuses de Paris, et un sentiment bien plus doux, bien plus sublime s'empare de moi à la vue des pompes de la nature, et même de sa majestueuse simplicité, que lorsque je mesure des yeux ces trophées de l'ambition ou de la vanité, qui ne m'apprennent autre chose que les efforts qu'ont faits les hommes pour élever leur pauvre gloire un peu au-dessus de la terre. Enfant

de la nature, je suis étranger dans ce séjour où tout est le produit de l'art, même les sentiments, car on dirait que la perfection de la société est la perfection de l'art de se tromper. Mais bientôt je reverrai ma solitude chérie et ce sera, je l'espère, pour ne plus la quitter...

A LA MÊME

La Chênaie, 18 décembre 1832.

Me voici acclimaté au désert, ma chère Eugénie. Mes habitudes se sont pliées à ma nouvelle vie et mes yeux se sont familiarisés avec les landes épineuses et les forêts couleur de rouille. Il doit y avoir une forte dose de sympathie chez moi pour m'être si vite lié d'amitié avec des steppes incultes et la sombre ceinture de bois qui nous environne. La Chênaie est vraiment une solitude parmi les solitudes, et l'on peut dire à la lettre, sans faire de phrases, qu'on n'y entend que le sifflement du vent à travers les bois et qu'on n'y voit passer que les nuages. Souvent, malgré l'habitude, nous nous étonnons tous de notre profonde retraite, et nous ne comprenons pas qu'on puisse trouver tant de silence. Aussi le travail y est-il un besoin, une nécessité indispensable. La pensée ne trouve guère à s'ébattre dans ces âpres campagnes ; elle rentre forcément chez elle et se jette dans l'intellectuel, ne pouvant toucher au réel sans se piquer.

Tout cela veut dire que je me suis mis au travail

et que le travail est ici sérieux et sans distractions. M. Féli m'a jeté dans les langues modernes, en commençant par l'italien, et en même temps dans la philosophie catholique et l'histoire de la philosophie. Je suis enchanté d'apprendre les langues ; elles sont un puissant instrument de science, et puis cette étude ouvre des littératures dont la connaissance décuple les forces et le plaisir de la pensée. Parmi les langues mortes, je n'apprends que le grec ; j'en ai une simple teinture qui m'aidera beaucoup à dévorer les premières difficultés. Me voilà en présence d'un grand travail, aux premiers abords de la science qu'il faut emporter comme les travaux avancés de la citadelle d'Anvers ; mais nous avons un si grand général à notre tête que je me sens plein de confiance, et je suis comme sûr de la victoire.

Nous sommes maintenant quatre jeunes gens. Chacun a sa chambre à coucher ; mais comme toutes n'ont pas de cheminée, nous nous réunissons pour travailler dans une chambre commune, autour d'un bon feu. Je me suis remis sans trop de peine au lever de cinq heures ; je trouve même que je dors d'un sommeil plus prompt et plus sûr que par le passé. J'aime bien notre petite chapelle au fond du jardin, où nous allons chaque matin entendre ou servir la messe en sortant du lit. C'est s'éveiller dans le Seigneur. Puis vient le déjeuner avec du beurre et du pain, que nous faisons griller pour le rendre plus appétissant ; le beurre joue un grand rôle dans nos repas. Le dîner, très *confortable*, avec café et liqueurs quand il y a des étrangers, est assaisonné d'un feu roulant de plaisanteries et de malices qui partent la plupart de M. Féli. Il a des

mots charmants ; les saillies les plus vives, les plus perçantes, les plus étincelantes, s'échappent de lui sans nombre. Son génie s'en va comme ça, quand il ne travaille pas ; de sublime il devient charmant. M. Gerbet s'entend aussi passablement à *maligner*, mais il est en général plus sérieux que M. Féli.

M. Lacordaire nous a quittés deux jours après mon arrivée ; des affaires pressantes l'ont appelé à Paris. M. Rohrbacher est un homme à larges épaules, à grosse tête, à gros traits, comme un bon Lorrain qu'il est ; mais cette enveloppe cache une grande science et même assez d'amabilité. Il écrit une histoire de l'Église. M. Féli est en train d'écrire un ouvrage où il résume toute sa philosophie, en lui donnant des développements nouveaux. Il concentre là tous les rayons de sa science et de son génie : il n'a rien fait jusqu'ici de comparable à cela. Attendez-vous à un grand étonnement et à une grande admiration dans le monde, quand cet ouvrage paraîtra. M. Gerbet en fait l'introduction. Jugez ce qui doit sortir de l'association de ces deux têtes.

J'ai vu M. Féli au *petit parloir*. Ce petit parloir est comme celui de M. Bories : une chaise et une commode. M. Féli vous laisse défiler votre chapelet sans mot dire ; puis quand on a dit : C'est tout, il prend la parole, une parole grave, profonde, lumineuse, pleine d'onction. Sa morale, comme ses livres de piété, est pleine d'Écriture sainte, merveilleusement fondue dans son discours. Elle lui donne une grande douceur. Il nous aime comme un père, nous appelant toujours mon fils. Hier, quand le dernier venu d'entre nous arriva, il était dans la joie de son

âme. « Notre petite famille augmente, » me dit-il, et il m'embrassa de tendresse et de joie. On apprend plus dans sa conversation que dans les livres. En quelques mots il vous ouvre des points de vue immenses dans la science. Ses paroles élèvent et échauffent l'âme ; on sent la présence du génie.

Ce pays-ci justifie tout ce que j'en avais entendu dire : c'est un peuple à part, une civilisation sévère et religieuse qui marche en dehors de nos idées modernes. Les plus pauvres exercent l'hospitalité avec la générosité la plus touchante. En arrivant de Dinan à la Chênaie, nous nous égarâmes, mon compagnon et moi, à la nuit tombante. Après avoir erré quelque temps dans les landes sans pouvoir nous orienter, nous allâmes frapper à la porte d'une ferme. J'entre le premier, — tout le monde se lève et me souhaite la bienvenue. La famille était nombreuse et assise sur deux énormes poutres gisant de chaque côté, perpendiculairement au foyer. Grands et petits avaient l'écuelle aux dents au moment de notre arrivée, et la mère de famille pétrissait sur la table une galette de blé noir. Nous demandons le chemin, on nous l'enseigne ; mais on ne veut pas nous laisser sortir sans nous faire goûter à la galette et boire du cidre. La propreté n'est pas la vertu dominante chez ces bonnes gens ; nous refusâmes obstinément, à leur grand regret. Ils nous donnèrent un petit gars pour nous guider, et nous arrivâmes deux minutes après. La Chênaie n'est qu'à deux portées de fusil de cette ferme, mais le pays est si couvert qu'on n'aperçoit pas une maison à cent pas de distance. Telle a été ma première aventure en Bretagne. J'aurais bien d'autres petites histoires à te conter si j'avais plus

de choses à te dire dans mon désert que dans le tourbillon parisien. Ici, on ne perd pas une pensée ; là-bas, tout se perdait en évaporations. — J'ai fait faire une redingote à la *propriétaire* et un gilet de même étoffe, le tout pour cinquante francs, tout payé. La vieille tire sur sa fin, et je la trouve d'ailleurs un peu légère. Ai-je bien fait ?

Adieu, ma chère amie, adieu Mimin, adieu tous, je vous embrasse.

A M. DE BAYNE

AU CHATEAU DE RAYSSAC, PAR ALBI.

La Chênaie, 16 mai 1833.

Ma première lettre était datée, je crois, du jour de Noël, belle et joyeuse fête qui se chôme dans la plus triste saison de l'année.

Cette première lettre est restée seule si longtemps, que vous pouviez croire que j'attends la venue d'un autre Noël pour lui donner une sœur, et que je n'écris que par anniversaires. Je prie Dieu de me garder d'une aussi mauvaise habitude, et vous, Monsieur, de croire que je ferais revenir Noël cent fois l'an, si je ne craignais de sortir d'un sentiment que m'impose ma jeunesse et le peu de chose que je suis.

Il y avait bien douze ans que je n'avais passé d'hiver à la campagne. Cette épreuve de silence et de réclusion, surtout dans un pays pluvieux et morne

comme la Bretagne, est assez rude pour un échappé de Paris ; mais avec M. Féli, des livres et un petit bout de patience, l'hiver le plus détestable peut passer presque sans qu'il y paraisse. Grâce à Dieu et au printemps, les jours tristes et mauvais, parce qu'ils amènent les tentations par la tristesse, s'en sont allés, et voici venir une longue file de jours luisants et gais qui font un bien infini.

Notre Bretagne me fait l'effet d'une vieille bien ridée et bien chenue, redevenue, par la baguette des fées, jeune fille de vingt ans, et des plus gracieuses : tant la belle saison a paré et embelli ce bon vieux pays ! Les chemins, enfin pratiquables, nous amènent de nombreuses visites. Nous attendons prochainement MM. de Montalembert et Sainte-Beuve. Il y a trois semaines, nous avons eu Cazalès, et sa venue a été pour moi l'occasion d'un petit voyage charmant. Je mourais d'envie de voir la mer, dont je n'avais pu approcher jusque-là à cause du mauvais temps et des mauvais chemins. Or, par un beau jour d'avril, nous avons fait tous deux à pied ce pèlerinage. Cazalès, qui, au premier abord, paraît froid et renfermé, se laisse aller à la causerie la plus intime, la plus confiante, pour peu qu'on pousse son âme vers cette pente. Son esprit, très étendu et très élevé, possède une étonnante variété de connaissances, et cela se combine chez lui avec une religion profonde, une grande tendrese d'âme et une merveilleuse intelligence de la vie. C'est une félicité non pareille de faire route, aller voir la mer avec un compagnon de voyage ainsi fait. Notre conversation alla, pour ainsi dire, tout d'un trait de la Chênaie à Saint-Malo, et, nos six lieues faites, j'aurais voulu

voir encore devant nous une longue ligne de chemin ; car vraiment la causerie est une de ces douces choses qu'on voudrait allonger toujours. L'impression que cet entretien m'a laissée, mêlée à celle de l'Océan, qui parle aussi prodigieusement à l'âme, pour peu qu'on soit impressionnable, a placé ce voyage à côté de mes plus doux souvenirs qui sont, hélas ! en si petite compagnie dans le coin de l'âme où ils se logent.

Pardonnez-moi, Monsieur, de vous entretenir ainsi de mes petites aventures et de ces menus détails de vie, lorsque j'ai tout près de moi un sujet de discours tout autrement intéressant : notre grand et saint homme. Mais le *moi*, l'invincible *moi* prend la première place partout. C'est une infirmité à peu près incurable. On a beau enfouir son *moi* au fond de l'âme, il reparaît malgré qu'on en ait, comme un bâton plongé dans l'eau remonte toujours à la surface.

M. Féli est un homme admirable à étudier dans l'intimité de son caractère : bien différent de tant d'hommes à grand renom qui ne sont beaux à voir que dans leurs livres, tout comme les araignées et les vers à soie, qui filent des toiles merveilleuses et sont de vilains petits animaux. Plus on pratique M. Féli, plus on avance dans son intimité, plus on rencontre de ces beautés intérieures, de ces perfections de l'âme insaisissables de loin et qui ne se révèlent qu'à l'observation de la vie familière. On croit assez généralement que M. Féli est un homme d'orgueil et d'un orgueil fougueux. Cette opinion, qui a détourné de lui bien des catholiques, est incroyablement fausse. Pas

d'homme au monde plus enfoncé dans l'humilité et le renoncement à soi-même. S'il en était autrement, il ne comprendrait pas le christianisme, qui se résume tout entier dans l'humilité ; et certes il le comprend au delà de toute expression. Sa vie est une vie de dévouement et de sacrifice à la mission qu'il a reçue de préparer l'avenir. C'est là le mot de tout ce qu'il a fait ; il ne faut pas y chercher autre chose. Ce que l'on a pris pour de l'orgueil de l'homme n'est que de l'intrépidité de l'apôtre : certes, les martyrs et les Pères de l'Eglise étaient des gens bien orgueilleux. Tout ceci est d'autant plus vrai que je suis arrivé ici avec un peu de ce préjugé sur son caractère, qui court le monde, et que je n'ai été détrompé que par la claire vue du fond de son âme et de toute sa vie. Sa mission est si rude et lui coûte tant qu'il serait bien fou de l'embrasser aussi fortement, si ce n'était que de la gloire, car c'est vraiment un fagot d'épines qu'il presse contre son sein.

Ses conversations valent des livres, mieux que des livres. Impossible d'imaginer, à moins de l'avoir entendu, le charme de ces causeries où il se laisse aller à tout l'entraînement de son imagination : philosophie, politique, voyages, anecdotes, historiettes, plaisanteries, malices, tout cela sort de sa bouche sous les formes les plus originales, les plus vives, les plus saillantes, les plus incisives, avec les rapprochements les plus neufs, les plus profonds ; quelquefois avec des paraboles admirables de sens et de poésie, car il est grandement poète. Dès l'âge de sept ans, il a commencé à observer la nature dans ses moindres détails, et il s'est fait ainsi un prodigieux trésor d'observations, d'où il tire des comparaisons qui donnent

à ses pensées une grande lumière et une grâce infinie. Le soir après souper, nous passons au salon. Il se jette dans un immense sopha, vieux meuble en velours cramoisi râpé, qui se trouve précisément placé sous le portrait de sa grand'mère, où l'on remarque quelques traits du petit-fils, et qui semble le regarder avec complaisance. C'est l'heure de la causerie. Alors, si vous entriez dans le salon vous verriez là-bas, dans un coin, une petite tête, rien que la tête, le reste du corps étant absorbé par le sopha, avec des yeux luisants comme des escarboucles, et pivotant sans cesse sur son cou : vous entendriez une voix tantôt grave, tantôt moqueuse, et parfois de longs éclats de rire aigus : c'est *notre homme*. Un peu plus loin, c'est une figure pâle, à large front, cheveux noirs, beaux yeux, portant une expression de tristesse et de souffrance habituelle et parlant peu : c'est M. Gerbet, le plus doux et le plus endolori de tous les hommes.

Montalembert vient de publier la traduction des *Actes de la nation polonaise depuis le commencement du monde jusqu'à son martyre*, par Adam Mickiewicz, poète polonais, le plus grand poète moderne, dit M. Féli. Ce livre est admirable : c'est quelque chose qui tient du style des prophètes et de l'Evangile. Je n'ai jamais vu plus surprenante poésie. Je pense que tous les amis de *l'Avenir* seront avides de ce livre.

Les rédacteurs de *l'Avenir*, dispersés par la cessation du journal, n'en continuent pas moins l'œuvre catholique. M. Féli compose son grand ouvrage, qui ne paraîtra malheureusement qu'au bout de deux ans, au lieu de huit mois, comme

je vous l'avais d'abord annoncé, parce que le champ s'agrandit à mesure qu'il avance. M. Gerbet continue ses conférences sur l'introduction à la philosophie de l'histoire ; M. de Coux, les siennes sur l'économie politique. Montalembert donne des articles à la *Revue des Deux Mondes* ; il en a paru un fort remarquable sur le Vandalisme en France. M. Féli a envoyé ces jours-ci à la même Revue un article sur une histoire d'Italie, par Micali. M. Rohrbacher est à Malestroit, dans le Morbihan, où se trouve une maison semblable à celle-ci ; il travaille à une histoire de l'Eglise. Boré étudie les langues orientales à Paris. M. Dault-Duménil fait un travail sur Calderon, admirable poète catholique, qu'il veut tirer du fond de l'Espagne, où il dort, pour le révéler à notre siècle. M. Combalot se livre à la prédication. M. Jean de La Mennais est tout entier à sa fondation d'écoles de Frères qui compte aujourd'hui vingt mille élèves. J'ignore ce que fait M. Daguerre. Et moi, *si j'ose me nommer après tous ces grand noms*, je ramasse les miettes qui tombent de la table où sont assis tous ces hommes si riches en savoir ; car si ma bouche est petite, grande est ma faim, comme disait une petite fille en demandant l'aumône.

Veuillez excuser, Monsieur, la longueur de cette lettre : j'espère que vous pardonnerez à celui qui parle, en faveur de l'*homme* dont il parle, et que votre indulgence, grâce à ce *considérant*, passera au reclus de la Chênaie tout ce qu'il dit de trop à Rayssac. C'est qu'aussi, voyez-vous, Rayssac et la Chênaie sont étroitement unis dans mon cœur.

A M. H. DE LA MORVONNAIS

FRAGMENT

Paris, février 1834.

Horace disait : A Rome, je raffole de Tibur, et à Tibur, je raffole de Rome. N'allez pas me croire ce goût changeant et léger comme les brises, et vous expliquer par là mes longues tirades sur votre solitude. Quand j'habitais la Thébaïde, vous ai-je jamais parlé sur le ton du regret des joies et des fêtes de Paris ? N'allais-je pas, au contraire, vous disant sans cesse combien mon humeur répugne à la vie citadine, et le peu d'état que je fais des douceurs qu'on y goûte ? Ne vous souvenez-vous point que les buttes sauvages de vos douaniers me faisaient envie, et qu'un jour je me pris à discourir sur le charme extrême que j'aurais à me creuser une grotte fraîche et sombre au cœur d'un rocher, dans une anse de vos côtes, et d'y couler ma vie à contempler au loin la vaste mer, comme un dieu marin ? Si vous avez gardé mémoire de tout cela, vous vous expliquerez aisément pourquoi, étant à Paris, je vous parle de la campagne et oublie Paris. Bien mieux, vous trouverez qu'il ne peut en aller autrement : car ayant dit aux champs, vous le savez :

> Le corps s'en va, mais le cœur vous demeure [1],

mon entretien ne peut rouler que sur eux, et je ne

1. Froissart. (Note du manuscrit.)

saurais être de ce monde parisien, folâtre et tourbillonnant, que comme n'en étant pas.

Si vous me connaissez bien, ces raisons doivent vous suffire, et au delà, pour vous faire comprendre et supporter le début de ma lettre. Mais pourrez-vous résister à cet entraînement de l'esprit, qui va cherchant des mystères dans les choses les plus limpides, tant il est friand du plaisir de deviner ? Je suis sûr que vous soulèverez le sens naturel de mon discours, et que vous vous imaginerez avoir surpris dessous un sens malin qui se tiendrait tapi sous mes phrases, qui ne respirent que les douces images du printemps, comme un serpent sous les fleurs. Je ne redoute pas, il est vrai, que vous y découvriez aucune allusion politique ; je vous connais trop solitaire et vous tenant trop à l'écart de ces choses-là, pour que cette pensée vous tombe dans l'esprit. Mais, si vous détournez vos yeux de l'arène politique, vous les tenez arrêtés sur le noble champ clos des doctrines littéraires. Or, depuis peu, le combat s'est réchauffé, le bruit de la mêlée a retenti au loin, et vous pourrez supposer que, spectateur passionné de la lutte, je m'amuse à envelopper le parti auquel je veux du mal de subtiles et moqueuses allégories. Je dois vous prévenir que cette interprétation, et toute autre semblable donnée à mon idylle sur le printemps précoce, tombe pleinement à faux ; que mon idylle ne voile point une satire, et que, si elle vous semble le moins du monde rieuse et pensant à mal, ce sera vous qui aurez soufflé votre malice à cette innocente. Je le répète, elle ne vient vous entretenir que des choses de la nature : et quoi de plus simple ? Pensez que jamais rayon n'a pénétré directement dans la

chambre que j'habite ; je n'en reçois que par répercussion. Vers midi, le soleil frappe les vitres d'une mansarde, qui me renvoient quelques pâles reflets, sans gaieté et sans chaleur, comme ceux d'une lampe ; et encore cette lueur languissante et vague s'évanouit-elle au bout d'un quart d'heure. Voilà le jour qui réjouit mes yeux accoutumés aux larges et libérales effusions de lumière du ciel du Midi. Une cour étroite et sombre, où pas un brin d'herbe croissant par les fentes du pavé, pas un pot de fleurs aux croisées n'attire mes regards et ne leur rit, voilà, en fait d'horizon, où j'en suis réduit, moi qui tant de fois ai gravi sur vos pas vos falaises, vos dunes, vos roches marines, d'où nos yeux embrassaient la divine étendue des mers, les merveilleuses dentelures de vos côtes et vos campagnes toutes verdoyantes de blé et de lin. Et, tombé de ces belles cimes dans un réduit qui donne à peine accès au jour, je ne tenterais pas de faire revivre tant de charmes dans les ardeurs de l'imagination, et je vous entretiendrais d'autres sujets que de vous-même et de votre désert ! Et vous, malin solitaire, vous envenimeriez ces doux et innocents souvenirs, et trouveriez je ne sais quel apologue dans ces images de la nature parmi lesquelles je me complais ! Mais, comme j'ai toute raison de croire que vous ne m'écouterez pas, et que vous n'en irez pas moins votre train vers le sens figuré, voyons si, à toute force, la malice peut tirer quelque parti de mon printemps précoce, et à quelle allusion il peut être tourné.

Epris que vous êtes des choses littéraires et tout attentif au différend qui s'est ému, il y a peu de jours, entre nos écrivains, je gage que la *littérature*

facile ne tardera pas à vous venir en pensée, que vous croirez alors tenir le fil, et qu'avec ce fil vous vous enfoncerez dans le labyrinthe de mon allégorie prétendue, espérant en revenir, votre malice satisfaite et triomphante. Je conviens que l'imagination peut aller, sans faire trop de chemin, des bourgeons qui s'épanouissent prématurément, sur la foi d'un soleil d'hiver bien luisant, à cette jeune littérature qui s'est couverte de fleurs avant le temps et s'est exposée si naïvement à ces retours de gelée que je prédis à vos vergers et à vos bois. Mais, mon ami, vous que la vue d'un amandier fleuri réjouit tant, vous piqueriez-vous de sévérité envers ces âmes qui se sont ouvertes au grand jour et ont déployé leurs trésors avec une foi si touchante aux faveurs du ciel? Prenez-vous-en plutôt au soleil du siècle, qui était ardent, à cette atmosphère chargée d'une chaleur funeste qui a précipité tous les développements et réduira peut-être à quelques épis la moisson de notre âge.

Et les arbres dont les fleurs ne font que naître et mourir, et ceux qui portent des fruits arides qu'on ne cueille pas ou qu'on rejette après avoir cueillis, oh! sans peine encore vous y verrez les emblèmes de tant d'auteurs dont le nom a paru une fois et a disparu pour toujours ; de tant d'auteurs dont les livres mal venus auprès des uns, les hommes graves, bien venus auprès des autres, les chercheurs de nouveauté et les grands liseurs de romans, comblent de choses vaines ces âmes vaines, et puis, souvent, de leurs mains relâchées par ce sommeil qui vient de la lourde satiété, tombent dans le puits de l'oubli.

Voulez-vous que les arbres dont s'éloignent les

voyageurs, les jeunes filles et les oiseaux figurent ces livres renommés et si dignes de l'être comme œuvres d'art, mais qui ne renferment pas un grain de cette manne cachée, par une de ces douces et bienfaisantes pensées qui nourrissent les âmes et les remettent de leurs fatigues ; ces livres que des mains virginales n'oseraient feuilleter, et qui mettent en fuite tout ce qu'il y a de jeune et d'innocent, chose à mourir de honte et de douleur ! voulez-vous tout cela ? Je m'y prête de bonne grâce, d'autant plus qu'en vérité mes paroles rendent ce sens comme si je l'y avais réellement caché ? Aussi ne vous suivrai-je pas plus loin dans la marche de vos malicieuses recherches, assuré que je suis que mon texte ne souffrira pas trop de violence de votre part, et que vous pousuivrez, et jusqu'à la fin, sans vous fourvoyer.

Quelles conclusions tirerez-vous de tout ceci ? D'abord que je veux décidément entrer en lice, et que je prépare en secret mon char, ma lance et mon courroux. Mais, mon ami, mes inclinations paisibles vous sont donc inconnues, et encore plus sans doute la faiblesse de mon bras et la mollesse de mon courage ? Moi, combattre ! mais songez donc que le moindre tumulte m'effarouche et me met en déroute, comme la fuyante proie, et que mes forces suffisent à peine à me tirer du danger ; comment pourraient-elles m'y porter ?

En second lieu, vous jugerez que je nourris de l'aversion pour la jeune École et que j'appelle du fond du cœur une restauration classique. M. Nisard, sans doute, ne veut pas que la jeune École périsse, mais qu'elle corrige ses voies ; c'est dans cette

croyance, et, j'oserai le dire, à cette condition, que je forme des vœux ardents pour le succès de la campagne qu'il vient d'ouvrir. La foi catholique ne souffrirait pas qu'il y eût dans mon cœur une sympathie entière pour une littérature sceptique ou fataliste qui tient si peu de compte de la morale. Mais cette même foi m'y rallie par certains points ; car cette jeune École, si folle et si désordonnée, n'est-elle pas une échappée de notre bercail ?

Non, mon ami, je ne suis épris d'aucun courroux ; je gémis seulement à l'écart des égarements de cette littérature qui a oublié la maison et les enseignements de son père et s'est perdue si tristement que le dernier et le plus terrible roman à faire, dans le goût des siens, serait celui qui raconterait son histoire. Parmi ces gémissements, il m'est venu quelques réflexions sur la cause du mal et les moyens d'y remédier ; c'est ce que je voulais vous annoncer dans cette lettre toute décousue, dans laquelle je vous prie de ne voir qu'un prélude assez bizarre de mon imagination qui va toujours errant de vos côtés.

A JULES BARBEY D'AUREVILLY

Vendredi, 5 heures, 5 octobre [1836].

Je suis arrivé paisiblement, paisiblement j'ai dormi, et pas le plus petit malaise n'est venu rompre le bien-être que j'avais gagné à notre souper. C'est

ainsi que tout ce que je goûte avec vous est sans mélange et que la vie ne m'est bonne qu'avec vous. Le reste des jours se passe misérablement ; de singulières souffrances s'en emparent, et le plus âcre dégoût est la seule saveur que je tire de la plupart des choses. Mon imagination ne mord plus à aucun appât : il lui faudrait quelque reste d'illusion, et tout ce qu'elle en avait s'est dissipé jusqu'au plus faible atome. Je ne suis plus en peine que d'une chose, c'est de vivre sans être cruellement affecté par les plus petites portions du temps. Mais quelle matière peut entretenir une préoccupation capable de lier mes esprits inquiets et de m'affranchir du sentiment de la durée comme fait le sommeil ? Il faudrait aimer une chose pour elle-même ou pour ce que l'esprit peut y ajouter ; mais quel sujet possède assez de charme qui ne soit pas desséché après quelques jours, et qui est assez épris de son imagination pour ne pas découvrir en elle mille ridicules d'où part le désenchantement ? Hélas ! rien n'est beau comme l'idéal, mais aussi quoi de plus délicat et de plus dangereux à toucher ? Ce rêve si léger se change en plomb souventes fois, dont on est rudement froissé. Que ne suis-je né propre à traiter la réalité sérieuse, ou plaisante ? L'esprit doit être content d'une façon égale et sûre, s'exerçant sur des sujets solides et positifs comme un champ à labourer. Ou bien encore quelle belle carrière, ferme et sans horizons trompeurs, que celle où l'on va ramassant les ridicules et tirant quelque parti des sottises qui nous font souffrir, au lieu qu'il faut pâtir et se taire quand on a reçu ce genre d'esprit malencontreux qui absorbe et ne rend pas.

Adieu, mon ami. Je finirai ma complainte par un vers du Juif errant :

Hélas ! mon Dieu !

Je vous laisse sur cette jolie chute.

G. G.

A JULES BARBEY D'AUREVILLY

Dimanche, 11 heures, 14 avril.

Enfin, après huit jours du plus profond anéantissement, je me reprends à la vie par l'acte le plus doux qui puisse m'y rattacher, vous écrire, mon ami, comme au temps de ma plus belle santé. Il y a bien un mois que je ne vous ai envoyé le moindre petit billet : je ne sais ; les dates sont un peu brouillées dans ma tête, mais je m'en rapporte à vos plaintes et à la longue interruption qu'ont souffertes toutes mes habitudes. Vous aussi vous avez souffert et beaucoup, mais dans la vie ; moi, j'étais gisant dans cet état sans nom où l'homme n'est plus rien que la matière et la douleur physique. Ah ! corps de mort, que tu es détestable ! Et nous revenons à la santé, à la vie, comme les lapins de La Fontaine au thym et au serpolet, avec une merveilleuse confiance. Déjà les projets me reviennent en tête, et j'en ai un pour aujourd'hui qui me rend aussi préoccupé et aussi joyeux que le marmot qui s'apprête à lancer son premier cerf-volant : si l'après-

midi répond à la matinée, Caro et moi, nous devons monter dans une voiture découverte, mylord ou autre, pauvrement, et nous glisser jusqu'à l'air pur de la campagne. Mais avant de sortir de la ville, un petit détour nous mènera à votre porte politique et vous verrez devant vous votre ami ressuscité, devenu barbu et plus maigre que Don Quichotte.

AU MÊME

Mercredi, 20 juin.

Si vous voulez entendre parler d'un homme sans force, pris de langueur et de sommeil, informez-vous de moi. Aurais-je avalé quelque narcotique, ou serait-ce le commencement d'une certaine léthargie où je voudrais tomber enfin pour avoir la paix ? Mon ami, je suis l'incorrigible, celui qui vous chargera éternellement du mécontentement qu'il a de lui-même, de toutes choses *et quibusdam aliis*. N'êtes-vous point excédé de ces ravauderies d'une humeur que rien n'apaise ? Nul ne sait ce qui se passe en moi ; j'ai avec tout le monde le bon sens du silence. Je ne sais qu'une personne au monde à qui je voudrais, comme à vous, découvrir le dessous de ma taciturnité. Je vous dis tout ; mais peut-on tout dire et ne sauter aucun détail des misères intérieures ? Je ne vous épargne guère et pourtant de combien de points je vous fais grâce ! Vous savez que tel jour j'étais triste ou gai, abattu ou plein de courage ; mais les causes de tout cela, vous les

ignorez. Là surtout est la misère et ce qu'il y a de plus digne de pitié. Des hommes sont morts pour avoir flairé un billet parfumé : ce qui me pénètre et porte la souffrance dans mon sein n'est pas moins subtil que ces poisons invisibles. Joignez à cela des souffrances de cœur aussi bizarres que tout le reste, des mélanges incompréhensibles de passions sans enthousiasme. Ah ! c'est là mon grand mal, ce qui rend mes affections semblables à des maladies chroniques pour le degré de douleur et les singularités. Un homme enfin fait de telle sorte que s'il était en peinture il passerait pour l'ébauche d'un artiste plein de passion et d'idéal mais tout cassé par l'âge et pleurant son antique ardeur.

Encore de la folle mélancolie.

Adieu.

G. G.

Œuvres choisies

d'Eugénie de Guérin

LETTRES D'EUGÉNIE DE GUÉRIN

A Mlle LOUISE DE BAYNE

AU CHATEAU DE RAYSSAC (TARN).

[Au Cayla], 12 juillet 1831.

Vous me croyez bien loin de vous maintenant, ma chère amie, et cependant je ne vous ai pas quittée. Je suis encore dans votre chambre, à l'escarpolette, à l'église ; enfin vous me verriez sans cesse, si on pouvait voir la pensée. La mienne voyage bien lestement ; en moins d'un rien, elle est sur vos montagnes, et elle s'y plaît tant qu'elle y prendra racine. Vraiment vous me rencontrerez quelque jour toute plantée parmi vos bois. En attendant, me voici dans ceux du Cayla, qui ne me déplaisent pas non plus. Mes voyages sont terminés, hormis ceux de Cahuzac. Je n'en ferais pas qui ne m'ennuient après celui qui m'a tant amusée. Pourquoi Rayssac est-il si loin ? pourquoi êtes-vous à douze lieues de moi ? Pourquoi ce qu'on aime est-il si loin, et ce qu'on n'aime pas, toujours trop près ? C'est que

rien au monde ne va à notre fantaisie : bonheur et malheur, plaisir et peine marchent de compagnie ; après le bonjour vient l'adieu. Ce triste adieu, il faut le dire à tout : d'abord à sa poupée, puis à ses dix-huit ans, puis à ceci, puis à cela ; mais le plus triste est l'adieu du départ, surtout à une bonne et tendre amie comme vous. Ma chère Louise, il m'en a tant coûté de vous quitter, que j'aurais presque envie de ne pas vous revoir.

Je m'en allai bien tristement après votre dernière poignée de main, tournant de temps en temps ma tête de votre côté, mais je ne voyais rien que les blanches murailles du château, qui bientôt ont disparu, puis les arbres, puis les montagnes, et puis tout... Me voilà à Villefranche, où me restaient encore Fingal et Criquet [1] ; celui-ci fut fort aimable, il vint s'asseoir sur mes genoux, je le caressai, je le fis souper, et, après le baiser d'adieu, il partit avec mon souvenir *sur le cou* et dans le cœur, je pense...

Je ne sais pourquoi je ne vous ai pas dit plus tôt que Maurice était ici. Je suis la plus heureuse personne du monde à présent. Il est arrivé lundi dernier, huit jours juste après mon départ de Rayssac. Nous avions déjà quelque inquiétude sur son compte, mais à présent nous l'avons près de nous et toujours avec nous. Cependant il veut nous quitter, et c'est pour venir vous voir. Je lui dis oui et non, quand il m'en parle ; mais enfin il aura le *oui*, car je dois préférer son plaisir au mien. Comme il ne fait que d'arriver, il ne partira pas encore ; il faut d'ailleurs voir avant la grand'maman, les grand'tantes, les

1. Cheval et petit chien de Rayssac.

grands-oncles et les petits-cousins. Demain, arrivée de la malle, personnage bien venu après le voyageur, magasin de livres, de prose, de vers, qu'on fouille comme un voleur fouille un coffre-fort. Je sais qu'il y a ma part de trésor, et Marie aussi. Maintenant le Cayla est dans la joie, tout rit, tout chante, même certains poulets qui, sans le savoir, chantent leur chant de mort : à la broche, à la broche !

J'ai trouvé Albi en combustion pour le choix d'un député ; on ne parlait d'autre chose, même Mme ***, qui aime mieux parler de toilettes que de politique ; mais vraiment ceci touche au cœur bien plus qu'un chapeau. A Paris on se moque, on rit de Philippe, mais on a peur de tout le reste. Aussi le député de *** ne va pas à la Chambre de peur des fenêtres. Il veut attendre pour partir la saison où on les tient fermées, le mois de novembre...

Il y a six jours que je suis arrivée, sans voir arriver quelque courrier pour Gaillac. Enfin le bon mulet de l'an dernier me fait savoir qu'il part demain, et vite je prends mon taille-plume et le grand papier que vous m'aviez dit de prendre. Me voilà dans ma chambrette, tête à tête avec une plume ou plutôt avec vous, car une lettre n'est autre chose qu'une conversation. Me répondrez-vous bientôt ? Après le plaisir de vous voir, j'aime bien celui de vous lire, parce qu'on se revoit encore. Faites-vous souvent petit papier en attendant une meilleure façon de venir me voir au Cayla. J'ai annoncé à Marie que nous vous verrions cet été ; jugez de son bonheur, elle qui ne vous a pas vue depuis plus d'un an. Elle vous crie : venez, venez, de toutes ses forces, et elle n'est pas la seule. Papa n'est pas le

dernier qui se félicite du plaisir de vous voir. Recevez pour vous et les vôtres ses hommages et ses souvenirs, qu'il compte venir bientôt vous offrir en personne, accompagné de Maurice. Pour Marie, je ne sais si elle sera encore du voyage, malgré la bonne envie qu'elle a de venir faire un tour sur vos montagnes. Au reste, ce n'est pas qu'elle ait peur des chemins ; je leur ai donné l'éloge qu'ils méritent, je les défends et les défendrai envers et contre tous. Enfin je les vanterai si bien, que tout le Cayla viendra à Rayssac avec plus de plaisir qu'à Paris.

Je me levai avant-hier avant six heures pour faire une course qui ne m'amusait pas autant que de venir vous voir ; j'allai trouver M. Bories [1], il en était bien temps, depuis deux mois que je courais le monde. Aussi mon âme n'était pas aussi contente que mon cœur que vous avez si bien traité ; mais maintenant elle va bien, car elle a ce qu'il lui faut. On a beau dire que j'aime le monde ; on se trompe, ce n'est pas là que je trouve le bonheur. Je vous l'ai dit, il me faut autre chose que des distractions, des amusements, même qu'une amie : il me faut le bon Dieu, et comme on ne le trouve pas dans le monde, je ne m'y plairais pas longtemps. Adieu, chère Louise ; passez-moi mes réflexions, je sais qu'elles ne vous déplaisent pas.

1. Alors curé de Cahuzac.

A M. MAURICE DE GUÉRIN

A PARIS [1].

Au Cayla, 9 novembre 1831.

Que le temps est long quand on s'ennuie ! Y a-t-il trois ans ou trois jours que tu es parti, mon cher Maurice ? Pour moi, je n'en sais rien, car tout ce que je sais, c'est que je m'ennuie à mourir. Franchement voici le seul instant que j'aime depuis que vous êtes partis, encore sera-t-il bien court. Jules est pressé de nous quitter pour se mettre en route pour Paris. Ainsi, mon cher, ces deux mots te suivront sans que tu t'en doutes, comme je t'ai suivi quelquefois tout doucement pour te faire une attrape. Mais, mon Dieu, que tu es loin d'ici maintenant ! Tu roules, roules toujours plus loin, et je te suis sans savoir trop par où je passe. J'ai peur que tu verses, et je te recommande à la *petite croix*. J'ai grande confiance qu'elle te préservera de toute mauvaise rencontre. Sois-lui dévot comme tu me l'as promis, et je serai tranquille. J'ai des affaires de ménage par-dessus la tête ; mais j'ai tout planté là pour venir te dire un mot dans ta petite chambre, où je retrouve force choses de toi, sans compter ta veste et tes souliers. Si tu étais mort, ce serait pour moi des reliques, mais Dieu me préserve d'une pareille dévotion.

1. Rue d'Anjou, 45.

J'irai à Cahuzac lundi pour voir la foire et quelque autre chose ; l'autre lundi, je compte avoir de tes nouvelles, si tu es parti de Toulouse avant-hier. Rien ne s'est passé depuis dimanche qui mérite qu'on s'en souvienne. La pluie, la boue, le vent, et aujourd'hui le soleil, voilà tout. J'oubliais un chapon que Wolt a assassiné, ce qui lui a valu quelques coups de fouet qui lui ont fait crier miséricorde ; je crois qu'il t'appelait. La pauvre bête avait raison d'appeler son chevalier errant, car personne n'a pris sa défense. Trilby [1] te baise et te lèche les mains. Moi, je te croque, adieu.

Ma grippe veut me quitter, mais elle ne quitte pas la maison ; le pâtre la tient ainsi que Maritorne. On en meurt à Frauseilles; c'est bien avoir la mort aux talons. Mais ne l'avons-nous pas toujours devant, derrière et partout ? Hier, à Andillac, un petit enfant alla au ciel. Si j'étais petite enfant, je voudrais le suivre ; mais quand on est vieux, on ne voudrait jamais mourir. C'est qu'alors tous les petits fils qui nous attachaient à la terre sont des câbles.

Papa t'envoie 10 fr. pour l'abonner à la *Revue européenne*. Moi, je ne t'envoie rien qu'une paire d'embrassades. Je n'ai pas le temps de répondre aujourd'hui à ma cousine. Fais-lui mes amitiés. Adieu.

1. Petit chien favori du Cayla.

AU MÊME

Au Cayla, 24 novembre 1831.

Nous voici donc de nouveau dans les lettres, mon cher Maurice. Ce n'est pas du tout ce que je voudrais, mais je m'en contente puisque je ne puis pas t'avoir. Une charmante prophétesse vient de me prédire que je serai dans peu de temps consolée de ton absence. Si elle croit que je t'oublierai, elle est faux prophète. Que veut-elle donc dire ? que tu reviendras ? mais c'est si loin, ce retour ! que tu m'écriras ? cela console bien, mais pas tout à fait. Voici, voici : oui, tu m'écriras, mais ce sera imprimé, doré, relié. Te voilà auteur, te voilà riche de gloire, et me voilà à Paris. C'est là aussi ce qu'elle a voulu dire ; elle sait ce que je veux, cette vénérable petite sorcière, et elle ne voudrait pas m'annoncer des malheurs. J'accepte l'augure, que ta lettre d'ailleurs vient me confirmer. Tu es enfin lancé dans la carrière, loin, bien loin de ce code qui te pesait comme le mont Atlas. Papa est content de ta détermination.

Nous avons vu aujourd'hui M. Bories, qui va s'abonner avec papa au *Courrier de l'Europe*. Il me tarde bien de t'y voir. Cela nous dédommagera de l'*Avenir*, mais nous y reviendrons vite, dès qu'il reparaîtra, car on ne doute pas que nos pèlerins ne reviennent bientôt bénis et triomphants. C'est une démarche d'ailleurs qui ne peut avoir que d'heureux résultats, quels qu'ils soient. Si le pape approuve, voilà l'*Avenir* au pinacle ; s'il condamue, chose im-

possible (dit-on), la défaite de Lamennais sera pour lui un triomphe comme celle de Fénelon, car qui doute qu'il ne se soumette ? Les abbés de Gaillac, qui t'avaient donné des abonnements, sont tout désorientés ; je pense qu'ils t'auront écrit. Envoie-leur le *Courrier de l'Europe*. Si tes articles te donnaient le droit de nous l'envoyer, tu ne ferais pas mal de le faire. Maintenant c'est moi qui suis le lecteur ; tous les soirs nous lisons ; je travaille, je lis, j'écris à quelqu'un et le jour file. J'ai été bien seule la semaine dernière. Érembert [1] était à Lacaze, et papa par-ci par-là comme tu sais qu'il fait avec le beau temps. Nous avons eu un printemps de quatre jours. Les soirées étaient délicieuses, mais je ne sortais pas pour en jouir toute seule. J'étais alors dans ma chambre, les coudes sur la fenêtre et le menton sur mes mains, et je regardais, et je pensais et je regrettais. Pense que je me voyais seule avec Trilby, le seul être qui me vînt sourire. Aussi la petite chienne a-t-elle attrapé force caresses. Gazelle a bien envie aussi de m'aimer, mais ça va et vient comme un caprice. Je l'aime pourtant plus qu'elle ne croit, pour le bon lait qu'elle nous donne.

Ma pensée fait souvent le tour du monde en un clin d'œil. Si les jambes pouvaient la suivre, tu sais bien où je serais. Vraiment je suis souvent au coin de votre feu, soufflant et tisonnant, et t'envoyant une bluette quand tu serais trop sérieux. J'imagine toujours que vos coins de feu ressemblent un peu aux nôtres et que tu retrouves ton chez-toi chez mon

1. Érembert de Guérin, frère aîné d'Eugénie et de Maurice.

cousin [1]. Du moins, ce que tu me dis de sa femme me le fait croire. Je suis enchantée que nous ayons si bien deviné. Dis-moi si cette douce figure n'a pas cet air calme que je crois qu'elle a, un peu dans le genre de Léontine [2].

J'ai eu une charmante lettre de *** ; elle me parle de *Lucrétia*. Ce nom-là, dit-elle, ne sortira pas de sa pensée. « Lorsque nous avons quelque envie de nous ennuyer, Lucrétia est là pour ramener la gaieté. J'avoue qu'à la place de M. M., j'aimerais mieux m'enthousiasmer d'une vivante que d'une morte ; mais cela fait voir qu'il n'oublie pas le mérite. » Puis elle parle de ton avenir, et ce, après des éloges que tu ne traiterais pas mieux que ceux de l'abbé ; voilà pourquoi je ne te les dis pas. Elle ajoute : « Il sera heureux. » Prends ce mot comme tu le voudras ; je te le laisse à commenter et surtout à accomplir, car cela dépend en partie de toi, d'être heureux. Non pas de ce bonheur qui ne touche pas du pied la terre, comme tu le voudrais, je crois ; mais de ce bonheur à la façon de l'homme, cette petite portion de félicité que Dieu lui donne ici-bas.

Il y a un endroit de ta lettre qui m'a bien édifiée. C'est bien de nous dire : prions, prions. Oui, j'ai prié, toute petite fourmi que je suis. J'ai prié de bien bon cœur pour l'heureux voyage de nos pèlerins. Dieu veuille qu'ils reviennent contents.

Je n'ai aucune anecdote à te conter ; seulement la politique va toujours comme les fuseaux dans les

1. M. Auguste Raynaud, professeur au collège Bourbon, plus tard recteur, dont il est souvent question dans la correspondance de Maurice de Guérin.

2. Mlle Léontine de Bayne, sœur de Louise.

veillées du hameau, ces femmes filent de la politique à ravir ! Le pauvre Romiguières est pour dix francs de cote personnelle, lui ou ses ânes. Si tous ceux de France en payent autant, cela consolerait ce pauvre homme. Nous attendons Charles la semaine prochaine avec Armand. Que veux-tu que je mande à Bayssac ? Mais tu dois écrire à M. de Bayne. Console le pauvre homme : cette nouvelle doit l'avoir affligé. Mimi m'a écrit, elle demeure jusqu'au premier de l'an à Toulouse. Je pense que Jobs est arrivé à bon port. Il doit ouvrir de grands yeux dans ce grand Paris. Ma grippe m'a quittée : cette immense lettre te le dit. Un de ces jours j'écrirai à ma cousine. Je serais bien fâchée que cette correspondance s'endormît. On dit que le choléra est en Angleterre. Je le voudrais presque à Paris pour vous voir tous trois arriver ici. Partez vite, s'il approche, dis-le à mon cousin de ma part ; mais j'espère vous voir ici sous de meilleurs auspices.

AU MÊME

22 janvier 1832.

Il est dimanche aujourd'hui, c'est le jour du repos ; aussi je n'entends d'autre bruit que celui que fait ma plume sur le papier. Je pense à toi : tu n'es pas aussi tranquille dans ton grand Paris, excepté dans ta petite chambre où tu retrouves le Cayla en beau. Quand j'ai vu hier le grand chêne du *Téoulet*[1] couvert de givre, j'ai pensé au grand sapin de Mau-

1. Fontaine au pied du château du Cayla.

rice. Rien n'est plus gentil que ces arbres en toilette d'hiver, mais vive celle d'été ! Quand on ne doit voir que des arbres, on les aime mieux verts que blancs. Pour toi qui vois tant de choses, un peu de neige n'est rien, et c'est pour ici un grand événement, surtout quand j'en faisais des boules ; mais c'est depuis longtemps un plaisir perdu. L'hiver ne m'en donne d'autre que la douce chaleur du coin du feu ; c'est le plaisir des vieux. Quelle distance de la poupée aux tisons ! Et m'y voilà. Et puis viendront les lunettes, la canne et la tombée des dents, tristes étrennes du premier de l'an, car enfin les années nous font tous ces cadeaux. Aussi depuis que le temps ne m'apporte rien de doux, je renverrais volontiers ce premier de l'an comme un ennuyeux qui revient trop souvent. Comme tu dis, il est étrange qu'on soit si gai à cette époque. Que les enfants le soient, à la bonne heure, ils attrapent des bonbons, mais nous... Encore si je pouvais étrenner quelquefois à ma fantaisie...

J'ai eu une jolie étrenne pourtant, c'est ta lettre. Aucune ne m'a fait le plaisir de celle-là. Quand je te voyais plus que jamais errant et vagabond dans le pays du *vide*, c'est alors que tu m'apprends qu'enfermé dans ta chambre tu t'es astreint à un travail régulier : quel progrès tu as fait là, mon cher ami ! Franchement je ne m'attendais pas à une conversion aussi prompte. Que Dieu la maintienne ! Je te disais bien que vouloir c'est pouvoir. Tu as voulu et tu as pu, tu as pu même reprendre le code. Je suis bien contente de toi et de ton courage. N'es-tu pas bien payé de ton premier effort en voyant ce qu'il a produit ? « J'aborde maintenant intrépidement la

journée. » C'est là le mot que tu m'as fait tant attendre, qui m'a fait tant prêcher. Rien ne me faisait plus de peine que de te voir si mal avec la vie. Tu vois comme elle est plus douce quand on sait la mener. C'est pour toi un commencement de bonheur que l'ordre dans tes pensées ; peu à peu tout s'arrangera, tout s'encadrera, tout s'harmonisera dans ton existence, tu feras comme notre pendule qui sonne très bien quand le temps est beau. Fais qu'il dure, ce beau temps qui te luit maintenant, et quand le *glacial* découragement viendra tomber sur toi, retombe sur lui comme tu l'as fait une fois. Qui donne un coup de pied peut en donner deux, peut en donner mille. Je crois aisément que ce soient des combats terribles que ces accès d'abattement qui te prennent parfois. Si je pouvais te guérir ou t'aider... L'Imitation dit quelque chose de bien vrai : *Souvent le feu brûle, mais sa flamme ne s'élève pas sans fumée.* C'est bien vrai, il ne s'élève pas en nous une bonne pensée, une bonne intention, qui ne soit bientôt mêlée d'un peu de fumée, d'un peu de faiblesse humaine. Mais le bon Dieu souffle là-dessus, et tout s'en va.

Nous avons eu quelques jours d'un froid qui faisait crier les petits oiseaux. C'est moins triste que d'entendre crier les pauvres ; je crois bien qu'ils te gâtent le plaisir du coin du feu, mais j'ai plaisir de voir qu'ils te fassent peine. Si jamais je venais frapper à ta porte, je vois que tu ne me la fermerais pas. Tu entendrais bien souvent *tan tan* à ta porte si elle n'était pas si loin. Par exemple, je serais venue vite t'embrasser quand je t'ai vu si sage, si studieux, si retiré du monde. Tu me fais l'effet d'un Père de

l'Église méditant la Bible et la philosophie religieuse dans ta tranquille cellule. Je ne crois pas qu'aucun d'eux pourtant fût aussi bien logé que toi. Mais c'est une demeure charmante ! je comprends bien que tu fasses de jolis vers là dedans, tout en tisonnant. Je suis sûre qu'il y en a partout dans ta chambre, sur les tables, les chaises, au coin de feu ; et moi je n'ai rien ! Dis-moi au moins ce que tu fais. Où en est ton drame ? J'aimerais beaucoup ce *Pierre l'hermite*. Tu voulais, ce me semble, présenter quelque chose à Lamartine. Fais-le, si tu m'en crois. Il t'accueillera, j'en suis sûre, comme t'accueillerait un ange à qui tu demanderais encouragement et bienveillance.

J'ai mandé à Rayssac ce que tu m'as dit ; nul doute que le bienheureux Nicolas [1] ne soit bien venu. Qui n'aime la vie des saints ? Je ne puis te donner les éclaircissements que tu me demandes ; comment veux-tu que je m'y prenne ? Ce ne peut être que dans un tête-à-tête que je pourrais lui demander quelque chose, dans une lettre *jamais* ; la demande et la réponse seraient trop indiscrètes. En attendant contente-toi, mon cher, du *clair obscur*. Au reste, Louise ne m'a pas écrit depuis la grande lettre ; je t'ai envoyé dans ma dernière quelques lignes dont tu dois être content. Charles a fait grand bruit dans le pays, surtout dans la cité des *cancans* ; c'était pour ceci, c'était pour cela qu'il était venu au Cayla. On me demanda quel était son âge, sa fortune, et j'entendis dire en messe basse : « C'est trop jeune pour elle ; » et *elle* pensait : « De quoi vous mêlez-

1. Article sur le *bienheureux Nicolas de Flüe*, publié par Maurice de Guérin dans la *Revue européenne*.

vous? » mais on se mêle bien d'autre chose encore, depuis nos sabots jusqu'à notre conscience, sur le docte tribunal; on sait tout, pensées, paroles, actions, omissions, tout excepté combien la curiosité est ennuyeuse. Je suis pour la liberté de la presse, mais non pas pour celle des langues. On devrait bien en faire quelque saisie par ici.

Vraiment tu mènes la plus belle vie du monde. Nos passe-temps ne ressemblent guère aux tiens. Un de ces jours qu'il faisait grand froid, nous sommes allées, Mimi et moi, nous promener dans les bois et faire une visite aux corbeaux; mais, quoique bien emmantelées, bien capuchonnées, le froid nous saisit, et, par bonheur, nous avons rencontré un feu de bergers qui nous ont très gracieusement cédé la place d'honneur, une pierre vis-à-vis le feu plus grande que les autres. Ces enfants nous ont conté tout ce qu'ils savaient; l'un venait de manger des *fritons*, l'autre avait chez lui des œufs frais que fait une poule rousse; et de temps en temps ils jetaient au feu quelques poignées de *brouquilhs* [1] d'un air si content qu'il n'y a pas de roi qui n'eût dit: « Que ne suis-je un de vous! » Si je savais faire des vers, je chanterais le *Feu des bergers*.

Tu ne devinerais pas quel ouvrage j'ai eu pour mes étrennes; c'est un auteur qui n'a pas écrit pour être lu des femmes, je crois. Aussi je ne le lirai pas, c'est Montaigne. Dis-moi si l'on vend bien cher l'*Amour de Dieu* du comte de Stolberg. Je voudrais l'avoir.

1. Brindilles, petites branches qu'on trouve à terre dans les bois.

A M[lle] LOUISE DE BAYNE [1]

Le jour de Saint-Louis, 25 août 1833.

Le saint roi m'a fait penser à vous de grand matin, chère Louise, et après l'avoir prié pour vous, je viens vous souhaiter bonne fête. Que je serais heureuse si vous pouviez m'entendre et recevoir mon bouquet, accompagné d'un baiser sur chaque joue ! Au lieu de ce morceau de papier que je vous envoie, j'aurais cueilli les plus jolies fleurs de vos montagnes, et serais venue au point du jour vous donner le réveil au milieu des parfums et des tendresses. Je me figure cela, et me plains dans mon cœur d'être aujourd'hui si loin de vous. Le beau jour que ce serait et qu'il doit faire bon ce matin à Rayssac ! Chères montagnes, quand vous reverrai-je ? Chère amie, quand serai-je auprès de vous ? Ne me le demandez pas, je n'en sais rien moi-même ; on ne peut pas tout ce qu'on veut, vous le savez bien.

J'entends la cloche, voilà ma pensée tout attristée par le glas d'une jeune fille que toute la paroisse pleure. Cette pauvre Angélique n'avait que dix-huit ans, et la voilà morte avec sa jeunesse, sa fraîcheur et sa santé. On lui aurait donné cent ans de vie il y a quinze jours. Comme la mort vient vite ! Il y a de

1. M[lle] Louise de Bayne, d'après des notes que veut bien nous communiquer M. Henry de Bruchard, épous a M. de Tonnac et mourut huit mois plus tard. Dans cette correspondance on rencontrera ce nom de Tonnac, ainsi que celui de M. de Vialar, ce sont deux noms de héros de la colonisation algérienne ; M[lle] de Vialar, qui fut l'amie d'Eugénie, fonda à Blidah un hôpital pour les fiévreux et la première école française. (*N. de l'Ed.*)

quoi méditer sur notre frêle existence. Mon Dieu, qu'elle tient à peu de chose, et que nous y tenons ! A nous voir faire et penser, on dirait que nous nous croyons plantés en vie comme les chênes pour des siècles. Cette pauvre enfant n'a pu se confesser, ne pouvant ni parler ni entendre. On lui a seulement donné l'extrême-onction, qu'elle a reçue avec grande connaissance, mais avec un grand chagrin de mourir. Quand elle a vu les apprêts de ses derniers moments, elle s'est mise à pleurer et à se désoler si grandement, que M. le curé lui-même sanglotait. Ce pauvre homme était navré surtout de ne pouvoir lui faire entendre aucun mot de consolation. C'était au reste une bonne âme. Pauvre jeune fille ! j'en ai le cœur tout plein. Je la vis dimanche, et ne croyais pas que ce fût pour la dernière fois. Qui sait où son âme est allée ? Il faut être si pur pour aller au ciel ! Mais le bon Dieu est plein de miséricorde, surtout pour les âmes simples et ignorantes qui le servent comme elles savent. C'est pour ceux qui ont reçu instruction, grâce, secours, qu'il doit être sévère. Nous voyons ce qu'il faut faire, et nous ne le faisons pas ; sans reculer tout à fait devant le devoir, nous nous laissons aller à mille soins, mille pensées qui préoccupent l'esprit, le détournent de Dieu et de la grande pensée du salut. Comme le dit Lamennais, il y a toujours quelque chose qui presse qu'on ne peut laisser en retard, et sous ce prétexte, sans dessein formé, par le seul entraînement des occupations qu'on s'est faites, on néglige la piété, les lectures saintes, la prière, les devoirs indispensables de la religion, et ainsi la vie s'écoule pleine de projets, de soins, de soucis, dans l'oubli de la *seule chose nécessaire*.

Vous dites une grande vérité quand vous trouvez qu'outre les affections de ce monde le cœur a besoin de quelque chose de plus spirituel. Je sens pourquoi, sans pouvoir trop le dire ; il y a de ces choses qui sont si intimes qu'on ne peut pas les produire au dehors, mais chacun les sent. La mère abbesse qui vous est venue voir vous aurait pu dire mieux qu'une autre quel est cet amour spirituel dont le cœur a besoin, et pourquoi elle avait quitté le monde. Que j'aurais voulu la voir et l'entendre ! Je n'aime rien tant que ces figures voilées, ces âmes toutes mystiques, toutes pétries de dévotion et d'amour de Dieu ; n'aviez-vous pas envie de la suivre au couvent ? Ces robes noires ont quelque chose d'aimanté qui vous attire, ce me semble. J'aimerais fort de voir ce couvent des montagnes. On nous avait dit que la supérieure était une femme remarquable par son esprit et sa figure. Croit-on qu'il n'y ait rien d'aimable derrière les grilles ? Vous me l'assurez trop pour en douter, mais je n'en doutais pas. J'ai dîné avec Mme Duterrail[1], qui me donna fort jeune la plus haute idée de l'esprit de couvent.

Je ne sais rien de Gabrielle depuis plus de quinze jours que je lui ai écrit. Marie ira probablement la voir dans peu. Je serai seule alors et viendrai vous trouver dans la chambrette, ne pouvant autrement. Je n'ai pas dit à Henriette que je ne viendrais pas vous voir, seulement que ce n'était pas possible encore, tant qu'on dépiquait, parce qu'on ne peut

1. Connue dans le Midi pour avoir rassemblé, à Toulouse, sous la règle de la Bienheureuse Jeanne de Lestonnac, les religieuses dispersées par la première Révolution, et morte après avoir fondé plusieurs couvents de femmes.

prendre aucun domestique. Ce n'est qu'avant-hier que nous avons fini de battre le blé. Maintenant on bat l'anis, et toujours mille choses occupent nos gens. Bientôt tout sera fini. Ce n'est pas faute d'envie que je ne suis pas en chemin. Si vous saviez, ma chère, le plaisir, le bonheur que j'ai d'être avec vous, vous me plaindriez au lieu de vous fâcher.

Nous attendons des nouvelles de Bretagne avec grande impatience, je vous dirai pourquoi quelque jour. Nous sommes sans journaux, sans nouvelle aucune, et le monde marche sans nous en douter. Avez-vous su quelque chose de la Duchesse ? Il est étrange que depuis son arrivée on en soit au même point sur son compte. Quand cela sera-t-il éclairci ? Nous vivons dans un temps d'étranges choses.

Adieu, chère amie ; je ne croyais pas m'arrêter sitôt, mais Érembert part pour Cordes, où il trouvera une occasion pour Albi. Je ne veux pas la manquer, j'en trouve si peu ! Adieu, très chère et très aimée ; que saint Louis vous protège et vous prenne avec lui au ciel. Je l'ai bien prié pour vous et la France, qui a tant de besoin des saints ! — Je n'oublie pas vos sœurs, assurez-les de nos souvenirs.

A M. MAURICE DE GUÉRIN

CHEZ M. VACHER, AU PARC (EURE-ET-LOIR).

[Au Cayla, 15 juillet 1834.]

Voilà deux bonnes lettres qui nous sont arrivées, la tienne, mon cher Maurice, et une de Félicité qui

nous parle de la place qu'on t'offre à Juilly. Tu n'auras pas dit non, j'espère, à moins de raisons à nous inconnues. Que peut-il se présenter de mieux dans ta position qu'une place où tu pourras voir venir, sans autre dépense qu'un peu de vouloir et de caractère ? car il faut de la volonté, je pense, pour faire le maître où que ce soit. Ainsi l'une après l'autre se mettront en jeu toutes tes facultés, et, l'occasion venue, chacune sera prête à l'œuvre et répondra : me voici.

J'aime ce que tu dis de la vie de famille et de campagne que tu mènes chez ton ami. Je me rappelle qu'il t'écrivait du temps que nous t'avions, et qu'il semblait t'être tout dévoué. Il nous prouve à présent combien c'était vrai. Dis-lui de ma part le plaisir que me fait le service signalé qu'il te rend et la reconnaissance que je rends à son affection cordiale. A-t-il sa mère ? a-t-il des sœurs ? Comme je sais que tu as plaisir de nous retrouver quelque part, je te demande si M. Vacher a des sœurs qui le dorlotent, qui mignardent frères et poulets comme au Cayla.

Hier, je vis mourir une de mes joies, un de ces petits choyés, dévoré par une marâtre. Je le couvris de sucre et de vin, mais il n'en est pas moins mort et le pauvre *petit* est à présent dans le puits profond, le grand ossuaire des poules et bêtes mortes. A part la basse-cour, je n'ai pas d'autre bétail, cette année ; point de nids ni aucun *passeréou*. Ces petits oiseaux se font aimer en les soignant, puis ils meurent et on les plaint. On a bien assez de peines. Puis, c'est encore une perte de temps. On le trouve si précieux que j'en deviens toujours plus avare et n'en donne qu'à regret quelques minutes à l'agrément ; je ne sais

lequel encore, car tout se change en utile pour moi, même le plaisir de t'écrire.

Mes correspondances vont toujours leur train. Grandes lettres à la montagne, petites à Gaillac, mais souvent à Lisle aussi. Ma belle Antoinette ne peut m'oublier, et m'envoie assez souvent de gracieuses jolies lettres, charmants bijoux de cœur. Je lui dois une réponse ainsi qu'à d'autres. Hier, j'avais sept lettres à écrire. C'est un vrai bureau de poste que ma tranquille chambrette. Tu sais comme il y fait bon. A présent j'entends chanter les cigales, et, de temps en temps, un rossignol qui a son nid là-bas dans les genévriers. Ce côté du Cayla est un peu gâté par la chute du grand chêne et du grand cerisier que le vent a fait tomber cet hiver; mais ce n'est rien quand on voit la garenne de Sept-Fonts toute à terre, notre chère allée sans ombre, nos bancs renversés, moitié brisés ; cela me fait mal à voir et je n'y vais pas ou n'y vais que pour réfléchir. Où serai-je ? où serons-nous quand ces arbres seront redevenus grands? D'autres iront se promener sous leurs ombres et verront passer comme nous des vents qui les abattront. En tout temps, il y aura des orages sur la terre.

Je lis maintenant les Études de Chateaubriand. Après Lamartine, c'est le poète que j'aime le mieux. Il me vient même parfois la fantaisie de le lui dire Peut-être le ferai-je et je te l'enverrai. Je travaille pour mon amie de *là-haut* [1], et pour lui causer une agréable surprise, je voudrais lui faire tomber, comme par hasard, ma pièce sous les yeux dans la *Revue européenne*. Son père reçoit ce journal, et

1. De *là-haut*, c'est-à-dire de *la montagne* de Rayssac.

Louise me disait dernièrement qu'elle m'y cherchait toujours. Je serais bien contente si la pièce que je t'envoie pouvait y trouver place. M. Cazalès ne te refusera pas, si la poésie des feuilles est accueillie dans son journal. On me l'a dit, et je viens offrir ma fleur. Mais que ce soit sans *nom* : je ne veux être connue que de Louise, qui n'a pas besoin que je me nomme. Oh ! que cela me ferait plaisir ! Je vais y travailler, car ce n'est pas fini ; puis je reviendrai te dire tout ce que papa veut que tu saches.

Voilà qui est fait, ma pièce est finie[1], mais pas comme je la voudrais ; il manque quelque chose à la fin, mais je laisse un blanc pour ne pas retarder l'envoi. Tu pourrais nous trouver en retard et je ne voudrais pas te faire dire ce que nous disons quand tu lambines. Auguste doit être heureux de ce petit garçon qui lui est né [2]. Nous avions pensé que tu serais parrain. Voici papa qui parle ou qui me fait parler... Adieu, mon cher ami, je te recommande ma poésie. Si tu ne peux pas la faire insérer, dis-le-moi ; je l'enverrai en manuscrit. Éran [3] est à Albi, papa et Mimi t'embrassent comme moi de tout leur cœur.

Au sujet de poésie, j'ai depuis longtemps une pensée dont je veux te faire part. N'as-tu pas remarqué que lorsque tant de poésie nous inonde il ne

1. Sa pièce sur *l'Amitié*, à Louise de Bayne. Voyez la lettre de Maurice, du 13 août 1834.

2. Ce petit garçon, digne filleul de Maurice de Guérin, est aujourd'hui le docteur Maurice Raynaud, interne lauréat des hôpitaux de Paris, auteur d'un savant et très agréable ouvrage sur les *Médecins au temps de Molière*. Paris, Didier, 1862.

3. *Éran*, diminutif familier d'Érembert, comme *Mimi* de Marie.

vient rien pour les enfants ? Leur petite intelligence a pourtant aussi ses besoins et leur petit cœur ses jouissances. Que de jolies choses à leur dire ! Il me semble donc qu'une poésie enfantine nous manque et serait bien venue. J'ai inspiration : que penses-tu de cela? Faut-il enfin me débarrasser de mes idées en les étouffant ou les laissant aller? Je ne sais pourquoi je les ai ; que Dieu m'éclaire. Réponds-moi là-dessus et dis-moi si je n'ai pas à craindre la perte de temps, si mes *Enfantines* réussiraient [1]. Alors plus d'indécisions, je suis à l'œuvre ; autrement j'aime mieux toute ma vie faire des bas que des vers inutiles. Quand on pense au compte que nous aurons à rendre à Dieu de toutes nos actions, de tous nos moments, il y a de quoi penser à l'emploi qu'on en fait. La vie est si courte pour gagner le ciel, que chaque moment perdu vaut des larmes.

J'ai une peine de conscience ou de cœur. Il quitte le diocèse, ce saint prêtre [2] dont je t'ai parlé dans mon voyage jubilaire. Je le regrette d'autant qu'il m'avait permis de lui écrire et que j'espérais beaucoup de cette correspondance spirituelle. N'en parlons pas. Te souviens-tu de moi dans tes prières ? On doit prier autant qu'aimer. Tu as de moi l'un et l'autre. Adieu.

1. Voyez le 2e fragment inséré à la suite du *Journal* de Mlle de Guérin.

2. M. Périaux, grand vicaire d'Albi. Il revint dans le diocèse de Bayeux, après la mort de Mgr Brault, et est mort lui-même curé de Sainte-Trinité de Falaise, en 1863. M. Périaux est le *bon curé de Normandie* dont Mlle de Guérin parle plusieurs fois dans son Journal et dans ses lettres.

AU MÊME

13 septembre 1834.

Raymond part dans un mois et doit venir prendre nos paquets pour toi, mon cher Maurice. Je ne lui en donnerai guère d'autres que ce petit cahier, où je veux t'écrire tous les jours jusqu'au départ de ton ami. Ce ne sera qu'une lettre en trente pages, plus ou moins, suivant les événements et le cours des idées, car il vient parfois bien des choses dans l'âme et dans la maison et d'autres fois rien du tout [1] !

Cette semaine, par exemple, le Cayla est sorti de son calme habituel par l'arrivée de nos cousins de Thézac et de Bellerive qui sont venus en train de chasse se divertir et faire peur au gibier. Ce sont tous de grands jeunes gens maintenant, ce qui me fait *penser*, moi qui les ai vus naître. Mon Dieu, que nous croissons vite !

Ils sont partis hier, nos chasseurs, après tant de brillants exploits et avoir tant tué et tué que le pays sent la poudre comme un champ de bataille. Nous voilà redevenus tranquilles : rien ne bruite en ce moment que ma plume sur le papier, et une mouche qui bourdonne dans ma chambre. Ce calme a quelque chose de si doucement agréable que j'en voudrais jouir san fin et m'y endors comme sur un lit de repos. Vraiment il faut me secouer pour me tirer de

1. Ce petit cahier ne s'est malheureusement pas retrouvé. Le premier des cahiers que nous avons publiés (Paris, Didier, 1862), a été commencé deux mois plus tard, le 15 novembre 1832. (S. I.)

là. Je suis trop bien dans ma chambrette, je m'en vais.

Le 14. Il est dimanche, jour de courses pour le Cayla. Aussi, au soleil levé, étions-nous, Mimi et moi, sur les hauteurs de Saint-Pierre, allant à la première messe à Cahuzac. Me voici de retour pensant au grand sermon du père Bories. C'est toujours notre Massillon, parlant mieux qu'aucun autre et moralisant à merveille. Ce n'est pas sa faute si ceux qui l'entendent ne sont déjà bien haut dans le ciel. Lumières, exhortations, conseils fortifiants, rien ne me manque, et cependant je suis encore ici atterrée sans mouvement, n'ayant pas même la force de changer de place. Je ne sais pourquoi mon âme est ainsi ni d'où lui peut venir un tel affaissement, elle qui devrait être si légère, qui devrait aller à Dieu aussi facilement que l'oiseau sur la branche, car je ne sais rien qui me retienne et m'attache au monde. Le passé non plus ne devrait pas m'attacher. C'est à peine s'il me laisse un souvenir de trop sur la conscience, à part lequel ma vie ressemble assez à celle d'un enfant. Tu me connais, mon cher Maurice ; mais tu ne savais pas cela, tu ne te doutais pas que j'étais parfois malheureuse aux larmes de mes peines de conscience, sans les connaître et sans pouvoir m'en guérir. Aujourd'hui, je suis bien parce que j'ai communié. Je remarque avec admiration le grand remède que j'y trouve et que, suivant l'expression de saint François de Sales, je sens que j'ai Jésus-Christ au cœur, à la tête, à l'esprit, en tout mon être. Puisse ce calme me durer ! Alors tout est en santé, l'âme et le corps, et la poésie aussi me revient. Ce n'est qu'en temps de paix que je *chante*. Comprends-tu cela, mon cher ami ?

A Mlle ANTOINETTE DE BOISSET

A LISLE-D'ALBI.

[Novembre 1834.]

Votre arrêt est prononcé, ma chère Antoinette, mais ne tremblez pas, ce n'est rien de bien rigoureux. Le moyen de l'être avec vous, ma belle suppliante, quand je vous vois me dire cent choses tendres et puis vous jeter à mon cou comme pour vous remettre à la discrétion de mon amitié ? Avec une telle accusée, la justice s'en va et laisse faire le cœur. Le voilà juge, et votre affaire est gagnée. Silence de deux mois, oubli apparent, indifférence, tout ce qui criait contre vous se tait. Je n'entends rien que ce que vous venez me dire à présent. Merci, ma chère amie, merci mille fois de ce charmant ressouvenir, de ce joli réveil d'amitié qui m'a fait tant de plaisir dans ma solitude. Ne saviez-vous pas que je suis seule et que rien ne passe par ici que quelques corbeaux pour toute distraction ? Heureusement enfin vous m'êtes arrivée, et je mets bien sur votre conscience les distractions plus aimables que vous m'avez données dans la prière, car j'allais dans ma *chapelle* lorsqu'on m'a remis votre lettre, et vous m'y avez bien suivie.

Je vous plains de tout mon cœur de la perte de votre Élix ; je comprends combien cette séparation a dû vous être pénible et tout ce qu'un enfant si aimable doit vous laisser de regrets à tous, mais surtout à vous qui me sembliez sa sœur favorite.

Avez-vous de ses nouvelles, et comment s'accommode-t-il de son nouveau maître et de sa vie de séminaire ? Pauvre petit ! Est-il en soutane ? Je le voudrais voir ; l'Église n'eut jamais de plus jolie figure. Vous serez bien impatients de le revoir. J'admire le courage de Mme de Boisset d'avoir pu sitôt faire ce sacrifice ; mais Dieu, qui fait le cœur des mères si tendre, le fait bien fort aussi. Celui des sœurs lui ressemble, n'est-ce pas ?

Je l'ai senti souvent et j'espère bien me remettre en l'épreuve, si je vis encore un an, car Maurice vient de m'écrire qu'il viendra au mois d'août. Je compte déjà, et les mois me semblent longs ; mais les jours s'en vont en attendant et celui-là enfin viendra. Après tant d'événements vous comprenez si je dois avoir du plaisir à revoir ce pauvre exilé. N'est-ce pas vraiment un exil pour les jeunes gens, cet éloignement de la famille et de la maison où l'on est si bien ? Quel lieu dans le monde peut remplacer le chez soi ? Je n'en connais pas ; il est vrai que je ne me suis guère étendue au dehors, et qu'une taupinée me semble une montagne ; mais c'est égal, le petit fait sentir le grand. Je m'en tiens au bonheur du chez soi. J'en jouis à plein cœur depuis un an que je n'ai guère bougé d'ici, mais Marie me manque à présent. Quel vide elle me laisse ! Dieu me préserve que ce fût pour toujours. A table, au salon, à la cuisine, dans ma chambre, dans le chemin de Cahuzac, partout elle me manque. Elle est à Gaillac, chez nos cousines, où on la traite de manière à la faire rester longtemps.

Vous me parlez de mes poulets ; je les aime toujours, je vous le prouve en vous quittant un peu

pour les aller faire souper. — Ils sont tous de bon appétit, mes chers petits poulets, mais un m'est venu avec la patte cassée. Le pauvre m'a fait pitié, le voilà à l'infirmerie jusqu'à guérison, c'est-à-dire à la cuisine, où je lui ferai autant de visites qu'un médecin. Vous rirez de moi, mais j'aime les bêtes : chiens, poulets, pigeons, tous les animaux, excepté ceux qui sont gros et gras, et qui n'ont rien pour le cœur.

Vous voulez savoir ma vie, ma chère Antoinette ; c'est toujours la même, fort occupée à mille riens de ménage, à faire la soupe parfois. Nous sommes avec une cuisinière de seize ans, l'ancienne nous a quittés et va prendre un maître à bâton, je le crains pour elle ; mais c'est son affaire ; la nôtre, c'est de faire notre dîner. Je l'aime assez ; le coin du feu de la cuisine et le parfum des fourneaux ont bien leur charme. Quoi qu'il en soit, je m'y plais, surtout quand j'ai Pierril pour marmiton [1]. C'est un enfant assez gentil, qui m'amuse par ses questions. Un soir, comme je lui faisais le catéchisme, il m'arrêta tout court pour me demander si l'âme était immortelle ; peu après, ce que c'était qu'un philosophe, et sur ma réponse que c'était quelqu'un de sage et de savant : « Donc, mademoiselle, vous êtes philosophe. » Ce fut dit avec un air de bonhomie si naïve, si drôle, que mon sérieux de catéchiste en fut déconcerté pour la soirée, je crus mourir de rire. Ce qui lui donnait cette idée philosophique sur mon compte, c'est qu'il m'avait vu ouvrir un gros livre, et que je sais le catéchisme sans le voir.

1. Cf. le *Journal* à la date du 18 novembre 1834. Pierril venait de quitter le Cayla. « Il était à terme le jour de la Saint-Brice. » (13 novembre.)

Voilà mes soirées d'hiver et leurs amusements, fort innocents sans doute, et qui ont bien leur joli côté. Après dîner, ordinairement, je fais visite à des agneaux qui viennent de naître; je leur dis qu'ils sont jolis et de grossir vite ; mais tout cela je le vois seule, et cela n'a pas de moitié son prix, tout plaisir doit être partagé. Je mets en tête ceux que me donnent mes lettres d'amies, je le préfère même aux agneaux, mais j'en jouis plus rarement. On dirait surtout qu'Antoinette veut m'habituer à l'attente, mais j'ai le cœur trop impatient. Ce n'est pas une fâcherie, c'est une plainte que je fais en vous quittant, afin que par pitié vous me reveniez plus tôt.

A M. MAURICE DE GUÉRIN

A PARIS.

[1834 ?]

Un courrier impromptu passant à la Croix pour Albi me fait penser à notre député qui, nous as-tu dit, se chargera volontiers de nos lettres. Celle-ci sera courte, un abrégé, un rien que je trace au galop en attendant Délern, notre messager. C'est papa qui est venu tout essoufflé du Pausadou [1] pour nous annoncer ce départ, et voilà plumes en train, Mimi d'un côté et moi de l'autre. Elle répond à ta lettre venue avant-hier, et je viens seulement ajouter un souvenir

1. Petit hameau voisin du Cayla.

à mon courrier de vendredi. Le temps est court, je voudrais écrire à Louise par la même occasion, ce qui me fera te voler quelques minutes. Tu n'en seras pas fâché, et d'ailleurs que te dirais-je aujourd'hui que je ne t'aie dit cent fois ? Je rabâche, je répète, je suis comme les vieux, redisant le soir ce que j'ai dit le matin.

Mais voici du neuf, un reproche : ne tremble pas, c'est une plainte. Je voulais te dire que ta lettre à Mimi lui eût fait bien plus de plaisir si le format en était plus grand et s'il n'y fallait ajouter mille choses qui manquent toujours à tes lettres. Est-ce ta faute ou celle de ton cœur d'homme ? Le nôtre, ce me semble, s'entend mieux en amitié, et n'attend pas qu'on lui demande des tendresses et tout ce qu'on aime à voir dans une correspondance amicale. Ces pauvres frères, nous les gâtons, nous les aimons trop, nous les aimons tant que le faire ainsi leur semble impossible. Mais je veux me corriger et, au lieu de mes longues épîtres que je t'écrivais, tu n'auras que des abrégés. C'est une résolution prise jusqu'à ce que tu m'écrives à ma fantaisie. Adieu donc le petit Journal : que me sert ? Tu ne m'en écris pas plus au long. Rien pour rien. Je ne saurai jamais un mot de ta vie parce que, dis-tu, tu t'étendrais si loin que je me lasserais à te suivre. Où irais-tu donc, quand ce serait au bout du monde, que je n'y arrive avec toi ? ce n'est qu'une défaite, une excuse de paresseux ou d'un petit cœur à la glace.

Tu vas te fâcher, te plaindre ; mais pourquoi écris-tu si court ? Sans cette lettre à Mimi, je te dirais de plus jolies choses, ou de plus douces du moins, car je n'ai pas beaucoup d'amertume dans

l'âme, et déjà le doux me revient. Ce pauvre Maurice, qui nous aime sans doute, que lui veux-tu, que lui demandes-tu ? Au lieu de lui dire merci pour tout ce qu'il fait maintenant, je lui adresse des grondades. Ce n'est pas bien. Alors je me tais, embrassons-nous et tout est fini.

Comme te revoilà riche, mon ami, avec tes dix-huit cents francs ! Dieu soit loué et tes amis bénis et ce bon M. Buquet ! Sois bien assuré que papa ne fait plus de jugements téméraires à leur sujet, et que nous leur portons toute la reconnaissance du monde pour ce qu'ils ont fait pour toi. Ton cher Lefebvre serait-il pour quelque chose dans ta bonne fortune ? Je voudrais savoir ce qu'il fait. Tu sais comme je l'aimais, cet ami. Et ceux de Bretagne, n'en saurons-nous plus rien ? Réponds-moi un mot sur leur compte et n'oublie pas La Chênaie si tu en sais quelque chose. Crois-tu que je l'ai en oubli ? Oh ! non, mais je ne pense jamais à l'ange déchu qu'avec un quelque chose au cœur que je ne puis exprimer. Dis-nous ce qu'il fait. Par ici on dit qu'il *grogne* contre Rome dans sa solitude et qu'il vient de publier sa Philosophie. Nos journaux pourtant n'en ont rien dit. Il est vrai que ce n'est pas la pauvre petite *Gazette du Languedoc* qui ne dit que du cancanage. Voilà Délern. Adieu, mon cher ami ; je t'aime toujours. Je n'ai que le temps d'assurer Félicité et sa famille de toutes mes affections.

A M. H. DE LA MORVONNAIS

AU VAL DE L'ARGUENON, PAR PLANCOET (COTES-DU-NORD).

Au Cayla, 28 juillet 1835.

Avez-vous pensé, Monsieur, que je ne voulais plus vous écrire ? Oh ! vous vous seriez bien trompé. C'est votre voyage à Paris et d'autres choses ensuite qui m'ont empêchée de vous parler plus tôt de Marie. Mais parlons-en aujourd'hui. Oui, parlons d'elle, toujours d'elle, qu'elle soit toujours entre vous et moi. C'est pour elle que je vous écris, d'abord parce que je l'aime et que son souvenir m'est doux à rappeler, et puis, parce qu'elle me paraît aise que vous entendiez quelquefois ces tours de langage qui vous *le rappellent au vif*. Je viens donc vous la rappeler, Monsieur, cette sainte ressemblance, si douce pour moi quand vous l'apercevez. Que je bénis Dieu de me l'avoir donnée et de pouvoir ainsi vous faire du bien ! Ce sera ma mission auprès de vous, et que je la vais remplir avec bonheur !

Ne dites pas qu'il y ait en cette acceptation du mérite ni acte profond de charité. Mon cœur va tout naturellement vers ceux qui pleurent, et je suis contente comme un ange lorsque je puis les consoler. Vous me dites que votre vie n'aura plus de côté riant, que je n'en puis tirer que tristesses. Je le sais bien, monsieur, mais cela m'éloignerait-il, moi qui aimais Marie, votre pleurée ? Ah ! pleurons-la, pleurez sur moi si vous voulez ; il ne m'est pas pénible de rece-

voir des pleurs. Ce n'est pas que mon cœur soit fort, comme vous le croyez ; seulement il est chrétien, et trouve au pied de la croix de quoi supporter ses douleurs et celles de ses frères. Marie le faisait ainsi... Tâchons d'imiter les saints. Vous l'enseignerez à sa fille près de cette croix, sur cette tombe où vous la menez souvent. Pauvre petite ! que je voudrais la voir, l'accompagner dans ce pèlerinage au cercueil près de la mer, sous les sapins, y prier, y pleurer, la prendre sur mes genoux et lui parler du ciel et de sa mère ! Ce me serait, Monsieur, une félicité : il en est, vous savez, de tristes.

M'amènerez-vous votre fille ? Oh ! amenez-la-moi, puisque je ne puis pas venir en Bretagne ; je veux la voir, je veux jouir de son intelligence, de ses caresses, de tous ses charmes enfantins ; amenez-la-moi, je veux jouir de cette belle petite créature qui m'appartient par le cœur et par Dieu qui m'avait donné sa mère. Consentez-vous à l'adoption, Monsieur, et que je donne à votre enfant comme une affection maternelle ? Sa mère l'aimait, je l'aime, cet amour n'aura fait que changer de cœur. Apprenez-moi ses progrès en tout genre et si elle parle encore d'aller joindre sa mère. Pauvre petite, c'est quand elle sera plus grande que ce désir surtout lui viendra. Revoir sa mère est la douce pensée qui reste à une orpheline jusqu'à ce que le ciel s'ouvre enfin. Mais l'heure en est loin pour votre Marie peut-être, et jusque-là, qui sait ?... Jésus lui-même n'entra au repos qu'après avoir suivi le long chemin du Calvaire. Tous, chrétiens grands et petits, nous marchons à sa suite, portant chacun notre croix. La vôtre est bien pesante, Monsieur, je n'y puis penser qu'en priant aussitôt

pour vous ; il me semble que ma prière vous aide. Ce n'est pas avoir trop de foi, puisque Dieu nous apprend que la prière est si puissante. Et, d'ailleurs, je ne conçois rien tant que la prière. Prier, pour moi, c'est aimer, c'est croire, c'est espérer. Je prie donc pour vous, pour votre fille et pour Marie à l'Angelus de chaque soir. C'est l'heure où je pense aux morts, toujours plus nombreux.

Je ne vous ai pas écrit que je portais un autre deuil, que j'avais perdu ma grand'mère. Depuis dix jours elle nous a quittés et s'en est allée joindre presque toute sa famille. Mon père restait seul de tous ses enfants. La voilà maintenant heureuse avec les autres au ciel. Que nous sommes heureux, les chrétiens, nous ne pouvons pas nous perdre ! On pleure du départ, mais on espère ; on pleure, mais on voit le ciel. Toute ma famille, Monsieur, se remet sur moi de vous faire part du triste événement ainsi que de ses vœux pour votre voyage au Cayla. Venez-y consoler les affligés, venez-y pour y prier avec nous. Oui, prions tous, parents et amis, prions pour notre mère. Prions, c'est notre meilleure tendresse, à présent, la vraie tendresse des chrétiens.

Comment avez-vous retrouvé le Val ? Comme un tombeau sans doute. Vous y voilà pour jamais. Et vos frères vous viennent visiter dans la Thébaïde en deuil ! Maurice vous écrit toujours. Que vous semble-t-il de son âme ? Je la trouve triste sans avoir de malheur. C'est la vague de la tristesse, état maladif qui affaisse l'âme, l'affaiblit et la tue à la fin, si elle ne lutte pas contre son mal ; mais elle a besoin d'aide en ceci, et je dis à Maurice de s'adresser à Dieu comme un bon et pieux chrétien. Il est religieux et

se plaint! Oh! s'il pouvait prier, si je savais qu'il le fît! Dites-lui qu'on n'est pas religieux sans prière, qu'on n'est pas heureux non plus; dites-le-lui, Monsieur, vous qu'il écoute si bien; dites-lui ce que vous faites; dites-lui ce qui console, vous qui avez tant pleuré. Qu'il se joigne à vous. Regardons en haut, nous tous qui éprouvons les angoisses de la vie et l'amertume des larmes. Voyez, les cieux sont si près de nous que nous n'avons qu'à lever les yeux pour les voir. Béni soit Dieu qui nous a ainsi environnés d'espérance et mis à notre portée la vue de notre bonheur!

Adieu, Monsieur; j'embrasse votre fille et vous prie de me croire toujours la tendre et fidèle amie de sa mère.

A M. MAURICE DE GUÉRIN

A PARIS.

6 septembre 1836, jour de Saint-Eugène.

Il y a huit jours que je descendais des montagnes tout tristement, pensant à Louise, le cœur plein de son amitié et des regrets de notre séparation. Qu'il en coûte de s'éloigner d'une amie, quand on a trouvé tant de bonheur à être ensemble! Dire adieu est un mot qui fait pleurer, qui tue. Fénelon a bien raison de dire que l'amitié, qui fait le grand bonheur de la vie, donne aussi d'inexprimables peines. Nous les avons senties, Louise et moi. C'est qu'au fond les

plus douces choses de la vie ont leur amertume. Je l'apprends, je le sens toujours plus : qu'y faire ? Se résigner, s'habituer tout doucement au courant du monde qui passe si diversement.

Mon ami, j'ai pensé à toi partout aux montagnes, sous les tilleuls, dans le petit salon, dans la galerie où l'on m'a fait lire de tes lettres, ces chères lettres que M. de Bayne conserve avec d'autres papiers précieux. Je crois que tu lui ferais bien plaisir de lui en envoyer quelque autre de temps en temps, de lui parler un peu de ce qui se passe dans le monde littéraire. Ce brave homme t'aime particulièrement. Le nom de « M. Maurice » lui doit être au cœur, car il l'a souvent sur les lèvres. Cette affection doit te plaire ; j'y prends plaisir, d'autant qu'il m'en revient quelque chose comme ta sœur apparemment. Enfin, je ne sais pourquoi M. de Bayne me traite d'une manière si distinguée. Il venait, causait, me parlait de ses grands auteurs, de ses grandes pensées ; nous ouvrions tous les livres, histoire, philosophie, légendes, poésie. C'était un cours de littérature que ses conversations du soir, car c'est le soir que nous causions, lui sur son fauteuil, le dos tourné à la fenêtre, moi sur le grand sofa, à la place marquée de la comtessse ; Léontine au bout, Louise sur une chaise, le plus près de moi, et *Criquet* à ses pieds ou sur ses genoux. Tu aurais vu aussi la table ronde avec des livres, des brochures, des journaux, des bas entassés autour d'un chandelier, et dessous l'ombre où venait le grillon. C'était comme il y a quatre ans, toi de moins. Louise n'est pas du tout changée. C'est même air de jeunesse, même gaieté, même œil de feu. Quel regard ! Je voudrais qu'il fût

tombé sur Raphaël, que serait-ce? Moi, j'en ai dans l'âme un tableau charmant : il est vrai.

Je fus coupée là tout court par l'arrivée de Miou, mon écolière, petite fille, douce, jolie, jolie et bête, selon papa, qui n'aime pas sa lenteur, ce qui lui fait juger aigrement ma pauvre protégée. Une grêle est venue avant-hier enlever nos raisins. C'est pitié de voir ces pauvres vignes brisées qui promettaient une abondante récolte. On ne comptait pas sur moins de soixante-dix barriques : comptez sur quelque chose en ce monde !

C'est demain que nous attendons les Raynaud, grands et petits. Il tarde infiniment à papa d'embrasser Auguste, sa femme et les enfants. J'ai eu ce plaisir la première, à mon passage à Albi. Juge du bonheur et comme la connaissance fut bientôt faite avec Félicité. Cet air d'amis que nous eûmes d'abord surprit tout le monde, ceux qui ne savaient pas que nous nous connaissions déjà de cœur. Je trouve notre cousine bonne, simple, amicale, t'aimant beaucoup, ce qui fait que je ne l'aime pas peu. Nous avons causé de toi : « Parlez-moi de Maurice ; que fait-il ? pense-t-il à nous ? viendra-t-il enfin ? » et autres questions que j'ai faites, que je ferai encore ces jours-ci plus à loisir. Il pleut, par malheur, ce qui nous empêchera de sortir, de nous asseoir sous quelque chêne où il fait bon dire ses secrets.

Si nous t'avions aussi, quel bonheur ! N'y pensons pas, puisque y penser ne fait rien que donner plus de regrets. Mais pourtant souviens-toi que je te veux, que nous te voulons l'an prochain. Arrange-toi en conséquence, ou dis-nous que tu ne veux pas venir. Je ne vois rien que l'agrégation qui puisse te

retenir ; mais d'ici à un an tu as tout le temps de te préparer. Prépare-toi au plus tôt, présente-toi sans hésiter. Un peu de courage, allons ; les courageux l'emportent. Pense au plaisir que tu nous feras, à celui qu'aura papa, le cher père qui t'aime tant que nous serions jaloux, si nous n'avions malgré cela notre part de tendresse. Le cœur d'un père est infini.

A Mlle ANTOINETTE DE BOISSET

[Le 29 septembre 1836].

Que je vous plains, ma pauvre Antoinette ! que je trouve accablant le coup qui vient de vous frapper et toute votre famille ! Je vous vois désolée, pleurante, ayant besoin de consolations, et moi qui voudrais vous en offrir, je ne puis rien, non, rien que m'associer à votre affliction en la partageant vivement. Je sens mon insuffisance et celle de toute compassion humaine dans une pareille douleur. Notre soutien nous vient de plus haut, comme vous me l'avez dit naguère dans une semblable occasion. J'aime à me rappeler ces paroles et la tendre amitié dont elles étaient l'expression. Ce fut pour moi quelque chose de céleste et qui me fait demander aujourd'hui à Dieu la grâce de vous rendre le bien que vous me fîtes alors. Mais que puis-je, encore une fois, ma chère amie, que m'affliger avec vous et prier Dieu de vous donner la résignation et la force dont

vous avez tant de besoin dans le chagrin qu'il vous envoie maintenant ? chagrin bien amer, bien profond pour vous, je le comprends et le partage comme amie et comme sœur. Il est si triste de perdre un frère !

Mais Dieu veut que nous soyons tôt ou tard séparés l'un de l'autre, et que, dans ces séparations, notre cœur s'attache plus fortement à lui et se tourne entièrement vers le lieu où s'en vont tous ceux qui nous manquent. La mort de ceux qu'on aime nous enseigne à nous détacher de la vie et de tout ce qui passe sur cette pauvre terre d'exil, et à n'avoir que des espérances célestes. C'est quand on est triste qu'on sent qu'on a besoin du ciel ; aussi Dieu le promet-il à ceux qui pleurent et les appelle-t-il bienheureux parce qu'ils seront consolés. Oh ! fortifiante promesse, et qu'elle nous aide puissamment à porter notre croix, toute pesante qu'elle est ! Le ciel est promis, mais il le faut gagner par la souffrance et, comme Jésus-Christ, arriver à la gloire par le long chemin du Calvaire. Vous, ma chère amie, qui avez fait si souvent et si pieusement le chemin de la croix, vous avez appris là la résignation, la force dans les afflictions de la vie.

Dans celle que Dieu vous envoie maintenant, je compte beaucoup sur votre courage et vos sentiments religieux ; mais je suis en peine pour votre santé, pour celle de votre chère Laure, si délicate et si ébranlée par un coup pareil. Aussi j'aurais grand besoin d'un mot qui me rassure sur votre compte, sur celui de M[lle] Laure, et je l'attends de votre amitié.

A M. HIPPOLYTE DE LA MORVONNAIS

Au Cayla, 2 février 1837.

Il y a aujourd'hui deux ans qu'une lettre de Maurice m'apprit la mort de votre chère Marie, mort à laquelle je pensais en me réveillant et dont je viens célébrer l'anniversaire en vous écrivant, Monsieur. Je ne crois pouvoir mieux passer cette journée qu'en vous parlant d'elle, de vous, de sa fille, du ciel où elle est, d'où elle veille sur tout ce qu'elle aimait. Marie prie pour nous, elle s'occupe de notre bonheur, du vôtre surtout, comme si elle était sur la terre et mieux encore, car elle nous aime bien autrement au ciel. Aussi j'espère beaucoup pour votre âme ; il lui viendra de ces grâces que nous obtiennent les saints, les amis que nous avons auprès de Dieu, je veux dire ces secours intérieurs qui consolent, qui soutiennent l'âme dans ses défaillances, qui vous sont si nécessaires, Monsieur. Je remarque cela dans vos lettres, et ce n'est pas sans peine que je vous vois toujours dans une inconsolable tristesse. Vous le savez, cependant, la foi nous donne l'espérance, et il n'est pas permis au chrétien de s'affliger comme ceux qui ne connaissent pas Dieu ; car, pour vos fidèles, Seigneur, mourir n'est pas perdre la vie, mais passer à une vie meilleure. Consolons-nous donc en pensant que ceux qui nous quittent sont plus heureux qu'avec nous. Les morts bienheureux nous disent : Ne pleurez pas, suivez plutôt la voie qui peut vous mener où nous sommes ;

on y vient en aimant Dieu, en le servant de tout son cœur, dans le deuil, dans les séparations, dans les douleurs, les tristesses, les larmes qui remplissent toute la vie. Le ciel est au bout ; il faut passer par ces épreuves comme le soldat marche à la gloire, à travers les champs de bataille, sans faiblir et sans s'étonner.

Que je voudrais voir passer en vous, Monsieur, cette force qui vient de Dieu, que nous trouvons dans la prière, dans les pieuses lectures, dans les pratiques de la religion, si consolantes et si douces ! Pourquoi tous les affligés ne connaissent-ils pas cela ? Que ne peuvent-ils découvrir ce trésor d'où sortent si abondants tous les biens qu'il faut à l'âme ! Mon Dieu, que nous savons peu profiter de vos dons ! Je connais plus d'un affligé qui se perd, faute de chercher la consolation où il faut. Ce n'est ni dans l'étude, ni dans la contemplation de la nature, ni dans les hommes, ni dans rien de créé que l'âme trouve à se consoler ; mais en Dieu, en Dieu seul, dans sa parole, dans les divines écritures, dans la vie croyante et pieuse. Ah ! Monsieur, qui, se mettant à genoux avec le cœur plein de larmes, ne s'est relevé consolé ?

Vous l'avez éprouvé, sans doute ; ce n'est pas à moi à vous apprendre ces choses, mais j'aime d'en parler, parce qu'il y a un charme infini dans ces entretiens célestes, parce que cela me sort du cœur pour vous, en pensant que Dieu me charge de vous consoler. Que vous dirais-je ? Je ne sais autre chose, je n'ai rien appris du monde, il m'est étranger ainsi que son langage. Je ne sais que la parole pieuse ; vous me trouverez muette, si vous ne l'entendez

pas ; vous l'entendrez, je le vois, puisque vous parlez de prières ; mais dites-moi, Monsieur, pourquoi ajoutez-vous que votre âme se gâte de plus en plus ? Ce mal me fait de la peine ; c'est l'expression d'une foi malade, d'un cœur éloigné de Dieu. Ce serait triste de vous voir ainsi décliner, vous que vos épreuves ont placé si haut près de Jésus sur le Calvaire. Là sont ceux qui souffrent pour de là monter aux cieux. Aussi je vous voyais comme un prédestiné, comme un de ceux dont Jésus-Christ a dit : « Bienheureux ceux qui souffrent. » Vous souffrez tant : ne perdez pas le fruit du martyre. Voyez le ciel ouvert comme Étienne, foi, espérance ! que votre âme s'élève en haut, et elle ne se gâtera pas ; quittons la terre qui nous souille, qui nous ternit, pauvres cygnes.

Car comment conserver sa divine blancheur
Au milieu de la fange et parmi la poussière
Qui s'attache ici-bas à tout, même à la fleur ?
Oh ! craignez, craignez donc de vous souiller sur terre,
Vierges, colombes du Seigneur,
Petits enfants, flocons de neige,
Prêtres, poètes, pur cortège ;
Parmi ce monde corrupteur,
Passez comme un rayon à travers la vapeur !
Ne nous arrêtons pas sur ce globe de fange.
Oh ! qui que nous soyons, regardons les hauts lieux
Du soleil de l'homme et de l'ange,
La belle demeure est aux cieux.
Qu'offre le monde, hélas ! pour que notre œil y tombe ?
Qu'est la terre, mon Dieu ? Rien qu'une immense tombe
Où sont ensevelis siècles, rois, nations,
Et tant d'objets d'amour qu'en nos bras nous pressions.
Oh ! passons, passons donc, comme en un cimetière,
Passons en répandant les pleurs et la prière !

Oui, prions, Monsieur ; je vous le dirai de mille

façons, parce que la prière est ce qu'il vous faut, parce qu'aussi bien que la poésie elle console les pauvres poètes dans leur deuil. Essayez de Dieu après la poésie, et vous vous trouverez mieux, et votre âme ne se gâtera pas davantage. Votre âme se gâter, quel malheur ! Je prie bien Dieu de vous en préserver ; quel chagrin pour Marie si elle vous voyait ! Soyez ce qu'elle vous a vu, et, après Dieu, le plus saint gardien de l'enfant qu'elle vous a laissé, de votre chère petite fille pour laquelle seule votre âme devrait se conserver pure.

Pardon, Monsieur, je vous crois toujours bien bon ; c'est moi qui vais trop loin, qui me suis trop alarmée d'une expression mal comprise ; vous ne vous gâtez pas, non ; mais vous pleurez trop, mais vous ne croyez pas assez peut-être. Je vous jette des idées qui me viennent d'une grande crainte et d'un grand amour pour votre âme. Que ne ferais-je pas pour son salut, pour celui de tous les hommes, ces frères rachetés du sang de Jésus-Christ ! C'est bien vous parler en sœur ; mais vous m'en avez donné le titre, et je m'en sers pour m'exprimer librement, pour vous remercier de tout mon cœur de ce que vous me dites d'aimable, d'obligeant pour moi et les miens. Au nom de tous, venez nous voir et amenez-nous Marie ; il nous tarde de la caresser, de la tenir sur nos genoux. Veuillez bien l'embrasser pour moi, la chère petite. Chargez-vous aussi de nos souvenirs pour votre sœur Adèle et de lui dire combien sa peur de moi me fait rire ; qu'elle se rassure et veuille bien me voir à sa portée pour l'embrasser bien tendrement.

Comme vous le dites, Maurice est changé en bien

et en mal ; en se roidissant, son âme a perdu de sa tendresse ; ce n'est plus ce frère qui m'aimait comme un enfant, me contait naïvement toutes choses. Il se tait à présent ; pourquoi ? Dieu le sait. Cela me peine, mais je me tais aussi. Ne faut-il pas se résigner à tout ? que ferait la plainte ? j'attends à le revoir. Au reste, je ne sais si j'ai bien saisi ce que vous me dites de lui ni bien d'autres choses de votre lettre, ne pouvant pas trop lire votre écriture. Pourriez-vous la rendre meilleure ? Je le voudrais pour le plaisir que j'ai à vous lire.

Adieu ; passez-moi toutes mes franchises, et croyez toujours, Monsieur, à mes sentiments dévoués.

[*P. S.*] Il me tarde que tout obstacle ait cessé pour la publication de *Wordsworth*. Mon père et toute la famille m'ont bien chargée de vous présenter leurs souvenirs affectueux.

A Mlle LOUISE DE BAYNE

[Albi], mardi 4 avril [1837].

Cholet est venu comme j'allais à l'église avec votre lettre de tristesse que j'ai lue tout près du portail de Sainte-Cécile. C'est vous dire, chère amie, que je vous ai menée devant Dieu, que je l'ai prié de vous faire supporter avec résignation ces chagrins de cœur, ces pertes, ces morts qui nous frappent à tout moment. Voilà la vie, pleine de séparations et de larmes. C'est triste, bien triste pour la

nature ; mais la foi console, mais l'âme sait que, lorsque cette maison de terre où elle habite vient à se détruire, elle en acquiert une autre dans le ciel qui dure éternellement. Ce passage de la préface des morts est sublime et plus consolant que tout ce qu'on peut dire pour se consoler de la perte de ceux que l'on aime. Le langage humain est bien froid, bien impuissant : ce n'est qu'un son lugubre comme celui de la cloche ; allons devant Dieu, si nous voulons entendre ce qui console et fortifie. Je l'ai remarqué, les personnes pieuses les plus simples, les plus ignorantes, trouvent dans ces occasions d'admirables choses à dire. Jeanotte, qui se trouva seule auprès de Mme de Faramond mourante, l'exhortait comme un missionnaire. C'est que la piété, l'amour les inspire. Aimons Dieu, et nous saurons en parler.

Ce pauvre *** est mort sans autre sacrement que l'extrême-onction, tant la mort est venue vite. Ce n'est pas qu'il ne fût malade depuis longtemps, mais on ne s'alarmait pas d'un mal au pied, lorsque tout à coup la douleur est montée à la jambe, de là plus haut, enfin dans tout le corps. M. le curé, qui dînait en ville, a été appelé en toute hâte, et n'a eu que le temps de lui donner l'extrême-onction. Je ne sais s'il a pu se confesser. Mon Dieu, tenons-nous prêts. C'est de Mme de Tonnac que je tiens ces détails. Je vous les donnais dans ma lettre brûlée, ainsi que mille choses que je ne vous répéterai pas ; ce sont des riens, de ces mots qui tombent de la plume sans laisser de souvenir.

Nous pourrions rire un peu de ces causeries en cendres, mais ce n'est pas le moment ; le cœur est

tout au triste parmi ces morts et ces mourants, moi surtout, qui regrette tant cette bonne, aimable et pieuse Laure, dont on m'a appris la mort tout à coup. Pauvre Antoinette, pauvre mère ! comme toute la famille doit être affligée! ils aimaient tant leur chère Laure [1]. C'était leur bonheur, leur trésor, leur consolation à tous. Esprit, douceur, piété, affection tendre et prévenante lui attachaient tout le monde. Encore il n'y a pas un an que je la voyais chez elle, que j'admirais ses qualités, sa gaieté parmi les souffrances et une piété angélique. Rien ne lui coûtait à faire ou à supporter de plus pénible. Toujours la volonté de Dieu et des autres. Tout Lisle doit la pleurer. C'est la grippe qui l'a emportée en quelques jours. Ce n'est point surprenant dans l'état où elle était, que ce frêle corps ait succombé au moindre ébranlement. Il me faudra écrire à Antoinette, et vous pensez s'il m'en coûte ! Comme vous le dites, on craint de renouveler la douleur en y touchant. Cependant faut-il que l'amitié mette des larmes sur ces plaies du cœur. On pense à Dieu, au ciel, et la piété fait que ces larmes sont bien douces. Cependant cette lettre me coûte à écrire ; si vous étiez près, je vous dirais : aidez-moi ; je m'adresserai à mon bon ange. J'avais toujours eu le pressentiment que j'aurais à consoler Antoinette sur la mort de sa sœur. Bonne amie, que Dieu m'épargne cet office de consolatrice, si pénible, si déchirant !

Pauvre monde, c'est ainsi qu'on le quitte, que tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, nous voyons s'en aller ceux que nous connaissons. Bientôt on se

1. Mlle Laure de Boisset, morte le 30 mars de cette année.

trouve seul, isolé, parmi ceux qui viennent, comme ces feuilles d'une autre année qui tiennent encore à l'arbre quand celles du printemps arrivent. Cela se voit souvent sur les chênes. C'est triste et m'a fait réfléchir souvent dans nos bois. Tout sert à l'âme, tout fait penser en haut : le bon Dieu veut et aime que tout se rapporte à lui ; ainsi la feuille morte utilise la futilité de la promenade.

Hier, à mon lever, je vis deux hirondelles rasant le clocher de Saint-Salvy. Ces petites printanières font grand plaisir : on pense aux beaux jours, au fleurs, aux fruits, aux raisins, aux amis qu'on ira voir, toute une série d'idées riantes volent avec les hirondelles. Euphrasie riait beaucoup et se moquait presque de mon éclat de joie lorsque j'ai ouvert la fenêtre ; l'enfant qu'elle est ne sait pas de quoi elle rit, ni tout ce que j'ai vu tout à coup : le Cayla, papa, Marie, les montagnes, Louise, ma chère amie. Cela vaut bien un cri de joie.

Oui, je viendrai vour voir, vous embrasser, vous écouter, faire tout ce que nous avons fait l'an dernier. Quel bonheur, chère amie ! Aussi je ne veux pas m'en priver, ni vous affliger d'un refus. Pour le retard, j'y suis forcée, pardonnez-le ; mon pauvre père est trop impatient de me voir, Marie est presque pleurante, et me dit : « Tu iras plus tard voir Louise. » Que voulez-vous que je fasse ? J'irai et je reviendrai. C'est ainsi que le veut mon père et votre amie. Surtout gardez-vous de croire que papa s'oppose au voyage ; il a été le premier à me le proposer. A chaque lettre il m'en parle. Encore hier il me disait : « Il me tarde bien de te voir, mais pour ta bonne amie, je consens encore à t'accorder le temps

que tu voudras, parce qu'il n'y a rien que je ne fasse pour elle. » Que je suis heureuse ! il croit faire beaucoup, le très-cher père, en vous envoyant sa fille. C'est bien savoir que vous l'aimez.

Voyez-vous, bonnes amies, car je vous aime toutes, et vous adresse également mes tendresses, il ne faut pas avoir le cœur partagé pour être bien quelque part, quand ce serait au ciel. Dans mon paradis de Rayssac, je penserais dans ce moment beaucoup au Cayla. Ainsi, encore un peu de temps, je vous en conjure ; ne m'en sachez pas mauvais gré, si je refuse de vous embrasser à présent, c'est pour vous tenir plus longtemps. Ainsi, conclu, au contentement mutuel, n'est-ce pas ? Je ne vais m'occuper que de mes commissions et de mon retour qui sera lundi prochain. Je m'en vais bien traitée, bien gâtée, c'est le mot, par les amis et parents. Les bons Mathieu, Émilie, me comblent. Les bons parents, que j'ai de reconnaissance de leur bon accueil, et puis de tant de choses qui me sont venues pour l'âme ! Je pars nourrie de sermons, d'édifications, de toutes sortes de choses saintes.

Si Cholet ne m'avait dit que les charbonniers partent à onze heures, je vous parlerais au long de la cérémonie du Bon-Sauveur, cérémonie belle et touchante, qui fait admirer, qui fait pleurer. Pas moyen d'y tenir quand, après les vœux, la jeune professe s'allonge sous ce drap mortuaire aux chants des morts, des enterrements ; mais comme la religion est aimable ! Tandis que tout le monde pleure, deux enfants couvrent de fleurs ce tombeau céleste, et après un peu de temps, comme celui que nous passerons dans la tombe, le drap se replie peu à peu

et laisse voir la radieuse sainte qui se lève au chant du *Te Deum* et, conduite par la mère supérieure, va donner un baiser à chacune des sœurs. Cela abat, puis électrise. Le monde, rien dans le monde ne vaut ce qui se passe sous ce drap des morts couvert de fleurs. On dit que tout ce que demande à Dieu la religieuse lui est accordé en ce moment. Une demanda de mourir : elle mourut. Savez-vous ce que je demanderais ? que vous fussiez une sainte. M. *** l'aumônier a donné un doux et pieux discours. Mais adieu.

A Mme LA BARONNE DE MAISTRE[1]

Gaillac, le 4 décembre 1837.

Madame,

Votre lettre vient de m'arriver du Cayla. Je me hâte de vous répondre, et pourtant je vous aurai bien fait attendre ; cela me peine. Par bonheur, voici de bonnes nouvelles. Maurice va bien, très bien ; il se remet à la vie, à tout, et se moque à vue d'œil des arrêts de la médecine. Cela me rend bien heureuse, bien reconnaissante aux amis qui ont pris tant d'intérêt à lui, à vous, Madame, à Dieu surtout qui m'a rendu mon frère, qui me le conservera, j'espère. Depuis cette guérison merveilleuse, j'ai grande foi à la prière, je l'aime. Oh ! la prière est si bonne, si utile,

1. Mme de Maistre, sœur de M. Adrien de Sainte-Marie, ami de Maurice de Guérin, avait écrit à Mlle Eugénie de Guérin pour lui demander des nouvelles de la santé de son frère.

si douce pour ces pauvres cœurs de femme ! je n'avais que cela quand mon frère était si malade. Il nous faut une consolation surhumaine quand ce qu'on aime fait souffrir ; en Dieu seul est l'amour sans larmes et d'une durée éternelle.

Je voudrais que tout le monde sût cela, que les malades, les affligés, tous les souffrants, allassent puiser à la grande source des consolations. Ils seraient bientôt moins à plaindre. Je le dis à Maurice, qui aussi a besoin de quelque chose du ciel. Quel bonheur, Madame, si vous rameniez mon frère à des principes religieux, si vous faisiez sur le monde la conquête d'une belle âme pour l'amener à Dieu ! Cette œuvre serait belle et bien digne de vous. Que cela vous vaudrait de grâces et que je vous bénirais ! Essayez, vos paroles ont sur lui tant de puissance ! Je reconnais comme vous les grandes qualités de mon frère, et me sens toute sympathie pour qui veut les apprécier. J'aimerais bien qui lui aiderait à les rendre utiles pour son bonheur en ce monde et en l'autre.

C'est assez vous parler de lui, je pense, pour calmer vos inquiétudes ; il me reste à vous témoigner, Madame, toute ma reconnaissance de votre vif intérêt et à vous recommander votre santé au nom de vos parents, au nom de Dieu, qui vous aime et qui veut que vous viviez pour l'aimer aussi. Me mettrai-je pour quelque chose dans cette recommandation ? Sans doute, puisque vous m'avez dit que vous m'aimiez et que je ne vous veux que du bien.

Adieu, Madame ; recevez l'assurance de mes sentiments d'affection et de reconnaissance, et permettez que je finisse en embrassant votre charmante Valentine.

A LA MÊME

Albi, le 12 mars [1838].

Comme l'autre fois, j'étais à Gaillac, et votre lettre au Cayla. Je suis fâchée de ce retard et vous écris tout de suite ; je vous écrirai tous les jours, puisque mes lettres vous font du bien ; faire du bien est si doux ! surtout à une âme comme la vôtre. Dieu sait tout le bonheur que j'y trouve, combien j'aime votre correspondance, et que vous m'appeliez *votre amie*. Donnez-moi, ce nom, et je ne vous en donne pas d'autre ; croyez-moi, ma chère Marie, cela vaut mieux pour le cœur que la cérémonie, laissons-la de côté, comme vous dites et vous faites.

Oh ! oui, la date de votre lettre m'a fait trembler, tant je crains, chère amie, que l'air de Paris vous fasse mal. Il n'est pas bon, en effet, puisque j'en ai vu revenir tant de personnes malades, et vous allez rentrer dans le lieu de vos souffrances, retrouver la cause de vos maux de cœur, de tout ce déplorable dérangement de santé ! J'aimerais mieux vous savoir à la campagne, loin, loin du monde. Mais vous me promettez de vous bien soigner, d'éviter toute émotion, tout ébranlement, d'écarter ce qui pourrait vous nuire, de changer vos goûts. Je ne sais comment le monde se personnifie dans mon esprit comme un être que vous avez aimé, être aimable, mais dangereux, avec lequel on ne peut se trouver sans risques. Voyez le mal qu'il vous a fait, voyez l'état de votre santé, voyez aussi l'état de l'âme, aussi souffrante

que le corps. Hélas ! quel dérangement, quel malaise, quel dégoût de toutes choses !

Oh ! s'écriait un saint dans cet état, quel poids de tristesse m'a fait le monde ! quelle amertume il laisse en se retirant ! Tous les séduits disent de même, dès que Dieu les a éclairés.

C'est une grâce, et une grande grâce que cette lumière ; elle vous vient, chère amie, et vous allez en profiter ; il faut lui ouvrir cœur et âme, la recevoir de tous côtés, comme une maison dont on ouvre les ouvertures pour laisser entrer le soleil. Que vous serez bientôt tout autre, plus tranquille et plus heureuse ! Il me tarde de vous voir là ! Vous y viendrez, la vie chrétienne n'est pas loin de vous. Ce n'est pas d'être perdue *dans l'amour de Dieu, et de ne vivre que dans le ciel*, comme vous pensez de moi. Ce sublime de la piété n'est pas mon état, ni ce que Dieu demande d'une pauvre faible créature à peine s'élevant de terre. Nos devoirs ne sont pas si haut ; Dieu ne les a pas mis à la portée des anges, mais à la nôtre. Qui de nous ne peut prier, faire l'aumône, donner des consolations, soigner ses parents, élever ses enfants ; qui ne peut combattre ses penchants, surmonter ses goûts, renoncer au mal et faire le bien ? Y a-t-il rien là qui soit au-dessus des forces humaines ? Et c'est la vie chrétienne, l'amour de Dieu, qui n'est autre chose que l'accomplissement de tous nos devoirs.

Oh ! si l'on connaissait la piété, on n'en aurait pas tant peur, et on n'en dirait pas tant de mal : c'est le baume de la vie, et peut-être on croit dans le monde qu'elle consiste en amertume, en rudesse, en sauvagerie ; mais, croyez-moi, rien n'est plus doux, plus

pliable, plus aimant qu'une âme pieuse. J'en connais qui souffrent tout, qui pardonnent tout, qui aiment tout, qui sont capables de tout ce qui est grand, noble, généreux, l'admiration du monde, si le monde les connaissait. Voilà ce que bien jeune j'ai remarqué, et m'a remplie d'amour et de vénération pour cette religion qui rend les hommes si parfaits, qui fait de si douces et bonnes créatures. J'ai eu des exemples sous les yeux ; j'ai vu ma mère, et chaque souvenir d'elle, de sa résignation, de son courage dans ses malheurs et ses souffrances, grave plus profond dans mon cœur le sentiment religieux d'où lui venait son secours.

Voyez, ma chère Marie, si ce n'est pas une grâce que Dieu m'a faite d'avoir été instruite et préservée de bonne heure. J'ai peu vu le monde ensuite. Si je l'avais beaucoup vu, il m'aurait séduite comme une autre, sans doute ; ainsi mes *quatre talents* pourraient bien se réduire à un : à un état de préservation, dont je dois pourtant de grandes grâces à Dieu, car ainsi je ressemble assez à la vigne de l'Évangile entourée de haies. Que vous êtes bonne de me trouver indulgente et de vous étonner que je descende dans ma conscience pour excuser des erreurs ! N'est-ce pas que la charité nous enseigne ce que doivent pratiquer entre eux les chrétiens ? Un solitaire appelé à juger un de ses frères s'avança portant un panier de sable sur ses épaules, et comme on lui demanda ce qu'il prétendait avec ce fardeau : « Ce sont mes fautes, dit-il, que je porte derrière moi. » Admirable réponse ! dès qu'il est question des fautes et des faiblesses d'autrui, chacun doit penser à son panier de sable.

L'état de votre santé me peine fort. Oh ! si j'avais été une de ces amies qui sont venues vous voir les jours gras, je ne vous aurais pas quittée pour un bal. Voilà le monde qui ne sait pas sacrifier un plaisir ; c'est triste à voir et à éprouver. Il y a un endroit de votre lettre qui m'a navrée ; c'est quand vous parlez du bruit, du plaisir et des fêtes avec un cœur mort, et que vous ajoutez : « Si je dois mourir jeune, si je ne dois pas vous connaître en ce monde[1]... » Oh ! ne parlez pas ainsi ; vous guérirez, j'espère, nous nous verrons. Il est probable que je viendrai à Paris : Maurice me veut, et bien des raisons m'y attirent.

Adieu ; je suis bien aise que vous fassiez la prière, ce fruit si doux. Chaque matin nous sommes ensemble devant Dieu et devant la sainte Vierge ; croyez qu'il vous en viendra du bien. J'ai chargé Maurice d'un pieux souvenir pour vous, d'un livre[2] que je vous prie de lire. Vous y trouverez charme et consolation. Croyez-moi, ma chère Marie, toute à vous ; ne me laissez pas trop longtemps en peine, songez que votre santé me tourmente.

A LA MÊME[3]

7 avril [1838].

D'où diriez-vous que je viens, ma chère Marie ? Oh ! vous ne devineriez pas. De me chauffer au soleil

1. Mme de Maistre et Mlle de Guérin ne s'étaient pas encore vues.

2. Le texte original de l'*Introduction à la Vie dévote,* par saint François de Sales.

3. Mlle de Guérin a transcrit cette lettre tout entière avec de

sur un cimetière. Lugubre foyer, si l'on veut, mais où l'on se trouve au milieu de sa parenté. Là, j'étais avec mon grand-père, des oncles, des aïeux, une foule de morts aimés ; il n'y manquait que ma mère qui, hélas ! repose un peu loin d'ici. Mais pourquoi me trouvais-je là ? Me croyez-vous amante des tombeaux ? Pas plus qu'une autre, ma chère. C'est que je suis allée me confesser ce matin, et comme il y avait du monde et que j'avais froid à l'église, je suis sortie et me suis assise au soleil sur le cimetière, et là les réflexions sont venues, et les pensées vers l'autre monde, et le compte qu'on rend à Dieu. Le bon livre d'examen qu'une tombe ! Comme on y lit des vérités ! comme on y trouve de lumières ! comme les illusions, les erreurs, les rêves de la vie s'y dissipent, et tous les enchantements. Au sortir de là le monde est jugé, on y tient moins.

Le pied sur une tombe on tient moins à la terre.

Il n'est pas de danseuse qui ne laisse sa robe de bal et sa guirlande de fleurs, pas de jeune fille qui n'oublie sa beauté, personne enfin qui revienne meilleur de cette terre des morts. Mais que vais-je dire à une malade ! pardon, pauvre amie. Je devrais vous égayer, vous distraire, vous chanter quelque douce chose, comme le *joyeux bouvreuil* ; mais je suis un oiseau qui s'abat partout, qui varie fort son ramage, suivant les lieux et les émotions. A vous, toute

légères variantes dans le VII[e] cahier de son *Journal* et on la trouve dans l'édition que nous avons donnée (pages 184-189). Après quelque hésitation, nous nous sommes décidé à la reproduire ici, pour ne pas rompre le fil d'une correspondance où elle tient une place essentielle.

bonne, à m'écouter avec bonté, à ne pas trouver trop étrange ce qui me partira du cœur, souvent peu en rapport avec vous. Malgré nos sympathies, nous avons des différences de nature et d'éducation qui me feraient craindre pour moi, pour notre amitié, si je ne pensais que Dieu l'a faite, qu'elle ne repose sur rien d'humain. Ne s'être jamais vu et s'aimer, n'est-ce pas presque céleste ? Aussi je vous aime d'une façon toute sainte, je me sens au cœur quelque chose qui devient tout tendresse et prières pour vous.

Que je voudrais vous voir heureuse ! Votre bonheur... qui le peut faire ? où le croyez-vous ? dites, que je vous aide à le trouver. Ce n'est que pour cela que je suis votre amie. Voyons, cherchons ; mais quelle recherche ! Avez-vous lu l'histoire de ce roi, désolé de la mort de sa femme, à qui un philosophe promit de la ressusciter, pourvu qu'on lui trouvât trois *heureux*, pour en graver le nom sur le tombeau de la reine. Jamais on ne put les trouver. Notre âme donc resterait morte, s'il lui fallait pour vivre un bonheur humain ; mais au contraire, il faut sortir de toute l'enceinte du monde, et chercher au delà, c'est-à-dire en Dieu, dans la vie chrétienne, ce que le monde ne possède pas. Il n'a pas de bonheur ; ceux qui l'ont le plus aimé le disent : il distrait, mais ne remplit pas le vide du cœur. *Oh ! le monde a de belles fêtes qui attirent ; mais, sois-en sûre, tu te sentiras seule et glacée au milieu de cette foule joyeuse.* Dans ces expressions si franches, dans cet aveu d'une amie du monde, je trouve tout un sermon. Quelle tristesse dans cet isolement, cette froideur, cette glace où le cœur se trouve au milieu même des plaisirs et de ceux

qui les partagent ! Cela seul me les ferait délaisser, si jamais je les rencontrais. Savez-vous, ma chère Marie, que vous me faites du bien par vos réflexions, que vous me faites voir le monde, que vos lettres sont des tableaux qui me détachent fort de toutes nos illusions, de tout ce qui ne vous rend pas heureuse ? Votre expérience m'instruit, et je bénis Dieu cent fois, de ma vie retirée et tranquille. Quel danger autrement ! Je me sens dans le cœur tout ce que je vois dans les autres ; le même levain est dans tous, mais il fermente ou ne fermente pas, suivant les circonstances et la volonté, car le vouloir est pour beaucoup, je pense, dans le développement du cœur : on lui aide à être bon ou mauvais, presque comme un enfant qu'on élève. Aussi n'est-ce pas sur les penchants, mais sur les œuvres, que nous serons jugés. Oh ! quand on y pense à ce jugement, il y a bien de quoi faire attention à sa vie, à son cœur, pour qu'il ne succombe pas. Et tant de dangers au dedans, au dehors ! mon Dieu, que cela fait craindre et fait prendre de précautions, et désirer presque de quitter le monde !

Ah ! mon âme craint tant de se souiller sur terre !
Ah ! comment conserver sa divine blancheur
Au milieu de la fange et parmi la poussière
Qui s'attache ici-bas à tout, même à la fleur.

Voilà pour vos oraisons jaculatoires ; je suis toute contente de vous en fournir, mais vous en pourriez faire de plus saintes. Je ne m'attendais pas que vous les fissiez si haut, en plein salon ; prenez garde à ma vanité, elle vous entend. Mais voilà une tristesse, un regret : je vois que mon paquet pour l'Ile

de France sera demeuré chez vous, et que mon pauvre cousin aura cru que j'oubliais. Je n'ai regret qu'à cela ; je me félicite, du reste, d'un hasard qui vous a ouvert cette lettre, et m'a valu votre amitié, car, de ce jour, vous m'avez aimée, dites-vous. Que ne le disiez-vous plus tôt ! Il a fallu pour cela bien des jours, d'événements, de choses, un enchaînement qui nous lie enfin. Mais quand nous verrons-nous ? Il ne dépendra pas de vous que ce ne soit bientôt, et je ne sais comment vous remercier de vos offres si gracieuses. Que je vous serais obligée ! mais je n'accepte pas encore, n'ayant pas pris époque pour mon voyage. Je n'irai à Paris que pour le mariage ou après, ce qui n'est pas fixé. On attend des papiers de Calcutta, qui décideront l'affaire tout de suite. Oh ! qu'il me tarde, qu'il me tarde de savoir si mon pauvre frère aura ou non une position sortable ! Je suis bien en peine sur son avenir, sur sa santé surtout. Cette chère santé, que de craintes ! le voilà encore malade ; il a eu trois accès, et sa toux et sa pâleur revenues ! J'ai su tout cela, non pas de lui ; c'est ce qui me met plus en peine de voir qu'il ne m'écrit pas. On nous dit qu'il se remet, que la fièvre le quitte ; mais j'ai peur qu'on nous trompe, et je viens vous prier de ne pas me tromper, d'avoir la complaisance d'envoyer chez lui, et de me dire franchement ce qui en est. Ce n'était que trop vrai, quand il vous fit dire que son médecin lui défendait de sortir. Je lui défendrais bien ce mauvais air de Paris, si j'étais là, et surtout de s'éviter toute émotion : c'est ce qui le tue. Qu'on lui évite tout ce qui porte au cœur ! Je remercie M. de Maistre de la visite qu'il a bien voulu lui faire, et vous de votre bienveillance, que vous lui

conserverez, j'espère, et pour lui et pour moi. Mais parlons de vous, de votre chère santé, qui m'intéresse ainsi que vous savez ; non, vous ne savez pas, ni tout le plaisir que m'ont fait ces mots : « Je suis mieux, beaucoup mieux. » Oh ! que ce mieux vous demeure, qu'il aille croissant, et qu'en vous voyant je vous trouve *guérie*, chère malade ; entendez-vous? *guérie* ! Travaillez bien à cela, suivez l'avis de votre médecin, ne vous occupez que de votre santé, et pour mon bonheur seulement cultivez un peu l'amitié qui console de bien des choses ; puis, Dieu aidant, nous verrons que tout ira mieux. N'oublions pas non plus la prière, remède de l'âme. Si mon livre est de votre goût, lisez-le, et votre *directeur* sera content. Chère Marie, quel nom me donnez-vous là ? Mais j'accepte tout de vous, et je bénis Dieu de pouvoir vous être utile de quelque façon que ce soit. Savez-vous que la fièvre vous inspire joliment, et que votre hymne aux souffrances m'a frappée ? Mais quel sujet ! n'en prenez pas de pareils, je vous prie ; que je ne vous voie pas crucifiée sur ce calvaire, sans espérance, où la douleur vous dit : « Tu m'appartiens et ne m'échapperas pas ; la fatalité t'a marquée au berceau... » Il est vrai, nous naissons tous comme voués au malheur, chacun souffre de quelque chose ; mais comme ce martyr, quand on est chrétien, on souffre, mais on voit les cieux ouverts... Oh ! la foi, la foi ! rien que cela ne console et ne fait comprendre la vie. Je vous parle à cœur ouvert, c'est que je vous aime.

Adieu, je vous rends un baiser aussi tendre que le vôtre. Avez-vous auprès de vous Valentine ? Dites-lui qu'une amie de sa maman l'embrasse et l'aime bien. J'aime les enfants.

A LA MÊME

Le 3 août [1838].

Vous m'avez été plus douce que vous-même. Rien n'est si vrai que cette phrase quand je la tourne vers vous, quand je sens le bonheur que vous me faites à présent, depuis deux jours que j'ai votre dernière lettre, lettre charmante, aimante, consolante, comme on n'en voit pas ; mon amie, quelle amie Dieu me donne en vous ! Oh ! comme je dois vous aimer, vous bien aimer ! Je le fais de toute mon âme comme un devoir, je veux dire un devoir céleste, doux et sacré. Je me consacre à votre bonheur, à tout celui que je puis vous faire ; je ne sais pas trop lequel, mais quand ce ne serait que d'écarter quelque nuage de votre ciel orageux !

Un mot, un rien, suffisent quelquefois pour rendre la sérénité ; le calme, mon amie, est un grand bien, je voudrais vous y voir, mais c'est difficile avec votre trempe morale et physique. L'une et l'autre vous jettent dans un état fiévreux presque permanent par leur réaction continue. Tantôt l'âme tue le corps, tantôt le corps fait souffrir l'âme. État, hélas ! de chacun de nous plus ou moins, mais qui, chez vous, d'une nature extrême, se change en grandes luttes, en combustion, et fait ce que vous appelez votre ciel orageux. Voilà ce qui vous rend souvent si malade, si souffrante de toute façon. Que je vous plains ! mais que j'espère un état meilleur. Tout l'annonce en vous ; je le vois de mille côtés, je le vois surtout dans la

bonne volonté de guérir. Les faits le prouvent ; courage et confiance, mon amie, l'obéissance au médecin porte bonheur ; Dieu vous aidera, vous soutiendra dans l'état favorable où vous a mise l'heureuse crise.

Voyez que de grâces reçues de Dieu ! Le lendemain de cette nuit, je voyais une malade que j'aime comme vous à la table sainte. Et je l'y voyais comme par miracle, tant ses maux l'avaient perclue, désolée, éloignée de tout rapport extérieur avec Dieu. Comme Dieu est la vie de l'âme ! Je la voyais languir et dépérir, tandis qu'à présent on la voit vivante et forte. Je ne puis exprimer la joie que j'en ressens. Il est si doux, si consolant de voir ceux qu'on aime dans la voie du ciel ! Mon Dieu, quelle grâce ! Et si tous ceux à qui je pense en ce moment y étaient, dans cette bienheureuse voie ! Ils y viendront peut-être ; Dieu est si bon, il voit avec tant de peine des créatures faites pour le ciel se perdre, qu'il met tout en œuvre pour les ramener ; il les prend par tous les moyens, même par leurs passions, quand il n'y a plus de vertu. Cela se voit dans la conversion des saints, et rien ne fait tant aimer Dieu que ces traits de miséricorde. Aussi il me semble que je l'aime mieux depuis le changement de notre amie, qui au reste n'était pas une âme perdue, tant s'en faut ; égarée seulement, séduite, emportée par un tourbillon du monde. De tous ces plaisirs passés, elle me dit à présent que *l'amitié lui suffit*, mots tout de lettres d'or pour moi, tant ils me sont précieux pour son bonheur. Puis elle ajoute que « les consolations de la prière, les larmes devant Dieu lui sont refusées ». Pauvre amie, qui ne sait pas que pleurer ce n'est pas aimer ; Dieu regarde

plutôt ce qui sort du cœur que ce qui sort de la paupière.

Je vous ai quittée un moment, mais la charmante interruption ! Une lettre de la charmante Indienne [1], avec une magnifique nappe d'autel et un tableau de la Vierge pour notre église d'Andillac. Je vous dis cela toute joyeuse, parce que j'aime Caroline, tout ce qui me vient d'elle, et que vous verrez par là qu'elle va être ma sœur. Oui, elle le sera malgré revers et fortune, parce que c'est un ange de vertu et de bonté, qu'elle rendra Maurice heureux. La Providence a été trop visible en ceci pour ne lui pas fier leur avenir. Ils ne seront pas riches, mais nous avons bien su nous passer de fortune, et nous sommes, je vous le certifie, heureux d'un bonheur d'union, de tendresse de famille. Maurice sera comme sa vieille race : il mettra sa confiance en Dieu et son bonheur autre part que sur la fortune. Cependant je vous avoue que ce revers nous a fait beaucoup de peine d'abord, craignant qu'il n'y eût pas de quoi se mettre au-dessus du besoin ; mais, tout expliqué, il résulte qu'on vit dans cette famille d'une manière honorable. Le mariage est donc consenti et va se faire bientôt.

Voilà bien des détails pour répondre, mon amie, à votre tendre intérêt. Ce chère frère me donne bien des sollicitudes, mais aussi beaucoup d'affection de son côté, ce qui paye au centuple. Il me veut à son mariage ; je veux y être et je ne puis partir, m'en aller d'ici, laisser ma sœur, mon père, pour longtemps. Cela attriste, attriste, et me fait dire non. On

1. Mlle de Gervain, fiancée de Maurice de Guérin. Cf. le *Journal*, page 233.

convient qu'il faut que j'y aille, mais je ne sais qui pourra m'arracher d'ici. Si c'était Maurice qui vînt me prendre, j'aurais moins de peine à partir ; alors aussi je pourrais vous voir, faire halte en passant aux Coques, vous embrasser, vous connaître, et ce serait un bonheur pour moi aussi. Vous, ne vous le faites pas trop beau : n'attendez-vous à voir qu'une pâle et frêle fille, peu faite au monde, plus réfléchie que causeuse, toute retirée en son cœur. C'est par là que je vous aime, que je pense à vous, que je tiens à vous ; d'où vient enfin ce qui me fait aimer de vous.

Le petit envoi va me faire un plaisir extrême. Que les imprimeurs sont lents ! Ils ne savent pas ce que c'est que l'attente d'une femme et de musiciens. Ces musiciens sont sans doute fort empressés de vos chants pieux. Oh ! chantez, chantez pour l'Église, chantez pour Dieu comme un céleste oiseau. Il vous en reviendra des grâces, de divines émotions qui surmonteront vos tristesses. L'âme s'unit au sujet qui l'occupe, de sorte qu'elle se perd en lui ; se perdre en Dieu, quel bonheur ! C'est où mène, où doit mener la musique religieuse. Que l'amour-propre souffle ensuite quelque bulle de son savon là-dessus, laissons-le ; ce n'est pas pour la vanité qu'on travaille, qu'on se mêle à la régénération de la musique religieuse. Il vient de la gloire, sans doute, de voir son nom dans les journaux, d'entendre les églises retentir de ses sons, mais bien petite gloire humaine et bien grande gloire céleste. Choisissons le mieux, comme Henri IV.

Adieu ; tout vous prouve que je suis à vous de tout mon cœur. Un baiser, et deux à Valentine. Mes souvenirs à Mlle de Rivières. Oui, parlez-moi de Valen-

tine et de sa sœur jumelle ; ces deux enfants qui doivent faire votre bonheur, votre bonheur de mère.

Répondez-moi bientôt. Il est possible que je sois partie dans quinze jours ou trois semaines, si je pars avec des voyageurs du pays. Je ne sais rien de positif. Maurice m'écrit et ne me dit pas qu'il doive venir me prendre.

Adiousias. Adieu dans mon patois. M. de Chateaubriand a passé par ici allant voir notre belle cathédrale d'Albi. Que j'aurais voulu voir le grand génie dans la grande église !

A LA MÊME

Montels, 30 août 1838.

C'est dans un vieux château, dans les montagnes, au milieu des ormes et des marronniers, que je date d'abord ma lettre, car je la finirai demain dans un autre manoir encore, à Rayssac, chez mon amie Louise de Bayne. Je suis ici à relais seulement depuis quelques jours avec de bonnes cousines [1]. Maintenant, toute reposée, je vais sauter au cou de mon amie. Savez-vous, autre amie bien amie, pourquoi ce voyage, ce départ de mon désert ? C'est que je veux venir vous voir, et qu'avant de me mettre en route, j'ai voulu faire un pèlerinage de cœur, une visite à Notre-Dame des montagnes, à ma chère et bien aimable Louise. La pauvre enfant, c'était bien

1. Les dames de Thézac. Cf. *Journal*, p. 237.

juste de la voir, depuis deux ans qu'elle me réclame, qu'elle me dit si tendrement : « Venez, je vous aime ; je suis triste, orpheline, venez me voir pleurer. » Elle a perdu son père depuis peu, son père qu'elle aimait tant ! Tout cela fait que je suis partie du Cayla, et que votre lettre, très chère, m'est arrivée sur mon chemin comme tombée du ciel. Oh ! bien du ciel pour le bonheur qui m'en vient, que j'ai au cœur et que j'emporte avec moi. Vous me suivrez pendant toute ma route, et s'il était possible d'écrire en selle je vous écrirais, chevauchant, de bien tendres choses. Ne pouvant mieux, je vous trace ici sur un vieux secrétaire je ne sais quoi qui voudra dire amitiés, tendresses, remerciements à être entendus des Coques, tant grands et hauts ils me sortent du cœur.

Oh ! si ma plume voulait écrire ! Mais toujours quelque chose manque en voyage ; j'ai laissé mon encrier dans ma chambrette ; je ne trouve ici que mon cœur pour seule ressource. Avec cela, on aime bien, mais on ne le fait pas voir, et l'on veut être vu et entendu d'une amie. Divine chose que d'écrire, que de se pouvoir parler de loin ! bonheur qui va me quitter, car je griffonne à vous faire perdre yeux et patience, cette *pazienza* amicale que j'ai tant d'intérêt à conserver.

Aussi jugez si je n'irai pas à Paris ! Je vous dois trop ce voyage pour ne pas le faire ; je le ferai quand je n'aurais pas d'autres raisons de cœur. Et j'en ai, le cher Maurice qui me veut, la chère sœur qui m'appelle, et les motifs de convenances que vous m'avez exposés, tout cela me pousse, me mène, me porte à Paris, à Paris, si loin du Cayla ! Ne pensons pas aux distances, aux départs, à ceux qu'on quitte : on ne

partirait jamais. Vous ne sauriez croire combien j'ai besoin d'être affermie dans cette pensée de départ. Le peu d'habitude de nous quitter fait que nous ne savons pas le faire. Mais quand l'arbre ne veut pas céder, on l'arrache ; ainsi de mon pauvre cœur, qui ne céderait pas si je l'écoutais.

Mais Dieu le veut ; à cette pensée je prends mon bourdon et je pars. Pèlerine de l'amitié, je viendrai tout d'abord frapper à votre porte. Oh ! le bonheur ! le doux accueil ! Je vous vois me sourire, je vous sens m'embrasser, et votre famille aussi me verra avec bienveillance. Je suis bien heureuse et je me dis : D'où me vient ce bonheur ? Je ne le puis comprendre ; c'est une chose de Providence. Dieu soit béni et vous bénisse, bonne, aimable, excellente amie !

Ne croyez pas que Louise m'empêche de vous aimer, oh ! que non : il est plus d'une demeure dans le cœur. Je compare le mien à un rayon d'abeilles, tout petites logettes pleines de miel. Le miel, c'est vous, c'est Louise, douces amies que Dieu m'a fait trouver dans mon chemin de la vie. Vous dites que je suis poète ; je ne sais trop ce que c'est ni ce que j'ai dans moi, mais je m'y sens ce je ne sais quoi pour vous qui ferait des pages d'écriture, des paroles, des tendresses, des baisers sur votre joue, des prières devant Dieu.

Adieu, pour le moment ; demain matin, l'*aurore aux pieds de rose* me retrouvera avec vous.

Ce soir, je vous aime bien, ma belle matineuse.

A Rayssac. — M'y voilà sur les montagnes aux croupes de chameau, au front hérissé de forêts et de

rochers, nature agreste et sauvage que j'aime. Partout où l'œil s'étonne, où l'âme admire, on s'y plaît. Je ne serai pourtant pas ici pour longtemps, huit ou dix jours au plus, malgré le *demeurez encore* de Louise. La bonne amie! Que vous l'aimeriez si vous pouviez la connaître, entendre sa conversation si piquante et si spirituelle ; voir son cœur si tendre, si aimant, si dévoué! C'est vous par bien des endroits ; par le caractère ardent et élevé, par la *faculté des souffrances*, par je ne sais quels rapports qui font que je vous aime en elle et que je l'aime en vous. Aux Coques, je vous conterai cette amitié de Rayssac.

Mais, je vous en prie, remettez-vous, tête et cœur ; ne *brunissez* pas davantage, que je vous trouve belle de santé, vermeille comme l'aurore, non pour me plaire davantage, mais pour me faire plus de bonheur. Vous trouver malade serait un chagrin pour votre amie. Vous m'amusez fort avec votre *fée Carabosse* et rassurez l'amour-propre de ma figure, qui vous plaira donc, comment qu'elle soit. Charmante assurance pour ma pâleur, ce qui du reste ne m'a jamais tourmentée. Quelle que soit la forme, l'image de Dieu est là-dessous, et nous avons tous une beauté divine, la seule qui ne passe pas, la seule qu'on doive aimer, la seule qu'on doive conserver pure, fraîche pour Dieu qui nous aime. Adieu ; je suis sûre de votre tendresse, comptez également sur la mienne, ce *dire* commun est et sera le mien à jamais. Voilà Louise, je quitte l'amie pour l'amie.

Un mot à vous après des courses, des confidences, des complaintes sur une chute de cheval. C'est mon amie et moi qui avons chuté, et un poète qui nous chante : accidents bien communs, mais pas toujours

si heureux, si c'est bonheur d'être chanté. Il y a ici bonne et spirituelle compagnie qui donne du charme à tout ce qui se passe ; chacun donne ses idées, son esprit. Pour ce soir, on propose une visite à des ruines et à une église cachée dans un vallon [1]. C'est dommage que je ne sache pas dessiner et recueillir tant de vues pittoresques des montagnes, que je vous ferais voir. Je me figure vos Coques différentes, toutes gentilles au lieu d'aspérités. A chaque lieu son charme, chaque ciel ses étoiles : admirable variété qui en fait admirer l'auteur.

Je vais demander à Maurice ce qu'il désire pour le voyage. Le mariage n'est retardé que pour attendre mon frère aîné qui ne peut pas quitter le Cayla plus tôt ; encore je ne sais s'il pourra partir. Notre future sœur nous a fait de jolis cadeaux, à l'église, à nous, et tout cela avec une bonté touchante. Je serai heureuse le jour où elle sera ma sœur tout de bon. Vous allez me trouver bien bavarde aujourd'hui. C'est le défaut des femmes et des amies. Aussi je serai pardonnée, et vous embrasse en tout cas. Mes caresses à vos enfants.

1. La petite église de Saint-Jean de Jannes. Cf. le *Journal*, page 239.

A M. DE GUÉRIN

AU CHATEAU DU CAYLA.

Paris, le 8 octobre [1838].

Oh ! comme j'ai bien dormi dans le joli petit lit rose à côté de Caroline ! Cher papa, je voulais vous écrire avant de dormir, mais on n'a pas voulu, puis la poste ne partait d'ailleurs que ce matin et vous n'auriez pas eu plus tôt de mes nouvelles. Il me tardait tant de vous en donner que je vous aurais écrit à chaque relais s'il eût été possible. Je pensais : « Papa est en peine. Mimi, Euphrasie [1], Éran, pensent à la voyageuse. » Comme je m'occupais de vous tous ! Vous me suiviez pendant toute la route. Enfin, me voici hors de la poussière, des diligences, des ennuis du voyage et accueillie, aimée, traitée de façon à compenser mille fois ce que j'ai eu de fatigues pendant ces quatre grands jours. Je voudrais tout dire, mais tant de choses, tant de choses, cher papa, quand on s'en va, quand on vous quitte, quand on roule vers Paris, quand on s'y voit, quand on y tombe dans une douzaine de bras ! Ah ! que n'étiez-vous là, sur la place Notre-Dame des Victoires, au moment où, m'en allant dans un fiacre avec Charles, j'ai vu Maurice et Caro et tante m'appelant, courant à moi, m'embrassant tous, l'un par une portière, l'autre par l'autre. O bonheur !

1. Mlle Euphrasie Mathieu, cousine de Mlle de Guérin, qui était alors au Cayla.

Jamais plus douce entrée dans Paris. Nous avons couru vite rue du Cherche-Midi, causant, riant, disant je ne sais quoi avec Maurice et Caro et tante. Cent mille choses et questions du Cayla. « Comment va papa? sa jambe? Est-il frais comme l'an dernier? » Ce pauvre Maurice, il pleurait en me parlant, en me voyant, en me demandant tout cela. Et Mimi, et Éran, tous, tous, on vous aime, on a demandé de vos nouvelles. En descendant j'ai remis vos lettres; puis le déjeuner dont j'avais besoin. A moitié déjeuner, voilà Auguste un peu surpris de me voir si tôt arrivée, et tout plein d'amitiés pour moi et vous tous. Sa femme va très bien, les enfants à peine remis d'une fluxion de poitrine qui a suivi la coqueluche. Ce bon Auguste venait pour demander en grâce à ces dames de me laisser toute cette semaine chez Félicité. Je n'ai pu refuser, d'autant qu'ensuite viendra la naissance et que je ne pourrai plus alors voir Félicité librement. Je suis bien aise de me trouver avec elle pendant quelques jours...

Je croyais arriver moulue, et me voilà comme sortant d'une boîte à coton. Nous avions pourtant de la poussière à étouffer dans cette ennuyeuse Sologne qui dure trente lieues, et un bruit de tonnerre sur la route d'Orléans à Paris toute pavée. Impossible de dormir de cette nuit; les autres, j'avais sommeillé et même dormi quelques heures. Celle-ci tout entière, et quelle différence du sommeil du lit rose au sommeil de la diligence! On est ballotté, saccadé, emporté, et encore tant mieux quand on va vite. Quelle mort dans les sables de la Sologne où l'on ne va qu'à pas de tortue! Par bonheur encore il n'a pas plu. Alors il faut parfois que les voyageurs poussent les roues.

Après le déjeuner, j'ai pu encore aller à la messe à Saint-Sulpice et ensuite aux Tuileries, que nous avons visitées en l'absence du roi. Oh! que c'est beau, que c'est royal ! Le trône est splendide ; j'y voyais en esprit Louis XIV et Napoléon. Nous étions beaucoup de visiteurs, des Anglais, des Frères des écoles chrétiennes. Un ami de Maurice lui avait fait obtenir des billets d'entrée précisément pour hier, et comme je n'ai pas souvent l'occasion de voir des palais, j'ai suivi avec plaisir nos dames.

Adieu, cher papa ; je ne vous dis aujourd'hui que ces deux mots d'arrivée... Maurice vous embrasse tous comme il m'a embrassée hier, tante et Caro de même. Ceci pour Mimi et Éran. J'ajoute cent mille tendresses à Euphrasie de ma part et de celle de Maurice, qui est enchanté de la savoir au Cayla. Tout plein de choses au presbytère, et en particulier à la faiseuse de *gimblettes* [1], qui ont été trouvées aussi bonnes que bien reçues. Cette attention a fait grand plaisir à ces dames. Elles m'ont demandé si Augustine était espiègle et grandie. J'ai répondu oui et non, oui pour la taille, s'entend, mais non depuis la première communion ; il n'y a plus que sagesse.

M. Augier est là qui me souhaite le bonjour. Nous sommes déjà en connaissance. C'est un bon jeune homme de mine et de fait. M. d'Aurevilly vient ce soir. Il me faut de force vous quitter, cher papa. Portez-vous bien, soignez-vous, ne soyez pas en peine sur l'absente qui ne souffre de rien que de ne pas vous voir, de penser que deux cents lieues nous

1. Gâteaux secs en forme de couronne, qu[illegible] fait particulièrement à Albi.

séparent. Oh ! deux cents lieues ! mais ma pensée les fait vite et retourne à chaque minute au Cayla. Nous sommes dans un quartier si paisible que je me crois à la campagne, et que j'ai dormi sans me réveiller du tout qu'à six heures ce matin. Dites à Jeanne-Marie et à Miou qu'on m'a demandé de leurs nouvelles. Mes compliments à toute la maison et à ceux et celles qui demanderont de nos nouvelles.

A Mme LA BARONNE DE MAISTRE

Paris, 23 et 24 octobre [1838].

Oui, sans doute, mon amie, j'ai toujours, dans mes *fêtes*, *le loisir* de penser à vous, mais pas celui d'écrire quand je veux. C'est ce qui vous expliquera mon retard, mon silence même, je ne sais quoi qui m'aura bien mal servie auprès de vous. Mais non, vous êtes trop bonne, aimable amie, pour vous arrêter à des jugements téméraires. Voici ce que c'est. J'ai d'abord reçu vos deux lettres, la première chez ma cousine du *baptême*, dans des jours de course, de continuelles sorties. Je ne m'asseyais guère qu'à table ; impossible d'écrire, à moins d'écrire en courant. A peine en repos chez notre chère Indienne, un curé des environs de Paris engage ces dames à passer chez lui un dimanche promis depuis longtemps, et j'avais reçu votre dernière lettre, et, dans la matinée, plaisirs et regrets : car il me fallait

renoncer à votre *Salve*[1]. Ce n'est pas que nous ayons manqué de musique aux vêpres de Bagnolet, orgue et basses et chantres allaient grand train; mais votre *Salve*, votre musique que j'aurais pu entendre, me revenait toujours au cœur. Je me trouvais à Saint-Eustache d'esprit et de désir. Vraiment cette course à la campagne m'aurait bien fait plus de plaisir un autre jour que je n'aurais pas eu d'autre plaisir en pensée. L'un gâte l'autre.

Bel endroit au demeurant, belle église, bon curé, bien dîné, charmant jardin tout plein de fleurs et de verdure encore, et un temps, un ciel doux, brillant, riant comme celui du Midi. Quand je levais les yeux je me croyais au Cayla. Ce bel air nous a fait du bien à tous, à Maurice qui a besoin de tant de soins pour sa poitrine. Vous me parlez de son rhume, ce rhume identifié avec lui qui m'a fait tant de peine en le revoyant à Paris. Mais à présent, je me calme, je n'entends presque plus de toux; je vois que ce n'était qu'une irritation passagère, renouvelée par des imprudences, des soirées. S'il veut se bien porter, il doit se faire ermite, dire adieu au monde, ce méchant monde qui le tuerait. N'est-ce pas que j'ai raison, mon amie ?

J'aime fort à être approuvée de vous, mais je n'ai pas à me plaindre, après tout, de preuves d'assentiment. Nous nous entendrons toujours, j'espère, de près, de loin, surtout de près nous allons nous entendre ! Ah ! quel bonheur ! L'envie m'en vient plus d'une fois, et tout ce que vous me dites d'aimable

1. Salut exécuté à Saint-Eustache, première œuvre de Mme de Maistre exécutée en public.

à ce sujet me ferait prendre des ailes pour arriver plus tôt. Mais enfin nous arriverons. Mon frère aîné, que nous attendons pour la noce, pourra bien en s'en retournant m'accompagner chez vous. Il ne dira pas non, je suis sûre. Mais le mariage est retardé à la mi-novembre ; ce qui nous mènera un peu plus loin, sous plus d'un rapport. Les choses vont si lentement dans ce grand Paris ! jamais prêts à rien ; les papiers ont fait force difficultés. Mais les vôtres, les vôtres, allions-nous les oublier ? Ne faut-il pas vous dire que votre graveur n'a rien fait parce que M. Dietsch ne lui a rien remis ? Cela me paraît étrange, d'après ce que vous me dites. Vous avez fait vos conventions, et ces messieurs les imprimeurs n'ont pas l'air de savoir de quoi on leur parle. Seulement ils assurent se mettre à l'œuvre dès que la chose leur sera remise. Si nous avions l'adresse de ce M. Dietsch, nous aurions eu une explication avec lui. Je suis bien fâchée pour vous et pour Nevers de ce malencontre. Par bonheur, il y a du temps d'ici à la Sainte-Cécile, et en m'écrivant tout de suite, nous pourrons réclamer votre musique ; ce sera une distraction d'artiste, mais celle-ci est un peu forte.

J'ai déjà vu bien des églises, anciennes et nouvelles. Je suis pour les vieilles. Notre-Dame, Saint-Eustache, Saint-Roch, d'autres dont j'ai oublié le nom me plaisent mieux que la Madeleine avec ses formes païennes, église sans clocher, sans confessionnaux, expression d'un siècle sans foi ; et Notre-Dame de Lorette, coquette comme un boudoir. J'aime les églises qui font penser à Dieu, dont *les voûtes élevées portent au recueillement,* où l'on ne voit ni entend le monde. Je me trouve à mes goûts à l'Ab-

baye-aux-Bois, simple et petite église me rappelant presque celle d'Andillac. C'est notre paroisse, c'est pourquoi je l'ai choisie, et puis j'y ai rencontré un prêtre comme il me faut, doux, pieux, éclairé, disciple de M. Dupanloup[1]. J'aurais bien voulu m'adresser à lui-même ; mais on m'a dit qu'il est loin, et il me faut tout à portée, car je suis ici comme un oiseau sortant de cage, n'osant mettre le pied dehors ; je me perdrais cent fois dans mon quartier si je n'avais toujours quelqu'un. J'ai pourtant joliment couru et traversé Paris en tous sens : une ascension d'abord à Notre-Dame sur les tours, où l'œil s'étend sur l'immense ville et vous en donne le plan. De là on m'a menée aux Invalides, au Louvre, au bois de Boulogne. Le dôme des Invalides, Notre-Dame et les galeries de peinture m'ont le plus vivement frappée. Vous me demandez mes impressions dans Paris. On admire, mais rien n'étonne. A chaque pas, l'œil et l'esprit sont arrêtés ; mais dans ma campagne je m'arrêtais aussi sur les fleurs, sur des brins d'herbe, sur d'innombrables petites bêtes. A [illegible] succédant aux merveilles ; ici, celles des hommes, là celles de Dieu. Oh ! celles-ci sont bien belles, et ne passeront pas. Les yeux peuvent voir toutes les [illegible] galeries, les [illegible] auront toujours leur demeure [illegible] ces réflexions, je vous quitte pour aller [illegible] [illegible]. Je ne veux pas oublier que Maurice met à vos pieds tous ses hommages ; moi, je me jette à votre cou, vous chargeant de mes respects pour le reste de votre famille. On m'a demandé des nouvelles de Monsieur votre frère ; voudriez-vous me dire s'il

1. M. l'abbé Legrand.

est et si vous espérez bientôt le revoir. J'irai dimanche à Saint-Eustache. Comment vous portez-vous ? On peut vous dire cela comme un bonjour, avec la différence que ce n'est pas une formule de civilité seulement.

A Mlle LOUISE DE BAYNE

Paris, le jour de la Toussaint [1838].

Louise, ma chère amie, ne m'entendez-vous pas du milieu de Paris vous appeler, vous dire : « Écrivez-moi ? » J'attends de vos nouvelles, je pense à vous tous les jours, je me demande pourquoi je ne sais rien de vous, et plus d'un mois se passe en silence. Cela me fait de la peine ; ne savez-vous pas que j'ai le cœur soucieux à Paris comme au Cayla ? Je n'y tiens plus, et quoiqu'il soit la Toussaint, je commence à vous écrire et vous écrirai tout le temps d'ici aux vêpres.

Mais avant tout, mais entre tout, mais surtout je veux savoir, mon amie, pourquoi mon amie ne m'écrit pas. Voyons, êtes-vous malade, prise de migraine, ou de maux de dents, ou de quelque torpeur digitale ? Je laisse le cœur de côté, le bon petit cœur de Louise, incapable d'être mort et froid tout à coup. Je ne l'accuse pas, je ne lui en veux pas. Seulement je lui demande pourquoi ne pas me dire mot ? Moi qui me faisais une fête de vos lettres, qui la promettais à d'autres, car je parle de vous ici, je dis à

ma sœur de l'Inde que mon amie des montagnes est bien aimante et bien aimée. L'on me répond : « Quand aurons-nous de ses lettres ? » Mon amie, écrivez-moi donc, vos lettres me sont nécessaires, me manquent dans Paris où j'ai tant de choses. Rien ne remplace les vieilles habitudes du cœur ; depuis huit ans notre amitié a fait coutume, il nous faut nos souvenirs, nos causeries, nos lettres tous les jours, ce sont nos tasses de café, café *spirituel*. Vous souvenez-vous d'avoir ri de ce mot dans un des grands corridors où je le dis en passant, parlant de je ne sais quoi maintenant ? Je suis charmée de le retrouver en mémoire à propos de vous, très chère, et de vos très chères lettres que je savoure en espérance. Ne m'en sevrez pas, je vous prie ; souvenez-vous de mon adresse, rue Cherche-Midi, 36.

Tout me fait espérer que Maurice sera heureux avec la charmante petite femme que Dieu lui a amenée de si loin. Ceci est une affaire de Providence, nous disait un de nos amis, et on ne peut le voir autrement. Je n'aime pas trop de voir ces choses d'un œil humain qui s'arrête toujours en bas. Je vais vous quitter au premier coup de cloche de l'Abbaye-aux-Bois, mon église. C'est là qu'est *ma chapelle*, où je vais tous les jours à la messe et à vêpres à présent. Nous aurons un sermon et de la musique, de la musique d'église que j'aime tant. C'est une de mes jouissances de Paris et qu'on peut se donner souvent. Tous les offices se font avec solennité. Demain, l'abbé Deguerry va nous prêcher sur les morts. J'irai l'entendre, et voyons de quelle façon nouvelle il traitera ce vieux sujet. Ma mémoire voudrait bien en garder quelque chose pour vous ; je voudrais, bonne

amie, vous faire entendre ce que j'entends, vous faire voir ce que je vois, et partager tout mon Paris avec vous.

Ce que je vous envoie n'est pas grand'chose ; il faudrait écrire à mesure ce qui se passe au dehors et au dedans de moi pour vous faire connaître ma vie ; ce serait charmant à écrire pour vous ; mais le temps me manque, ce temps qui passe au vol d'oiseau et nous emporte à son aile. Le matin à l'église, le déjeuner, un peu d'ouvrage ; l'après-midi quelques courses, le dîner à cinq heures, un peu de causerie, le piano qu'on écoute, plus de jour ; neuf heures, dix heures vous surprennent sans qu'on ait vu le jour s'en aller. Nous nous couchons à dix heures comme dans la bonne province ; en cela et bien d'autres choses je retrouve les habitudes de ma vie, ce qui fait que je suis à Paris comme n'y étant pas. Adieu, la cloche sonne.

A 7 heures. Me voici la plume en main, le feu à côté, du monde qui lit, le piano qui chante, Pitt (notre *Criquet*) qui se touche et votre souvenir parmi tant de choses dans ce salon de Paris ; mais que vous dire d'aimable à présent ? Je n'en sais trop rien, c'est toujours et en tout lieu la chose la plus rare.

Parlons du sermon, si vous voulez, qui n'était pas une rareté non plus ; je l'ai trouvé long, d'autant plus long que je craignais de faire retarder, pour en voir la fin, l'heure du dîner chez nos dames. Ces offices sont d'une longueur éternelle, de trois heures jusqu'à six ou cinq et demie. Ce serait bon si j'étais seule, mais je crains de déranger ces dames, et cela m'ôte le plaisir d'être à l'église. A présent, si j'étais

libre comme à Rayssac, j'irais à l'office des morts, qu'on fait avec pompe et qui doit être beau la nuit.

Il paraît bien que j'ai daté d'une fête, car je ne parle qu'église. J'ajouterai mon feuilleton et vous dirai que, depuis ma dernière lettre, il m'est venu une filleule qu'on veut appeler Berthe-Marie. Vous savez bien que Mme Raynaud devait me faire marraine. Le baptême ne se fera que dimanche. Que n'êtes-vous plus près ! je vous enverrais des bonbons. J'aime à vous partager mes douceurs. Vous souvenez-vous du papillon ? Oh ! je n'oublierai pas l'époque où je vous l'envoyai. C'était un jour d'automne où vous m'occupiez beaucoup ; mais de quoi vais-je me souvenir ! Vous ne le reçûtes peut-être pas ou vous l'avez oublié. Un papillon passe si vite, un papillon de sucre surtout.

Ceci n'est pas à propos, mais je prends mes souvenirs quand ils viennent et je ne veux pas manquer de vous dire le plaisir, le doux plaisir que vous m'avez fait hier au musée espagnol de peinture, où je vous ai retrouvée. C'était vous, Louise : une tête vive, un visage ovale, un air malin, vos yeux qui me regardaient, vos joues que j'allais baiser sans une barre en travers. J'ai été frappée de la ressemblance et si charmée que j'ai repassé exprès pour revoir ma chère Espagnole. Décidément, vous avez quelque chose d'espagnol, puisque je vous trouve dans sainte Thérèse et dans cette autre femme, je ne sais laquelle. Elle est de belle et noble mise.

Ce musée m'a fort amusée, ou plutôt intéressée, car on ne s'amuse pas devant les belles choses, parmi des moines admirables, des figures les plus ascétiques, qui composent ce musée de peinture. Et

que dirons-nous des momies, de ces mille dieux égyptiens à formes bizarres, grotesques, chats et crocodiles, tout ce paradis d'idolâtrie qui ne donne nulle envie d'y entrer ? J'ai longtemps regardé de la toile de quatre ou cinq mille ans de date, de la mousseline et un tout petit peloton de fil, le tout encadré sous verre. Que de siècles là-dessus ! Je ne finirais pas si j'étais plus savante et pouvais vous décrire mille et mille curiosités et choses antiques, vases étrusques d'une forme, d'une peinture charmantes. On dirait que c'est fait d'hier. Les anciens avaient le secret des œuvres éternelles.

Voilà ma vie, de voir, d'admirer, de rentrer ensuite en moi et d'y chercher ceux que j'aime pour leur dire ce que j'ai vu, ce que je sens. Si je pouvais, je vous écrirais toujours, ce qui signifie bien souvent. Qui sait ce que je vous gribouillerais ? qui sait ce que je gribouille ? Songez que je vous écris parmi des musiciens, sous l'œil de Maurice, qui rit de mon *Journal*, et ajoute pour l'embellir le souvenir de ses hommages pour toutes les dames de Rayssac. C'est lui qui m'a fait remarquer le tableau qu'il avait remarqué le premier. Il sait ce qui peut me faire plaisir, et m'y mène.

Nous sortons toujours ensemble dès qu'il fait beau, tantôt aux Tuileries, tantôt au Luxembourg ; mais je vais de préférence aux Tuileries, où l'on voit tant de jolies choses, des sculptures, des fleurs, des enfants qui jouent et des cygnes dans un bassin ; et cela, dominé par le château des rois et illuminé par le soleil couchant, est d'un bel effet vers le soir. Je commence à me connaître un peu aux rues, aux jardins ; je regarde comme un triomphe de savoir aller

toute seule à l'Abbaye-aux-Bois; ce qui est bien commode pour la messe de la semaine, où je vais à présent sans prendre personne, ce qui me gênait. On peut, comme à Albi et Gaillac, sortir et sans risques. On m'avait effrayée sur les dangers de Paris. Il n'y en a que pour les imprudents ou les fous. Personne ne dit rien à qui suit tout droit son chemin. Le soir, c'est différent ; pour tout au monde je ne sortirais seule, surtout sur les boulevards, où l'on dit que le diable mène ses gens. Nous y passons quelquefois le soir en revenant de chez Mme Raynaud. Rien ne m'a frappée, que l'éclairage au gaz des cafés, des rues qui vous font des enfilades de feux bien beaux à l'œil ; mais j'ai piqué un Parisien en disant que nos vers luisants produisaient un aussi bel effet dans les haies. « Vous dites là, Mademoiselle, une impertinence à Paris. » Cela nous a fait rire, car on rit de rien quelquefois. Il me reste à voir le concert. J'y puis aller, et j'irai ; je veux savoir ce que c'est que la musique et vous le dirai.

Nous sommes allés en corps, toute la maison indienne, voir la sœur d'Yversen, qui est charmée de notre fiancée. « C'est que je vous aime déjà beaucoup, Mademoiselle ; » et notre Caroline toute contente de cette déclaration religieuse. Nous espérons que la bonne sœur voudra bien assister à la messe de mariage. Il est fixé au 15. Nous attendons Érembert. Ce n'est pas très sûr, mais probable. Voilà le cher papa et Marie bien seuls. Vous devriez leur écrire ; écrivez-leur, c'est œuvre de charité et d'amitié. Je vais vous dire bonsoir en vous assurant que je vous aime et que je n'oublie ni la comtesse, ni Léontine, ni votre sœur Marie, ni aucun habitant

des montagnes. Dites-le à M. Charles et même à M. le curé. Marionette et Marie la nonnette me reviennent aussi en souvenir.

Cette lettre est de vieille date ; je ne veux l'achever qu'après la noce, pour vous donner des détails. J'ai reçu la vôtre que j'ai tant attendue et pris tant de plaisir à lire sur un banc dans le jardin des Tuileries. C'était Rayssac à Paris, Louise avec moi

---

A M. DE GUÉRIN

AU CAYLA

Le 7 novembre [1838].

Je veux vous écrire tous les jours jusqu'à ce que j'aie de vos lettres et vous faire voir que je ne vous oublie pas, chers habitants du Cayla. Le *tourbillon de Paris* ne m'emportera pas encore. Ce mot de papa m'a fait rire et fait voir qu'il ne me connaît pas encore. Je suis bien sûre que toi, Mimin, tu n'as pas eu cette idée. Je vous l'ai dit, je mène ici la vie du Cayla et encore mieux, n'ayant nul casse-tête, l'église à portée et liberté entière. Nous sommes tous dans les affaires spirituelles en ce moment, ces dames de leur côté, moi du mien. Maurice est consigné au dimanche, seul jour libre de M. Buquet. Tout va bien de ce côté ; Caroline est édifiante, de peu s'en faut qu'elle ne soit sur les traces de Mimin. En ceci encore, j'admire la Providence qui fait de ce mariage une occasion de salut.

Il fait beau aujourd'hui, de ces beaux jours rares à Paris, où le ciel est presque toujours terne et bas.

Cela m'a frappée d'abord ; à présent, j'y suis faite comme au reste de ce que je vois. Je me suis faite aussi aux voitures, et n'ai plus peur d'être écrasée, pas plus que de la charrette de Gilles. Nous irons voir par ce soleil Mme de Lamarlière, Auguste et je ne sais qui ; quand on est en train, on ne manque pas de but de visites. En allant voir les cousins, chez M. Laville, Érembert et Maurice ont rencontré M. de Lastic, qui est en famille à Paris. C'est étonnant les connaissances qu'on rencontre dans ce grand monde où l'on se croit inconnu.

Il vient ici des Indiens, toujours des Indiens. Un des amis de Maurice, M. Le Fèvre, est venu passer la soirée. C'est un gentil petit jeune homme à l'air doux et fin. Il m'a demandé quand est ce que j'allais voir ma bonne amie de Maistre ; c'est que lui est un ami de M. Adrien qui, au reste, se promène dans les glaces de la Norwége. Il ne pourra pas être à la noce. Nous serons en assez joli nombre, quoiqu'il n'y ait que les indispensables.

Le 8. Nous venons, tante, Maurice et moi, de chez M. Legrand lui porter les bans d'Andillac et régler les cérémonies du mariage. Nous aurons orgue et grande pompe, toute celle qu'on peut avoir dans la simple Abbaye-aux-Bois. Un mot que j'ai dit à M. Legrand lui a fait pousser un cri d'exclamation. « Vous connaissez l'abbé de Rivières ? » — « Eh ! oui, Monsieur, beaucoup, nous l'avons dans le voisinage. » Et nous voilà sur l'abbé de Rivières, sur son zèle, sur Cordes, et comme on aurait voulu le garder à Paris. J'ai pensé que ce titre d'amis de l'ami ne nous serait pas inutile, et cela relevait un peu la conversation entre des inconnus.

Aussi nous sommes-nous alors étendus sur les églises et la musique. Nous avons parlé de Saint-Roch où l'on chante à la messe des chœurs d'opéra, ce qui est très beau, mais bien mondain. Ce monsieur a voyagé dans la Suisse, l'Allemagne, en Belgique ; il avait le projet d'aller voir son ami à Cordes, mais le temps lui a manqué. Je le crois fort instruit, à grandes idées et capable de grandes choses sous sa mine presque enfantine. Il me représente saint Louis de Gonzague. Raynaud m'a dit qu'il a fait des choses incroyables dans la paroisse qu'il vient de quitter. En général, le clergé de Paris est fort zélé et actif pour le bien. C'est par les prêtres plus qu'ailleurs encore que la foi et la piété se soutiennent.

Une lettre de Louise enfin ! Je quitte tout.

C'est dans le jardin des Tuileries, sur un banc, que j'ai lu la gazette de la montagne. D'autres lisaient celles de la politique, bien moins jolies sans doute que la mienne, toute de cœur et d'esprit. Je ne vous en dis pas autre chose. Nous ne manquons pas de lettres, il en pleut à cause du mariage et il en est quelqu'une pour moi dans le nombre.

10. Sainte journée du dimanche, passée presque tout entière à l'église. Le matin, à Saint-Thomas d'Aquin, où Caroline se confesse et a fait ses dévotions, et, le soir, aux vêpres et au sermon de Mgr d'Alger [1]. Nous sommes rentrées bien contentes des offices et du prédicateur, qui prêche avec un enthousiasme enlevant. C'est le missionnaire le plus

1. Mgr Dupuch.

missionnaire que j'aie entendu, le prêtre oriental, plein de feu et de poésie. Il est possible que nous l'entendions encore. Il a le projet de donner une retraite à Stanislas, dont il est élève. M. Buquet nous fit dire cela par Maurice. On s'occupe de nos âmes, vous voyez. Les prédicateurs abondent. J'attends ce soir pour ajouter d'autres choses ; peut-être sortirons-nous, si le temps, qui est bien mauvais, s'arrange. Éran court Paris plus que nous.

[Le 13.] Nous sortons du Panthéon, cette église passée de Dieu au diable, de sainte Geneviève aux héros de Juillet, à Voltaire, à Rousseau. C'est toujours une œuvre admirable ; l'intérieur, le dôme, les caveaux, ces caveaux sombres, reculés, enfoncés sous des voûtes, éclairés çà et là par des lampes, produisent quelque effet sur l'âme. L'imagination s'effrayerait aisément dans ces ténèbres de la mort ou de la gloire, si l'on veut, car il n'y a là que des morts illustres, comme dans l'Élysée, dont Voltaire et Rousseau sont les dieux. On voit dans le fond du caveau la statue de Voltaire, qui semble sourire à la gloire de son cercueil tout décoré d'emblèmes magnifiques. Celui de Rousseau est plus sévère. On voit une main sortant du sarcophage avec un flambeau qui *éclaire et éclairera toujours le monde*, au dire de notre conducteur, cicerone aussi lumineux que la lanterne qu'il portait. Le sommet du dôme est d'une élévation prodigieuse, deux fois plus haut que le clocher de Sainte-Cécile. Paris est bien beau vu de là ; mais le tableau a besoin de soleil, et nous n'en avions pas. Adieu ; demain, à pareille heure, Maurice sera marié à la mairie. Après-demain à l'église.

Le 16. Ce fut hier le grand jour, le jour solennel, le beau jour pour Maurice et Caro, pour tous. Il ne manquait que vous, cher papa, et Mimin, pour compléter le bonheur. Nous l'avons tous dit et pensé avec un regret infini. Vous eussiez été enchanté de cette fête de famille, la plus belle que j'aie vue. Tout s'est passé parfaitement : le temps doux et joli ; le bon Dieu semble bien vouloir ce mariage tant il s'est fait chrétiennement et convenablement. Que Caro était charmante avec sa robe de fiancée, sa couronne de fleurs d'oranger, sous son voile à la bengali ! Et Maurice aussi était très bien. M. Augier voulait les peindre à l'église, agenouillés sur leur prie-Dieu cramoisi, tant il était charmé. L'église a déployé toutes ses pompes, l'orgue pendant la messe faisait très bien. C'est M. Buquet qui a béni le mariage et dit la messe, assisté de l'abbé Legrand. Nous avions beaucoup de monde et du beau monde, une douzaine de voitures environnaient l'église ; la sœur d'Yversen devait y être. M. Laurichais, le confesseur de ces dames, enfin, tous les amis et parents ont réuni leurs vœux et leurs prières dans cette cérémonie. Je vous envoie le discours de M. Buquet, qui est parfait, de l'avis de tout le monde. Que ne puis-je y joindre son accent de cœur, son air de joie et d'attendrissement en parlant à Maurice, qu'il aime véritablement !

Vous serez content, cher papa, de savoir tout ce qui s'est passé dans cette journée si mémorable et que j'ai tant de plaisir à vous dire ; il me semble que vous y prendrez part et que vous verrez vos enfants à l'église, à table, à la soirée. Le dîner était

joli comme tout le reste, servi d'une façon distinguée, en viandes, poissons, gâteaux, vins. Le dindon garni de nos truffes dominait comme le roi de la table. Nous y avons bu du vin de Madère et de Constance amplement et joyeusement, et tout s'est passé aussi bien qu'aux noces de Cana. J'étais à côté d'Auguste et de M. d'Aurevilly, deux voisins de choix ; aussi avons-nous causé et ri. Auguste m'a grondée sur le manque de poésie, qu'il était disposé à lire ; mais nous n'en avions pas ni même pensé à en faire. Il y a quelque chose de mieux pour Caro : c'est ce qui vient du cœur, et de cela elle en aura tous les jours. Qu'elle était modeste à l'église et jolie à la soirée ! C'était bien la reine de toutes. Nous avions une douzaine de dames, toutes élégantes, des hommes je ne sais combien, beaucoup d'amis de Maurice. Ils ont été fort gracieux avec moi et m'ont tous fait danser. Oui, *danser !* Que Monsieur le curé prenne son aspersoir et m'exorcise. J'ai dansé avec Charles, mon chevalier d'honneur. C'est de rigueur, et je n'aurais pu refuser sans me faire remarquer et sans m'ennuyer seule sur une banquette. Auguste a rempli parfaitement ses fonctions paternelles. Il m'a bien recommandé de vous dire une phrase de sa part. J'en dirais cent sur son amitié et son dévouement pour nous. Nous causons beaucoup *raison* quand nous sommes seuls. Nos chers époux se sont retirés à deux heures dans leur chambre, un peu fatigués des fatigues de la journée. Ce matin, Caro a fait la lecture d'un chapitre de l'*Imitation* sur son chevet, et s'est levée ensuite et est venue nous embrasser. Cela vaut mieux que la *soupe.* Votre nouvelle fille veut vous écrire, ce sera dans le même

paquet. Je m'arrête pour ne pas faire un volume.

Encore un mot. Je ne sais pas m'arrêter, je voudrais vous dire, vous faire voir, vous envoyer notre bonheur d'hier, les visages d'amis, les fleurs que nous portions. C'est pour le revoir, pour le Cayla, les détails de *sable*, les mille petites choses qui se disent quand on se parle après une noce de fils et de frère et six mois d'absence ! En voilà un et demi de passé. Dans quinze jours, je partirai pour le Nivernais, autre absence dans l'absence ; car, en quittant Paris à présent, il me semblera partir du Cayla, tant je m'y trouve en famille entre une sœur et deux frères. Éran a remporté le prix de la valse. Il n'y a que deux dames qui aient mis son talent en évidence. Je n'avais pas l'idée d'un bal, c'est un joli enfantillage.

Je voudrais que M. Bories fût venu ; vous auriez eu tant de plaisir à le voir, ce bon ami, et à lui parler de Maurice. Ce cher Maurice, vous en serez content de lui et de son ange de femme. Hier soir je les contemplais tous deux à genoux dans leur oratoire. Vous ai-je dit que le matin de ses noces Caro lut sur son chevet un chapitre de l'*Imitation* à son mari ? Je répète, peut-être, mais ce sont choses qu'on aime à redire. Adieu, bénissons Dieu. Sa bonté se montre évidemment dans cette circonstance. Ma plume n'en peut plus. Nos souvenirs à Monsieur le curé et à Cahuzac.

A Mlle LOUISE DE BAYNE

[Paris], 1er décembre 1838.

M. de Frégeville est le plus gracieux, le plus aimable, le plus obligeant homme du monde. Enfin je l'ai découvert, j'ai retrouvé son adresse et lui ai laissé mon paquet avec une petite lettre pour lui. Aussitôt il m'a répondu, et m'est venu voir le lendemain. Le brave homme s'est *donné* des peines infinies pour découvrir mon adresse, jusqu'à s'adresser à la police. Cette idée nous a fait rire. Enfin nous voilà en relation, mais sans pouvoir en profiter, ni de ses offres de service, *pour tout ce qui est en son pouvoir*, ce sont ses expressions à nos dames, car j'étais sortie quand il est venu. Le sort m'en veut. Mlle Laforêt [1] l'a trouvé fort aimable, d'une politesse exquise. Je veux lui laisser ce petit souvenir pour vous, chère amie, et profiter jusqu'au dernier moment du moyen de vous écrire.

Je vais partir et revoir les champs, un autre Rayssac. Les Coques sont sur des montagnes. Y aurai-je une autre Louise ? Elle a, je crois, quelque chose de vous ; mais, mon amie, vous serez toujours mon amie. Je vous écrirai de là si vous voulez. Qui sait ce que je vais voir, ceux qui m'attendent ? Tout s'annonce sous des rapports bien aimables, et cependant je les aborde, ces inconnus, connus, avec timidité.

1. Mlle Martin-Laforêt, tante de la femme de Maurice de Guérin.

Plaignez ma vie errante, entraînée de lieux en lieux. Non, ne me plaignez pas, la Providence le veut ; il n'y a qu'à la laisser faire, et suivre la main qui nous mène, sans raisonner : cela seul soutient, console et fait tirer parti de tout pour le ciel. Je me sens plus déprise, plus dégoûtée du monde que jamais. Oh! qu'il y a plus de calme, plus de bonheur derrière la porte de la sœur Clémentine que dans tous les lieux du monde ! J'allai la voir hier ; elle est en retraite jusqu'à lundi. Regret pour moi, qui me plais à voir, à entendre ces bonnes religieuses, ces âmes à part du monde.

Est-il vrai que M. et Mme de Bayne sont partis pour Goritz ? Je vous plains de votre solitude, vous du moins qui ne l'aimez pas comme votre sœur. Je ne suis surprise ni de son goût ni du vôtre. Chères amies, qui vient vous distraire à présent ? Avez-vous du moins Léontine ? Au moins les trois sœurs ensemble. Si elle est près de vous, dites-lui que je l'aime ; si elle est loin, dites-le-lui aussi.

Je voudrais vous mander quelque chose d'aimable, digne de Paris ; mais l'aimable est rare en tout lieu ; si rare que je n'en ai pas aujourd'hui. J'ai cependant vu Versailles, les dehors seulement. Le roi étant attendu, on nous a fermé les portes. Vous l'ai-je dit, et nos fureurs *royales* ? Peut-être oui, dans ma dernière lettre.

Je vous aurais parlé du concert ce matin, si Maurice, qui devait m'y conduire, n'eût été pris d'un accès au moment de sortir. Peine au lieu de plaisir : changement si subit et si ordinaire en la vie. Sa petite femme, toute rouge d'émotion, s'est mise à le soigner, le sucrer, l'adoucir, et tout s'est calmé sous

cette douce influence. Maurice sera, j'espère, heureux avec elle. Je ne connais pas de femme de ce caractère, de ce cœur, de cette figure. C'est une *étrangère*, je l'étudie, je la cherche afin de me l'associer, d'entrer en elle, si elle ne peut entrer en moi. Nous nous devons des concessions de goût et d'idées entre tous, pour l'affection et la paix de famille. Cela se voit partout. Nous le ferons aisément vis-à-vis tant de bonté, de générosité. Pas de jour où je ne reçoive des marques de cœur de cette charmante sœur étrangère. On nous l'appelle l'Indienne toujours. Mme de Lamarlière l'a trouvée fort de son goût : jolie et bien mise. Le jour même, bulletin de cette visite, de cette toilette à Gaillac. Je suis sûre qu'elle court la ville, que tout le monde sait que l'Indienne portait une robe de soie antique, un châle de satin noir, garni de blonde, doublé de bleu, un col de dentelle, et un chapeau de velours noir, avec une plume d'autruche, *foudroyant le ciel et la terre*, expression de Mme de Lamarlière.

Adieu, mon amie ; je vous embrasse et vous dis : aimez-moi, pensez à moi, croyez-moi, écrivez-moi, parlez de moi. Toute à vous toutes.

Encore un mot ; c'est avec vous que j'aime le plus de causer, parce que nous nous comprenons, ce me semble. Je vais vite vous dire adieu ; deux heures sonnent, et j'ai un rendez-vous à ma chapelle de l'Abbaye-aux-Bois. Je voudrais mettre ma conscience en ordre avant de m'éloigner. Hélas ! je ne sais à qui j'aurai recours dans ma campagne, éloignée de l'église. Par bonheur, nous irons passer les fêtes de Noël à Nevers, et je tâcherai de me mettre au calme, car je n'y suis pas aujourd'hui. Je vous

dis cela, pensant que vous êtes seule avec Pulchérie, que rien n'étonne. Priez dans la chapelle de Rayssac pour votre petite amie la Parisienne, qui vous le rendra de son mieux. Adieu, adieu ; jusques à quand ?

Je ne puis m'empêcher des *post-scriptum* avec vous, chères amies. J'ai à vous dire à toutes que le général est bien de vos amis. Il est encore venu me voir, ne m'ayant pas trouvée mardi. Il m'a tirée de la chapelle au moment où j'allais passer à la grille, ce qui nous a bien fait rire ensuite, en disant que j'avais quitté l'église pour un protestant. Il est bien dommage de voir une si bonne âme dans l'erreur. Ça ne fait pas qu'il n'aime les curés des montagnes, ceux de son temps, qui, nous dit-il, étaient aimables. Et les châtelains, ses voisins, oh ! de ceux-là il n'en finit point d'éloges et d'amabilités. Cent questions m'ont été faites sur chacune de vous, Mesdames, sur la petite Henriette, que nous appelons Louise, et la comtesse qui monte bien à cheval, et puis, et puis, je ne puis vous dire ce que nous avons dit pendant une heure et demie qu'il est demeuré à causer. Il a trouvé notre Indienne gentille, et m'a parlé de mon voyage en Nivernais, chez cette Mme de Maistre, qui est *dévote* [1]. Le général connaît cette famille ; qui ne connaît-il pas ? Il m'a offert son bras pour m'accompagner dans l'intérieur des châteaux. Nous verrons au retour. Je regrette de n'avoir pu profiter

1. C'est de Mme Armand de Maistre que voulait parler le général et non de Mme Almaury de Maistre, à laquelle sont adressées les lettres contenues dans ce volume ; elle ne connaissait pas M. de Frégeville.

plus tôt de tant d'*obligeance*, grâce à la recommandation de Pulchérie. Je vois qu'elle a dû lui dire bien du *mal* de moi.

De force, je vous quitte.

A M. DE GUÉRIN

AU CAYLA.

Paris, 20 janvier 1839.

Je vous ai écrit presque tous les jours un mot, mon cher papa. Aujourd'hui je veux vous écrire plus au long. Le bon général m'est venu voir dès qu'il m'a sue de retour de Nevers. Ce n'est pas, à vrai dire, tout à fait pour moi ces visites. Caroline lui convient tant, il la trouve si bien, il aime tant à le dire que je ne doute pas que notre Indienne n'ait sa bonne part dans l'amitié de l'aimable vieux. Un de ces jours il s'est trouvé ici comme Caro faisait une poupée à l'indienne pour les petites de Maistre. Il a été enchanté au point de travailler lui-même à la poupée et de vouloir demeurer jusqu'à la fin de la toilette qui, par malencontre, a été interrompue par des visites. Le marquis nous a quittés et le lendemain Caro lui a écrit que la dame indienne était achevée et serait charmée de lui être présentée, et voilà le bonhomme qui revient, passe avec nous l'après-midi et nous offre pour aujourd'hui de nous accompagner au Musée de peinture de M. Aguado. Nous allons donc y aller. On dit que c'est très

beau. De là, nous irons visiter l'intérieur du Palais-Royal. Il n'y a rien que nous ne puissions attendre du bon marquis. C'est une excellente faveur que nous a procurée Pulchérie : je l'en ai remerciée. Un paquet pour Rayssac va suivre avec ceci.

Mon cher papa, nous ne manquons pas d'amis à Paris. Que vous dirai-je de cette bonne et parfaite famille que je viens de quitter ? Toujours nouvelles bontés et amitiés de leur part. Demain, samedi, grande et belle soirée chez M. de Neuville où j'étais engagée. Je céderai ma place à Éran qui accompagnera Mme de Maistre. Il y a une espèce de réunion des beautés de tous les pays, Anglaises, Allemandes, Espagnoles, et la belle ambassadrice des États-Unis. C'est joli à voir pour qui aime le monde. Je refuse tant que possible de sortir. Je ne pourrai pourtant pas me dispenser d'aller chez M. de Neuville, qui s'est montré si gracieux pour Érembert. J'ai vu la baronne de Vaux, la Jeanne d'Arc de Henri V, qui, en 1830, ne demandait que cinquante hommes à un officier de la garde royale pour se défaire de Philippe, elle en tête avec son épée. C'est une femme homme d'énergie et de taille. La voilà toute à Dieu, visitant les prisons et exhortant les condamnés à la mort. Avec cela d'une simplicité charmante. On me fera faire encore d'autres connaissances dont je vous parlerai. Tout cela ne fait pas que je ne pense beaucoup et beaucoup au Cayla et que le mois de mai ne soit attendu avec impatience. Je partirai même avec Érembert, si je le puis, au commencement du Carême.

Mmes de Maistre et de Sainte-Marie vous envoient mille souvenirs. Elles ont trouvé Caro charmante ;

tout ce qu'on peut voir de plus ravissant, m'a dit Henriette. Le soir qu'elle les a vues elle était vraiment radieuse, — elle est mieux qu'avant son mariage. C'est une excellente petite femme, aux petits soins pour Maurice, comme Maurice pour elle. Ils sont heureux. Maurice se conduit parfaitement. Il vaut cent fois mieux que l'an dernier, comme il m'a dit lui-même. C'est toujours même confiance en moi. Nous causons souvent intimement. Il tarde à ce cher Maurice de vous voir. Le *Mimin* lui revient souvent. Nous serons tous heureux de nous revoir au Cayla. Samedi, je penserai à toi, Mimin, à Saint-Thomas d'Aquin où nous allons entendre l'abbé Dupanloup qui doit, au reste, y prêcher le carême. L'on ne manque pas d'instruction en Dieu à Paris, mais les instruits sont bien rares. Plus on voit le monde, plus on est frappé de son ignorance des choses essentielles. — La sœur d'Yversen nous vient voir de temps en temps. Elle me parla de Mme L*** qui voudrait nous voir ; mais nous avons déjà tant et tant de monde à voir que je perds l'envie de connaissances nouvelles. Tout le temps se passe en toilette, en visites à faire ou à recevoir, presque rien pour lire ou travailler. Les Lastic sont venus, Mme de La Renaudière [1], les Barry, famille anglaise qui aime beaucoup Maurice, une infinité d'autres dont je ne sais pas même le nom. Puis les Maistre et les connaissances qu'ils me font faire, en voilà plus qu'il ne m'en faut.

Oh ! que je vais me reposer au Cayla ! Le contraste sera d'autant plus senti qu'il sera plus frap-

1. Femme du géographe de ce nom.

pant, du tourbillon de Paris au calme des champs, du roulement des voitures au petit bruit des charrettes, des bruits de Paris au *coucouroucou* de nos poules. Je vois dans cela un grand charme, mon cher papa, sans parler de vous et de Mimin ; qu'il me tarde de vous embrasser ! L'on me traite toujours bien ici et je suis partout l'enfant gâtée. Ma santé est bonne, ne soyez en peine pour rien sur moi. Comment vous traite l'hiver dans le nouveau salon ? sans doute mieux que dans la salle. Wolff est-il banni du parquet ? Maurice voudrait le savoir. Passant du salon à la cuisine, dites-moi si nos gens vont bien. Je regrette la perdrix.

Merci à M. le curé de la santé qu'il a bue pour moi, c'est preuve de souvenir. Qu'il me tarde de le lui rendre avec le vin du Cayla ! Nous buvons ici du vin de Bordeaux. Comment que soit le vin, vous ferez bien d'en envoyer une barrique. Me voilà loin de M. le curé, et je voulais avant de le quitter me recommander à ses prières et lui demander pourquoi la chapelle est encore ouverte. Adieu ; le déjeuner est servi, puis voilà qu'il faut partir. Toutes mes amitiés à ma tante, à Gaillac, partout où sont nos amis. Je vais écrire à Antoinette. Louise me mande que vous devez aller à Rayssac. Je vous conseille d'attendre son retour de Castres. Puis il fait bien froid en ce moment aux montagnes. Que savez-vous d'Euphrasie et de la pauvre Pulchérie ? Je suppose que Mme Facieu va bien et tout le monde d'Andillac. Impossible d'écrire davantage. Caro et tous vous embrassons.

A Mlle LOUISE DE BAYNE

Nevers, 13 avril 1839.

Encore à Nevers, ma chère Louise, encore un souvenir de vous dans mes campements et voyages. Pas de vie d'Arabe plus errante : lundi à Paris, aujourd'hui ici, dans quelques jours autre part. Mais ce sera aux Coques, à la campagne, au repos, à la station de mon goût. Rien ne me manquera là, qu'une église, qui est trop éloignée pour des visites quotidiennes. Toujours quelque chose manque aux voyageurs ; mais Dieu supplée à tout, comme me disait mon saint curé de Saint-Cyr, le vieillard des bateaux de Nantes, dont je crois vous avoir parlé aux fêtes de Noël. Qui m'aurait dit que je le reverrais, que je l'entendrais encore ? Je croyais bien lui avoir dit adieu jusqu'au ciel, et ne plus me retrouver à Nevers. Je ne pensais pas alors que mon cher Maurice serait encore malade à l'époque de mon départ, qu'il ne pourrait pas partir avec nous. Érembert s'est en allé seul au Cayla, et j'attends ici que Maurice et sa femme me viennent prendre au passage. Mme de Maistre et sa famille ont tout arrangé, et j'ai laissé faire, y trouvant le plaisir de leur faire plaisir, et de me trouver près de Maurice encore, à portée d'avoir de ses nouvelles souvent, et de l'aller voir s'il le fallait, s'il devenait plus malade. Qui sait, mon Dieu ! les médecins ont déclaré qu'il était dans un état fort grave : deux cautères et l'air du Midi, c'est tout ce qu'on nous donne pour chance de salut.

Je ne parle pas des soins de toute sorte qui lui sont prodigués, du parfait dévouement de sa femme. Hélas ! si cela pouvait guérir, si le cœur donnait la vie, nous ne serions pas en peine. N'est-ce pas trop triste de le voir ainsi depuis son mariage ?

Ma chère amie, plaignez-moi ; faites mieux, priez pour moi et pour lui. Notre meilleure espérance est en Dieu. Je le crois, je le sens par expérienee, et que tout est illusion dans la vie, et cependant je ne sens pas cette consolation de la piété ; mon cœur, qui est dépris du monde, ne peut s'attacher au ciel. Je ne sens plus rien, comme quelqu'un de tout meurtri. Ma chère amie, écrivez-moi, vos paroles me feront du bien. Croyez-vous que je perde aussi l'amitié ? C'est chose qui ne s'en va pas, je veux bien vous le faire croire. Voyez comme je vous aime et vous dis tout ce qui me peine et se passe en moi. Ma dernière lettre était bien franche, bien désolée, un peu trop, je me suis reproché de vous l'avoir écrite. Que sert de communiquer des souffrances qui peuvent faire mal ? Dites-moi l'effet : que je vous ai fait peine ? je le crois ; je connais votre cœur pour moi ; comme je le connais encore, j'ai pu vous faire un autre mal : vous jeter dans la tristesse et l'exaltation où j'étais. On doit se préserver de cela ; quoi qu'il arrive, notre âme doit si bien s'appuyer sur Dieu, qu'elle ne se trouble ni ne s'abatte.

J'ai laissé mon cher malade entouré d'amis, parmi lesquels je compte la sœur d'Yversen, qui nous a donné des marques d'un véritable intérêt, la baronne de Vaux, dont je vous ai parlé, cette femme énergique, pleine de dévouement et de sentiments religieux. Elle va dans les prisons exhorter les

condamnés ; chemin faisant, elle visitera le malade et lui parlera du bon Dieu. J'ai eu des nouvelles ici assez bonnes ; mais ce sont des alternatives de bien ou de mal depuis si longtemps, qu'on ne se fie à rien. Érembert doit être arrivé au Cayla. Je vois les embrassades et le bonheur des deux solitaires. Ils comptaient me voir ; j'ai écrit que j'arriverais avec Maurice, qui avait eu plaisir de me garder, que je passais quelques jours à la campagne de Mme de Maistre, en attendant le départ. Il ne faut pas tout leur dire. Que sert de tout savoir quand on n'y peut rien ?

J'écris bien en égoïste ; rien de vous, rien pour vous, comme si je vous oubliais. Il s'en faut cependant, car nous pensons à vous, nous en parlons avec Henriette, une amie mène à l'autre ; parfois même il lui vient des airs de ressemblance qui me charment, car j'en vois deux en une. Je lui en ai fait la remarque, et elle s'en est fait compliment, sachant combien Louise est aimable pour moi ; on pourrait aller plus loin, mais la conscience m'arrête le cœur : il n'est pas permis d'exposer à la vanité. Vous m'avez dit que je vous l'avais dit, et je tiens à mes principes. Ma chère Louise, un mot, deux mots, mille mots de vous, de votre vie à Lastours ou à Castres ; comment s'est passé votre temps, votre vie de Carême ? La mienne a été des plus agitées, des plus mortifiantes, mortifiante au sens spirituel, car nous mangions gras la moitié de la semaine ; mais Dieu m'a donné mon pain sec, mes aliments de pénitence dans les peines. Ma pauvre amie, comme j'ai éprouvé ce que dit l'*Imitation* : « la croix vous suivra partout. » Paris devait être mon Calvaire, Paris où

j'attendais tant de bonheur. Vous n'avez pas écrit à la rue de l'Arcade, sans doute ? Faites-le aux Coques, par la Charité (Nièvre). Il me prend envie de vos nouvelles, de celles de vos sœurs, de M. Charles, et de Marie. Où en est leur voyage de Goritz ? Présenteriez-vous mes souvenirs à Mme de Gélis et à la famille qui vous aime ?...

M. Louis de M*** serait-il à Paris ? J'ai cru le voir à Saint-Sulpice. L'ombre d'une connaissance se fait remarquer dans ce monde étrange. Pauvre Paris, ma terre promise, comme tu m'as trompée ! Ne comptons *sûr* que sur le Paradis. Souvenons-nous-en, ma chère amie.

Souvent bonheur varie,
Bien fol est qui s'y fie.

Variante d'un mot de François Ier. Que rien ne vous empêche de vous fier à l'amitié et à l'amie qui ne variera pas.

AU COMTE XAVIER DE MAISTRE

[Aux Coques, avril 1839.

Monsieur,

Une feuille de rose jamais n'embarrasse, disait, je crois, un poète persan. Aimable idée, qui semblerait de vous, et dont s'enveloppe cette feuille de papier, pour se joindre au bouquet de jolies choses

que vous adresse mon amie. Daignerez-vous agréer cela, Monsieur, et mes hommages de remerciements pour ce cahier de poésies que vous avez eu l'indulgence de lire ? Rien de plus heureux ne leur pouvait arriver, et votre opinion surtout, si flatteuse, sera à jamais ma plus belle couronne poétique. Je n'en espérais pas tant, et n'en ambitionnerais pas davantage. Je n'ai nul désir de gloire, et les conseils que vous voulez bien me donner sur ce sujet sont tout l'accord de mes idées. Renommée ne fait pas bonheur, plus d'un grand homme peut le dire ; à nous autres femmes surtout, les grandes sphères ne conviennent pas : Dieu nous les a faites petites, comme aux fleurs. Oh ! je ne voudrais pas en sortir, mais on m'a dit que Dieu ne faisait rien en vain, et que le don d'intelligence devait servir à sa gloire où qu'il se trouvât départi.

Oh ! chantez, chantez donc, vous qu'il fit pour chanter.

Ainsi m'est venue la pensée de mes *Enfantines*, petites poésies à la portée des enfants, but utile à mes inspirations ; avec une espérance, l'espérance du pauvre Homère : « Donnez quelque chose pour mes chants. » Ressource utile à mon père, idée que j'ai au cœur, comme Prascovie celle d'aller à Moscou.

Voilà, Monsieur, mon petit rêve, que vous avez flatté de votre belle opinion, au point d'en faire une réalité. Vous donnez vie au talent que vous avez trouvé, qui s'entend dire par vous qu'il peut faire ce qu'il voudra : il en est tout fier, et bien fort de votre approbation conquise.

Veuillez agréer l'hommage de tous mes lauriers en espérance, et, ce qui est plus certain, les sentiments de profond respect avec lesquels j'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très humble servante.

A Mme DE SAINTE-MARIE

[Aux Coques, mai 1839.]

La *feuille de rose* sera cette fois pour notre chère maman, puisqu'elle les aime, qu'elle en demande, qu'elle les accueille si joliment, et dit de si jolies choses. C'est à faire faire un gros bouquet de papier, et ce sera bien facile, si je ramasse tout ce que j'ai au cœur pour vous, tout ce que je sens, pense et dis de votre tout aimable et grande bonté. Oh ! merci donc, merci du billet, des tendresses et reproches, et du petit bonnet à ruban *couleur d'espérance* (celle que j'ai prise depuis que je suis chez vous), que vous m'avez donné avec tant d'autres choses ! Ce bonnet m'a fait bien plaisir ; je l'ai reçu comme de la main d'une mère qui prend soin de ma tête aussi bien que de mon cœur, que vous ne coiffez pas mal aussi de toute votre affection.

Je me trouve en plein bonheur à présent, grâce à vous, ma mère de cœur, à votre aimante Henriette, et aux bonnes nouvelles qui me sont venues de partout. Je veux vous les dire : Maurice est beaucoup mieux ; il me le dit lui-même, et m'écrit une lettre de convalescence, de printemps, de vie, après une promenade au bois de Boulogne. Voilà de l'espé-

rance! voilà de quoi bénir Dieu et sainte Philomène; alleluia ! alleluia !... C'est une résurrection ; et puis encore son beau-frère de l'Inde, M. Dulac, est en route pour l'Europe, et vient pour arrangement d'affaires. Tout se tourne en mieux que nous n'avions cru, pour notre cher Maurice ; il me tardait de vous en faire part. Heur et malheur se disent aux amis, et personne mieux que vous ne mérite ce titre.

Un mot de notre vie, notre belle vie des Coques, en plein air, *parmi les fleurs et la verdure*, comme le Jean Lapin de La Fontaine. Grand charme pour tous et pour moi de m'y voir, d'en jouir auprès de la reine de ces lieux et de mon cœur, comme dit quelque tendre auteur, qui ne dit pas plus vrai que ce que je vous dis. En vérité, j'aime toujours plus votre aimable et aimante fille, et je ne comprends pas plus que nos deux vies puissent se séparer que de séparer mes deux yeux. Ne pensons pas à cela que je vois loin, loin, que je renverrais jusqu'à la fin du monde. Il fait si bon être ensemble, avec elle si remplie de cœur, d'esprit, de toutes sortes de charmes !

Le croiriez-vous qu'avec cela elle ait encore à se plaindre, à me trouver trop *raisonnable* ? Qui l'aurait dit ? Et sur cela nous disputons comme des folles, et sur les *boutons de rose*, et sur Andryane, l'Adonis républicain, dont je ne trouve encore rien de beau que la figure. Je lis ses *Mémoires* tant vantés ; je les lis sans enthousiasme, attendant toujours qu'il arrive, et sous la prévention républicaine, qui l'éloigne peut-être ; c'est si puissant les préventions ! Notre Henriette s'indigne de ce sang-froid, et surtout quand je dis que je filerais volontiers la corde pour pendre

les républicains et la république. Oh ! alors, il faut l'entendre, il faut la voir couvrir de son indulgence

La potence
Et les pendus.

Ainsi guerroyant, disputant, le temps passe le plus vite du monde dans le castel ; au petit salon, assises sur le canapé, devant une table couverte de livres, bas, tapisseries, musique, un pêle-mêle à tout instant mêlé. Nous passons de l'un à l'autre. L'homme dans le changement aime à passer sa vie, et les femmes aussi, du bout des doigts. Voilà qui me fait penser à Saint-Martin, que je veux bien voir, non pas pour changer, mais pour vous trouver et jouir avec vous de ces beaux jardins et belles fleurs dont on me parle. M. de Sainte-Marie vous dira si c'est vrai, et s'il nous tarde de vous embrasser. Nous trouvons qu'il nous quitte bien tôt ; c'est ce que je dirai toujours en le voyant partir.

Adieu ; ce que je n'aime pas à vous dire, bonne et chère maman. Ne m'en voulez plus, je vous prie, de ne vous avoir pas écrit ; c'est trop aimable de s'en plaindre, puis je savais ce qui est pour *Riri* et pour vous. La chère enfant, que je l'embrasse. Son papa vous a dit combien elle était gentille et heureuse à Saint-Martin. *Titine* ne l'est pas mal non plus, toujours trottant, et puis bien sage et bien portante. Il n'y a que les pauvres mamans qui souffrent. J'ai bien pris part à toutes vos souffrances d'anniversaire.

Pouvez-vous m'aimer ? Aimez-moi pour mon bonheur, et veuillez recevoir respects et hommages.

A Mlle LOUISE DE BAYNE

[Aux Coques], le 24 mai [1839].

Enfin de vos nouvelles, chère Louise ! Vrai bonheur pour moi, qui vous aime en tout temps, en tout lieu, de me voir aussi aimée de vous. Je ne savais plus que penser de ce long, si long silence à deux si grandes lettres, à tout ce que je vous y confiais de Paris et de moi. Mon amie d'ici me demandait si vous étiez morte, et je l'assurais qu'il ne fallait pas le craindre, que vous ne quitteriez pas ce monde sans en avertir votre amie. J'avais compris un peu ce qui vous empêchait d'écrire dans votre vie de Castres : visites, causeries, quelques courses ; je sais comme les moments s'en vont dans le monde. Il était des jours à Paris où j'avais à peine le temps de voir dans ma chambre.

Agitation finie, vie de calme complet au dehors, car le dedans est à peu près le même : inquiétudes, craintes croissantes sur notre pauvre malade ; sans cela, je serais heureuse ici, où tout abonde d'affections, de soins, d'attentions les plus aimables. Ajoutez à cela les charmes de l'esprit, des livres tant qu'on veut, une campagne ravissante, la vue de la Loire et d'un ciel immense, une chambre à lit de blanche mousseline, un secrétaire pour écrire, et vous croirez que je suis bien ici. Cette montagne est pour moi un Thabor, un lieu de vision, où une voix me dit : « Vous êtes bien-aimée. » Rien n'est comparable à cette tendre amie, à toute son excellente

famille. M. de Maistre est le modèle de la bonté, le type du dévouement : sa femme ou ses enfants ne sont pas malades qu'il ne passe la nuit à leur chevet, chauffant du linge, donnant des tisanes. Je l'admire, et lui demande s'il était infirmier de son régiment. C'est là le cas où le cœur enseigne.

Ceci me ramène à ma pensée d'habitude, à ce malade que je voudrais bien soigner, que je voudrais voir. Une autre le fait, le fait parfaitement, avec tout le dévouement de la tendresse conjugale. Pauvre chère sœur, je crains qu'elle ne prenne fatigue et mal, et ne le sauve pas. Elle m'écrivait dernièrement : « Toute mon espérance est en Dieu. Il aura pitié de moi, j'espère ; au demeurant, je suis soumise à tout. »

C'est admirable, la piété de cette jeune femme, élevée presque parmi des païens, non pas de sa famille, très catholique, mais son pays. Si vous l'entendiez parler du mois de Marie, quel charme elle trouve à ces exercices, à ces instructions, qui, au reste, se font si bien à Paris ! C'est une des choses que je regrette ; mais on m'a donné ici une chambre, que les petites remplissent de fleurs, où maîtres et serviteurs viennent tous les soirs prier la sainte Vierge [1]. A la campagne, on fait ce qu'on peut. Nous avons l'église bien loin. Mme de Maistre n'y peut jamais aller ; à cause des chemins, on ne peut aller là en voiture. Aussi est-elle prisonnière dans son joli castel et son beau désert. Tout ce qu'elle a fait, c'est d'en sortir une fois sur un fauteuil à brancard. C'est tant de train, tant d'hommes à sa suite, qu'elle y perd le goût des promenades. A nous deux seulement, appuyée sur mon bras, nous faisons quelques

pas dans le bois, où nous nous asseyons à l'ombre. Cela me fait souvenir d'avec vous sous les tilleuls.

Ma chère Louise, nous parlons souvent de Rayssac, de vous et de vos sœurs. Quand on est éloigné, le souvenir de ceux qu'on aime vous revient, et on s'en entretient tout haut. Il n'y a pas de plus douce jouissance, surtout quand elle est partagée. Vous ai-je dit combien Henriette vous aime ? autant qu'on puisse aimer une aimable inconnue. Et moi, qui vous connais bien, je ne vous aime ni plus ni moins qu'autrefois. Il est des choses qui n'ont plus de progrès : qu'ajouter à ce qui est plein ?

Vous voilà, ma chère brebis, rentrée au bercail, à la bergerie des montagnes, sous le pasteur Amalric, qui sera charmé de vous retrouver si blanche. Vous avez fait merveille dans votre chapelle de la Platée [1], et votre âme me paraît dans un état qui me plaît fort : jamais si calme, si désabusée. O merveille ! Courage, amie, persévérance, persévérance, comme disait le père Guyon, comme vous a dit celui de Castres. Calme au dedans, amitiés au dehors, revoir de famille, toujours si doux ; je vous vois heureuse à présent, près de vos bonnes sœurs, de cette chère Marie, qu'il vous tardait d'embrasser. Vous voilà contente, et en peine sur son état ; c'est ainsi de tout ; mais espérons que ce petit ange vous arrivera sans vous causer trop de larmes. Je vous promets de prier pour cette chère sœur. Cet enfant va faire votre bonheur. J'en espérais autant, je le désirais pour Caroline et pour tous ; mais on n'en parle pas, et dans le triste état de mon frère, je n'ose plus

1. Une des principales églises de Castres.

y penser. Que deviendrait cette pauvre petite femme, si délicate, quoique forte par son courage, si affligée ? Ce poids de ses peines est presque au delà de ses forces.

Hélas ! vous le voyez, chère amie, je ne vous dis pas qu'il est mieux, comme vous désiriez de l'entendre. Bien loin de là, le mal va toujours croissant, et je reçois des nouvelles de plus en plus alarmantes. Après un moment de mieux, le voilà retombé : rechutes effrayantes qui me désolent. Je ne sais ce qui est survenu. On me cache son état, ou on croit le faire sous des expressions vagues, où je ne me méprends pas ; puis d'autres lettres ne confirment que trop mes craintes. Hier encore, le bon général de Frégeville m'écrivait qu'il avait vu mon frère la veille, et l'avait trouvé bien malade ou à peu près. On parle des Eaux-Bonnes ; mais le moyen d'y arriver, de se mettre en route, quand on ne quitte pas son lit ? Si c'est possible, s'il peut se mettre en voiture, j'irai le joindre à Orléans. Triste retour ! Dans quelques jours je saurai ce qu'on peut espérer. Il meurt d'envie de partir, de se revoir au Cayla, en famille, près de son père et de nous tous. Paris n'est plus rien pour lui, comme vous dites ; c'est le lieu des plaisirs et des bien portants. Mon pauvre Maurice, faudra-t-il le ramener mourant à notre pauvre père ? Vous pouvez leur parler de sa maladie ; il n'y a plus moyen de la cacher plus longtemps. Oh ! faites prier pour lui, chère Louise. Soulevez encore quelque voile de sainte fille, pour lui recommander le jeune malade, le frère de votre meilleure amie. Je vous suis on ne peut plus reconnaissante de tant d'intérêt témoigné et senti, et de m'avoir fait penser

au prince de Hohenlohe. Je vais écrire pour cela à Paris, à un prêtre qui pourra peut-être indiquer les moyens de nous adresser au prince. Déjà nous avons fait une neuvaine, à Nevers, aux reliques de sainte Philomène, qu'on vient d'envoyer de Rome. Je crois au pouvoir des saints; je compte sur les secours des amis du ciel et de la terre, et sur Dieu tout bon. Il sait ce qu'il nous faut de la vie ou de la mort : que sa volonté soit faite ! Je ne sais si je fais bien cet acte de soumission. Adieu. Tous mes souvenirs à vos trois sœurs, dont je réclame aussi les prières : on n'en a jamais trop de bonnes. Toute à vous.

(*P.-S.*) En lisant les gazettes, j'ai rencontré l'article d'Alger, et la mort de la pauvre Zoé Marvéjouls, écrasée par une poutre. La mort nous frappe de toutes les façons, mais celle-ci n'était pas inattendue. Trente ans de préparation ont mené cette âme au ciel. J'espère beaucoup des sentiments chrétiens de mon cher malade. Respects au pasteur.

A Mme LA BARONNE DE MAISTRE

AU CHATEAU DES COQUES.

[Tours, 22 juin 1839.]

A Tours enfin, chère amie, et le cher malade pas si mal que je croyais. Dieu soit béni ! C'est une grâce, les moindres peines sur les grandes. Il est

cependant bien pâle, bien maigre, bien changé : grosse toux profonde, point de voix du tout, et délaissé de M. Pétros. Il n'a pas voulu s'en charger. Vous me disiez bien qu'il était alarmiste. Mais M. Buquet et la Providence ont amené une ressource inattendue : un médecin qui, ayant entendu parler de ce jeune malade, a demandé à le voir comme ami de M. Buquet. Changement complet de régime : éther jeté à la rue, des bains, qu'il a eu la bonté, le bon docteur, de mettre lui-même au degré d'ordonnance, presque froid, essuyant de ses mains le malade, et lui faisant six visites en un jour, afin de voir la maladie dans toutes ses périodes quotidiennes. N'est-ce pas, mon amie, que c'est un envoyé du ciel ? La preuve, c'est que le malade est sensiblement mieux. Il est venu à moi, dans le salon, et il y a sept à huit jours, m'a-t-il dit, il ne pouvait se tenir sur ses jambes ; puis le voyage, qui le distrait sans trop le fatiguer.

Nous passerons par Bordeaux avec des chevaux de poste ; ainsi je ne sais quand nous nous reverrons aux Coques. Je vous écrirai de Bordeaux plus de long ; ceci n'est que le mot d'arrivée, tracé à la hâte dans une chambre d'hôtel où je suis seule, bien seule, je vous jure, après vous avoir quittée. Mon frère, sa femme et Charles sont chez Mmes Mansell, belles, élégantes et gracieuses Anglaises, qui m'ont aussi bien accueillie, mais n'ont pas de lit à me donner. Si j'avais su qu'on dût passer ici trois ou quatre jours, je ne serais pas partie des Coques, mon paradis.

Adieu, mon ange. Je n'ai jamais quitté personne si vite, ni plus tendrement. Toutes sortes d'amitiés à tout Saint-Martin.

[*P.-S.*] Le malade se souvient de vous tous, et vous offre ses hommages. Il a vu souvent votre frère. Oh ! quelle chaleur ! Je fais bien des vœux aux nuages. A jamais à vous. Le rosier se porte bien.

A Mlle LOUISE DE BAYNE

Angoulême, samedi 29 juin [1839].

Votre lettre m'est arrivée juste au moment de mon départ des Coques, chère amie, comme pour me consoler d'une amie. Vous venez toujours à propos, mais jamais plus qu'au moment où je suis triste et où j'ai besoin de consolation. Vous me parlez si doucement, si tendrement, si pieusement, qu'il y a charme et bien à vous entendre, et suspension de peines. Tout le temps que je vous ai lue, je me suis crue à Rayssac, près de vous, dans nos intimes causeries, ce que vous savez que j'aime ; puis j'ai plié vos tendresses dans mon cœur et dans ma poche, et me suis mise en chemin, en diligence vers Tours, où j'ai rejoint mon pauvre frère.

Le triste voyage ! à commencer par le départ des Coques, l'adieu à la plus aimable amie, à ma ressource de cœur, de toutes choses, à ma consolatrice depuis six mois de chagrin, enfin à celle à qui je dois tout, après Dieu. Ce n'est qu'ensemble, près de vous, que je puis vous dire ce que j'ai reçu en bienveillance et intérêt de cette amie et de sa famille. Sa mère veut absolument que je revienne l'an prochain. Le cœur dit oui, mais que puis-je promettre ?

Toute ma vie dépend de mon pauvre Maurice, tant nous sommes liés l'un à l'autre en famille. Mon Dieu, s'il nous était enlevé ! Je ne puis pas m'arrêter à cette pensée, qui me vient aussi souvent que le battement du cœur. Sans être désespéré, son état donne tout à craindre. Il souffre de la faim, et ne peut pas manger. Je crains que cette gorge ne finisse par se boucher tout à fait. Voilà, mon amie, le pauvre voyageur que nous menons à petites journées vers l'air du pays, ce cher Cayla, après lequel il soupire.

Depuis Tours, où nous avons stationné huit jours, nous ne faisons que coucher le soir dans un hôtel. Nous avons passé par Châtellerault, renommé par ses couteaux, par Poitiers, dont vous savez les batailles ; ce soir à Angoulême, où vous avez un abbé, qui n'en fera pas, je crois, la célébrité, mais que j'irais voir si j'avais le temps. Je vous écris au chevet du lit, prête à me coucher, pour me lever demain à cinq heures. Nous voyageons le matin, pour éviter la chaleur, dans une voiture de poste, façon la plus commode pour transporter un malade, mais chère à ruiner. Il ne faut rien moins que la bourse indienne pour fournir à ces dépenses.

La pauvre tendre femme donnerait tout l'or du Bengale pour la santé de son mari. Son dévouement est sans bornes ; toujours là, de nuit et de jour, se levant du lit plusieurs fois. Chaque jour elle écrit à Paris l'état du malade au médecin qui le traite. Ce nouveau docteur, consulté depuis peu, a changé tout le régime, supprimé les vésicatoires, tout ce qui épuisait, et substitué les bains, les bons bouillons, défendu les saignées, qu'on prodiguait. De tout cela, il en résulte un peu de mieux, un peu plus de forces ;

mais la poitrine s'emplit, la gorge s'enflamme. Mon Dieu, venez à notre aide ! Quelles frayeurs quand nous lui avons vu cracher le sang, dans une bicoque où nous n'avons eu pour toute ressource que de l'eau et un œuf frais ! Cette petite femme est un ange de piété et de résignation. Vous l'aimeriez bien. Nous comptons arriver après-demain à Bordeaux, et quand nous pourrons au Cayla, dernière station de notre voie douloureuse.

Priez, ma chère amie, et faites-moi l'amitié de m'écrire le plus tôt possible, au Cayla, par quel moyen on peut s'adresser au prince de Hohenlohe. Le prêtre à qui j'ai écrit pour cela est à Rome. Je n'ai donc pu adresser ma demande de prières, ne sachant comment m'y prendre. Soyez assez bonne pour me l'indiquer, et assez tôt, afin que je puisse le faire en arrivant au Cayla. Il n'y a pas temps à perdre pour demander miracle et guérison.

Adieu, ma bien chère Louise. Je suis on ne peut plus touchée de votre lettre, de ce qu'elle me dit de vous, quoique tout ne me convienne pas. Oh ! que je suis difficile ! car vous êtes fort en train de perfection, et vous m'édifiez comme un prédicateur ; mais j'aime le calme, même avec Dieu. Ce n'est pas aussi aisé qu'on pense. Mes amitiés à vos chères sœurs ; je n'oublie pas leur affection pour moi. Jamais je n'eus plus besoin des marques de l'intérêt que je leur demande, surtout à l'église. Je vous y joins, chère amie, et vous quitte en vous embrassant tristement.

Nous serons dans une huitaine de jours au Cayla. Quel retour de noces, hélas ! Pauvre vie, si Dieu ne soutenait. Écrivez-moi, s'il vous plaît, tout de suite.

Cherchons tous les moyens de sauver ce pauvre frère. Je sais que ce serait bonheur pour vous d'y contribuer. Cette pauvre Élisa Lafont est à plaindre. Je viens aussi d'apprendre la mort d'une jeune femme de dix-neuf ans, qui était à la noce de Maurice, bien fraîche et bien jolie. Qu'est-ce que cela fait ? La mort ne regarde à rien. Tenons-nous prêts ; le malheur n'est que pour ceux qui ne sont pas préparés. Maurice me demande chaque jour des lectures pieuses. Rien que ces sentiments me consolent.

A 10 heures du soir, et toujours à vous.

A Mme LA BARONNE DE MAISTRE

[Bordeaux], Hôtel de Nantes, mardi 2 juillet.

Enfin à Bordeaux, chère amie, bien loin de vous et encore loin du Cayla, station de repos seulement et d'agrément pour les yeux. Pays charmant, jolie ville, grande, peuplée, animée, Paris du Midi, avec un ciel plus beau. Nous allons voir tout cela au dehors, et nous promener un peu ; mais le cœur avant tout. J'ai pensé à vous plutôt qu'aux monuments et curiosités. Vous ne m'avez pas quittée pendant toute la route, ma chère amie ; je vous voyais en cinquième dans notre calèche, ou bien nous étions aux Coques, sur le canapé, ou dans le bois, ou dans la laiterie, enfin ensemble, vous en moi et moi en vous. Les distances ne séparent que le corps, et c'est, hélas ! bien assez.

Que n'est-il un télégraphe au service de l'amitié ! vous auriez su à chaque instant ce qui se passait en voyage, nos transes ou notre calme, suivant l'état du malade. Il a très bien supporté le voyage ; je crois même que le mouvement de la voiture lui est bon, puisqu'il se trouve moins bien dès qu'il en descend. Nous n'avons eu d'inquiétude vive qu'une fois, qu'il a craché du sang, dans un état d'accablement immense, et la gorge irritée à ne pouvoir supporter une goutte d'eau. C'était dans une bicoque de village, où nous n'avons trouvé pour toute ressource qu'un œuf frais et de l'eau. Il a avalé l'œuf, et s'est trouvé mieux. Les plus simples remèdes sont souvent les meilleurs ; c'est, je crois, le secret de l'homœopathie. Mon pauvre Maurice ne serait pas si mal, s'il eût commencé par là. On l'a épuisé de saignées, de cautères. Le régime d'à présent vaut bien mieux : ne rien faire, que du repos ; ne rien prendre, que du bouillon et des choses nourrissantes, bœuf, mouton et vieilles poules. N'est-ce pas que c'est excellent, et tout à fait de votre système ? Vous ne faites que du bien. Il est certain que le malade se trouve mieux de ce nouveau régime. Dieu veuille nous le sauver ! Je ne sais s'il ira aux eaux ; on attend pour cela l'ordonnance du médecin, qui n'avait voulu rien décider au départ. M. Pétros n'a pas voulu se charger, pour si peu de temps, d'une cure qu'il eût peut-être entreprise et achevée heureusement il y a six mois. Pourquoi n'y pas penser plus tôt ? Mal sans remède ! Espérons de ce qui reste encore, d'un peu de vie, de l'air du pays, du repos de l'âme.

...Oh ! mon amie, que je reviens souvent aux

Coques, et près de vous ! que j'y vis depuis que je les ai quittées ! Le Jourdain ne remonta pas plus rapidement vers sa source que le cœur aux endroits qu'il aime ; ce qui veut dire pour moi, près de vous, où nous avons été, où vous êtes. Vous voilà à Saint-Martin, où je suppose que vous êtes arrivée de Nevers, votre ville, après avoir embrassé votre tante et l'intéressante Mme de R***. Leur aurez-vous laissé mes souvenirs à ces dames, dont je me souviens ? J'en ai beaucoup rencontré de par le monde où je voyage, mais pas de semblables, pas de votre famille.

J'ai pourtant trouvé fort de mon goût Mme Mansell, à Tours, et miss Mélina, sa sœur, deux jolies et gracieuses Anglaises, aux manières distinguées, chez qui nous avons reçu l'hospitalité la plus aimable. Ce sont des Indiennes, encore, mais qui rappellent ces nobles et intéressantes femmes des romans de Scott ; au reste, amies de lady Bentinck, la femme du gouverneur général des Indes. Nous étions, vous voyez, bien adressées. Ces dames aiment beaucoup Caroline et sa tante. Rien n'est plus séduisant aussi que notre Indienne : elle est belle comme une rose de mai, avec ses fraîches joues et ses fraîches toilettes. C'est bonheur d'être jeune, on glisse sur les peines où les âgés s'enfoncent. Caroline, toujours près de son mari, le voyant souffrir sans cesse, se levant plusieurs fois la nuit, du dévouement le plus actif, se porte bien ; c'est qu'elle ne le voit pas non plus si malade. Elle espère, et fait bien : l'espérance est si bonne ! Toute la mienne est en Dieu ; quand je le vois si faible, si pâle, si maigre, il ne me reste guère de confiance humaine. Il est là, à côté de moi, dans

son lit, qui tantôt dort et tantôt me dit un mot. Je suis seule ; Caro m'a laissée pour quelques heures garde-malade, ce que j'aime autant que de voir la ville de Bordeaux. Cela se fera plus tard. Nous devons aller voir le navire où s'embarque M. Dulac, le beau-frère. Cela me fait plaisir ; je parlerai de voiles et cordages : j'aurai vu un peu de tout en retournant au Cayla. *Et voilà comment on s'instruit en voyageant* ; le reste du couplet ne me regarde pas.

Aurai-je bientôt de vos nouvelles ? Oh ! voilà ce qui me regarde intimement. Parlez-moi de vous bien au long, de votre santé, de votre (je puis dire notre) chère maman, qui doit être heureuse de voir ses deux enfants auprès d'elle. Vous ne tarderez pas de voir M. Adrien. S'il est avec vous, faites-lui bien les amitiés de Maurice, après avoir reçu pour Mme de Sainte-Marie et pour vous ses affectueux hommages. Adieu. Ce mot est triste, après ceux qu'on a dits ensemble. Tous mes respects à Monsieur votre père, et tous mes souvenirs à votre parfait mari. Est-il toujours solitaire ? Que je caresse les petites, et vous embrasse, avec votre maman.

[*P.-S.*] Nous sommes ici jusqu'à vendredi, trop et trop peu, puisque je n'aurai pas le temps d'avoir de vos nouvelles. Il y a un an, je vous écrivais à pareil jour, 2 juillet. Qui m'eût dit que la même date se retrouverait d'ici ? Il y a de l'imprévu dans la vie.

A LA MÊME

9 juillet [1839].

Que pensez-vous, que craignez-vous, chère amie, de la rareté de mes lettres ? Des malheurs peut-être, et vous avez raison. Nous avons eu papa fort malade ; ce chagrin, et d'autres, qui nous désolent, pour ce pauvre Maurice. et les occupations qui s'ensuivent, ont ralenti ma correspondance avec vous, avec vous que j'aime tant, à qui j'ai besoin de tout dire.

Ma bonne amie, que je parle souvent de vous en famille, de votre tendre mère, de tous ces chers amis lointains que Dieu nous a donnés ! J'admire comme vous nous êtes venus à une époque de peines, en des jours d'affliction, comme pour nous consoler, comme un baume au pied de la croix. Je la sens déjà bien pesante ; mais courage ! Dieu aidant, on arrive enfin au Calvaire, et de là au ciel. Oui, le ciel, ma bien chère amie ; ne regardons plus que là ; c'est la seule vue qui console, qui soutienne dans les défaillances du cœur.

Le vôtre souffre, souffre beaucoup des mêmes douleurs que moi, j'en suis sûre, je vous connais, je sais que vous m'aimez si bien ! O mon amie ! quel bonheur et quel malheur cela me cause ! Pour rien, je ne voudrais augmenter vos souffrances, hélas ! assez grandes, et cependant je le fais chaque fois que je vous parle, chaque fois que je m'épanche. Que voulez-vous sortir de moi, que des larmes ?

C'est cause que j'hésite à vous écrire, que je vous écris peu aujourd'hui.

Écrivez-moi, vous. Oh ! vous ne me ferez pas de mal, vous savez, ma santé est bonne et forte ; je puis souffrir sans mourir. Dites-moi donc ce que vous faites à Saint-Martin, si beau, si plein pour vous de souvenirs d'enfance, ce qui plaît tant, ce qui console un moment du présent triste et amer.

Pour moi, le Cayla me charme : pas un arbre, un sentier, un petit trou de muraille où je ne loge mon cœur. Je suis peu sortie encore ; je n'ai fait visite qu'aux alentours du château ; toujours garde-malade ; et, mon Dieu, qu'on voudrait l'être longtemps ! Il y a des peines qui se font aimer. Hélas ! on jouit tant à soigner ceux qu'on aime ! Mon pauvre père est hors de danger, mais faible, d'une faiblesse à durer longtemps. La fièvre dure encore ; depuis deux jours il prend un peu de bouillon de jeune poulet ; le régime rafraîchissant, et beaucoup de ménagements, nous le sauveront, j'espère. Que n'en puis-je dire autant d'un autre malade ! mais nous ne pouvons avoir pour lui qu'une espérance céleste. M. Adrien a dû vous dire ce que pensaient les médecins. Je ne puis vous parler plus longtemps de cela. Que Dieu nous soutienne, ma chère amie ; Dieu nous aime, et nous afflige en ce monde pour nous rendre heureux dans l'autre. C'est ce que la foi nous enseigne, c'est mon appui, ma consolation la plus puissante. Partageons-la, mon amie, comme nous partageons nos peines ; unissons nos âmes, comme nous unissons nos vies. Ce n'est pas pour rien qu'on est chrétien. Le père Qua-

drupani[1] nous a été bien doux pendant la route, cette longue voie douloureuse. Adieu. J'embrasse vous et ce qui vous aime. Des nouvelles bientôt.

A MONSEIGNEUR LE PRINCE DE HOHENLOHE

EN ALLEMAGNE.

Monseigneur,

Les miracles de guérison opérés par les saints me font tout espérer de votre intercession. Permettez qu'avec tant d'autres je l'implore, que je recommande à votre crédit auprès de Dieu un frère bien-aimé et mourant, pour lequel il ne nous reste que peu de ressources humaines ; celles de la foi sont les meilleures, et seront, je crois, grandes pour le malade, aidé de votre charité. Comme pour le chrétien l'âme est plus précieuse que le corps, je vous recommande celle de notre cher Maurice. Ce n'est pas que le malade ne vive en chrétien ; mais a-t-on jamais assez de foi et d'amour ? Je vous conjure d'intercéder pour tous ses besoins. Que votre charité, Monseigneur, veuille accueillir ma prière, et m'indiquer aussi le jour où nous pourrions nous unir à vous pour obtenir de Dieu la grâce que nous souhaitons. Mais, quoi qu'il arrive, nous acceptons d'avance la

1. *Instructions pour éclairer les âmes pieuses dans leurs doutes*, par le P. Quadrupani. Ouvrage traduit de l'italien.

volonté de Dieu, et dans le même sens, je vous prie, Monseigneur, d'agréer l'hommage de ma reconnaissance et l'assurance des sentiments les plus profonds de respect et de vénération de, etc.

A Mlle LOUISE DE BAYNE

10 juillet [1839].

Chère Louise, chère amie, j'arrivai hier, et je reçois à l'instant votre lettre, deux bonheurs dont je veux vous parler de suite. J'ai tout plein de choses à dire du voyage, des peines, fatigues, craintes, et du repos d'à présent, repos de terre promise. Oh ! que c'était loin, ce Cayla, ce bon père, cette chère Marie, Érembert, et vous aussi, ma bien chère amie. Au moins, ne pas se voir au bout du monde, quoique ce ne soit qu'en esprit dès qu'on est séparé. Il y a dans ce *si loin* quelque chose de triste pour le cœur qui n'aime pas les distances. Mon Dieu, que doit-il en être des séparations de la mort, quand on ne trouve plus en aucun lieu du monde ceux qu'on aime ? Alors on se porte au ciel, et tout l'espoir du paradis ne console pas de ces chers disparus ; on les pleure, ce que Dieu ne défend pas.

Qui sait s'il me faudra passer par cette épreuve ? Tantôt espoir, tantôt désespérance ; nous sommes depuis trois mois entre la vie et la mort ; ce pauvre frère ! Je vous parle toujours de lui, je ne sais parler d'autre chose ; avec vous c'est sans gêne, comme

avec une sœur qui partage les chagrins de famille. C'est ce que vous me faites voir dans votre affectueuse lettre. Dieu nous console au moins par l'intérêt qu'on nous porte. Que dire à cette bonne Pulchérie, qui s'est empressée d'écrire à Mme de Cazes, au sujet du prince de Hohenlohe ? Cela nous a bien touchés, ainsi que les détails que Mme de Cazes a eu la bonté de me transmettre de suite avec des attentions de cœur bien touchantes. Cette lettre, que j'ai trouvée au Cayla, était arrivée par un exprès de Cordes, de chez mon oncle Fontenilles, ce que je ne comprends pas trop. La providence du ciel et celle de votre amie s'en sont mêlées : que je les bénis ! que je suis obligée à ma chère Pulchérie de la preuve d'amitié qu'elle me donne en cette occasion.

Si je n'étais pas affligée, j'aurais de quoi être heureuse dans tout ce qui m'entoure. Vous comprenez la jubilation paternelle en nous revoyant, et le bonheur de Marie ; mais ce pauvre Maurice les a frappés de douleur. On ne le croyait pas si mal, quoique je les eusse préparés à cette mourante figure. Enfin le voilà arrivé, et sauvé de tant de dangers du voyage. Je craignais toujours de le voir s'éteindre en chemin ; mais au contraire, le mouvement, le grand air, lui ont fait du bien. Ce n'est qu'à présent qu'il redevient faible, sans sommeil, avec un dérangement d'estomac qui, joint à des maux de gorge, l'empêche de manger. Pauvre martyr ! Mais il est bien calme, bien résigné. Avant de partir, il a reçu la sainte communion dans son lit. Cela console ; au moins, ne pas trembler pour l'âme. Je viens d'écrire au prince, et j'adresse le tout sous enveloppe à Mme de Cazes, qui m'offre de faire l'envoi. Quand

vous lui écrirez, parlez-lui bien de ma reconnaissance, du bonheur qu'elle m'a fait en me racontant les deux guérisons opérées dans sa famille par les prières du saint. C'était, je pense, pour son frère. Vous me le dites, je crois.

Je suis si affairée, si encombrée de déballements, de quelques visites, de tant de lettres reçues, que je vous parle à la hâte. Faut-il vous dire que le bon général m'a chargée dernièrement de le mettre à vos pieds ; qu'il est on ne peut plus notre ami, et qu'en preuve, il m'a obtenu cent francs de la reine, pour notre église ? C'est le dernier courrier qui m'a porté l'ordonnance du secrétaire des commandements de la reine, payable à Gaillac, chez le receveur, argent comptant qui fait tressaillir de joie notre chapelle neuve. L'idée me vint d'écrire à la reine, qu'on dit bonne et pieuse. Je ne me suis pas trompée ; grâce pourtant à l'obligeante recommandation du marquis, qui est bien en cour. Que Dieu soit béni, le bien vient de partout. Après cela, lettre de mon aimante et aimable de Maistre, et puis la vôtre, chère Louise, c'est de quoi occuper plume et cœur.

Nous avons passé un jour à Gaillac, et dans ce peu de temps notre Indienne a conquis la ville. Tous ceux qui l'ont vue sont pris, éblouis sous ses beaux yeux. Le fait est qu'elle est charmante. Nos cousines en sont enchantées ; Mme de Paulo lui a fait le plus gracieux visage. Que j'ai de regret de vous savoir si loin ! C'est à vous autres, à mes meilleures amies, que je voudrais faire voir notre chère merveille. Elle m'étonne en tout ; je ne comprends pas qu'elle soutienne si bien le chagrin et la fatigue. C'est elle seule qui veille son mari, qui ne la laisse pas trop dor-

mir ; cette nuit, je l'ai entendue trois ou quatre fois se lever. Dieu lui donne des forces ; elle est si pieuse !

Nous avons demeuré six jours, je crois, à Bordeaux, une demi-journée à Toulouse, en tout vingt jours de voyage, temps infini pour un malade, et pour nous, à cause de lui. Sans cela, ces haltes eussent été agréables ; on se délasse et on voit ; mais je n'ai guère vu qu'en passant. Tout le temps à Bordeaux s'est passé dans la chambre de Maurice. Quand l'air était assez doux pour ouvrir la fenêtre, je regardais le port, les passants et les omnibus. Le soir, nous avions la salle de spectacle en face, et nous nous amusions, Caroline et moi, à voir s'habiller les acteurs, les actrices, se faisant rois et reines en se donnant des coups de pied. Pauvre canaille ! Un peu plus loin, par contraste, une charmante église où nous allions, l'une après l'autre, à la messe : c'est tout ce que j'ai vu.

A présent le cher Cayla, qui m'aura pour longtemps. J'ai besoin de repos, de retraite, de rentrer dans ma vie primitive. Ces huit mois me semblent un rêve. Je me demande s'il est bien vrai que j'arrive de Paris. Hélas ! oui, Maurice me le fait voir. Un seul désir, celui de vous voir ; cœur mort à tout, hormis à l'amitié. J'embrasse vos trois sœurs. Mme de Bayne voudra bien me le permettre. Priez pour moi et pour lui. Tout entière à vous.

A Mme LA BARONNE DE MAISTRE

19 juillet [1839].

J'adore, mon Dieu, vos décrets éternels et impénétrables, je m'y soumets de tout mon cœur pour l'amour de vous ! Il y a trois ans, chère amie, que je fais cette prière, qu'elle m'a soutenue et préparée au plus cruel sacrifice. Le moment est venu, plus d'espoir ; le médecin a prononcé le terrible : « C'est sans remède, » et nous a parlé des derniers sacrements. Bien facilement nous y avons fait consentir le malade. Je lui en ai parlé à propos des prières du prince de Hohenlohe, et comme il a fait ses pâques, sa conscience ne l'a pas effrayé. Le voilà confessé. Je vous écris dans les apprêts du saint viatique et de l'extrême-onction. Je ne sais pourquoi je ne suis pas mortellement désolée. J'espère encore sans doute. Oh ! mon amie, ma pauvre amie, prions bien Dieu pour cette chère âme. Parmi tous, je pense à vous : je n'ai pu m'empêcher de vous écrire, de vous unir à mon cœur, à mes larmes, à toute une famille affligée. Pensons au ciel ; je ne veux plus rien que de l'autre monde. Mon Dieu, que votre volonté soit faite ! Je le dis dans les larmes, mais les larmes sont des prières.

Combien je sens en ce moment le besoin de la foi, le secours de la piété. Oh ! que devenir ? Votre lettre m'est venue hier ; je ne croyais pas y répondre si tristement. La faiblesse, l'affaissement de la vie s'est fait tout à coup. Peut-être est-ce une crise, peut-être le sauverons-nous. Toujours qu'il soit prêt, qu'il se

prépare en chrétien pour le passage, à quelle heure qu'il se fasse. Mettons-nous ensemble au pied de la croix, c'est là que je vous laisse, amie si chère et affligée comme moi.

Je vous serre sur mon cœur avec votre tendre mère. Adieu. Soyons prêts à tout. Je vous écrirai, quoi qu'il arrive.

A Mlle LOUISE DE BAYNE

AU CHATEAU DE RAYSSAC, PAR VABRE (TARN).

22 juillet [1839].

Vous devez savoir, chère amie, la perte que nous avons faite ; mais je veux aussi vous en parler, j'ai à vous dire mon chagrin, mon affliction de sœur, d'amie intime de ce pauvre Maurice. Cher frère, le voilà mort, *mort !* Vous dire ce que ce mot fait sur moi, ce qu'il a d'incompréhensiblement douloureux ! Non, je ne puis me faire à cette pensée de séparation éternelle, ne plus le trouver nulle part sur la terre ! Oh ! comme nos affections disparaissent ! Dieu veut que nous les portions plus haut que terre, et il prend au ciel ceux que nous aimons. Il est là mon frère, au ciel, parmi les bienheureux, je l'espère, car il a fait la mort d'un prédestiné. Dieu soit béni, qui, dans sa miséricorde, a voulu sauver l'âme et laisser mourir le corps, cette apparence humaine que nous aimons tant, qui semble l'homme, et ne fait que le cacher. L'œil chrétien voit ainsi ces choses

et regarde vers l'autre vie, lorsque celle-ci nous désole. Pour moi, c'est fini de tout ce qu'on appelle bonheur. Cette mort me tue, m'enlève ce qui m'attachait avec quelque charme en ce monde. Mon avenir était dans le sien, ses enfants m'auraient appelée leur mère, j'avais tout mis en lui, trop peut-être. Dieu veut qu'on ne s'appuie pas tant sur la créature, roseau qui casse sous la main. Ma pauvre âme se doutait bien de cela ; mais n'importe, on s'attache plus fort à ce qui va nous échapper.

C'en est donc fait, le voilà au ciel et moi sur la terre. Oh ! prompte disparition ! n'était-ce pas hier son jour de noce ? Hélas ! tout de ce passé me semble un songe, comme dit notre pauvre Caroline : « Il me semble que mon mariage est un rêve. » Un rêve bien douloureux. Un mois après ont commencé les alarmes, les dépérissements et toutes ces souffrances qui nous l'ont conduit au tombeau. Pauvre Maurice ! Je ne sais dire que ce nom. Il avait pour moi tant de bonheur, quelque chose d'électrique pour le cœur, et ce n'était pas pour moi seule. Toute la famille était sous cette influence, c'était notre charme à tous. Mon père disait que cet enfant faisait sa gloire. Tout le monde se louait de lui, ce n'était que larmes et louanges sur son cercueil. Ce fut avant-hier la triste, lugubre, déchirante et dernière séparation au cimetière. Nous l'y avons tous accompagné, ce cher Maurice, avec lui tant que possible en ce monde. Oh ! quelle descente que celle du cercueil dans la fosse ! Je l'ai suivi des yeux, en priant Dieu pour la chère âme de mon frère. Je ne sais plus rien voir, plus rien aimer que ce monceau de terre où nous allons nous agenouiller tous les jours avec sa

pauvre veuve. Comme elle nous est chère, cette jeune femme, cette moitié de notre Maurice ! l'âme étonnante de force et d'énergie ! toujours près de lui, dévouée au mort comme au vivant. Pauvre jeune femme ! Un ange en prière, en larmes pendant deux jours près de ce lit, tantôt tenant la main, tantôt baisant ces joues, cette bouche... Hélas ! hélas ! quelle triste jouissance ! Mon pauvre Maurice, comme nous ne pouvions pas le quitter ! O mon Dieu ! là tout froid, les yeux ternes, ces yeux si brillants, si beaux ! comme la mort nous met ! tous nous en viendrons là. Ma pauvre amie, que ferions-nous de l'éternité sur la terre ? Se bien préparer et partir quand Dieu voudra. Ce sont des coups qui atterrent, qui ne laissent debout que la foi. Priez Dieu de m'en donner beaucoup, jamais je n'en eus plus de besoin.

Si vous veniez me voir, Louise ! Pour moi, ne m'attendez pas ; je ne supporterais pas d'être ailleurs qu'ici, dans ces chambres où il a passé, dans cette maison où tout le rappelle, où tout le pleure, et d'ailleurs nous ne sommes pas trop en famille. Il n'a plus que trois enfants, mon pauvre père. Comme il est affligé de ne plus revoir son cher fils, son Benjamin ! Son sacrifice est bien grand. Que Dieu l'accepte ! Nous nous mettons au pied de la croix. Quand le prince fera des prières, il ne le guérira pas. C'est trop tard. Pourquoi n'y pas penser plus tôt ? J'aurai toujours ce regret. Mais qui aurait cru la mort si prompte ? J'espérais jusqu'en automne, sans savoir pourquoi, car je le trouvais bien mal. Jamais, jamais je n'aurais cru le voir sitôt finir. Il s'est éteint tout doucement en cinq minutes d'agonie, dès avoir reçu

le saint viatique. Jusque-là plein de connaissance ; ce qui le prouve, c'est qu'après sa confession il rappela Monsieur le curé pour lui parler en forme de rétractation de ses rapports avec M. de Lamennais. Oh ! quel malheur s'il était mort à cette époque ! On trouve en tout à bénir Dieu ; cette croix, cette mort porte un signe de salut évident. Voilà qui nous console du côté de la foi, et ne faut-il pas tout voir en chrétiens ?

Adieu, chère amie. Je demande souvenirs et prières à vos trois sœurs, en leur faisant part de notre malheur. On devait vous écrire avant-hier. Mais ceci c'est plus du cœur, c'est de moi à vous. Marie se joint mot à mot à ma lettre, et cœur à cœur à vous. Elle est d'une maigreur, d'un changé qui m'afflige. C'est le temps des peines. Comment va Mme de Bayne ?

A Mlle ANTOINETTE DE BOISSET

A LISLE-D'ALBI.

23 juillet 1839.

Priez pour lui, ma chère Antoinette, priez pour ce frère, cet ami de votre amie. Nous voilà séparés, lui au ciel et moi sur la terre, où je ne vois plus rien de lui que sa tombe. O douloureuse disparition ! Je ne puis me faire à cela, je ne puis croire que Maurice ne soit plus de ce monde, qu'il ne revienne plus en famille, à cette place, à ce fauteuil, à cette

chambre, à ce lit. Dieu, mon Dieu ! C'est vrai cependant, et vous l'avez voulu, vous nous avez ôté ce cher enfant dans quelque dessein de miséricorde, sans doute. Comment en douter sur tant de signes de salut d'après cette mort bienheureuse et sainte ? Oui, ma chère amie, il a fait la fin la plus douce, la plus consolante ; le prêtre qui l'a assisté, tout le monde nous dit qu'il est au ciel. Oh ! que cela console ! Mais ne laissons pas de prier pour cette chère âme. Qui sait ? il faut être si pur pour voir Dieu. C'est donc autant pour le recommander à votre pieux intérêt que pour vous faire part de mon chagrin que je vous adresse ces lignes.

Hélas ! je vous écrivais il y a si peu de temps une lettre si différente, lettre de noce... Que les choses du monde changent vite ! Dieu ne veut pas que nous nous attachions à la terre, et n'y fait passer que des semblants de bonheur. Vous l'avez éprouvé aussi bien que moi, chère amie. Vous pleurez une sœur, je pleure un frère, tous deux si aimables et si aimés, le bonheur de leur famille. Maurice, c'était pour nous tous un charme, rien qu'à penser à lui, rien qu'à dire son nom. Tout cela mort ! Pauvre chère sœur ! je veux parler de sa femme, la plus intéressante créature pour nous et qu'il soit possible de voir. Nous l'admirons. Tant de courage, d'énergie, de soutien dans une si jeune femme ! Jamais si bel exemple de la puissance de la foi, de la piété. Oh ! quel ange Dieu avait donné à mon frère ! Le coup qui les sépare est affreux. Veuve et orpheline à vingt ans ! « Si je perds ma tante, qui sera mon appui en ce monde ? » Et puis elle se confie à Dieu, sa grande ressource. Je ne serais pas étonnée qu'elle

entrât dans un couvent, tant elle a de piété et de détachement de la vie. Ce mariage, ce séjour à Paris, cette mort, tout me semble un rêve. Je me perds dans ces événements, dans ces souvenirs, dans ces réalités. La Providence a sur nous d'inexplicables desseins. Des croix au bout de tout. Signes de salut que j'adore. Adieu, chère amie ; priez Dieu pour le frère et la sœur qui ne feront qu'un jamais.

Veuillez faire part de notre malheur à tous ceux de votre famille, à nos amies de Gélis et à Irène. Je ne puis pas leur écrire aujourd'hui.

Votre amie désolée.

A Mme LA BARONNE DE MAISTRE

AU CHATEAU DE SAINT-MARTIN (NIÈVRE).

Vendredi, 26 juillet.

Depuis huit jours qu'il nous a quittés, qu'il est au ciel et moi sur la terre, je n'ai pu vous parler de lui, me trouver avec vous, me joindre à vous, ma tendre amie, tant aimée, aussi. Ne serons-nous jamais désabusés d'affections ? Ni chagrins, ni brisement, ni mort, ni rien ne nous change. Aimer, toujours aimer, aimer jusque dans la tombe, aimer des restes, s'attacher à ce corps qui a porté l'âme, mais l'âme, on la sait au ciel. Oh ! oui, là-haut où je te vois, mon cher Maurice, où tu m'attends, où tu me dis : « Eugénie, viens ici, avec Dieu, où l'on est heureux. » Ma chère amie, tout est fini du bonheur sur

la terre ; je vous l'ai dit, j'ai enterré ma vie de cœur, j'ai perdu le charme de mon existence. Je ne sais tout ce que je trouvais en ce frère, ni quel bonheur j'avais mis en lui. Un avenir, des espérances, ma vieille vie auprès de la sienne, et puis une âme qui me comprenait ! Lui et moi, c'étaient deux yeux du même front. Nous voilà séparés. Dieu s'est mis entre nous. Que sa volonté soit faite ! Dieu se mit au Calvaire par amour pour nous ; par amour pour lui, tenons-nous au pied de sa croix. Je trouve celle-ci pesante, toute garnie d'épines, mais ainsi celle de Jésus. Qu'il m'aide à porter la mienne ! Enfin nous arriverons au sommet. Et du Calvaire au ciel le chemin n'est pas long. La vie est courte ; et que ferions-nous de l'éternité sur la terre ? Mon Dieu ! pourvu que nous soyons saints, que nous profitions des grâces qui nous viennent des épreuves, des larmes, des tribulations et angoisses, trésors du chrétien. O mon amie ! il n'y a qu'à regarder ces choses, ce monde, de l'œil de la foi, et tout change. Heureux père Imbert, qui le voit ainsi si éminemment ! Que je voudrais avoir un peu de son âme si pleine de foi, si radieuse d'amour ! J'ai besoin de soutien, et je désire souvent le saint homme qui rendrait enthousiaste de martyre et de croix. Hélas ! il a été prophétique, il m'a dit : « Vous êtes l'enfant de la douleur, attendez-vous à beaucoup d'épreuves. » Moi qui, ce me semble, ne lui parlais en ce moment de rien de douloureux, je fus frappée de ces paroles que Dieu vient d'accomplir.

Mon amie, j'ai beaucoup pensé à vous en ceci. La part que vous prenez à tout ce qui me touche, cet *un* que nous faisons à l'endroit du cœur m'a fait

sentir que vous souffriez, que vous étiez brisée, déchirée avec moi. J'ai prié Dieu pour vous. Je suis calme, je vous écris sans larmes. Je me jette à votre cou. Mille visites nous viennent, et aucune comme la vôtre. Cependant ce sont des amis, des parents des voisins bien franchement affligés. Mais s'occuper de dîners, de détails de ménage et de vie, voir autour de soi le cours ordinaire des paroles et des choses, quand au dedans tout est changé, quand on est dans un si grand vide, voilà qui est accablant. Puis le déchirant contraste, l'amère pensée de se dire : « Toutes ces personnes seraient venues pour le voir, en visage de noce et de félicitation. » Six jeunes filles, hier, de nos cousines, gracieuses et gaies de caractère, avec lesquelles il aurait ri. Comme les choses changent ! Changeons aussi, mon amie, désabusons-nous du monde. des créatures, de tout. Moi, je demande l'indifférence complète.

Il s'est éteint sans agonie, tout doucement, comme dans un sommeil, dès avoir reçu le saint viatique. M. le curé nous assure qu'il est au ciel. Mais prions pour cette chère âme. Nous ne pouvons plus rien pour lui. C'est consolant de prier, n'est-ce pas ? de pouvoir ainsi soulager ceux qu'on aime, de les suivre d'amour jusque dans l'autre vie. Je plains ceux qui n'ont à donner aux morts que des larmes. C'est bien bon de pleurer, mais non pas sans la prière. La prière, c'est la rosée du purgatoire. Répandons-en à flots, nous ferons tant de bien ! Que j'aime cela à présent ! que la foi m'est bonne ! Chère amie, je vous souhaite sa douce, sa divine influence.

Écrivez-moi, je suis en peine, je ne suis pas morte à vous, vous m'occupez, Dieu sait ! Que votre

bonté soit bonne, ne soit pas trop délabrée. Parlez-moi de tous, de votre chère maman qui, elle aussi, m'est bien chère. Je recommande mon Maurice, mon Alphonse [1], à son pieux cœur de mère. Chère maman, je suis bien affligée, et mon père, et nous tous. C'était le plus affectionné de tous. Vous me comprenez et vous prenez part, je suis sûre, à notre deuil. Pourquoi sommes-nous si éloignés ? Je serais en ce moment dans vos bras. Adieu, bien chère maman, parlez de mon frère à votre fils qu'il aimait. Je prie M. de Sainte-Marie de se souvenir de ce cher enfant devant Dieu.

Adieu, ma chère Henriette. Je reviens à vous, pour vous quitter encore. On ne fait que cela dans la vie. Amitiés à M. de Maistre.

De cœur et d'âme et de pensée à vous, éternellement à vous.

Parlez-moi du frère de Sophie, et un souvenir de moi à elle.

Je ne puis m'empêcher de vous parler de notre admirable Caroline, ange de dévouement, de courage, de piété. Près de lui, avec lui, en lui jusqu'à la tombe. Oh ! que cela nous l'attache !

1. Nom du fils qu'avait perdu Mme de Sainte-Marie.

A LA MÊME

De ma chambrette, 27 janvier [1840].

O femme de douleurs ! Pauvre malade, pauvre mère ! Je ne me doutais pas de ce martyre où vous avez été pendant huit jours auprès de Valentine mourante. Que le mal vient vite, mon Dieu ! Mais Dieu aussi le guérit promptement. Vous n'aurez eu qu'une rude alarme, une terrible angoisse. Ce n'est pas pour la petite que je crains à présent, c'est pour vous, que ce choc aura tant ébranlée. Dites-moi bientôt et bien long ce qui s'est suivi pour vous de cette pénible épreuve. Peut-être n'aurez-vous pas quitté Nevers, peut-être êtes-vous au lit, peut-être le cœur a-t-il repris son mauvais train, comme il lui arrive aux secousses ? Enfin dites, mon amie, à votre amie, tout ce que fait votre santé.

Il est vrai que la seconde page de votre lettre me rassure en me rassurant sur Valentine. Une mère et son enfant se tiennent si bien que tout de l'une passe à l'autre, mal et bien. Ainsi le mieux de cette chère petite fait le vôtre, ce me semble. Comment donc avait-elle pris mal ? Ne la laissez pas courir à volonté, quelque temps qu'il fasse, comme je l'ai vue faire aux Coques. Il est vrai qu'on a peine à tenir un enfant dedans tout le jour ; que c'est même trop les ménager de les tenir en serre chaude, mais Valentine est si frêle, si délicate, que ce qui serait trop pour une autre enfant ne l'est pas pour elle. J'espère que le bon Dieu vous la conservera, puisqu'elle est si patiente, si pieuse. Ce sera un petit modèle de sainteté

à votre maison. La chère enfant, que je l'embrasse d'être si sage en souffrant, de prier comme elle fait pour sa mère et les amis de sa mère. C'est vraiment charmant, ce que vous me dites à ce propos. Ne vous inquiétez pas, laissez votre enfer du Dante auquel vous comparez votre vie. Je ne sais ce que c'est que cet enfer ; quel qu'il soit, ce n'est pas pour vous, les chrétiens ne doivent pas en avoir. Au fond de la vie on doit voir le ciel.

Ma pauvre amie, je vous renverse, toujours contraire à vos idées et sensations, presque à vos larmes. La méchante amie que je dois être ? Pouvez-vous m'aimer ? Non, je ne comprends pas ce que vous trouvez en moi, ma raison s'y perd. *Mais le cœur a ses raisons que la raison ne comprend pas,* suivant encore votre ami Pascal.

Que vous me le faites aimer, ce Pascal ! Je viens de m'en séparer à regret ; je vois partir un livre avec peine, comme à peu près une visite agréable. Mot d'autant plus vrai que nous n'avons de livres qu'en visite et rarement, tant nous sommes loin des bibliothèques. Quand ce manque de lecture se fait sentir, je prends la quenouille, je viens écrire, je fais ce que je peux pour ne pas laisser prendre place à l'ennui dans ce vide : l'ennui, le plus terrible ennemi de l'âme, le démon des solitaires. Oh ! tâchez bien de vous en préserver, vous, ma compagne en solitude. Je voudrais vous aider de près, hélas ! si loin ! Tout ce que je puis, c'est de penser pour vous au piano, de vous accompagner en musique, de vous faire de quoi chanter. Cette pensée de travailler pour vous me semble venue du ciel, m'encourage, et je m'en sers comme d'ambition ; mais, hélas ! celle-là même

me quitte parfois ; je me dis : Bah ! qu'en fera-t-elle, de cette poésie? Cela pourra-t-il s'accommoder au piano ? Mes inspirations avec les siennes ? Nous sommes sœurs par le cœur bien plus que par l'esprit. Me voilà ! quand je doute, je meurs, plus de soutien, il me faut avoir espérance en vous, entrevoir votre clavier sur mes hymnes, figure poétique, j'espère ! je connais les mots du métier.

Franchement, mon amie, j'ai la rage de vouloir être utile, de me dévouer à quelqu'un ou à quelque chose. Si ce n'est à vous, je m'en vais chez les Arabes plutôt que de demeurer bonne à rien. Je me vois comme un être inutile, et cette pensée me fait souffrir. Peut-être est-ce vanité de vouloir être quelque chose. Si c'en est une, qu'elle s'en aille alors ! Je me contente d'être néant. N'est-ce pas assez d'avoir à faire son salut, la longue affaire de la vie ? Qui réduirait ses désirs à cela serait bien sage et bien heureux. Faisons que nos désirs rentrent dans ce désir.

Celui de vous voir y touche un peu, ce me semble ; c'est quelque chose du ciel qui nous a unies et nous rapprochera, toujours pour notre bien. Oh ! que je serais fâchée de vous faire du mal ! Dieu sait comme votre âme m'est chère. Si vous veniez, nous causerions beaucoup. Ce que nous ferions ne peut se dire. J'attends cela comme un des premiers bonheurs qui me restent dans la vie ; mais, comme vous, je n'y compte pas. Vous avez toujours tant d'entraves ! Cependant espérons, et croyons, malgré les obstacles. Ceux qui croient l'impossible sont les plus heureux.

Donc soignez-vous pour ce voyage, inutile à dire,

je sais, mais on aime à dire des inutilités. Quelle importance elles prennent quand je les attache à vous ! Eh ! vous faites bien, très bien, fort bien de commencer vos lettres par vous-même. Servez d'abord le bon vin comme aux noces de Cana, abreuvez-moi de vous, mon amie, qu'est-ce qui peut m'intéresser davantage ? Vous vous excusez là d'une faute qui me plaît tant que je la voudrais au commencement, au milieu, à la fin de vos lettres. Oui, parlez de vous, de vos peines, de vos affaires toujours. Ne suis-je pas votre *épanchoir* ? Oh ! je ne dis plus que je sois inutile, si vous pouvez vous reposer en moi, si Dieu veut que je vous sois bonne un instant. Écrivez-moi de longues lettres quand cela ne vous fatiguera pas. Songez un peu au plaisir de celle qui les lira et qui trouve toujours que c'est trop tôt fini.

La dernière m'est venue avant-hier au point du jour sur mon chevet. La jolie surprise et que j'ai trouvé que mon réveil était doux ! Le *postier* avait couché en route et m'est venu avec l'aurore comme un messager de bonheur, pressé et rare. Rarement si bonne chose à si bonne heure. Vous m'avez adouci tout un jour ; je l'ai passé, tout ce jour, mieux qu'aucun depuis longtemps. C'est qu'il n'y a rien comme des paroles d'amitié pour mettre le cœur en bon état. Après Dieu rien n'est plus puissant.

[*P-S.*] Mon père, mon bon père m'a fait la recommandation expresse de vous dire de sa part quelque chose de *bien tendre et affectueux*. J'y joins pour Valentine un petit chant que vous lui chanterez sur le piano, la pauvre malade.

A LA PETITE VALENTINE

MALADE

Oh ! quand je vois ta belle enfance
Dans la souffrance,
Quand je te vois au lieu de fleurs
Cueillir des pleurs,
Pensée amère
Me vient saisir.
Enfant trop chère,
Comme ta mère
Dois-tu souffrir !

Quand de langueur ta tête penche
Comme une branche
De jeune saule ou de roseau ;
Sur un berceau
Quand je vois faire
Lit de martyr,
Enfant trop chère,
Comme ta mère
Dois-tu souffrir !

Quand tu parais comme une sainte,
Sans cris ni plainte,
Dans tes douleurs chercher les cieux ;
Oh ! quand tes yeux
Vont au Calvaire
Voir Dieu mourir,
Enfant trop chère,
Comme ta mère
Dois-tu souffrir !

A Mme LA BARONNE DE MAISTRE

Le 17 février [1840].

Votre lettre m'est arrivée pendant les vêpres. à l'église ; et comme je l'avais là sans la lire, j'ai eu

l'idée un peu de l'attente en purgatoire. Oh ! qu'on doit souffrir près d'un bonheur qu'on ne peut posséder, près du ciel ! Voilà, mon amie, ce que le petit paradis de votre lettre que je ne voulais pas ouvrir m'a fait penser et sentir pendant deux heures, heures de sacrifice ; mais n'en faut-il pas faire à Dieu ! J'étais contente d'avoir cela à lui offrir, et précisément je lisais dans l'*Imitation* ces paroles au chapitre de la patience : « Dieu ne laissera sans récompense aucune peine, même la plus légère, qu'on aura soufferte pour lui. » Courage ! ai-je dit devant cette lettre. Si un jour il me fallait faire de plus grands sacrifices, j'en aurais plus de force. On s'exerce au vouloir. S'il me fallait vous quitter ! Il y a cent façons de se séparer sur la terre : non que j'en aie aucune en vue ; mais tôt ou tard ne faut-il pas tout quitter ? se séparer les uns des autres ? Nous sommes ici-bas dans une hôtellerie pour passer. Ayons donc des sentiments de passagers. Nous trouverions assez singulier celui qui se lierait à l'auberge. Le sage chrétien ne le fait pas.

Ne me trouvez-vous pas avoir bien profité de la mission des montagnes, et que sainte Louise ne parlerait pas autrement ? C'est que vraiment j'apprends d'elle et du temps bien des choses, et surtout qu'il faut penser au ciel ; mais y penser comme on pense à faire fortune, en y travaillant. Hélas ! mon Dieu ! c'est le seul bien pour lequel on ne veuille rien faire, qu'on attend par miracle, ce semble. Le plus grand de tous serait d'arriver où l'on ne tend pas, tomber au midi du côté du nord. Rien n'est inconséquent comme cette conduite, comme la foi sans pratique, comme un baptisé païen.

Passez, mon amie, cette singulière page à une peine que j'ai dans l'âme ; comme je vous passe vos idées, vos rêveries, vos douleurs, passez-moi aussi les miennes et le naturel de mes expressions quand je vous parle. Ce n'est pas avec vous d'ailleurs que je me gênerais. Avec personne quand j'écris. Sans en mesurer trop la portée, il faut que ma conviction éclate. Je suis sûre qu'elle ne vous blessera pas. Ma pauvre amie, je serais si fâchée de vous faire du mal ! Je vous le répète encore, ce mot qui vous a frappée, qui sera toujours le mien en amitié, dont les relations doivent toutes tourner au bien Pour moi, je n'ai pas de remords à cet égard. Dieu me préserve des vôtres, de ceux que vous auriez si vous veniez à me nuire. Quel double malheur ! et que nous remplirions mal les voies de la Providence qui nous a mises en contact ; car, mon amie, ce n'est pas pur hasard qui nous a fait rencontrer. J'y vois quelque divine intention de celui qui dirige jusqu'au vol des oiseaux, et qui, ce me semble, nous a menées par la main l'une à l'autre. Faisons-nous donc une amitié selon Dieu, comme deux sœurs de charité. Soignons-nous, touchons nos plaies et rejetons ce qui découle, le corrompu du cœur humain.

C'est ce que je tâche de faire avec ma chère malade. Ainsi je ne crois pas que vous deviez vous attribuer par contagion cet air d'ennui que vous avez cru voir dernièrement. Hélas ! vous le savez, *l'ennui est le fond de la vie humaine* ; c'est le mien quelquefois, mais rarement, par état de santé, par le corps plus que par l'âme. J'ai quelquefois besoin du soleil ; fait-il beau jour, je me ravive, je redeviens, non pas gaie, mais sereine. Belle créature

pourtant, qu'une goutte de pluie fait abattre ! Que nous ne sommes rien ! Je l'apprends toujours davantage et du besoin qu'on a de la force d'en haut.

Ne pensez pas à m'envoyer des livres, très bonne ; le port les rendrait trop chers. Et puis je sais m'en passer, rien ne m'est de besoin ; et vraiment rien ne me manque à mon cher et tranquille et bien-aimé Cayla. Quelques voisins obligeants nous ouvrent leur bibliothèque d'où je tire quelque rare chose à mon choix. Je suis ou je *resuis*, l'ayant déjà lu, sur les œuvres de Bernardin de Saint-Pierre, aimable et simple auteur, qu'il fait bon lire à la campagne. J'aurais fantaisie ensuite de *Notre-Dame de Paris*, mais je n'ose pas. Ces romans sont si ravageurs que j'en redoute le passage ; rien qu'à en voir l'effet sur certains cœurs m'épouvante. Le mien si calme voudrait rester comme il est. Si ce mot *calme* vous étonne dans vos pensées, songez, mon amie, que Dieu apaise. Je ne mens point.

A M. HIPPOLYTE DE LA MORVONNAIS

AU VAL DE L'ARGUENON

19 juillet, jour de sa mort ! [1840].

Dieu soit béni, Monsieur ! Vous n'êtes donc pas perdu pour nous de mort ou d'oubli, car votre silence m'avait fait craindre et croire l'un et l'autre. Sans cela, pensez-vous que je ne vous aurais pas écrit notre malheur ? que j'eusse laissé à un journal

de vous apprendre la perte d'un ami ? Hélas ! non, Monsieur, et j'ai plus d'une fois pensé à vous dans mes larmes, car je savais que vous l'aviez aimé, ce pauvre Maurice ; mais n'ayant plus de vos lettres ni de réponse en aucune occasion, j'ai dû penser que vous n'étiez plus de ce monde. Étant à Paris, je vis Maurice vous annoncer son mariage, et ni même alors, ni jamais rien de vous. A qui, au Val, aurais-je annoncé sa mort ? Votre petite fille est trop jeune pour lui adresser autre chose que des baisers, pour lui demander : où est votre père ?

Donc, Monsieur, vous êtes là toujours veuf, et seul, et triste. Dieu sait comme je vous ai souhaité des consolations, de ces consolations du ciel si douces et puissantes, car il n'y a que cela de bon, de soutenant à hauteur d'âme. Oh ! je le sens, je le vois, je le sais de moi-même, sous l'accablante douleur, sous cette mort de Maurice, frère bien-aimé, si intime à mon cœur. Sa perte est irréparable ; il s'est fait en moi comme un vide que Dieu seul peut remplir. Autrefois vous me parliez de prière, et je priais pour vous. Oh ! priez pour moi maintenant, priez pour Maurice comme je priais pour Marie,et comme je prie encore, car je n'ai rien oublié.

Ma plus grande consolation, je la trouve dans sa mort pieuse, dans ses sentiments primitifs de foi exprimés en prières et dans la réception des derniers sacrements, dans cet ardent et dernier baiser au crucifix. Je révèle cela, monsieur, à votre amitié, à cet intérêt chrétien qui suit l'âme dans l'autre vie. Espérons, espérons qu'elle est bien heureuse pour notre Maurice. C'était une si belle âme ! Oh ! Dieu lui aura ouvert son paradis ; Dieu, qui n'est qu'a-

mour, aura eu en amour cette âme de Maurice. Si vous lui élevez un monument, Monsieur, ce dont je suis fort touchée, marquez-le bien de signes de foi, de cette foi *pure et catholique* dans laquelle il est mort ; ce qui manque à la Notice de Mme Sand et m'a fait bien du chagrin. Il est vrai qu'elle n'a pas connu mon frère et ne l'a tracé que sur des traits épars ; mais vous tous, ses amis, qui l'avez connu, faites mieux, et écartez, s'il vous plaît, de cette figure chrétienne, tout nuage philosophique et irréligieux. Sera-ce, Monsieur, dans l'*Université catholique*, dont on m'a dit que vous étiez un des rédacteurs, que paraîtra cet hommage funéraire ? Nous serions bien touchés de le voir, et vous offrons en famille l'expression d'une gratitude profonde.

Je vous remercie également des deux publications que vous avez la bonté de m'envoyer et que je n'ai pas reçues.

Mme de Guérin sera, j'en suis sûre, bien touchée de cet hommage. Envoyez-lui, Monsieur, la *Thébaïde des Grèves,* toute remplie de Maurice qu'elle pleure toujours. Vous avez raison de penser que la femme qu'il avait choisie doit être une femme distinguée. C'est, en effet, une ravissante créature en beauté, en qualités et vertu ; Ève charmante, venue d'Orient pour un paradis de quelques jours. La mort les a séparés après huit mois. Il ne reste pas d'enfant. Cette jeune femme est Indienne, élevée à Calcutta et venue à Paris il y a trois ans. Elle y est encore, dans la même maison où je l'ai vue heureuse ; car je vous l'ai dit, j'étais à ce mariage. J'ai demeuré huit mois à Paris, et nous sommes revenus ici au mois de juillet dernier, avec Maurice mourant.

Sa pauvre veuve nous a quittés bientôt après, mais elle nous écrit. Je ne doute pas, Monsieur, que votre livre et votre visite ne lui soient très agréables. Vous trouverez cette chère sœur rue du Cherche-Midi, 36.

Et maintenant que j'embrasse votre chère petite Marie, cette enfant que Maurice a baisée et caressée au berceau et sur les genoux de sa mère. Hélas ! hélas ! que de deuil survenu ! Le fond de la vie est tout en noir et bien triste, mais Dieu le veut ainsi, afin que nous regardions vers le ciel.

Adieu, Monsieur ; recevez de nouveau l'assurance de sentiments qui ont dû se taire, mais qui n'ont pas changé.

AU MÊME

[Au Cayla], 6 août [1840].

Je viens, Monsieur, de recevoir vos deux envois poétiques, et depuis que je les ai vus et un peu lus, je sens mille reconnaissances, mille gratitudes qui se voudraient exprimer ; mais quelle parole peut dire le parler du cœur ! Aussi, Monsieur, je vous bénis seulement, je bénis Dieu de vos inspirations, et vous encore de me les avoir fait goûter. C'est être bon et aimable de faire passer aux autres ce qu'on a de doux en soi, et qui peut aussi adoucir quelque amertume, et je vous dois plaisir et bien. Je vous lirai aux heures de tristesse, comme un livre de prières, car vos chants sont pleins de Dieu. Avec

quel charme douloureux je vois cette *Thébaïde* pleine de célestes objets. de tant de souvenirs de Marie la mère, de Marie l'enfant, et de mon bien-aimé Maurice, hélas ! presque toutes choses au ciel et qui étaient là naguère ! Ainsi tout passe, ainsi s'évanouissent en ce monde ces existences qui en faisaient le bonheur. Aussi ne peut-on plus regarder qu'au ciel où on les retrouve, où on les sait avec Dieu.

La mort des amis détache le cœur d'ici-bas, et fait comprendre le besoin des affections immortelles, le besoin d'aimer Dieu, l'ami qui ne meurt pas. Je suis bien sûre, Monsieur, que votre âme se fait de plus en plus religieuse, depuis que vous êtes de plus en plus seul et veuf et affligé. Le temps ne fait que creuser les douleurs, je pense, au Val comme en d'autres lieux de deuil. Mais courage, ainsi que nous le disions autrefois, courage et foi, ces deux forts appuis de l'homme. Avec cela, on ne souffre pas moins, mais on souffre en chrétien, en union avec Jésus agonisant de tristesse, qui est entré au ciel par le Calvaire. Je ne connais rien de plus soutenant que la croix. On la voit avec consolation plantée dans votre Thébaïde et arrosée de pleurs et de prières. La petite Marie est l'ange de cette chapelle, pieuse enfant, pleine d'amour de Dieu et de sa mère. Vous l'élevez ainsi, sans doute, et votre fille sera votre plus céleste et pure poésie, et votre couronne de gloire devant Dieu. Par malheur, nous n'avons pas d'enfant au Cayla, et en cela notre désert est encore plus triste que le vôtre. Mon frère aîné n'est pas encore marié, et l'autre est mort tout entier. Ainsi l'a voulu la sainte Providence. C'est affligeant,

mais le bon côté des choses est celui que nous ne voyons pas en ce monde, et il existe pourtant.

Adieu, Monsieur, et encore une fois recevez l'expression de ma gratitude moins exprimée que sentie. Que vous donner pour votre don touchant ? Agréerez-vous une mèche des cheveux de Maurice ? La sœur de votre ami n'a rien de plus précieux.

AU MÊME

Paris, rue du Dauphin, hôtel Sully,
20 février 1841.

Me voici à Paris, ce Paris où je n'ai plus Maurice, mais où je m'occupe toujours de lui. En arrivant, je me suis informée de la publication et j'en ramasse les matériaux. C'est le moment, Monsieur, de nous envoyer les précieux manuscrits et le livre vert arrivé d'Amérique. M. d'Aurevilly n'a rien reçu, ce qui me met en peine sur le sort de ces envois que je vous avais prié de faire à son adresse, lors de mon départ de Nevers. N'auriez-vous pas reçu ma lettre ou seriez-vous malade ? Hélas ! on craint le malheur, quand il frappe de tous côtés. Mon amie est de plus en plus souffrante ; je n'ai que de tristes pressentiments où vous êtes compris parfois, et que l'état de votre santé passée justifie. Si donc vous être souffrant, veuillez me le dire, afin que le doute s'en aille, le doute pire souvent que la réalité.

J'ai vu ma belle-sœur, mais pas assez pour tout ce que j'aurai à lui dire, pour savoir si elle a reçu vos poésies. Au reste, elle était absente depuis six mois de Paris, ce qui explique son silence à un hommage qui n'a pu que la toucher sensiblement. Mais peut-être à présent avez-vous reçu sa réponse et ses remerciements. Combien n'en ai-je pas pour vous dans mon cœur au sujet de ce que vous avez fait pour Maurice ! Mais, Monsieur, quand me sera-t-il donné d'en jouir ? de lire l'*Université catholique* et de posséder ces copies que vous vous donnez la peine de faire ? C'est vraiment beaucoup de travail, beaucoup trop, et si cela vous fatigue, vous feriez mieux de m'envoyer les originaux, qu'une fois transcrits je vous renverrais fidèlement. C'est une idée qui m'est venue dans votre état de souffrance et pour vous abréger le travail.

Vous dire ce que je fais à Paris ? hélas ! rien que rester dans la chambre de ma pauvre malade, triste et douce vie qui laisse tant à penser et à souffrir. Je ne sais quand je regagnerai mon Cayla si paisible, ce cloître au désert où l'âme est mieux, je crois, que cloîtrée dans le monde, à cause du bruit. Mais tout lieu où Dieu nous mène est bon ; de tout lieu on va au ciel. Cette pensée est ma douce, ma consolante compagne sur cette pauvre terre ; je voudrais la donner à tous les affligés. Comme je pense, c'est la vôtre dans votre Thébaïde. Vous y continuez aussi vos poétiques études, ces enchanteresses de l'âme, et la petite Marie est là qui vous sourit toujours. Vous avez bien souffert ; mais Dieu encore vous a laissé quelque bonheur, assez pour le bénir comme nous faisons tous.

Oui, dans la coupe amère où nous buvons la vie,
Il se mêle toujours quelque goutte de miel,

comme a chanté notre Lamartine.

Mme *** n'a pas l'air d'avoir reçu vos papiers, ou bien elle les garde. Ayez la bonté de me dire ce qui en est, afin que je recueille ces chères reliques partout où elles seront. Caressez pour moi l'enfant *blanche et rose*, et recevez, Monsieur, la nouvelle assurance de mes sentiments.

A M. DE GUÉRIN

AU CAYLA.

[Paris], Jeudi saint [8 avril 1841].

Je sors de Saint-Roch, du milieu de la foule, des sermons et de la musique, et des prières aussi, car dans ces flots il s'en trouve quelques-uns qui vont à Dieu. En général, il y a pourtant peu de recueillement dans ces allées et venues. Pour me sauver de la dissipation, je me suis réfugiée au fond du Calvaire, sombre et silencieux. C'était doux comme le paradis, et j'y pensais à la chapelle d'Andillac où vous étiez sans doute, mes chers éloignés, pensant à Paris, je crois. Il est de ces lieux et de ces occasions où les cœurs se rencontrent. Aujourd'hui, nous aurons prié les uns pour les autres, bien sûr. Sainte journée du Jeudi saint, que depuis quelques années je passe si rarement au Cayla ! Il y a trois ans,

j'étais à Alby auprès de cette pauvre Lili ; l'année d'après j'étais ici, et cette année encore ici. Singulière destinée que la mienne, liée à tant de choses inattendues, dans des desseins de Providence, sans doute ! Nous avons tous une mission en ce monde ; la mienne est d'aller loin voir souffrir.

Vendredi saint. — Je ne dirai pas long ce soir, étant fatiguée de ma journée d'église. Une fois dans Saint-Roch on n'en sort plus, tant les sermons et les offices se succèdent. Ce matin, méditations à six heures, puis la Passion par M. le curé qui a parlé divinement ; à neuf heures, l'office, l'adoration de la croix par deux à trois mille âmes ; à midi, les paroles de l'Agonie jusqu'à trois heures, alternativement avec la musique, fort analogue cette fois ; enfin, les ténèbres et le *Stabat* à sept heures. Voilà-t-il une journée à la *Rousou* [1] ? Oh ! qu'elle y serait radieuse ! J'ai vu sa représentation, au Calvaire, dans une fille coiffée comme elle, recueillie comme elle, à genoux, toujours comme elle. S'il eût été permis, je lui aurais demandé d'où elle était : du Midi, bien sûr, d'après son costume. Dites cela à notre marguillière, et comme il m'est venu à son occasion distraction et édification. Bonsoir sur cette sainte journée. N'allez pas croire que je l'ai passée tout entière à l'église ; je suis sortie pour déjeuner et dîner ; mais les prêtres, je pense, se sont nourris d'eau bénite.

Depuis cette pause d'il y a quelques jours, votre

1. *Rousou, Rose-la-Marguillière,* dont il est plusieurs fois parlé dans le *Journal.*

lettre m'est venue et l'affreux malheur des Thézac. Quel coup de foudre ! je n'en reviens pas. Cet Hippolyte si jeune, si bien portant ! Qu'est-ce que la vie la plus forte ? J'ai passé une partie de la journée d'hier avec Charles, après lui avoir annoncé la terrible nouvelle. M. Cadars est venu me prendre pour cela, chargé qu'il en était de la part de la famille. Le brave homme et sa femme étaient aussi affligés que de la perte d'un parent. Gabrielle de Paulo m'a écrit tout atterrée et consternée ; elle me dit qu'il est mort du croup, singulière maladie à cet âge ! Enfin, il est mort, ce puissant Hippolyte ! Il n'y a que Dieu qui puisse consoler sa mère, et les sentiments pieux qu'il a témoignés. Il est mort avec la résignation d'un ange, me mande Gabrielle. Dieu soit béni que, dans de si courts moments, ce pauvre jeune homme ait pu penser à son âme !

Passons à autre chose : de la mort à la vie. La grande nouvelle d'une promenade hier en voiture au bois de Boulogne avec notre malade, promenade qui sera menée jusqu'à la mer, si le mieux se soutient.

Notre *prince* vous paraît donc fort suspect, et vous ne voudriez pas me savoir avec lui dehors ni dedans, et cependant nous nous touchons la main comme de bons amis. Il a l'air si franc, si loyal, si bon, qu'on le croit tout ce qu'il veut, quoique ce ne soit pas tout ce qu'il est peut-être. Quoi qu'il en soit, il ne demande rien ; il est reçu d'ailleurs chez les sommités royalistes, entre autres MM. de N*** et de la Rochejacquelein. M. de Sainte M*** le trouve extrêmement remarquable, d'une politique haute et habile.

Le cahier ne s'est pas trouvé comme l'avait dit la

sibylle ; je me défie un peu de l'oracle. Cependant je suis sûre autant que d'avoir deux mains que ce manuscrit existe ; mais où est-il ? M. Quemper m'en a remis un qui a traversé l'Amérique du nord au sud [1]. Je ne vous puis rien dire de plus que ce que vous savez de cette publication. Il y a quelque temps d'ailleurs que je n'ai vu M. d'Aurevilly.

L'autre jour je fus pour entendre Lablache dans une soirée. Lablache ne vint pas, et je m'ennuyai fort pendant trois heures à entendre d'autres chanteurs. Auguste était avec moi. A peu près tous les dimanches de Carême, il m'a menée entendre M. de Ravignan à Notre-Dame. Les sermons ont été ma grande jouissance, Dieu veuille qu'ils aient été mon salut. Adieu, cher papa ; malgré moi il faut que je vous quitte.

[*P.-S.*] Encore une connaissance ! celle du copiste de Maurice [2], ce jeune homme si dévoué qui, depuis six mois, consacre tout son temps à cette écriture. Je lui ai remis une remarquable expansion d'âme à M. Buquet que M. Buquet m'a remise.

1. Le *cahier vert* sur lequel Maurice de Guérin avait écrit son *Journal*.

2. Charles-Auguste Chopin, très dévoué à Maurice de Guérin et à sa mémoire, sur les copies duquel nous avons publié quelques-unes des Poésies et des Lettres qui composent le second volume de notre première édition (*Reliquiæ*, Caen, 2 vol. in-16, 1860). Le soin pieux qu'il avait pris de les recueillir en a probablement sauvé une partie. Il a donc des titres, lui aussi, à la reconnaissance de ceux qui apprécient le talent de l'auteur du *Centaure*. Nous sommes heureux de lui rendre encore une fois cette justice. (*Note de Trébutien*).

AU MÊME

AU CAYLA.

[Paris, 29 avril 1841.)

La belle chose que le Palais-Royal, à neuf heures du soir, avec son éclairage, ses promenades, sa verdure ! Oh ! si des journées pareilles à celle-ci se continuaient, les morts sortiraient des tombeaux ; c'est un air de résurrection. Tous les oiseaux de Paris, ceux des cages et ceux qui volent, chantent à se faire entendre. Les Tuileries resplendissent de verdure et nous envoient des bouffées de parfums, des senteurs mêlées de lilas, d'œillets, de jonquilles et de je ne sais combien de fleurs épanouies dans ce grand parterre royal. En suivant la procession de Saint-Marc, à Saint-Roch, je pensais qu'elle eût été belle dans ces magnifiques allées. Toi, Mimi, tu suivais les sentiers d'Andillac, et tu te demandais peut-être où j'étais. Que je vous conte ma journée, dans la retraite de ma cellule.

Le sommeil m'a laissée là avant-hier. Depuis voilà votre lettre, et cette terrible nouvelle et affliction de Caylux. Est-il bien vrai ? Je crois être sous l'influence d'un cauchemar et rêver morts. Ce pauvre Adolphe, cette pauvre Misy [1], que je les regrette ! Voilà les pressentiments accomplis. Elle me disait, la dernière fois que je l'ai vue : « Je suis trop heu-

1. Mme de Cahuzac, née de la Gardelle.

reuse, je tremble qu'il ne m'arrive quelque chose. » Pauvre jeune femme qui aimait tant son Adolphe, que va-t-elle devenir ? Je vais prier Dieu de la soutenir, et même je lui écrirai. On se doit cela, quelque douloureuses que soient ces lettres à écrire. Tu as bien fait, Mimi, d'aller voir ces chers affligés. Ainsi tu ne fais donc que des visites mortuaires ? Moi, je demeure auprès d'une malade, ce qui se ressemble un peu, et nous restons sœurs dans nos affaires d'amitié et de charité chrétienne.

Vingt-huit degrés de chaleur, c'est extravagant pour Paris, au 1er mai ; mais tout touche à l'extrême dans ce Paris. Ce soir, peut-être, aurons-nous la pluie avec le feu d'artifice pour la fête du roi. En passant par les Tuileries, j'ai vu les préparatifs, probablement tout ce que je verrai de la Saint-Philippe. Je n'aime pas ces foules, et puis je ne suis pas en gaies dispositions, pensant à ces pauvres amis disparus. Adolphe avait toujours eu le sang porté à la tête, et un coup de soleil à la chasse aura peut-être déterminé une fièvre cérébrale.

Cette rencontre des Rivières nous a fait rire et me donne à regretter de ne pouvoir pas jouir des deux. Le duc de Normandie est au salon, ce qui vous fera rire, surtout si j'ajoute que nous l'aimons comme on aimait Cagliostro, le plus spirituel des jongleurs. Quel homme intéressant et incompréhensible ! Adieu, maintenant. J'écrirais toujours, mais le paquet vous viendra par la poste d'Alby ou de Gaillac. Je ne sais si j'ai fait réponse à tout ; du moins ce ne sera pas la lettre courte comme s'en plaint papa, quoique à tort, ce me semble, reproche qui me fait l'effet d'un compliment. Chère Mimi et cher Éran,

prenez votre part. Je vous écris en bloc ; mais je fais mes félicitations à part à Mimi sur ses poulets et sur *Pituit* [1], dont la florissante santé m'assure des soins qu'il reçoit. Je vous embrasse tous. Adieu.

A Mlle ANTOINETTE DE BOISSET

18 août [1843].

C'est à côté d'un berceau où dort un ange aux yeux bleus que je vous écris, ma chère Antoinette : c'est vous dire que je suis tante. Ce bonheur que vous connaissez, je ne me serais pas doutée qu'il fût si doux, et qu'il y eût tant de joie au cœur pour un si petit être naissant. Celui-ci, il est vrai, était bien vivement désiré de toute la famille, et nous ne cessons de bénir Dieu de cette grâce l'un pour l'autre. Puisse notre chère enfant vivre et grandir et ressembler à sa mère dans ses qualités charmantes ! Depuis quelques jours, je ne vis que dans l'avenir et dans ma petite Marie. Nous l'avons appelée de ce nom de céleste augure, et j'en espère infiniment. Déjà la petite promet, d'abord de vouloir rester en ce monde, puis de se bien porter. Je ne sais pas le reste de ce que renferme cette petite vie, mais j'en présume beaucoup de bonnes choses.

Je présume aussi et avec pleine certitude que vous prendrez part à mon bonheur, ma chère Antoinette. Je vous associe à tous mes sentiments, et toujours

1. Son chardonneret.

votre amitié les partage. Je vous trouve toujours près de moi. Plût à Dieu que ce fût en personne aussi bien que de cœur ! La présence redouble le plaisir des relations, et vous voir serait pour moi un doux avantage, ma céleste amie. C'est toujours mon cher projet de vous rencontrer ; mais je sors peu et rentre vite. En voici jusqu'à l'hiver d'une visite à Gaillac, quoique à écouter mes cousines et le désir de les voir, ce ne dût pas être si tard. Mille raisons enchaînent au chez-soi et retiennent quand on veut s'en aller. C'est ceci, cela ; c'est souvent pour moi mon père souffrant. Puissiez-vous sur l'endroit des santés n'avoir plus de craintes, ma chère Antoinette ! Je désire bien que cette charmante époque des vacances se passe chez vous sans amertume autre que le départ, qui est toujours amer.

Et à propos de départ, je viens d'en voir un qui m'a été bien pénible. C'est celui de ma bien-aimée sœur de Paris pour les Indes. Elle a regagné son pays, où l'appelaient sa tante et un frère qu'elle chérit. Ses adieux sont pleins d'affection et de regrets, et nous font espérer que nous la reverrons. Mais sera-ce jamais ? Dieu veuille nous exaucer et conserver cet ange.

Adieu, ma chère Antoinette ; priez pour elle et pour moi.

A LA MÊME

Au Cayla, le 17 septembre 1846.

Je me souviens, ma chère Antoinette, et j'aime à me souvenir que vous m'avez témoigné fort affectueusement le désir d'avoir de mes nouvelles lorsque je vous ai dit adieu à Cauterets. Me voici donc vous écrivant pour contenter votre amitié et la mienne, car je me plais à donner autant que vous à recevoir. Mais qu'allez-vous recevoir, ma chère ? Rien de joli, ni d'intéressant, ni de bon, si ce n'est que je me crois en paradis depuis que je me retrouve au milieu des miens.

Les Pyrénées sont bien la plus magnifique Bastille où l'on puisse être enfermée, mais où l'on s'ennuie très grandement aussi, selon moi. Avec quelles délices je m'en suis vue dehors ! Et cependant je n'ai que du bien à dire de ces contrées, sauf de l'air froid et des brouillards qui m'ont si richement enrhumée. Encore de ce rhume n'en dirais-je pas trop de mal pour bien des raisons, et surtout parce qu'il s'en va. Grâce à Dieu et aux soins inexprimables de mon incomparable sœur, de ma tendre et bonne Marie, me voici à peu près en convalescence, sans aucun reste de mes tribulations, que la faiblesse. Je commence à espérer que nous nous reverrons encore en ce monde, ma chère Antoinette ; je ne sais en quel endroit, peut-être au plus inattendu, comme cette fois aux Pyrénées.

En attendant, je commence par vous écrire, et aussi par vous dire adieu. Je n'ai pas la tête encore

bien forte, quoique le cœur veuille lui aider ; elle chancelle dessus. Je ne vous quitte pas cependant sans vous demander si votre santé se maintient dans l'état florissant où je l'ai laissée. C'est le désir le plus vrai de mon cœur, car j'éprouve combien il y a de jouissance dans une bonne santé.

Je vous embrasse aussi tendrement que de coutume. Bien des hommages à vos chers parents qui ont été aussi heureux de votre retour que vous l'avez été de les rejoindre et de les embrasser. Il faut en convenir, ces séparations amères sont bien douces à la fin. Je suis à l'amer puisque je vous quitte.

Amitiés sans fin à Irène, à votre chère Augustine.

Donnez-moi de vos nouvelles, s'il vous plaît, et de vos prières.

JOURNAL

I

A MON BIEN-AIMÉ FRÈRE MAURICE.

> Je me dépose dans votre âme.
> (HILDEGARDE, à Saint-Bernard.)

Le 15 novembre 1834. — Puisque tu le veux, mon cher Maurice, je vais donc continuer ce petit journal que tu aimes tant [1]. Mais comme le papier me manque, je me sers d'un cahier cousu, destiné à la poésie, dont je n'ôte rien que le titre [2] ; fil et feuilles, tout y demeure, et tu l'auras, tout gros qu'il est, à la première occasion.

Le 17. — La cloche d'Andillac n'a sonné que des glas ces jours-ci. C'est la fièvre maligne qui fait ses ravages comme tous les ans. Nous pleurons tous une jeune femme de ton âge, la plus belle, la plus

1. On voit, par le début du cahier suivant, que celui-ci n'était que le second. Le premier ne s'est point retrouvé.

2. Le mot *Poésies* se lit encore, à demi effacé, au haut de la page.

vertueuse de la paroisse, enlevée en quelques jours. Elle laisse un tout petit enfant qui tétait. Pauvre petit! C'était Marianne de Gaillard. Dimanche dernier, j'allai encore serrer la main d'une agonisante de dix-huit ans. Elle me reconnut, la pauvre jeune fille, me dit un mot et se remit à prier Dieu. Je voulais lui parler, je ne sus que lui dire ; les mourants parlent mieux que nous. On l'enterrait lundi. Que de réflexions à faire sur ces tombes fraîches ! O mon Dieu, que l'on s'en va vite de ce monde ! Le soir, quand je suis seule, toutes ces figures de morts me reviennent. Je n'ai pas peur, mais mes pensées prennent toutes le deuil ; et le monde me paraît aussi triste qu'un tombeau. Je t'ai dit cependant que ces lettres m'avaient fait plaisir. Oh ! c'est bien vrai ; mon cœur n'est pas muet au milieu de ces agonies, et ne sent que plus vivement tout ce qui lui porte vie. Ta lettre donc m'a donné une lueur de joie, je me trompe, un véritable bonheur, par les bonnes choses dont elle est remplie. Enfin ton avenir commence à poindre ; je te vois un état, une position sociale, un point d'appui à la vie matérielle. Dieu soit loué ! c'est ce que je désirais le plus en ce monde et pour toi et pour moi, car mon avenir s'attache au tien, ils sont frères. J'ai fait de beaux rêves à ce sujet, je te les dirai peut-être. Pour le moment, adieu ; il faut que j'écrive à Mimi [1].

Le 18. — Je suis furieuse contre la chatte grise. Cette méchante bête vient de m'enlever un petit pigeon que je réchauffais au coin du feu. Il com-

1. *Mimi, Mimin* ou Marie, la seconde fille de M. de Guérin.

mençait à revivre, le pauvre animal ; je voulais le priver ; il m'aurait aimée, et voilà tout cela croqué par un chat ! Que de mécomptes dans la vie ! Cet événement et tous ceux du jour se sont passés à la cuisine ; c'est là que je fais demeure toute la matinée et une partie du soir depuis que je suis sans Mimi. Il faut surveiller la cuisinière ; papa quelquefois descend et je lui lis près du fourneau ou au coin du feu quelques morceaux des antiquités de l'Eglise anglo-saxonne. Ce gros livre étonnait Pierril. *Que de mouts aqui dedins*[1]? Cet enfant est tout à fait drôle. Un soir, il me demanda si l'âme était immortelle ; puis, après, ce que c'était qu'un philosophe. Nous étions aux grandes questions, comme tu vois. Sur ma réponse que c'était quelqu'un de sage et de savant : « Donc, mademoiselle, vous êtes philosophe. » Ce fut dit avec un air de naïveté et de franchise qui aurait pu flatter Socrate, mais qui me fit tant rire que mon sérieux de catéchiste s'en alla pour la soirée. Cet enfant nous a quittés, un de ces jours, à son grand regret ; il était à terme le jour de la Sainte-Brice. Le voilà avec son petit cochon cherchant des truffes. S'il vient par ici, j'irai le joindre pour lui demander s'il me trouve toujours l'air philosophe.

Avec qui croirais-tu que j'étais ce matin au coin du feu de la cuisine ? Avec Platon : je n'osais pas le dire, mais il m'est tombé sous les yeux, et j'ai voulu faire sa connaissance. Je n'en suis qu'aux premières pages. Il me semble admirable, ce Platon ; mais je lui trouve une singulière idée, c'est de placer la

1. En patois du pays : que de mots là-dedans !

santé avant la beauté dans la nomenclature des biens que Dieu nous fait. S'il eût consulté une femme, Platon n'aurait pas écrit cela : tu le penses bien ? Je le pense aussi, et cependant, me souvenant que *je suis philosophe,* je suis un peu de son avis. Quand on est au lit bien malade, on ferait volontiers le sacrifice de son teint ou de ses beaux yeux pour rattraper la santé et jouir du soleil. Il suffit d'ailleurs d'un peu de piété dans le cœur, d'un peu d'amour de Dieu pour renoncer bien vite à ces idolâtries, car une jolie femme s'adore. Quand j'étais enfant, j'aurais voulu être belle ; je ne rêvais que beauté, parce que, me disais-je, maman m'aurait aimée davantage. Grâce à Dieu, cet enfantillage a passé, et je n'envie d'autre beauté que celle de l'âme. Peut-être même en cela suis-je enfant comme autrefois : je voudrais ressembler aux anges. Cela peut déplaire à Dieu : c'est aussi pour en être aimée davantage. Que de choses me viennent, s'il ne fallait pas se quitter ! Mais mon chapelet, il faut que je le dise, la nuit est là : j'aime de finir le jour en prières.

Le 20. — J'aime la neige ; cette blanche vue a quelque chose de céleste. La boue, la terre nue, me déplaisent, m'attristent ; aujourd'hui je n'aperçois que la trace des chemins et les pieds des petits oiseaux. Tout légèrement qu'ils se posent, ils laissent leurs petites traces qui font mille figures sur la neige. C'est joli à voir, ces petites pattes rouges comme des rayons de corail qui les dessinent. L'hiver a donc aussi ses jolies choses, ses agréments. On en trouve partout quand on y sait voir. *Dieu répandit partout la grâce et la beauté.* Il faut que

j'aille voir ce qu'il y a d'aimable au coin du feu de la cuisine, des bluettes si je veux.

Le 24. — Volontiers, je ferais vœu de clôture au Cayla. Nul lieu au monde ne me plaît comme le chez moi. Oh ! le délicieux *chez moi !* Que je te plains, pauvre exilé, d'en être si loin, de ne voir les tiens qu'en pensée, de ne pouvoir nous dire ni bonjour ni bonsoir, de vivre étranger, sans demeure à toi dans ce monde, ayant père, frère, sœurs, en un endroit ! Tout cela est triste, et cependant je ne puis pas désirer autre chose pour toi. Nous ne pouvons pas t'avoir ; mais j'espère te revoir, et cela me console. Mille fois je pense à cette arrivée, et je prévois d'avance combien nous serons heureux.

Le 6. — C'est la Ratière, ton ancienne amie, qui nous a apporté ta lettre, ne manquant pas de demander si c'était de M. Maurice, puis comment il se portait et s'il était toujours loin, et tout cela avec un air d'intérêt qui faisait plaisir. Je crois bien que si tu avais été là, elle aurait eu des noisettes dans sa poche. Pour nous, c'est différent : ce n'est qu'aux amis qu'on en donne. Ta lettre m'a fait plaisir par l'air de contentement que j'y trouve ; c'est que te voilà hors des tempêtes, des secousses qui t'ont ballotté si longtemps. Que Dieu en soit béni et te tienne à l'ancre ! J'avais toujours espéré que quelque bien t'arriverait.

Le 7. — La petite Morvonnais m'envoie un baiser, me dit sa mère. Que lui donnerai-je en retour d'aussi

pur, d'aussi doux que son baiser d'enfant ? Il me semble qu'un lis m'a touché la joue.

Le 7 mars. — Aujourd'hui, on a placé un âtre nouveau à la cuisine. Je viens d'y poser les pieds, et je marque ici cette sorte de consécration du foyer dont la pierre ne gardera point de trace. C'est un événement ici que ce foyer, comme à peu près un nouvel autel dans une église. Chacun va le voir et se promet de passer de douces heures et une longue vie devant ce foyer de la maison (car il est à tous, maîtres et valets), mais qui sait ?... Moi peut-être je le quitterai la première ; ma mère s'en alla bien tôt. On dit que je lui ressemble.

Le 14. — C'est un de mes beaux jours, de ces jours qui commencent doux et finissent doux comme une coupe de lait. Dieu soit béni de ce jour passé sans tristesse ! Ils sont si rares dans la vie ! et mon âme plus qu'une autre s'afflige de la moindre chose. Un mot, un souvenir, un son de voix, un visage triste, un rien, je ne sais quoi, souvent troublent la sérénité de mon âme, petit ciel que les plus légers nuages ternissent. Ce matin, j'ai reçu une lettre de Gabrielle, de cette cousine que j'aime à cause de sa douceur et de sa belle âme. J'étais en peine sur sa santé si frêle, ne sachant rien d'elle depuis plus d'un mois. Sa lettre aussi m'a fait tant de plaisir que je l'ai lue avant la prière, tant j'étais pressée de la lire. Voir une lettre, et ne pas l'ouvrir, chose impossible ! Je l'ai lue. Entre autres choses, j'ai vu que Gabrielle n'approuve pas mes goûts de retraite et de renoncement au monde. C'est qu'elle ne me connaît pas,

qu'elle est plus jeune et qu'elle ne sait pas qu'il est un âge où le cœur se déprend de tout ce qui ne le fait pas vivre. Le monde l'enchante, l'enivre, mais ce n'est pas la vie. On ne la trouve qu'en Dieu et en *soi*. Etre seul avec Dieu seul, ô bonheur suprême !

Le 15. — J'étais à Lentin, où j'ai entendu bien mal prêcher, ce me semble. Cette parole de Dieu, si belle, comme elle se défigure en passant par certaines bouches ! On a besoin de savoir qu'elle vient du ciel. Je vais à vêpres malgré le temps. J'ai rapporté d'Andillac une fleur, la première que j'aie vue cette année. Les pareilles étaient sur l'autel de la Vierge, dont elles embaumaient les pieds. C'est la coutume de nos paysannes de lui offrir les premières fleurs de leur jardin : coutume pieuse et charmante; rien ne pare mieux un autel de campagne. Je laisse ici ma fleur comme un souvenir du dimanche le plus voisin du printemps.

Le 26. — C'est une jolie chose qu'une cloche entourée de cierges, habillée de blanc comme un enfant qu'on va baptiser. On lui fait des onctions, on chante, on l'interroge, et elle répond par un petit tintement qu'elle est chrétienne et veut sonner pour Dieu. Pour qui encore? car elle répond deux fois. Pour toutes les choses saintes de la terre, pour la naissance, pour la mort, pour la prière, pour le sacrifice, pour les justes, pour les pécheurs. Le matin, j'annoncerai l'aurore ; le soir, le déclin du jour. Céleste horloge, je sonnerai l'Angelus et les heures saintes où Dieu veut être loué. A mes tintements, les âmes pieuses prononceront le nom de

Jésus, de Marie ou de quelque saint bien-aimé ; leurs regards monteront au ciel, ou, dans une église, leur cœur se distillera en amour.

Je pensais cela et d'autres choses devant cette petite cloche d'Itzac.

Le 28. — Un bouvier qui passe au chemin de Cordes chante aussi menant sa charrette, mais un air si insouciant, si mou, que j'aime mieux le gazouillement du linot. Quand je suis seule ici, je me plais à écouter ce qui remue au dehors, j'ouvre l'oreille à tout bruit : un chant de poule, les branches tombant, un bourdonnement de mouche, quoi que ce soit m'intéresse et me donne à penser. Que de fois je me prends à considérer, à suivre des yeux de tout petits insectes que j'aperçois dans les feuillets d'un livre ou sur les briques ou sur la table !

Le 30. — Deux lettres nous sont venues : l'une de joie, pour annoncer le mariage de Sophie Decazes, l'autre de deuil, pour nous parler de mort. C'est ce pauvre M. de La Morvonnais qui m'écrit tout pleurant, tout plein de sa chère Marie. Comme il l'aimait et comme il l'aime encore ! C'étaient deux âmes qui ne pouvaient se quitter : aussi demeureront-elles unies malgré la mort, et à part le corps où n'est pas la vie. C'est là l'union chrétienne, union spirituelle, immortelle, nœud divin formant l'amour, la charité qui jamais ne meurt. Dans son veuvage, Hippolyte n'est pas seul : il voit Marie, partout Marie, toujours Marie. « Parlez-moi d'elle, toujours d'elle, » me dit-il. Puis : « Ecrivez-moi souvent, vous avez des tours de langage qui me la rappellent au vif. » Je ne m'en

doutais pas ; c'est Dieu qui le fait et m'a mis dans l'âme quelques traits de ressemblance avec cette âme. Voilà pourquoi elle m'aimait et je l'aimais : la sympathie naît des rapports de l'âme.

Dernier décembre. — Voici quinze jours que je n'ai rien mis ici. Ne me demande pas pourquoi. Il y a de ces temps où l'on ne veut point parler, de ces choses dont on ne veut rien dire. La Noël est venue ; belle fête, celle que j'aime le plus, qui me porte autant de joie qu'aux bergers de Bethléem. Vraiment, toute l'âme chante à la belle venue de Dieu, qui s'annonce de tous côtés par des cantiques et par le joli *nadabt* [1]. Rien à Paris ne donne l'idée de ce que c'est que Noël. Vous n'avez même pas la messe de minuit. Nous y allâmes tous, papa en tête, par une nuit ravissante. Jamais plus beau ciel que celui de minuit, si bien que papa sortait de temps en temps la tête de sous son manteau pour regarder en haut. La terre était blanche de givre, mais nous n'avions pas froid ; l'air d'ailleurs était réchauffé devant nous par des fagots d'allumettes que nos domestiques portaient pour nous éclairer. C'était charmant, je t'assure, et je t'aurais voulu voir là cheminant comme nous vers l'église, dans ces chemins bordés de petits buissons blancs comme s'ils étaient fleuris. Le givre fait de belles fleurs. Nous en vîmes un brin si joli que nous en voulions faire un bouquet au Saint-Sacrement, mais il fondit dans nos mains ; toute fleur dure peu. Je regrettai fort mon bouquet ; c'était triste de le

1. Nom d'une façon particulière de onner les cloches pendant les quinze jours qui précèdent la fête de Noël, appelée en patois languedocien *nadal*.

voir se fondre et diminuer goutte à goutte. Je couchai au presbytère ; la bonne sœur du curé me retint, me prépara un excellent réveillon de lait chaud. Papa et Mimi vinrent se chauffer ici, au grand feu du *som de Nadal* [1]. Depuis, il est venu du froid, du brouillard, toutes choses qui assombrissent le ciel et l'âme. Aujourd'hui que voilà le soleil, je reprends vie et m'épanouis comme la pimprenelle, cette jolie petite fleur qui ne s'ouvre qu'au soleil.

Voilà donc mes dernières pensées, car je n'écrirai plus rien de cette année ; dans quelques heures, c'en sera fait, nous commencerons l'an prochain. Oh ! que le temps passe vite ! Hélas ! hélas! ne dirait-on pas que je le regrette ? Mon Dieu, non, je ne regrette pas le temps, ni rien de ce qu'il nous emporte ; ce n'est pas la peine de jeter ses affections au torrent. Mais les jours vides, inutiles, perdus pour le ciel, voilà ce qui fait regretter et retourner l'œil sur la vie. Mon cher ami, où serai-je à pareil jour, à pareille heure, à pareil instant, l'an prochain ? Sera-ce ici, ailleurs, là-bas ou là-haut ? Dieu le sait, et je suis là à la porte de l'avenir, me résignant à tout ce qui peut en sortir. Demain, je prierai pour que tu sois heureux, pour papa, pour Mimi, pour Eran, pour tous ceux que j'aime. C'est le jour des étrennes, je vais prendre les miennes au ciel. Je tire tout de là, car vraiment, sur la terre, je trouve bien peu de choses à mon goût. Plus j'y demeure, moins je m'y plais ; aussi je vois sans peine venir les ans, qui sont autant de pas vers l'autre monde. Ce n'est aucune peine ni chagrin qui me fait penser de la sorte, ne le

1. La bûche de Nadal.

crois pas, je te le dirais ; c'est le mal du pays qui prend toute âme qui se met à penser au ciel. L'heure sonne, c'est la dernière que j'entendrai en t'écrivant ; je la voudrais sans fin, comme ce qui fait plaisir. Que d'heures sont sorties de cette vieille pendule, ce cher meuble qui a vu passer tant de nous sans s'en aller jamais, comme une sorte d'éternité ! Je l'aime, parce qu'elle a sonné toutes les heures de ma vie, les plus belles quand je ne l'écoutais pas. Je me rappelle quand j'avais mon berceau à ses pieds, et que je m'amusais à voir courir cette aiguille. Le temps amuse alors, j'avais quatre ans. On lit de jolies choses à la chambre ; ma lampe s'éteint ; je te quitte. Ainsi finit mon année, auprès d'une lampe mourante.

II

Le 31. — Ce cahier que je laisse et que je reprends, à quoi servira-t-il, si je le continue ? Une pensée me vient. Si je meurs avant toi, je te le lègue. Ce sera à peu près tout mon héritage ; mais ce legs de cœur aura bien quelque prix pour toi. Je le veux donc enrichir, afin que tu dises : « Ma sœur m'a laissé tout ce qu'elle a pu. » La belle fortune que quelques idées, des larmes, des tristesses dont se compose presque la vie ! S'il y vient du meilleur, c'est rare, si rare qu'on s'en enivre, comme je le fais, quand il me vient quelque chose du ciel ou de ceux que j'aime.

Le veux-tu, mon ami, ce cahier écrit depuis deux ans ? Il est vieux, mais les choses du cœur sont éternelles. Le temps n'y fait rien, ce me semble. Je te livre donc celles-ci, après quelques traits de plume,

quelques lignes effacées. Quand on revient sur le passé, on efface. On y trouve tant d'erreurs ! Nous disions même des folies, avec toi, un jour en nous promenant.

III

Le 12 mars. — Il n'est que neuf heures et j'ai déjà passé par l'heureux et par le triste. Comme il faut peu de temps pour cela !

L'heureux, c'est le soleil, l'air doux, le chant des oiseaux, bonheurs à moi ; puis une lettre de Mimi, qui est à Gaillac, où elle me parle de Mme Viallar, qui t'a vu, et d'autres choses riantes. Mais voilà que j'apprends parmi tout cela le départ de M. Bories, de ce bon et excellent père de mon âme. Oh ! que je regrette ! quelle perte je vais perdre en perdant ce bon guide de ma conscience, de mon cœur, de mon esprit, de tout moi-même que Dieu lui a confié et que je lui laissais avec tant d'abandon ! Je suis triste d'une tristesse intérieure qui fait pleurer l'âme. Mon Dieu, dans mon désert, à qui avoir recours ? qui me soutiendra dans mes défaillances spirituelles ? qui me mènera au grand sacrifice ? C'est en ceci surtout que je regrette M. Bories. Il connaît ce que Dieu m'a mis au cœur, j'avais besoin de sa force pour le suivre. Notre nouveau curé ne peut le remplacer : il est si jeune ! puis il paraît si inexpérimenté, si indécis ! Il faut être ferme pour tirer une âme du milieu du monde et le soutenir contre les assauts de la chair et du sang ! Il est samedi, c'est un jour de pèlerinage à Cahuzac ; je vais y aller ; peut-être en reviendrai-je plus tranquille. Dieu m'a toujours donné quelque

chose de bon là, dans cette chapelle, où j'ai laissé tant de misères.

Le 14. — Une visite d'enfant me vint couper mon histoire d'hier. Je la quittai sans regret. J'aime autant les enfants que les pauvres vieux. Un de ces enfants est fort gentil, vif, éveillé, questionneur ; il voulait tout voir, tout savoir. Il me regardait écrire et a pris le pulvérier pour du poivre dont j'apprêtais le papier. Puis il m'a fait descendre ma guitare qui pend à la muraille pour voir ce que c'était ; il a mis sa petite main sur les cordes et il a été transporté de les entendre chanter. *Quès aco qui canto aqui*[1] ? Le vent qui soufflait fort à la fenêtre l'étonnait aussi ; ma chambrette était pour lui un lieu enchanté, une chose dont il se souviendra longtemps, comme moi si j'avais vu le palais d'Armide. Mon Christ, ma sainte Thérèse, les autres dessins que j'ai dans ma chambre, lui plaisaient beaucoup ; il voulait les avoir et les voir tous à la fois, et sa petite tête tournait comme un moulinet. Je le regardais faire avec un plaisir infini, toute ravie à mon tour de ces charmes de l'enfance. Que doit sentir une mère pour ces gracieuses créatures !

Après avoir donné au petit Antoine tout ce qu'il a voulu, je lui ai demandé une boucle de ses cheveux, lui offrant une des miennes. Il m'a regardée, un peu surpris : « Non, m'a-t-il dit, les miennes sont plus jolies. » Il avait raison ; des cheveux de trente ans sont bien laids auprès de ses boucles blondes. Je n'ai donc rien obtenu qu'un baiser. Ils sont doux, les baisers d'enfant : il me semble qu'un lis s'est posé sur ma joue.

1. Qu'est-ce que c'est donc qui chante par ici ?

Le 11 avril. — Veux-tu que je te dise pourquoi je mets si peu de suite à mon *Journal* ? C'est que je suis à mille choses qui remplissent tous mes moments de devoirs ou d'occupations. Ceci n'est qu'un délassement, un temps de reste que je te donne quand je puis, la nuit, le matin, à toute heure, car à toute heure on peut causer quand c'est avec le cœur que l'on parle. Une mouche, un bruit de porte, une pensée qui vient, que sais-je ? tant de choses qu'on voit, qu'on touche, qu'on sent, feraient écrire des volumes. Je lisais hier au soir Bernardin, au premier volume des *Études*, qu'il commence par un fraisier, ce fraisier qu'il décrit avec tant de charme, tant d'esprit, tant de cœur, qui ferait, dit-il, écrire des volumes sans fin, dont l'étude suffirait pour remplir la vie du plus savant naturaliste par les rapports de cette plante avec tous les règnes de la nature. Mon ami, je suis se fraisier en rapport avec la terre, avec l'air. avec le ciel, avec les oiseaux, avec tant de choses visibles et invisibles que je n'aurais jamais fini si je mettais à me décrire, sans compter ce qui vit aux replis du cœur, comme ces insectes qui logent dans l'épaisseur d'une feuille. De tout cela, mon ami, quel volume !...

Tous les soirs je lis quelque *Harmonie* de Lamartine ; j'en apprends des morceaux par cœur et cette étude me charme et fait jaillir je ne sais quoi de mon âme, qui me transporte loin du livre qui tombe, loin de ceux qui parlent auprès de moi ; je me trouve où sont ces *esprits qui balancent les astres sur nos têtes, et qui vivent de feu comme nous vivons d'air...*

J'aurai toujours regret de n'avoir pas fait mes *Enfantines* ; mais pour cela il m'aurait fallu être tran-

quille dans ma chambre comme une abeille dans sa ruche. Quelquefois il m'est arrivé de désirer d'être en prison pour me livrer à l'étude et à la poésie. Oh ! quelle jouissance d'être, sans distractions, avec Dieu et avec soi-même, avec ce qu'il y a en nous qui pense, qui sent, qui aime, qui souffre !

Le 15 mai. — Nous avons M. Bories aujourd'hui, notre curé, les Facieu et quelques autres personnes. Je les laisse au jeu et viens à l'écart de parler un instant de ma journée. C'est de celles que je remarque, qui me charment par un beau ciel et par de doux événements. D'abord, en me levant, j'ai reçu une lettre de notre ami de Bretagne que je croyais mort. Quel plaisir m'ont fait cette écriture, ces expressions de pur attachement, ces expansions d'une âme triste et pieuse ! Pauvre ami, dans quel abattement je le vois ! Je voudrais le consoler, lui faire du bien. Il me parle de poésie comme d'un baume ; il faut que je lui en envoie. Je suis bien occupée, mais le soin des malades passe avant tout. Le bon Dieu bénit cette bonne œuvre. Voyons donc ce qui reste de poésie dans mon âme. Je crains qu'elle ne soit éteinte depuis le temps que je la laisse mourir. Rien que ce pauvre affligé n'était capable de la rallumer. Je sens déjà quelque chose en moi qui renaît, qui va jaillir de mon âme. J'ai pris cette lettre des mains de Pouffé qui m'a paru un de ces nains chargés pour les châteaux de mystérieux messages. Grand merci au bossu, et me voilà dans la côte de Sept-Fonts, lisant ma belle lettre. Puis j'ai fait réflexion sur ces paroles venues des bords de l'Océan dans les bois du Cayla, sur cette âme inconnue parlant à la mienne comme une

sœur à une sœur ; sur ce qui a amené notre correspondance, sur la Bretagne, sur La Chênaie et son grand solitaire, sur toi, sur la pauvre Marie, sur son tombeau. Là, je me suis arrêtée dans une pieuse pensée : qu'il fallait prier pour elle ; et j'ai pris quelques fleurs pour notre autel à la Vierge et écouté le rossignol, toute pénétrée de ces tristesses et de cette riante nature, contraste, hélas ! des choses humaines.

IV

Le 1er mai 1837. — C'est ici, mon ami, que je veux reprendre cette correspondance intime qui nous plaît et qui nous est nécessaire, à toi dans le monde, à moi dans ma solitude. J'ai regret de ne l'avoir pas continuée, à présent que j'ai lu ta lettre où tu me dis pourquoi tu ne m'avais pas répondu. Je craignais de t'ennuyer par les détails de ma vie, et je vois que c'est le contraire. Plus de souci donc là-dessus, plus de doute sur ton amitié ni sur rien de ton cœur si fraternel. J'avais tort ; tant mieux, je craignais que ce ne fût toi. En toute joie et liberté reprenons notre causerie, cette causerie secrète, intime, dérobée, qui s'arrête au moindre bruit, au moindre regard. Le cœur n'aime pas d'être entendu dans ses confidences.

Le 9. — Une journée passée à étendre une lessive laisse peu à dire. C'est cependant assez joli que d'étendre du linge blanc sur l'herbe ou de le voir flotter sur des cordes. On est, si l'on veut, la Nausicaa d'Homère ou une de ces princesses de la Bible qui lavaient les tuniques de leurs frères. Nous avons

un lavoir, que tu n'as pas vu, à la Moulinasse, assez grand et plein d'eau, qui embellit cet enfoncement et attire les oiseaux qui aiment le frais pour chanter.

Notre Cayla est bien changé et change tous les jours. Tu ne verras plus le blanc pigeonnier de la côte, ni la petite porte de la terrasse, ni le corridor et le *fenestroun*[1] où nous mesurions notre taille quand nous étions petits. Tout cela est disparu et fait place à de grandes croisées, à de grands salons. C'est plus joli, ces choses nouvelles, mais pourquoi est-ce que je regrette les vieilles et replace de cœur les portes ôtées, les pierres tombées ? Mes pieds même ne se font pas à ces marches neuves ; ils vont suivant leur coutume et font des faux pas où ils n'ont pas passé tout petits. Quel sera le premier cercueil qui sortira par ces portes neuves ? Soit nouvelles ou anciennes, toutes ont leurs dimensions pour cela, comme tout nid a son ouverture. Voilà qui désenchante cette demeure d'un jour et fait lever les yeux vers cette habitation qui n'est pas bâtie de main d'homme.

Le 20. — Trois lettres nous sont venues : une d'Euphrasie, une d'Antoinette et une de Félicité, bien triste. Te voilà malade, pauvre Maurice, voilà pourquoi tu ne nous écrivais pas. Mon Dieu ! que je voudrais être là tout près, te voir, te toucher, te soigner ! Tu es bien soigné, sans doute ; mais tu as besoin d'une sœur. Je le sais, je le sens. Si jamais j'ai désiré te voir, c'est bien l'heure. Faut-il que toujours le malheur t'amène ! tantôt la révolution, tantôt le choléra, à présent ton mal. Le plaisir de nous voir

1. *Petite fenêtre.*

serait-il trop doux ? Dieu ne veut pas de parfait bonheur en ce monde. Tous ces jours-ci je pensais : si Maurice arrivait aux vacances, quelle joie ! que papa serait heureux ! Et voilà que tout ce bonheur s'en va dans une maladie. Mais arrive, viens ; l'air du Cayla, le lait d'ânesse, le repos, vont te guérir. J'ai regret de ne t'avoir répondu ; je serai peut-être cause de quelque pensée triste, de quelque doute qui t'aura fait mal. Tu auras cru que je ne voulais plus t'écrire, que je ne voulais plus de ton amitié. Je t'écrivais ici tous les jours, mais je voulais te donner le temps de désirer une lettre : ce délai t'aurait fait répondre plus vite une autre fois. Laissons tout cela maintenant, ne parlons plus du passé. Nous allons nous voir, nous entendre, et nous expliquer.

Le 29. — Depuis deux jours je ne t'ai rien dit, cher Maurice ; je n'ai pu mettre ici rien de ce qui m'est venu en idées, en événements, en craintes, en espérances, en tristesses, en bonheur. Quel livre de tout cela ! Deux jours de vie sont longs et pleins quelquefois, et même tous, si l'on veut s'arrêter à tout ce qui se présente. La vie est comme un chemin bordé de fleurs, d'arbres, de buissons, d'herbes, de mille choses qui fixeraient sans fin l'œil du voyageur ; mais il passe. Oh ! oui, passons sans trop nous arrêter à ce qu'on voit sur terre, où tout se flétrit et meurt. Regardons en haut, fixons les cieux, les étoiles ; passons de là aux cieux qui ne passeront pas. La contemplation de la nature mène là ; des objets sensibles, l'âme monte aux régions de la foi et voit la création d'en haut, et le monde alors paraît tout différent.

Sans date. — Enfin une de tes lettres ! Tu es mieux, presque guéri, tu vas arriver. Je suis contente, heureuse ; je bénis Dieu cent fois de ces bonnes nouvelles, et je reprends mon écriture demeurée là depuis plusieurs jours. Je souffrais, je souffre encore, mais ce n'est qu'un reste, un malaise qui va finir ; même je ne sais pas ce que c'est, ni ce que j'ai de malade : ce n'est ni tête, ni estomac, ni poitrine, rien du corps; c'est donc l'âme, pauvre âme infirme !

V

Le 26 janvier 1838. — Je rentre pour la première fois dans cette chambrette où tu étais encore ce matin. Que la chambre d'un absent est triste ! On le voit partout sans le trouver nulle part. Voilà tes souliers sous le lit, ta table toute garnie, le miroir suspendu au clou, les livres que tu lisais hier au soir avant de t'endormir, et moi qui t'embrassais, te touchais, te voyais. Qu'est-ce que ce monde où tout disparaît ? Maurice, oh ! que j'ai besoin de toi et de Dieu ! Aussi en te quittant suis-je allé à l'église où l'on peut prier et pleurer à son aise. Comment fais-tu, toi qui ne pries pas, quand tu es triste, quand tu as le cœur brisé ? Pour moi, je sens que j'ai besoin d'une consolation surhumaine, qu'il faut Dieu pour ami quand ce qu'on aime fait souffrir.

Que s'est-il passé aujourd'hui pour l'écrire ? Rien que ton départ, je n'ai vu que toi s'en allant, que cette croix où nous nous sommes quittés. Quand le roi serait venu, je ne m'en soucierais pas ; mais je n'ai vu personne que Jeannot ramenant vos chevaux.

J'étais à la fenêtre et suis rentrée ; il me semblait voir le retour d'un convoi.

Voilà le soir, la fin d'une journée bien longue, bien triste. Bonsoir ; tu peux presque m'entendre encore, tu n'es pas trop loin ; mais demain, après-demain, toujours plus loin, plus loin !

Le 27. — Où es-tu ce matin ? Après cet appel, je m'en vais d'ici, comme pour te chercher par-ci par-là, où nous étions ensemble.

Je n'ai fait que coudre et repasser ; peu lu, seulement le bon vieux saint François de Sales, au chapitre des amitiés. C'était bien le mien, le cœur cherche toujours sa pâture. Moi, je vivrais d'aimer : soit père, frères, sœur, il me faut quelque chose.

Le dimanche, que dire quand le pasteur ne prêche pas ? C'est la manne de notre désert que cette parole du ciel, qui tombe douce et blanche, d'un goût simple et pur que j'aime. Je suis revenue à jeun d'Andillac, mais j'ai lu Bossuet, ces beaux sermons tout signetés de ta main. J'ai laissé ces papiers, souvent avec ma marque par-dessus. Ainsi, nous nous rencontrons partout comme les deux yeux ; ce que tu vois beau, je le vois beau ; le bon Dieu nous a fait une partie d'âme bien ressemblante à nous deux !

Le 3 février. — J'ai commencé ma journée par une quenouille bien ronde, bien bombée, bien coquette avec son nœud de ruban. Là, je vais filer avec un petit fuseau. Il faut varier travail et distractions ; lasse du bas, je prends l'aiguille, puis la quenouille, puis un livre. Ainsi le temps passe et nous emporte sur sa croupe.

Eran vient d'arriver. Il me tardait de le voir, de savoir quel jour tu étais parti de Gaillac. C'est donc vendredi, le même jour que d'ici. Ce fut un vendredi aussi que tu partis pour la Bretagne. Ce jour n'est pas heureux, maman mourut un vendredi, et d'autres événements tristes que j'ai remarqués. Je ne sais si l'on doit croire à cette fatalité des jours.

Le 8. — Oh ! des lettres, des lettres de Paris, une des tiennes ! Tu es arrivé bien portant, bien content, bien venu ! Dieu soit béni ! Je n'ai que cela au cœur, je dis à tout le monde : « Maurice nous a écrit, il a bien fait son voyage, a eu beau temps », et cent choses qui se présentent.

Le beau jour, le beau temps, l'air doux, le ciel pur, il ne manque que de voir des feuilles pour se croire au mois de mai. Cette riante nature adoucit l'âme, la dispose à quelque bonheur. « Impossible, ai-je pensé en me promenant ce matin, qu'il n'arrive pas quelque chose de bon », et j'ai ta lettre. Je ne me suis pas trompée.

Le 10. — Une lettre de Marie, une autre d'Hippolyte, en style laconique : « Viens un tel jour, tu me feras plaisir. » Ceci n'est pas pour moi, tu penses, mais s'adresse à Eran pour un déjeuner et un bal. Tout s'agite en ce moment ; le plaisir a battu l'appel, et peu manquent au rendez-vous. Ici, nous écoutons seulement, nous causons, nous filons, nous lisons, nous écrivons aux amis : vie de Cayla, si paisible, que j'aime, que je regretterais s'il me fallait la quitter. J'y suis attachée comme l'oiseau à sa cage. Mon chardonneret y revenait toujours quand je le laissais

aller dehors et savait peu voler. Ainsi serais-je ; mes ailes n'iraient pas loin dans le monde ; un coin de chambre où tu serais avec Caroline, ta femme, c'est tout. Voilà mon Paris, mon monde.

Le 17. — Romiguières est venu passer la soirée, se chauffer à notre feu, parler ânes et moutons, et, ce qui m'a le plus amusée, faire voir ses papiers pour savoir son âge ; il se trompait de sept ans. Heureux homme, ignorant sa vie ! Ces vies de paysans s'en vont comme des ruisseaux, sans savoir depuis quel temps ils coulent. Ils ont bien pourtant leurs époques, mais ils ne datent pas comme nous. Ils vous disent : « Je naquis que ce champ était en blé ; je me mariai quand on planta cet arbre, qu'on bâtissait cette maison ; » grands et beaux registres. Bernardin, je crois, fait parler ainsi Virginie ; moi, j'ai entendu cent fois cela à Andillac ou ici. La simple nature est partout la même.

VI

Le 24 février 1838, à dix heures du soir. — Ce jour était destiné aux jolies choses, aux arrivées : La boîte, la boîte attendue est là. Manchettes, jabot, peigne, brosse, épingles, poudre embaumée, circulent de main en main. C'est la petite Mariette de Mme de Thézac qui nous apporte cela de Gaillac. Bonsoir, je vais bien penser à toi et à Caro (1), je vais bien dormir.

1. Caroline, fiancée puis femme de Maurice.

Le 28, jour des Cendres. — Me voici avec des cendres sur le front et de sérieuses pensées. Ce *memento pulvis es* est terrible ; tout aujourd'hui je l'entends ; je ne puis me distraire de la pensée de la mort, surtout dans cette chambre où je ne te vois plus, où je t'ai vu mourant, où ta présence et ton absence me font de tristes images.

Une seule chose est riante, c'est la petite médaille de la Vierge suspendue au chevet de ton lit. Elle est brillante encore et au même endroit où je la mis pour te servir de sauvegarde. Si tu savais, mon ami, comme j'ai plaisir à la voir, les souvenirs, les espérances, les choses intimes qui se rattachent en moi à cette sainte image ! Je la garderai comme une relique ; et si jamais tu reviens dormir dans ce petit lit, tu dormiras encore auprès de la médaille de la Vierge. Passe-moi cette confiance, cet amour, non pas à un morceau de métal, mais à l'image de la Mère de Dieu. Je voudrais bien savoir si, dans ta nouvelle cellule, on voit la sainte Thérèse qui pendait dans l'autre près du bénitier,

...où toi, nécessiteux,
Défaillant, tu prenais l'aumône dans ce creux (1).

Tu ne la prends plus là, je le crains bien, ton aumône ; où la prends-tu ? Qui sait ? Le monde où tu vis maintenant est-il assez riche pour tes nécessités ? Maurice, si je pouvais te faire passer quelqu'une de mes pensées là-dessus, t'insinuer ce que je crois et ce que j'apprends dans les livres de piété, ces beaux reflets de l'Evangile ! Si je pouvais te voir chrétien... je donnerais vie et tout pour cela.

1. Vers de la *Sainte Thérèse* de son frère.

Le 14 mars. — Une lacune, un silence de douze jours. Un voyage à Gaillac où je n'ai pas pris mon cahier. Je comptais revenir le soir même ; mais Louise [1], que j'allais voir, fut à Saint-Géry et j'attendis la chère amie, ce qui m'a tenu dehors plus que je ne voulais. Je n'aime pas de sortir d'ici ; rien ne me plaît comme mon désert ; aujourd'hui qu'il est resplendissant de soleil et de douce lumière, je ne le changerais pas avec la plus magnifique cité. Je n'aime pas un toit pour horizon, ni de marcher dans les chemins des rues quand les nôtres se bordent de fleurs. A présent c'est un charme d'être en plein air, d errer comme les perdrix. Papa a pu aller avec nous jusqu'au bout de la vigne longue. Nous nous sommes assis un peu dans le bois, près de l'endroit où roula Caroline. Nous avons parlé d'elle et de sa chute ; j'ai revu le groupe que nous formions au milieu des chênes, groupe, hélas ! si fort dispersé ! et, réflexions faites, j'ai couru chercher des violettes sur un tertre donnant au soleil. Ce sont les premières que nous ayons vues. J'en mets une ici, que je t'offre comme les prémices du printemps du Cayla.

16. — La Vialarette ne te portera plus des marrons et des échaudés de Cordes ; la pauvre fille ! elle est morte la nuit dernière. Je la regrette pour ses qualités, sa fidélité, son attachement pour nous. Etions-nous malades ? elle était là ; fallait-il un service ? elle était prête, et puis d une discrétion, d'une sûreté ! du petit nombre de personnes à qui l'on peut confier un secret. C'était le sublime de sa condition, ce me

1. Louise de Bayne, la même que Maurice aima chastement.

semble, que cette religion du secret que l'éducation ne lui avait pas apprise.

Le 20. — Pas de lettre.

Le 21. — J'attends. Demain, peut-être demain !

Le 24. — Enfin quelque chose ! Ce n'est pas de toi, mais qu'importe ? Je sais que tu vis, cela me suffit. J'avais tant de craintes ! Mon Dieu, que ton silence m'a fait souffrir ! que de tourments, que d'imaginations, de suppositions, de tristesses ! Quel effroi en voyant cette lettre à cachet noir ! Ah ! M. d'Aurevilly ne se doute pas du coup qu'il m'a porté. J'ai laissé tomber sa lettre ; Erembert l'a prise, l'a ouverte et me l'a rendue. J'ai compris, j'ai lu, j'ai vu ; plus de frayeur. La pauvre poire est cause de tout cela. Les beaux remerciements et hommages ! mais mal venus sous ce cachet noir ; aussi l'effet n'a été que triste, je ne sais quoi de lugubre m'est resté dans l'âme, comme une teinte noire sur laquelle nulle autre couleur ne peut prendre. Je me dis cent fois : tu le croyais mort, il est vivant, il se porte bien, sa santé, me dit-on, sera bientôt au niveau de son bonheur ; mais ni cela, ni rien ne peut m'ôter de peine sur ton compte. J'ai repris cette lettre et j'y vois la certitude que tu as été malade. Ton ami me dirait-il que, quand j'arriverai à Paris, je te trouverai tout à fait bien, si tu n'avais pas été souffrant ? Oh ! oui, tu es malade, j'en ai l'idée depuis quelque temps. Pauvre chère santé, que je ne puis ni voir ni soigner...

Il ne me reste que de la recommander au bon Dieu, ma sainte ressource.

Le 27. — C'était bien vrai, mes pressentiments, tu es malade, tu as eu trois accès, tu tousses. Quelle peine ! Mon pauvre Maurice, faut-il être aussi loin de toi ne pouvoir plus ni te voir, ni t'entendre, ni te donner des soins ! C'est à présent que je voudrais être à Paris, avoir une chambre à côté de la tienne comme ici, pour t'entendre respirer, dormir, tousser. Oh ! tout cela, je l'entends à travers deux cents lieues ! Oh ! distances ! distances ! Je souffre bien, mais Dieu le veut et me fait ainsi payer mon affection fraternelle. Nul bonheur sans amertume, ni même sans sacrifice. Si j'étais près de toi, il me semble que tu te porterais mieux, que je veillerais sur ton manger, sur ton boire, sur l'air que tu respires. La Providence le fasse et te conserve comme la prunelle de l'œil ! Et puis cette bonne et tendre enfant qui te sert de sœur me console. C'est elle qui vient d'écrire à Eran, lui dit que tu as été malade et de ne pas le dire aux sœurs. Chère Caro, elle sait combien les sœurs se troublent vite. Que je l'aime, que je suis aise de te savoir auprès d'elle, que j'en bénis Dieu ! Que deviendrais-tu dans ton hôtel de Port-Mahon, seul avec des hommes ? Ton ami serait bien là ; mais quoi qu'il fasse, quoi qu'il dise, un homme ne peut remplacer une femme pour un malade, c'est comme pour un enfant. La faiblesse et la souffrance ont besoin de ces soins, de ces soulagements, de ces douceurs que nous inventons.

Le 31. — Que ne puis-je donner à chacun quelque chose ! Une marque d'affection à frères et sœur, à tous ceux que j'aime. Voyons que je fasse mon testament. A toi, mon *Journal*, mon canif, les *Confessions*

de saint Augustin. A papa, mes poésies ; à Erembert, Lamartine ; à Mimi, mon chapelet, mon petit couteau, mon Chemin de la croix, mes *Méditations* du père Judde. A Louise, le *Combat spirituel* ; à Mimi encore, mon *Imitation* ; à Antoinette, l'*Ame embrasée*. A toi encore, mon petit coffre-fort pour tes secrets, à condition que tu brûleras tous les miens, s'il s'y en trouve. Eh qu'en ferais-tu ? Ce sont des choses de conscience, de ces choses entre l'âme et Dieu, quelques lettres de direction de M. Bories et de ce bon curé de Normandie dont je t'ai parlé. Je les garde par souvenir et par besoin ; ce sont *mes papiers*, mais qui ne doivent pas voir le jour. Si donc ce que j'écris ici comme en m'amusant s'accomplit, si tu deviens mon légataire, souviens-toi de brûler tout ce que contient cette boîte.

Le 4 avril. — Il fait froid, il pleut, il neige. Un vent langoureux chante à ma fenêtre et me donne envie de lui répondre ; mais que dire au vent, à un peu d'air agité ? Hélas ! que nous ne sommes souvent pas autre chose ! J'ai fait cette nuit un grand songe J'étais avec M. de Lamennais, je lui parlais de toi, de ses ouvrages anciens et nouveaux ; nous causions vivement et n'étions pas d'accord, car il ne l'était pas avec lui-même. Il contredisait tout ce qu'il a dit autrefois. Et je le plaignais. le pauvre égaré ! — « Oh ! vous détestez l'hérétique. — Non, Monsieur, non ; vous me causez une douleur profonde, vous me semblez une étoile égarée, mais qui ne peut manquer de reparaître au ciel. » Et sur ce, lui. l'hôtel où nous étions et moi, nous sommes confondus dans le chaos du sommeil ; mais cela

m'est resté, et j'ai tout aujourd'hui ce génie dans la tête. Quand je pense que tu as vécu chez lui, avec lui, reçu ses leçons, l'intérêt que je lui porte devient intime. Oh ! que cet homme m'occupe, que je pense à son salut, que je le demande à Dieu, que je regrette sa gloire, sa gloire sainte. Il me vient souvent de lui écrire sans me nommer, de lui faire entendre une mystérieuse voix de supplications et de larmes. Folie, audace de ma part ; mais une femme s'est rencontrée avec lui pour l'enfer, pour compléter la réprobation de ce prêtre : une autre ne pourra-t-elle pas s'en approcher pour le ciel ?

Le 6. — Il y a aujourd'hui dix-neuf ans que naquit, sur les bords du Gange, une frêle petite enfant qui fut appelée Caroline. Elle vient, grandit, s'embellit, et, charmante jeune fille, elle est ta fiancée à présent. J'admire ton bonheur, mon ami, et comme Dieu en a pris soin dans la compagne qu'il te donne, dans cette Eve sortie de l'Orient avec tant de grâces et de charmes ! Puis je lui vois tant de qualités de cœur, tant de douceur, de bonté, de dévouement, de candeur, tout en elle est si beau et bon que je la regarde pour toi comme un trésor du ciel. Puissiez-vous être unis, être heureux ! Nous venons d'entendre la messe à votre intention, et, suivant l'expression de Mlle Martin, pour demander à Dieu le bonheur de Caroline et les grâces nécessaires à la nouvelle vie qui va s'ouvrir devant elle. Oh ! de grand cœur nous entrons dans ces vues. Mettons, mettons le ciel de notre côté, demandons à Dieu ce qu'il nous faut, pauvres et impuissantes créatures. Le bon pasteur demain dira une autre messe pour

toi ; c'est lui-même qui l'a offert : « Il faut prier aussi pour M. Maurice... » Suite de l'idée du bouquet, pressentiment de votre union.

Le 9. — Une lettre de Caroline, enfin ! Je sais, j'entends, je lis que tu vas tout à fait bien. Quel plaisir ! Faut-il que je lise aussi : « Maurice est triste, il a un fond de tristesse que je cherche à dissiper ; je la lis dans ses yeux... » Mon pauvre ami, qu'as-tu donc, si ce n'est pas la fièvre qui t'accable ? N'es-tu pas content de ta vie, jamais si douce ? n'es-tu pas heureux auprès de cette belle et bonne enfant qui t'aime, de votre union qui s'approche, d'un avenir ?... Oh ! je crois que rien ne te plaît : un charme goûté, c'est fini, c'est épuisé. Peut-être que je me trompe, mais il me semble voir en toi je ne sais quoi qui t'empoisonne, te maigrit, te tuera, si Dieu ne t'en délivre. Que tu me fais de peine, que tu m'en fais ! Si je pouvais quelque chose à cela ! mais nous sommes séparés ! Tu me dirais ce que tu as, ce que c'est que cette tristesse que tu as emportée d'ici. Le regret de nous quitter ? C'est une peine, mais pas dévorante ; et puis quitter des sœurs pour sa fiancée, du doux au plus doux, on se console. Je ne veux pas tant chercher ni tant dire. Nous verrons, hélas ! nous verrons. J'ai de tristes pressentiments.

VII

Le 3 mai au soir (*1838*). — Depuis ce matin, rien de joli que la naissance d'un agneau et ce cahier qui commence au chant du rossignol, devant deux vases

de fleurs qui embaument ma chambrette. C'est un charme d'écrire dans ces parfums, d'y prier, d'y penser, d'y laisser aller l'âme. Ce matin j'ai apporté ces fleurs pour donner à ma table une façon d'autel avec une croix au milieu, et y faire le mois de Marie. Cette dévotion me plaît.

Le 17. — Que n'es-tu là ? nous partagerions deux pommes que me donna Julie de Gaillard que j'allai voir comme payse. Cette bonne femme ne savait comment me traiter, m'exprimer le plaisir que lui faisait ma visite. Je n'ai pas perdu mes pas à Frauseilles, j'ai fait plaisir, j'ai caressé un petit enfant dans son berceau, j'ai vu en passant près du cimetière les tombes de nos vieux amis de Clairac, indiquées par une croix de fer. Rien ne paraît que cela, le niveau se fait vite sur la terre des morts ! Qu'importent les apparences ? L'âme, la vie n'est pas là. O mon Dieu ! cela serait trop désolant. J'ai beaucoup pensé à toi dans tout ça, parce qu'il y avait une troupe de curés qui m'ont demandé de tes nouvelles, ce qui m'a fait bien plaisir de voir que l'Eglise t'aime. Adieu ; tu vois bien que je n'ai rien dit.

Ce soir à dix heures. — Il est nuit sombre, mais c'est à écouter toujours les grillons, le ruisseau et un rossignol, rien qu'un, qui chante, chante, chante dans cette obscurité. Comme cette musique accompagne bien la prière du soir !

Le 18. — J'aimerais bien de connaître un peu la botanique ; c'est une étude charmante à la campagne, toute pleine de jouissances. On se lie avec la nature, avec les herbes, les fleurs, les mousses qu'on peut

appeler par leur nom. Etudie la botanique, Maurice, tu me l'apprendras. Ce serait bien facile avec une Flore. Mais quand seras-tu ici au printemps ? Tu n'y viens que tard ; ce n'est pas lorsque l'hiver a fauché toute la beauté de la nature (suivant l'expression de notre ami, saint François de Sales) qu'on peut se mettre à botaniser : plus de fleurs alors, et ce sont les fleurs qui m'intéressent parce qu'elles sont si jolies sur ces tapis verts. J'aimerais de connaître leur famille, leurs goûts, quels papillons elles aiment, les gouttes de rosée qu'il leur faut, leurs propriétés pour m'en servir au besoin. Les fleurs servent aux malades. Dieu fait ses dons à tant de fins ! Tout est plein pour nous d'une merveilleuse bonté ; vois la rose qui, après avoir donné du miel à l'abeille, un baume à l'air, nous offre encore une eau si douce pour les yeux malades. Je me souviens de t'en avoir mis des compresses quand tu étais petit. Nous faisons tous les ans des fioles de cette eau qu'on vient nous demander.

Le 4 juin. — Flageolet, hautbois, grosse caisse, rossignols, tourterelles, loriots, merles, pinsons, belle et grotesque symphonie du moment. C'est, en l'honneur de la fête votive, la bruyante musique d'Andillac qui retentit jusqu'ici et se mêle à celle des oiseaux. Au moins ne manquons-nous pas de concerts dans nos champs ; tu aimes ceux de Paris sans pouvoir y aller toujours, et moi, sans y aller, je m'y trouve. C'est de tous côtés, de tous les arbres, des voix d'oiseaux, et mon charmant musicien, le rossignol de l'autre soir, chantant encore près du noyer du jardin. Ce sont pour moi des charmes, des

plaisirs que je ne puis dire. Aussi quelqu'un me disait : « Vous êtes heureusement née pour habiter la campagne. » C'est vrai, je le sens, et que mon être s'harmonise avec les fleurs, les oiseaux, les bois, l'air, le ciel, tout ce qui vit dehors, grandes ou gracieuses œuvres de Dieu.

Le 9. — Premier jour des moissons. Rien n'est joli à la campagne comme ces champs de blé mûr, d'une dorure admirable. Pour peu que le vent souffle, ces épis coulant l'un sur l'autre font de loin l'effet des vagues ; le grand champ du nord est une mer jaune. A tout moment tu verrais papa à la fenêtre de la salle, contemplant sa belle récolte. Douce jouissance du cultivateur !

Le 22. — O bonheur, bonheur ! une lettre de Raynaud qui décide ton mariage, qui demande à papa de me laisser venir à ta noce. Je ne pourrai pas, je crains bien, jouir de ce beau jour ; mais pourvu qu'il vienne, que je sache ta félicité, quoique de loin, je suis contente, je bénis Dieu de toute mon âme. Je n'oublierai pas que c'est le jour de sainte Madeleine que cette espérance est venue ; comme elle est douce après les amertumes passées ! Maurice, cher frère, que je sens que je suis sœur dans ce moment et toujours ! Ceci écrit, mon petit cahier s'en va dans le bureau sous ma table et moi à***, demain matin. Je voudrais bien le prendre, mais où le tenir là-bas ? — Je prendrai note au cœur, et puis nous mettrons ici : Adieu, au revoir, Maurice et papier. Vous quitter, quel dommage !

Le 8 août. — En entrant dans ma chambrette ce soir, à dix heures, je suis frappée de la blanche lumière de la lune qui se lève ronde derrière un groupe de chênes aux Mérix, la voilà plus haut, plus haut, toujours plus haut, chaque fois que je regarde. Elle va plus vite dans le ciel que ma plume sur ce papier, mais je puis la suivre des yeux ; merveilleuse faculté de *voir*, si élevée, si étendue, si jouissante ! On jouit du ciel quand on veut ; la nuit même, de sur mon chevet, j'aperçois, par la fente d'un contrevent, une petite étoile qui s'encadre là vers les onze heures et me rayonne assez longtemps pour que je m'endorme avant qu'elle soit passée ; je l'appelle aussi l'étoile du sommeil, et je l'aime. La pourrai-je voir à Paris ? Je pense que mes nuits et mes jours seront changés, et je n'y puis penser sans peine. Me tirer d'ici, c'est tirer Paule de sa grotte ; il faut bien que ce soit pour toi que je quitte mon désert, toi pour qui Dieu sait que j'irais au bout du monde. Adieu au clair de lune, au chant des grillons, au *glouglou* du ruisseau ; j'avais de plus le rossignol naguère ; mais toujours quelque charme manque à nos charmes. A présent, plus rien qu'à Dieu, ma prière et le sommeil.

Le 9. — Dirais-tu ce qui me fait souffrir à présent en moi ? C'est cette petite reine Jeanne Gray, décapitée si jeune, si douce, si charmante, à qui je pense.

Le 20, à dix heures du soir. — C'est trop joli ce que je vois pour ne pas te le dire : nos demoiselles, là-bas, le long du ruisseau, chantant, riant, se montrant çà et là sous des touffes d'arbres comme des

nymphes de nuit, à la clarté d'un feu d'allumettes que fait Jeannot, leur fanal courant : c'est la pêche aux écrevisses, plaisir qu'Erembert a voulu donner à ces jeunes filles que tout amuse. J'ai mieux aimé être ici à les voir faire et te le dire. Je les entends rire et toujours rire ; cet âge est une joie permanente. Pour moi, j'ai besoin de repos, de me coucher au lieu d'errer sur le frais gazon d'un ruisseau. Adieu, Maurice ; nous avons bien parlé de toi en montrant les cadeaux de noce.

Le 19 septembre. — La Providence vient au secours de chacun. Oh ! j'en suis bien la preuve encore, moi qui vais pouvoir faire ce voyage, ce beau voyage de Paris. Je t'ai dit comment. Aurions-nous cru, l'an dernier, en venir là ? Dieu soit béni ! bien béni ! Papa vient d'aller à Andillac faire viser mon passeport au maire. Signe que nous allons nous voir. Ecrire à Marie de Gaillac, à Marie des Coques, ici un peu causer et nous promener avec Félicie, c'est ma journée. Adieu ; il y en a eu de plus malheureuses. A pareille époque, l'an dernier, nous t'avions si malade.

Le 29. — Adieu, ma chambrette, adieu, mon Cayla, adieu mon cahier, quoique je le prenne avec moi, mais il voyagera dans ma malle.

Je reviens d'une messe de bon voyage que le bon pasteur m'a dite. J'ai reçu tous les adieux et serrements de mains d'Andillac [1].

1. Ce septième cahier s'arrête le 29 septembre 1838, au moment où Mlle E. de Guérin quittait le Cayla pour aller assister au mariage de son frère Maurice. Le huitième, imprimé déjà par

VIII

> Vous m'êtes témoin, Seigneur, que je ne trouve nulle part de consolation, de repos en nulle créature.
>
> *L'Imitation.*

Le 14 avril 1839, aux Coques, près Nevers. — Désert, calme, solitude, vie de mon goût qui recommence. Nevers m'ennuyait avec son petit monde, ses petites femmes, ses grands dîners, toilettes, visites et autres ennuis sans compensation. Après Paris où plaisir et peine au moins se rencontrent, terre et ciel, le reste est vide. La campagne, rien que la campagne ne peut me convenir.

Notre caravane est partie de Nevers lundi à midi, l'heure où il fait bon marcher au soleil d'avril, le plus doux, le plus resplendissant. Je regardais avec charme la verdure des blés, les arbres qui bourgeonnent, le long des fossés qui se tapissent d'herbes et de fleurettes comme ceux du Cayla. Puis des violettes dans un tertre, et une alouette qui chantait en montant et s'en allant comme le musicien de la troupe.

Le 23. — Oh ! si j'étais plus près je saurais bien pourquoi je n'ai pas de nouvelles. J'irais, je mon-

nous (*Reliquiæ*, Caen, 1855), fut commencé à Nevers le 10 avril 1839. On verra plus loin que, dans l'intervalle, pour complaire à Maurice, M[lle] E. de Guérin avait tenu aussi le journal des cinq mois qu'ils passèrent ensemble à Paris ; mais ce cahier, ainsi que le premier de la série, a échappé à nos recherches.

(Note de Trébutien.)

terais à la maison indienne, j'entrerais dans ta chambre, j'ouvrirais tes rideaux et je verrais dans cette alcôve. . Que verrais-je ? Ah ! Dieu le sait. Pâle, sans sommeil, sans voix, sans vie presque. Ainsi je te fais, ainsi je te vois, ainsi tu me suis, ainsi je te trouve dans ma chambre où je suis seule. Maurice, mon ami Caro, ma petite sœur, et vous tous qui deviez m'écrire, pourquoi ne m'écrire pas ? Peut-être es-tu trop souffrant, Caro trop occupée ; mais ton ami, ton frère d'Aurevilly, qu'est-ce qui lui fait garder silence ? Vous entendez-vous pour me désoler ? Oh ! non ; plutôt on ne veut pas me dire, on attend pour me dire mieux, ou ton ami est malade, et toi paresseux, tu ne penses à rien. En effet, il souffrait de violents maux de tête, me disait-il dernièrement, et cela pourrait bien s'être changé en maladie. Je crains, j'ai plus que crainte qu'il soit malade. Double peine à présent. Pauvre cœur, n'auras-tu pas trop de poids ? Oh ! le mot, encore un mot de sainte Thérèse : « Ou souffrir ou mourir ! »

Le 27. — Un grand homme ressemble tant aux autres hommes ! Aurais-je cru cela, et qu'un Lamartine, un de Maistre, n'eussent pas quelque chose de plus qu'humain ! J'avais cru ainsi dans ma naïveté au Cayla, mais Paris m'a ôté cette illusion et bien d'autres. Voilà le mal de voir et de vivre : c'est de laisser toutes les plus jolies choses derrière. On se prendrait aux regrets sans un peu de raison chrétienne qui console de tout ; raison chrétienne, entends bien, car la raison seule est trop sotte et n'est pas ma philosophie.

Lettre de toi, lettre de convalescence, de prin-

temps, d'espérance, de quelque chose qui me fait bonheur, d'une vie qui reverdoie. O mon ami, que je te remercie !

Le 16 mai. — Emeute, sang, bruit de canons, bruit de mort. Nouvelle venue comme un coup de foudre dans notre désert et calme journée ; Maurice, Caro, amis de Paris, je suis en peine, je vous vois sur le volcan. Mon Dieu ! Je viens d'écrire à Caro et commence un mot à M. d'Aurevilly, mon second frère en intérêt.

Le 25. — Courrier passé sans me rien laisser. Mêmes doutes et incertitudes, mêmes craintes envahissantes. Savoir et ne pas savoir ! Etat d'indicibles angoisses. Et voilà la fin de ce cahier : mon Dieu ! qui le lira [1] ?

IX

ENCORE A LUI

A MAURICE MORT, A MAURICE AU CIEL

Il était la gloire et la joie de mon cœur.

Oh ! que c'est un doux nom et plein de dilection que le nom de frère !

VENDREDI 19 JUILLET, A 11 HEURES 1/2
DATE ÉTERNELLE !

Le 21 juillet [*1839*]. — Non, mon ami, la mort ne nous séparera pas, ne t'ôtera pas de ma pensée :

1. Qui devait le lire ? Ainsi qu'Eugénie de Guérin le pressentait, ce ne fut pas Maurice qui, ramené par elle, et non sans peine, au Cayla, s'y éteignit moins de deux mois après la date

la mort ne sépare que le corps ; l'âme, au lieu d'être là, est au ciel, et ce changement de demeure n'ôte rien à ses affections. Bien loin de là, j'espère ; on aime mieux au ciel où tout se divinise. O mon ami, Maurice, Maurice, es-tu loin de moi, m'entends-tu ? Qu'est-ce que les lieux où tu es maintenant ? Qu'est-ce que Dieu si beau, si puissant, si bon, qui te rend heureux par sa vue ineffable en te dévoilant l'éternité ? Tu vois ce que j'attends, tu possèdes ce que j'espère, tu sais ce que je crois, mystères de l'autre vie, que vous êtes profonds, que vous êtes terribles, que quelquefois vous êtes doux ! oui bien doux, quand je pense que le ciel est le lieu du bonheur. Pauvre ami, tu n'en as eu guère, ici-bas, de bonheur ; ta vie si courte n'a pas eu le temps du repos. O Dieu ! soutenez-moi, établissez mon cœur dans la foi. Hélas ! je n'ai pas assez de cet appui. Que nous t'avons gardé et caressé et baisé, ta femme et nous tes sœurs, mort dans ton lit, la tête appuyée sur un oreiller comme si tu dormais ! Puis nous t'avons suivi dans le cimetière, dans la tombe, ton dernier lit, prié et pleuré, et nous voici, moi t'écrivant comme dans une absence, comme quand tu étais à Paris. Mon ami, est-il vrai, ne te reverrons-nous plus nulle part sur la terre ? Oh ! moi, je ne veux pas te quitter ; quelque chose de doux de toi me fait présence, me calme, fait que je ne pleure pas. Quelquefois larmes à torrents, puis l'âme sèche. Est-ce que je ne le regretterais pas ? Toute ma vie sera de deuil, le cœur veuf, sans intime union. J'aime beaucoup

de cette page, le 19 juillet 1839. On trouvera dans un des cahiers qui suivent le touchant récit des derniers instants d'un frère si tendrement aimé. (Note de Trébutien.)

Marie et le frère qui me reste, mais ce n'est pas avec notre sympathie. Reçu une lettre de ton ami d'Aurevilly pour toi. Déchirante lettre arrivée sur ton cercueil. Que cela m'a fait sentir ton absence ! Il faut que je quitte ceci, ma tête n'y tient pas, parfois je me sens des ébranlements de cerveau. Que n'ai-je des larmes ! J'y noierai tout.

Sans date. — Je ne sais ce que j'allais dire hier à cet endroit interrompu. Toujours larmes et regrets. Cela ne passe pas, au contraire : les douleurs profondes sont comme la mer, avancent, creusent toujours davantage. Huit soirs ce soir que tu reposes là-bas, à Andillac, dans ton lit de terre. O Dieu, mon Dieu ! consolez-moi ! Faites-moi voir et espérer au delà de la tombe, plus haut que n'est tombé ce corps. Le ciel, le ciel ! oh ! que mon âme monte au ciel !

Aujourd'hui grande venue de lettres que je n'ai pas lues. Que lire là dedans ? Des mots qui ne disent rien. Toute consolation humaine est vide. Que j'éprouve cruellement la vérité de ces paroles de l'*Imitation !* Ta berceuse est venue, la pauvre femme, toute en larmes, et portant gâteaux et figues que tu aurais mangés. Quel chagrin m'ont donné ces figues ! Le plus petit plaisir que je te vois venir me semble immense. Et le ciel si beau, et les cigales, le bruit des champs, la cadence des fléaux sur l'aire, tout cela qui te charmerait me désole. Dans tout je vois la mort. Cette femme, cette berceuse qui t'a veillé et tenu un an malade sur ses genoux, m'a porté plus de douleur que n'eût fait un drap mortuaire. Déchirante apparition du passé : berceau et tombe. Je passerais la nuit ici avec toi sur ce papier ; mais l'âme

veut prier, l'âme te fera plus de bien que le cœur.

Chaque fois que je pose la plume ici, une lame me passe au cœur. Je ne sais si je ne continuerai d'écrire. A quoi sert ce *Journal* ? Pour qui ? hélas Et cependant je l'aime, comme on aime une boîte funèbre, un reliquaire où se trouve un cœur mort, tout embaumé de sainteté et d'amour. Ainsi ce papier où je te conserve, ami tant aimé, où je te garde un parlant souvenir, où je te retrouverai dans ma vieillesse... si je vieillis. Oh oui ! viendront les jours où je n'aurai de vie que dans le passé, le passé avec toi, près de toi jeune, intelligent, aimable, sensibilisant tout ce qui t'approchait, tel que je te vois, tel que tu nous as quittés. Maintenant je ne sais ce qu'est ma vie, si je vis. Tout est changé au dedans, au dehors. O mon Dieu ! que ces lettres sont déchirantes, ces lettres du bon marquis et de ton ami surtout. Oh ! celles-ci, qu'elles m'ont fait pleurer ! Il y a là dedans tant de larmes pour mes larmes ! Cet intime ami me touche comme ferait te voir. Mon cher Maurice, tout ce que tu as aimé m'est cher, me semble une portion de toi-même. Frère et sœur nous serons avec M. d'Aurevilly ; il se dit mon frère.

Le 27. — Je ne sais, sans mon père, j'irais peut-être joindre les Sœurs de Saint-Joseph, à Alger. Au moins ma vie serait utile. Qu'en faire à présent ? Je l'avais mise en toi, pauvre frère ! Tu me disais de ne pas te quitter. En effet, je suis bien demeurée près de toi pour te voir mourir. Un *ecce homo*, l'homme de douleur, tous les autres derrière celui-là. Souffrances de Jésus, saints désirs de la mort, uniques pensées et méditations.

Le 30. — Qu'il faisait bon ce matin dans la vigne, cette vigne aux raisins-chasselas que tu aimais ! En m'y voyant, en mettant le pied où tu l'avais mis, la tristesse m'a rempli l'âme. Je me suis assise à l'ombre d'un cerisier, et là, pensant au passé, j'ai pleuré. Tout était vert, frais, doré de soleil, admirable à voir. Ces approches d'automne sont belles, la température adoucie, le ciel plus nuagé, des teintes de deuil qui commencent. Tout cela, je l'aime, je m'en savoure l'œil, m'en pénètre jusqu'au cœur, qui tourne aux larmes. *Vu seule,* c'est si triste ! Toi, tu vois le ciel ! Oh ! je ne te plains pas.

Le 4 octobre. — Je voulais envoyer à son ami deux grenades du grenadier dont il a travaillé le pied quelques jours avant sa mort. Ce fut son dernier mouvement sur la terre.

Le 19. — Trois mois aujourd'hui de cette mort, de cette séparation. Oh ! la douloureuse date, que néanmoins je veux écrire chaque fois qu'elle reviendra. Il y a pour moi une si attachante tristesse dans ce retour du 19, que je ne puis le voir sans le marquer dans ma vie. Eh ! qu'y mettrais-je maintenant, si je n'y mettais mes larmes, mes souvenirs, mes regrets de ce que j'ai le plus aimé ? C'est tout ce qui vous viendra, ô vous qui voulez que je continue ces cahiers, *mon tous les jours* au Cayla. J'allais cesser de le faire, il y avait trop d'amertume à lui parler dans la tombe ; mais puisque vous êtes là, frère vivant, et avez plaisir de m'entendre, je continue ma causerie intime ; je rattache à vous ce qui restait là, tombé brisé par la mort. *J'écrirai pour vous comme*

j'écrivais pour lui. Vous êtes mon frère d'adoption, mon frère de cœur. Il y a là dedans illusion et réalité, consolation et tristesse : Maurice partout.

Le 10 novembre. — Caroline nous a écrit après un assez long silence, assez long pour me donner le temps de croire à un oubli. J'en avais de la peine ; je voudrais un avenir sinon d'amitié, du moins de bienveillance avec cette jeune femme, cette femme de mon frère. Ce titre l'attache tant à mon cœur ! Je serais sensiblement affectée si je la voyais se détacher entièrement. Sa lettre est bonne, marquée d'intérêt ; j'en suis contente. Pauvre chère veuve, que je voudrais pouvoir l'embrasser en ce moment ! Je la regarde comme une sœur, comme une sœur qui se trompe. Il ne faut pas lui en vouloir, elle ne croit pas se tromper.

Le 2 janvier 1840. — Je disais à Maurice, quand il me parlait de Paris, que je n'en comprendrais pas la langue. Et cependant il y en a que j'ai entendus. Certaines âmes de tous les lieux se comprennent. Cela me fait croire ce qu'on dit des saints, qui communiquent avec les anges, quoique de nature différente. L'une monte, l'autre s'incline, et ainsi se fait la rencontre, ainsi le Fils de Dieu est descendu parmi nous. Voilà qui me rappelle ce passage de l'abbé Gerbet dans un de ses livres que j'aime : *On dirait que la création repose sur un plan incliné, de telle sorte que tous les êtres se penchent vers ceux qui sont au-dessous d'eux pour les aimer et en être aimés.* Maurice m'avait fait remarquer cette pensée que nous trouvions charmante.

X

Le 3 février 1840. — On me presse d'aller à Gaillac. Non, je ne puis m'ôter d'ici ; ma vie se plaît toute petite au plus petit endroit possible, là où j'ai mes chers vivants et mes morts.

Le 5. — Quelle lecture, quelle amitié, quelle mort, quel rapprochement ! quelle impression j'en ai dans l'âme ! Je veux parler des derniers moments d'Étienne de La Boëtie que j'ai rencontrés au fond d'un livre de Montaigne. Sachant que ces deux hommes s'aimaient beaucoup, j'ai été touchée de savoir comment s'était faite leur séparation, et j'en ai le cœur dans les larmes. C'est si douloureux de voir mourir, surtout quand cette mort vous en rappelle une autre ! Que de traits saillants m'ont frappée dans cette vie sitôt faite, dans cette âme s'en allant jeune de ce monde, et si belle, si élevée, si chrétienne, si exquise de douceur et d'amitié ! Oh ! vraiment, j'ai trouvé Maurice aux beaux endroits, et vous et lui dans l'étroite union et si profonde de ces deux amis. Mais vous manquiez aux derniers moments du vôtre. Que j'ai eu regret à cela, et que la distance vous eût séparés à ces derniers jours ! Je veux vous dire comme ils se sont passés, car cela manque aux détails que je vous ai donnés de sa mort, tout comme l'intérêt que vous portez à cette fin de vie.

Le 11. — Ce fut le 8 juillet, vingt jours après le départ de Paris, vers six heures du soir, que nous

fûmes en vue du Cayla, terre d'attente, lieu de repos de notre pauvre malade. Sa pensée n'allait que là sur la terre, depuis longtemps. Je ne lui ai jamais vu de plus ardent désir, et toujours plus vif à mesure que nous approchions. On aurait dit qu'il avait hâte d'arriver pour être à temps d'y mourir. Avait-il pressenti sa fin ? Dans les premiers transports de sa joie, à la vue du Cayla, il serra la main d'Erembert qui se trouvait près de lui, il nous fit signe à tous comme d'une découverte, à moi qui n'eus jamais moins d'émotion, de plaisir ! Je voyais tout tristement dans ce triste retour, jusqu'à ma sœur, jusqu'à mon père, qui nous vinrent joindre à quelque peu de distance. Affligeante rencontre ! Mon père fut consterné ; Marie pleura en voyant Maurice. Il était si changé, si défait, si pâle, si branlant sur ce cheval assis à l'anglaise, qu'il ne semblait pas animé. C'était effrayant. Le voyage l'avait tué. Sans la pensée d'arriver qui le soutenait, je doute qu'il l'eût achevé. Vous en savez quelque chose, et ce qu'il a dû souffrir, pauvre cher martyr ! Mais je ne veux parler que d'ici. Lui embrassa son père et sa sœur sans se montrer trop ému. Il semblait dans une sorte d'extase dès la première vue du château ; l'ébranlement qu'il en eut fut unique, et dut épuiser toute sa faculté de sensation ; je ne lui ai plus vu l'air vivement touché de rien depuis cela. Cependant il salua affectueusement les moissonneurs qui coupaient nos blés, tendit la main à quelques-uns, et à tous les domestiques qui nous vinrent entourer...

Nous le trouvions bien faible ; cependant j'espérais toujours. J'avais écrit au prince de Hohenlohe. J'attendais un miracle. La toux s'était apaisée, l'appétit

se soutenait ; la veille fatale, il dîna encore avec nous ; hélas ! dernier dîner de famille ! On servit des figues dont il eut envie, et que sur sa consultation, j'eus la cruauté de lui interdire , mais d'autres ayant approuvé, il en mangea une qui ne lui fit ni bien ni mal, et je fus sauvée sans préjudice de l'amertume de l'avoir privé de quelque chose. Je veux tout dire, tout conserver de ses derniers moments, bien fâchée de ne pas me souvenir davantage. Un mot qu'il dit à mon père m'est resté. Ce pauvre père revenait de Gaillac avec l'ardente chaleur, lui rapportant des remèdes. Dès que Maurice le vit : « *Il faut convenir*, dit-il en lui tendant la main, *que vous aimez bien vos enfants.* » Oh ! en effet, mon père l'aimait bien ! Peu après, le pauvre malade se levant avec peine de son fauteuil pour passer dans la chambre à côté : « *Je suis bien bas,* » parlant comme à lui-même. Je l'entendis, cet arrêt de mort, de sa bouche, sans lui rien répondre, sans trop y croire peut-être ; mais j'en fus frappée. Le soir, on le porta avec son fauteuil dans sa chambre. Du temps qu'il se mettait au lit, je disais avec Erembert : « Il est bien faible, ce soir ; mais la poitrine est plus libre, la toux disparaît. Si nous pouvons aller au mois d'octobre, il sera sauvé. » C'était le 18 juillet, à dix heures du soir !

Quand le saint viatique arriva, le malade se trouvait mieux, ce me semblait ; ses yeux, rouverts, n'avaient pas cette fixité effrayante du matin, ni ses sens le même affaissement ; il parut moralement ravivé et en pleine jouissance de ses facultés tout le temps des saintes cérémonies. Il suivait tout de cœur, bien pieusement. Quand ce fut à l'extrême-

onction, comme il ne sortait qu'une main, le prêtre ayant dit : « L'autre », il la présenta vivement. Il écouta de bien simples et touchantes paroles, et reçut le saint viatique avec toute l'expression de la foi. Il vivait encore, il nous entendait, il choisit entre de l'eau et de la tisane qu'on lui offrait à boire, serra la main à M. le curé, qui toujours lui parlait du ciel, colla ses lèvres à une croix que lui présentait sa femme, puis il s'affaiblit ; nous nous mîmes tous à le baiser, et lui à mourir.

Vendredi matin, 19 juillet 1839, à onze heures et demie. Onze jours après notre arrivée au Cayla. Huit mois après son mariage.

La voilà cette fin de vie, si liée à la vôtre, telle que j'ai pu la retrouver pour vous dans mes larmes. Que n'étiez-vous là ? Que n'avez-vous assisté à la mort chrétienne de votre ami ?

De Montels, vieux château dans les montagnes.

Le 14 mars. — Je me plais à Montels : on y vit comme on veut, sans visites ni ennuis du monde... Si je devais quitter le Cayla, c'est ici que je voudrais demeurer. Pour faire de ce château une demeure agréable, il n'y aurait qu'à relever quelques ruines qui, même telles quelles, sont toutes remplies d'intérêt. Quel charme n'a pas ce vieux salon tout tapissé de vieux portraits de militaires, d'hommes de robe et d'église, de belles dames, comme on n'en voit plus, de mise et de beauté.

Il y a encore ici, dans un vieux tiroir, une curieuse correspondance sentimentale du fameux La Peyrouse avec Mlle de Vézian, sa fiancée, devenue ensuite

marquise de Sénégas, pendant sans doute que le marin courait les mers. Il faut que je demande, pour les voir, ces lettres à ma cousine. Précieuse découverte, débris du cœur de La Peyrouse, aussi curieuse que celle de son vaisseau. Mais qui songe à cela ? Qui songe à chercher un grand homme dans son intime ?

Sans date. — Que dire ? que répondre ? Que m'annoncez-vous qui se prépare pour Maurice ! Pauvre rayon de gloire qui va venir sur sa tombe ! Que je l'aurais aimé sur son front, de son vivant, quand nous l'aurions vu sans larmes ! C'est trop tard maintenant pour que la joie soit complète, et néanmoins j'éprouve je ne sais quel triste bonheur à ce bruit funèbre de renommée qui va s'attacher au nom que j'ai le plus aimé, à me dire que cette chère mémoire ne mourra pas.

Je ne vous dis plus rien sur ce sujet infini, vous ayant écrit et dit mes sentiments et remerciements profonds, à vous, à M. Sainte-Beuve, à Mme Sand, pour la part que vous aurez chacun à cette publication du *Centaure*, cette belle œuvre inconnue de mon frère, à la mise en lumière de sa vie et de son talent [1] !

Le 23 mai. — Enfin, je sais que cette chère publication du *Centaure* a paru. Des jeunes gens venus de Gaillac me l'ont appris. Depuis, je ne pense qu'à cela,

1. Ce passage et les précédents s'adressent à J.-B. d'Aurevilly qui se fit, avec Trébutien, le premier éditeur de Maurice. J.-B. d'Aurevilly avait nommé Mlle de Guérin le « cygne du Cayla ».

et au passé, hélas ! où moindre chose me ramène. Me l'enverrez-vous ? Qui sait ? Je suis injuste peut-être, mais votre silence est si durable et le cœur humain si changeant ! Et qu'y aurait-il d'étonnant que quelqu'un du monde vînt à oublier une pauvre amitié d'anachorète qui ne peut pas lui offrir beaucoup d'agrément ? Je n'ai d'autre titre que d'être la sœur de Maurice, et cela se peut effacer : *le temps efface tout.*

Le 9 juin. — ... Je goûte une jouissance trempée de larmes, un bonheur à deux goûts, une possession plus pleine, mieux estimée, et par cela plus triste que jamais de Maurice, dans ce beau *Centaure* et ces fragments intimes. Qu'il est pénétrant dans ces dires du cœur ! dans cette douce, délicate et si fine façon de parler douleur que je n'ai connue qu'à lui ! Oh ! Mme Sand a raison de dire que ce sont des mots à enchâsser comme de gros diamants au faîte du diadème. Ou plutôt, il était tout diamant, Maurice.

Le 1er juillet. — L'inattendu et charmant billet de M. Sainte-Beuve, cet auteur exquis dont je reçois l'écriture vivante. C'eût été bonheur autrefois, mais à présent tout porte amertume et tourne aux larmes. Il en est ainsi de ce billet et de tant d'autres choses que je dois à la mort de Maurice. Toutes mes relations, tout ma vie presque, se rattachent à un cercueil.

Le 18. — Dernier jour qu'il a passé sur la terre.

Le 19, à onze heures du matin. — Douloureux coups de cloche que je viens d'entendre, au même instant, à la même heure où son âme quitta ce monde, au même son lugubre et tout comme si cette cloche eût sonné pour lui à présent. C'était pour une autre mort ce glas, de retour au même jour, au même instant, que j'entends dans mon âme tout ce matin. Mon Dieu, quel anniversaire ! quel souvenir vif et présent de cette mort, de cette chambre, chapelle ardente et lugubre, de ce lit entouré de larmes et de prières, de cette figure pâle, de cet *in manus tuas, Domine*, dit et redit si haut ! Maurice ! Dieu aura entendu et reçu au ciel ton âme qui demandait le ciel.

XI

Le 5 août (1840). — Que n'est-il venu plus tôt, le poète de la Bretagne, le chantre de *la Thébaïde des Grèves*, le solitaire ami de Maurice [1] ! Que n'est-il venu du temps que Maurice vivait, alors que je sentais avec bonheur ! Ses poésies me sont néanmoins agréables en ce qu'elles viennent du Val de l'Arguenon, qu'elles sont religieuses, que Dieu et Maurice s'y trouvent. Il y a deux ans seulement, tout cela m'eût bien fait plaisir. *Que les temps sont changés !* ou plutôt que notre âme change sous les événements ! Ainsi, la vie se fait différente de jour en jour, toute tranchée de diverses choses et de divers sentiments, si bien qu'un certain espace ne ressemble plus à l'autre, qu'on ne se reconnaît pas d'ici là, qu'on a peine à se suivre, variable et transitoire nature que

1. Hippolyte de la Morvonnais.

nous sommes. Mais la transition finira, et nous mènera là où nous ne changerons plus. O permanente vie du ciel !

Le 19. — Que de fois je renonce à rien écrire ici, que de fois j'y reviens écrire ! Attrait et délaissement, ô ma vie !

Le 29. — Il y a aujourd'hui de profonds regrets pour moi dans la perte d'une paysanne, la vieille Rose Durel, qui vient de mourir. Véritable sainte femme chrétienne dans toute la simplicité évangélique. Sa vie était dans la foi, sa foi était l'humble croyance, sans livres, sans rien, cette croyance antique, primitive, et que loue ainsi l'auteur de l'*Imitation* : « Un humble paysan qui sert Dieu est certainement fort au-dessus du philosophe superbe qui, se négligeant lui-même, considère le cours des astres. » En effet, on trouvait dans Rose une singulière distinction de vertus et de sentiments, quelque chose au-dessus de l'éducation la plus haute ; et quand on considérait la portée d'une telle âme et le peu d'impulsion reçue, pouvait-on s'empêcher de dire que Dieu seul élevait ainsi ? C'est ainsi qu'en jugeait Maurice, l'appréciateur des choses rares, le juge des âmes, l'amant du beau : il aimait Rose, la vénérait comme une femme patriarcale. Jamais il n'est venu dans le pays et ne s'en est allé sans la voir, sans s'asseoir à sa table ; car ici on ne se visite pas sans manger, sans goûter le pain et le vin. Mais, dans cette occasion, Rose ajoutait au service et relevait par quelque chose de choix l'hospitalité d'habitude. C'était quelque beau fruit réservé *pour Monsieur*

Maurice, des mets de son goût. Il y avait en cela expression touchante du cœur, expression bien délicate et naïve aussi, et dont je suis plus touchée encore, dans la conservation d'un nid d'hirondelle que Maurice enfant avait recommandé à son premier départ du pays. « *Que je trouve ce nid au retour.* » Et il l'y retrouva, et on l'y retrouve encore religieusement conservé au vieux plancher de la vieille chambre de Rose. O monument !

XII

Le jour de la Toussaint 1840. — Il y a deux ans, ce même jour, à la même heure, dans le salon indien à Paris, le frère que j'aime tant causait intimement avec moi de sa vie, de son avenir, de son mariage qui s'allait faire, de tant de choses venant de son cœur et qu'il reversait dans le mien. Quel souvenir, mon Dieu ! et comme il se lie à la triste et religieuse solennité de ce jour, la fête des saints, la mémoire des morts et des amis disparus ! C'est pour tout cela et pour je ne sais quoi encore que j'écris, que je reprends ce *Journal* délaissé, ce memorandum qu'il aimait, qu'il m'avait dit de lui faire, que je veux faire en effet pour Maurice au ciel.

Dernier décembre. — Mon Dieu, que le temps est quelque chose de triste, soit qu'il s'en aille ou qu'il vienne ! et que le saint a raison qui a dit : « Jetons nos cœurs en l'éternité ! »

FRAGMENTS

L'admirable pays que la Bretagne, par sa foi et ses beaux génies ! Que tes lettres datées de là me font plaisir ! Que j'ai de joie, Maurice, de te savoir sur cette terre forte, de te voir vivre du même air qu'ont respiré Du Guesclin, Chateaubriand, Lamennais ! L'âme doit grandir dans une telle atmosphère. Que ne deviendra pas la tienne si naturellement belle ! Que ne recevra-t-elle pas en intelligence des intelligences qui t'entourent ! Quels torrents de foi et de lumière t'inondent dans ta solitude de la Chênaie ! Tu me représentes un religieux à Clairvaux du temps de saint Bernard. Seulement M. de Lamennais me semble un peu moins doux que cet admirable saint ; mais M. Gerbet a la suavité d'un ange. Je te préférerais sous sa direction toute d'amour et d'humilité. Recueille bien soigneusement les conférences religieuses qu'il vous fait et que tu destines à tes sœurs, les anachorètes du Cayla. Je suis au reste fort satisfaite de sa décision. Veuille bien lui en témoigner tous mes remerciements et combien je serais charmée de l'avoir toujours pour mon casuiste, mais ce ne sera jamais que de loin. Oh ! si, au lieu d'être ta sœur, j'étais ton frère, tu me verrais bientôt où tu es, supposé le talent avec la vocation. La vocation serait certaine. Il y a longtemps que je dis comme

saint Bernard : *O beata solitudo, o sola beatitudo !* Mais tu sais ce qui me retient toujours, mon père et toi, toi, mon ami, qui dit de rester encore pour toi dans le monde. Mais tu as déjà pris ton parti, tu as pris le ciel et tu me laisses la terre. O mon bien-aimé frère ! si par incroyable tu la quittais avant moi cette vallée de larmes, qu'y deviendrais-je ?

MA BIBLIOTHÈQUE

Les Méditations poétiques de Lamartine.
Les Harmonies.
Elégies de Millevoye.
Ossian.
L'Imagination, par Delille.
L'Enéide, traduction de Delille.
Racine.
Les Géorgiques.
Corneille.
Théâtre de Shakespeare.
Le Mérite des femmes, poème par Legouvé.
L'Espérance, par Saint-Victor.
Œuvres du comte Xavier de Maistre
Le Ministre de Wakefield, par Goldsmith.
Le Voyage sentimental de Sterne ; perdu.
Les Puritains, Walter Scott.
Redgauntled, du même.
Poésies de Chénier (André).
Morceaux choisis de Buffon ; prêté.
Lettres péruviennes de Mme de Graffigny, ouvrage qu'on ne lit pas deux fois.

Les fiancés de Milan, par Manzoni.
De l'Allemagne, par Mme de Staël.

LIVRES DE PIÉTÉ

L'Imitation de Jésus-Christ.
L'Introduction à la vie dévote, de saint François de Sales.
Le Combat spirituel.
Les Méditations de Bossuet.
Méditations de Médaille.
Lettres spirituelles de Bossuet.
Heures de Fénelon.
Journée du chrétien.
Les Sages entretiens.
L'Ame élevée à Dieu.
L'Ame embrasée de l'amour divin.
Le Mois de Marie.
La Vie des Saints.
Entretiens d'un missionnaire et d'un berger.
Le dogme générateur de la piété chrétienne, par M. Gerbet.
Le Froment des élus.
Elévations sur les mystères de Bossuet.
Le guide du jeune âge, de M. Lamennais, livre que je relis souvent.

... Voilà la ressemblance [1] ; tu es en autre lieu, voilà la différence. Je te dirai ce que je fais ici ;

1. Nous n'avons pas été assez heureux pour retrouver le commencement de ce touchant entretien : de l'âme de la sœur avec l'âme de son frère. (Note de Trébutien.)

ce n'est qu'à toi que je le puis dire, mon âme ne coule de pente que dans ton âme, âme de mon frère !

Peux-tu m'entendre ? il me semble. Le ciel n'est pas si loin d'ici. Quelquefois je lève le bras comme pour y atteindre, ma main s'étend pour saisir la tienne ; mille fois j'aurais voulu la serrer, invisible ? froide ? n'importe, je l'aurais voulu ; mais chercher une main morte ! Toute forme t'a abandonné ; de ce qui était toi à mes yeux, il ne reste que l'intelligence, cette intelligence enlevée, envolée et dégagée de sa vêture, comme Elie de son manteau. Maurice ! habitant du ciel, mes rapports avec toi seront comme avec un ange ; frère céleste, je te regarde comme mon ange gardien.

Oh ! j'ai besoin que de l'autre vie on m'entende, on me réponde, car dans celle-ci personne ne me répond ; depuis que ta voix est éteinte, le parler de l'âme est fini pour moi. Silence et solitude comme dans une île déserte ; et cela fait souffrir, oh ! souffrir ! J'aimais tant, il m'était si doux de t'entendre, de jouir de cette parole haute et profonde ou de ce langage fin, délicat et charmant que je n'entendais que de toi ! Tout enfant, j'aimais à t'entendre ; avec ton parler commença notre causerie. Courant les bois, nous discourions sur les oiseaux, les nids, les fleurs, sur les glands. Nous trouvions tout joli, tout incompréhensible, et nous nous questionnions l'un l'autre. Je te trouvais plus savant que moi, surtout lorsqu'un peu plus tard tu me citais Virgile, ces églogues que j'aimais tant et qui semblaient faites pour tout ce qui était sous nos yeux. Que de fois, voyant les abeilles et les entendant sur les buis fleuris, j'ai récité :

Aristée avait vu ce peuple infortuné
Par la contagion, par la faim moissonné.

De la musique ! C'est la première fois que j'entends de la musique, un piano depuis plus d'un an. L'effet m'en a été indicible en émotion et souvenirs, des larmes et le passé. Tu aimais tant la musique ! Je t'en ai entendu faire pour la dernière fois au Cayla. On chantait le *Fil de la Vierge*, ce doux morceau que chantait Caroline, ton Eve charmante, venue d'Orient pour un paradis de quelques jours.

Le 29 août (1841, à Paris) [1]. — Vous voulez que j'écrive mes impressions, que je revienne à l'habitude de retracer mes journées : pensée tardive, mon ami, et néanmoins écoutée. Le voilà ce memorandum désiré, ce moi à vous dans le monde, comme vous l'avez eu au Cayla : charmante ligne d'intimité, sentier des bois, mené jusque dans Paris. Mais je n'irai pas loin dans le peu de jours qui me restent : rien que huit jours et le départ au bout. Ce point de vue final m'attriste immensément, et je ne sais voir autre chose. Comme le navigateur au terme de la mer vermeille, je ne puis m'ôter de là. O ma traversée de six mois, si étrange, si diverse, si belle et triste, si dans l'inconnu, qui m'a tant accrue d'idées, de vues, de choses nouvelles qui ont laissé tant à dire et à décrire ! Mais je n'ai pas tenu de journal. Qui devait le lire ? Que penser à faire si quelqu'un ne se plaît à ce que l'on fait ? Sans cet intérêt ma pensée n'est qu'une glace sans tain. Du temps de Maurice, je réfléchissais toutes choses ; c'était par lui,

1. Cahier déjà imprimé dans les *Reliquiæ*, 1855.

associé à mon intelligence, frère et ami de toutes mes pensées. Un signe de désir, un mot de dilection, suffisaient pour me faire écrire à torrents. Qu'il était influent sur moi et que l'influence était belle ! Je ne sais à quoi la comparer : au vin de Xérès, qui vivifie, exalte, sans enivrer.

Ce soir, je me retrouve un peu sous ses impressions que je croyais perdues ; mais je vous l'ai dit, je ne saurais parler que du malade, pauvre jeune homme qui ne se doute pas de l'intérêt qu'il m'inspire et du mal qu'il me fait en toussant. O vision si triste et si chère ! D'où vient cela, d'où vient qu'il est des souffrances qu'on aime ? dites, Jules [1], vous qui expliquez tant de choses à mon gré.

(*1842, à Rivières.*) Ouvert par hasard un album où j'ai trouvé la mort de Maurice, mort répandue partout. J'ai été bien touchée de la trouver là, sur ces pages secrètes, dans un journal de jeune fille, dans un fond de cœur : hommage inconnu et le plus délicat qui soit offert à Maurice. Que cette parole est vraie : *il était leur vie !* Tous ceux qui nous ont compris la diront. Il est de ces existences, de ces natures de cœur qui fournissent tant à d'autres qu'il semble que ces autres en viennent. Maurice était ma source ; de lui me coulait amitié, sympathie, conseil, douceur de vivre par son commerce intellectuel si doux, par ce de lui en moi qui était comme le ferment de mes pensées, enfin l'alimentation de mon âme. Ce grand ami perdu, il ne me faut rien moins que Dieu pour le remplacer.

1. D'Aurevilly.

Espérer ou craindre pour un autre est la seule chose qui donne à l'homme le sentiment complet de sa propre existence.

(*31 décembre, au Cayla.*) — C'était ma coutume autrefois de finir l'année mentalement avec quelqu'un, avec Maurice. A présent qu'il est mort, ma pensée reste solitaire. Je garde en moi ce qui s'élève par cette chute du temps dans l'éternité. *Un dernier jour*, que c'est solennellement triste !

NOTES

SUR LA FAMILLE ET SUR LES PREMIÈRES ANNÉES DE MAURICE DE GUÉRIN

La maison de Guérin du Cayla porte pour armes : de gueules à six besans d'argent, trois, deux et un, au chef d'azur. Devise : *Omni exceptione majores*. Noblesse d'origine inconnue.

Les chroniques de notre famille la disent de race vénitienne. On la trouve établie en France au commencement du IXe siècle, où Guérin ou plutôt Guarini (ce nom ainsi écrit jusqu'à 1553) était comte d'Auvergne. D'après Moréri, *Dictionnaire généalogique*, ce fut la souche des Guérin de Montaigu qui ont été longtemps comtes de Salisbury. Par suite des temps et des divisions de branches, ces Guérin sont devenus seigneurs d Ols en Quercy, de Rinhodes en Rouergue, d'Apchier dans le Gévaudan, de Laval, de Saignes et du Cayla dans le Languedoc. La descendance et les titres de noblesse de cette dernière branche ont été confirmés par jugement souverain, prononcé à Montpellier par M. de Bezons, intendant de la province de Languedoc, le 26 novembre 1668.

De cette même origine sont sortis plusieurs hommes marquants. L'histoire cite un chancelier de France, Guérin, évêque de Senlis, que la reine Blanche mit à la tête de son conseil, vieillard d'âme fière et rude, dit un chroniqueur, qui ne pouvait inspirer que la confiance, mais jamais l'amour, pas même l'amitié. Il donna, en plusieurs occasions, des marques de son courage, et surtout à la bataille de Bouvines, où il rangea les troupes et les anima à bien faire. Voir Moréri, Rigord, Guillaume le Breton, historien de Philippe-Auguste.

Il releva l'éclat de la charge de chancelier, en faisant ordonner qu'il aurait rang parmi les pairs du royaume. Depuis, il se retira à l'abbaye de Chalais ou Chalis, où il prit l'habit de religieux, et y mourut en 1230.

Vertot cite dans son *Histoire de Malte* deux grands maîtres du nom de Guérin. On possède au Cayla le portrait de l'un de ces grands maîtres, Guérin de Montaigu, élu en 1206. Nous avons eu un cardinal, un troubadour, Guarini, seigneur d'Apchier, qui florissait à la cour d'Adélaïde de Toulouse, nièce de Louis le Jeune, duquel troubadour les mémoires littéraires de l'époque font mention. Cette famille a donné de tout temps des officiers distingués, dont les services sont attestés des signatures de nos rois. Un de ces derniers, le chevalier Guérin de Bonnac, est mort à Tours, commandant des milices de la Touraine, en 1793. Il avait épousé une de Longchamp, Barbe Simone.

Quant aux alliances anciennes, on voit dans les généalogistes, dit le père Courtade, jésuite généalogiste, dans une lettre à mon grand-père, on voit que

les Guérin sont entrés dans les plus grandes maisons de France. Les titres de famille font mention des Séguier, des Dulac, des Bernis, des La Tour d'Auvergne. Il est de tradition que la tour qui est dans nos armes vient de cette alliance contractée par un Sylvestre de Guérin. J'ai trouvé note de ce mariage, mais non de l'époque. Une fille des Guérin est entrée dans la maison de La Rochefoucauld, marquis de Langeac, en 1720.

Voici maintenant Maurice [1]. Dès son jeune âge, il annonça une remarquable intelligence. Un de ses premiers maîtres, interrogé par mon père sur les dispositions de son élève : « Ah ! Monsieur, lui dit-il, vous avez là un enfant transcendant. » Cet enfant, à neuf ans, se passionnait pour l histoire. Il passait avec Rollin toutes ses récréations, quand on ne l'en détournait pas. Il pleura de joie à la première leçon d'écriture.

Maurice était un enfant imaginatif et rêveur. Il passait de longs temps à considérer l'horizon, à se tenir sous les arbres. Il affectionnait singulièrement un amandier sous lequel il se réfugiait aux moindres émotions. Je l'ai vu rester là, debout, des heures entières.

Il est, à la campagne, aux beaux jours d'été, des bruits dans les airs que Maurice appelait *les bruits de la nature*. Il les écoutait longuement, et voici de ses impressions :

« Oh ! qu'ils sont beaux, ces bruits de la nature, ces bruits répandus dans les airs, qui se lèvent avec le soleil et

1. Né au château du Cayla, le 5 août 1810. Le Cayla est dans la commune d'Andillac, arrondissement de Gaillac (Tarn).

le suivent, qui suivent le soleil comme un grand concert suit un roi.

« Ces bruits des eaux, des vents, des bois, des monts et des vallées, les roulements des tonnerres et des globes dans l'espace, bruits magnifiques auxquels se mêlent les fines voix des oiseaux et des milliers d'êtres chantants : à chaque pas, sous chaque feuille, est un petit violon.

« Oh ! qu'ils sont beaux, ces bruits de la nature, ces bruits répandus dans les airs !

« Comme les jours d'été en sont pleins ! Quels retentissements lorsque les campagnes éclatent de vie et de joie comme les grandes jeunes filles ; lorsque, de tous côtés, s'élèvent rires et chansons, cadence de fléaux sur l'aire, avec accompagnement, de cigales, et, le soir, les tintements des cloches, l'Angélus qui annonce Dieu parmi nous !

« Oh ! qu'ils sont beaux, ces bruits de la nature, ces bruits répandus dans les airs !

« Entendez-vous ces battements de feuilles qui s'agitent comme de petits éventails, ces sifflements des roseaux, ces balancements des lianes, escarpolettes des papillons, et ces souffles harmonieux et inexprimables que font sans doute les anges gardiens des champs, ces anges qui ont pour chevelure des rayons de soleil ?

« Oh ! qu'ils sont beaux, ces bruits de la nature, ces bruits répandus dans les airs !

« Je vais toujours les écoutant. Quand on me voit rêveur, c'est que je pense à ces harmonies. Je tends l'oreille à leurs mille voix, je les suis le long des ruisseaux, j'écoute dans le grand gosier des abîmes, je monte au sommet des arbres, les cimes des peupliers me balancent par-dessus le nid des oiseaux.

« Oh ! qu'ils sont beaux ces bruits de la nature, ces bruits répandus dans les airs !

« Bientôt je ne les entendrai plus ! bientôt je n'entendrai que ce je ne sais quoi des villes. O Toulouse ! on dit de

toi de bien belles choses. Mais auras-tu rien qui me plaise comme ce qui me plaît au Cayla ?

« Oh ! qu'ils sont beaux, ces bruits de la nature, ces bruits répandus dans les airs !

« Quand je ne pourrai plus les entendre, ô ma sœur, que ta lyre m'en fasse encore jouir. Oh ! viens me les chanter, ces bruits de la nature, viens chanter pour ton frère au collège, comme la calandre de dehors chante à ta calandre en cage.

« Oh ! qu'ils sont heureux, ces bruits de la nature, ces bruits répandus dans les airs ! »

Une de ses jouissances, c'était encore d'improviser en plein air, et, comme il avait du penchant pour l'état ecclésiastique, c'était des discours religieux qu'il faisait. Il y a dans les bois du Cayla, sous un enfoncement, une grotte taillée en forme de chaire, où il montait, et qui fut appelée pour cela la chaire de Chrysostome. Maurice avait toujours ses sœurs pour auditoire.

A onze ans, il fut mis, à son grand bonheur, au petit séminaire de Toulouse. Alors commença entre nous cette correspondance intime qui n'a fini qu'à sa mort. J'ai bien peu retrouvé de ses premières lettres, en voici deux fragments :

« Chère Eugénie, je suis bien touché des regrets que tu as de mon absence. Moi aussi, je te regrette, et je voudrais bien qu'il fût possible d'avoir une sœur au séminaire. Mais ne t'inquiète pas, j'y suis très content. Mes maîtres m'aiment, mes camarades sont excellents. Je me suis lié plus particulièrement avec un dont je te parlerai. Il commence à parler ma langue (une sorte de langue de mon invention), et par ce moyen nous nous communiquons l'un à l'autre, et nous jouons à la *pensée* sans qu'on s'en doute.

J'avance à pleines voiles dans le pays latin. Tu auras un meilleur maître aux vacances. Soigne à ton tour mes tourterelles. Je chante à la chapelle.

« Adieu. Je t'embrasse et te prie d'embrasser Pépone (mon père) et toute la famille. Dis-leur que je suis bien content d'être ici.

Hélas ! le monde entier sans toi
N'a rien qui m'attache à la vie.

« Chère Eugénie, tu seras peut-être étonnée de voir ces deux vers au commencement de ma lettre. C'est que c'est, pour ainsi dire, le texte dont je veux la tirer, et pour mieux exprimer le tendre amour que je te porte. Le sentiment qui inspirait à Paul ces paroles pour Virginie n'était pas plus sincère que le mien.

« C'est particulièrement à toi que je donne *la Vie de Voltaire*. Tu y verras le génie et la perversité de cet homme, ce coryphée de l'impiété qui mettait au fond de chaque lettre : Ecrasons l'infâme, c'est-à-dire la religion catholique. Pour moi, je ne cesserai d'y mettre : Je t'aime, je t'aime.

« Je ne puis pas te dire les places que j'ai, n'ayant pas encore composé. Adieu, je n'en puis plus, je souffre trop pour pouvoir continuer. »

Maurice se fit bientôt remarquer au séminaire par ses moyens et sa bonne conduite. Sur ce qui fut dit de lui à l'archevêque de Toulouse, Mgr de Clermont-Tonnerre, ce prélat voulut se charger de son éducation. Il en fit l'offre pressante à mon père qui reçut la même faveur de M. de Bernis, archevêque de Rouen. Néanmoins, Maurice demeura sous la direction paternelle. A treize ans, il fut envoyé à Paris, au collège Stanislas, où il obtint les plus brillants succès, et des affections distinguées et profondes

qui se témoignent encore après sa mort. Il demeura cinq ans sans retourner au Cayla. J'eus pendant ce temps communication des développements et impressions de son âme, et de cette mélancolie profonde que semblait lui donner le sentiment confus des choses à venir. Quand il revint, à la fin de ses classes, je le trouvai tout empreint de cette tristesse. Rien ne lui plaisait, que les promenades qu'il remplissait d'épanchements de cœur et d'observations sur la nature. Il y a tel site au Cayla, tel arbre, tel point à l'horizon qu'il m'a rendus chers par l'attention qu'il leur a donnée. Ce fut dans une de ces promenades qu'arriva l'aventure du coup de fusil exprimée dans ces lignes :

« O ma sœur, que je te suis donc fatal ! Ce n'est pas assez de faire si souvent couler tes larmes, j'ai manqué te donner la mort, j'ai manqué t'immoler dans ces bois comme la colombe, maudit chasseur ! Maudite soit l'arme perfide et meurtrière ! Je l'ai jetée pour jamais loin de moi. Jamais la main de ton frère ne touchera un fusil. Comment le plomb mortel est il parti ? et comment n'a-t-il fait que déchirer ta robe sans t'atteindre ? Dieu t'a préservée. Sans ce prodige, il y aurait eu deux tombes, chère sœur : je ne t'aurais pas survécu. »

Il avait renoncé à l'état ecclésiastique, sans perdre néanmoins ses tendances religieuses. Il était même si pieux qu'on l'appelait dans le pays le jeune saint [1]. Il n'avait de goût que pour la retraite et l'étude, et lorsque La Chênaie s'ouvrit, il sollicita vivement de

1. Cela dura peu. Elle dit, dans le *journal* qu'elle écrivait pour son frère, au 26 janvier 1838 : « Comment fais-tu, toi qui ne pries pas, quand tu es triste, quand tu as le cœur brisé ? »

mon père d'y rentrer. Ses lettres et *memoranda* d'alors sont pleins de ses impressions. On y voit ce qu'il avait trouvé dans cette solitude, où il y avait, dit une de ces lettres, *un charme si étrange et si puissant à travailler sous les vieilles forêts bretonnes.*

Après la dispersion de l'école et quelques mois de séjour chez M. de la Morvonnais, au Val de l'Arguenon, noble et gracieuse demeure, Maurice retourna à Paris. A une vie toute faite en solitude succéda une vie à faire dans le monde. Il s'y fatigua pendant trois ans, et n'eut de repos que dans cette maison indienne [1], auprès d'une compagne faite pour son bonheur, ange d'amour et de soins, donnée de Dieu aux derniers jours de Maurice. Voici ce qu'il écrivait d'elle, six mois après son mariage : « Caroline est douce, bonne et pleine d'excellentes qualités. Elle mérite toute mon affection, elle la possède. »

1. Créole.

Appendice

OPINIONS LITTÉRAIRES

I

... Maurice de Guérin ne fut ni ambitieux, ni cupide, ni vain. Ses lettres confidentielles, intimes et sublimes révélations à son ami le plus cher, montrent une résignation portée jusqu'à l'indifférence en tout ce qui touche à la gloire éphémère des lettres. « Il portait dans le monde (c'est ce même ami qui parle) une élégance parfaite, des manières pleines de noblesse et un langage exquis, ne jetait pas d'éclat, n'avait pas de trait, mais quelque chose de doux, de fin et de charmant que je n'ai vu qu'en lui, et dont l'effet était irrésistible. Il aimait extrêmement la conversation, et, quand il rencontrait par hasard des gens qui savaient causer, il s'animait et jouissait de ce qu'ils disaient comme il jouissait de la musique, des parfums et de la lumière. » Il était malade et sa paresse à produire, sa paresse à vivre, s'il est permis de dire ainsi, sans hâter sa mort, empêchèrent peut-être l'effort intérieur qui pouvait en conjurer l'arrêt...

C'était une de ces âmes froissées par la réalité commune, tendrement éprises du beau et du vrai, douloureusement indignées contre leur propre insuffisance à le découvrir, vouées en un mot à ces mystérieuses souffrances dont René, Obermann et Werther offrent sous des faces différentes le résumé poétique. Les quinze lettres de Maurice

de Guérin que nous avons entre les mains sont une monodie non moins touchante et non moins belle que les plus beaux poèmes psychologiques destinés et livrés à la publicité. Pour nous, elles ont un caractère plus sacré encore, car c'est le secret d'une tristesse naïve, sans draperies, sans spectateurs et sans art; il y a là une poésie naturelle, une grandeur instinctive, une élévation de style et d'idées, auxquelles n'arrivent par les œuvres écrites en vue du public et retouchées sur les épreuves d'imprimerie...

George Sand.
(*Revue des Deux Mondes*, 15 mai 1840.)

II

Il y avait une véritable contradiction en lui : par tout un côté de lui-même, il sentait la nature extérieure passionnément, éperdument ; il était capable de s'y plonger avec hardiesse, avec une frénésie superbe, d'y réaliser par l'imagination l'existence fabuleuse des antiques demi-dieux ; par tout un autre côté, il se repliait sur lui, il s'analysait, il se rapetissait et se diminuait à plaisir ; il se dérobait avec une humilité désespérante ; il était de ces âmes, pour ainsi dire nées chrétiennes, qui ont besoin de s'accuser, de se repentir, de trouver hors d'elles un amour de pitié, de *compassion* ; qui se sont confessées de bonne heure, et qui auront besoin de se confesser toujours. J'ai connu de ces âmes-là, et il m'est arrivé à moi-même d'en décrire une, autrefois, dans un roman que cette affinité secrète avait fait agréer de Guérin avec indulgence. Lui aussi il était, mais il n'était qu'à demi de la race de René, en ce sens qu'il ne se croyait pas une nature supérieure ; bien loin de là, il croyait se sentir pauvre, infirme, *pitoyable*, et, dans ses meilleurs jours,,une nature *plutôt écartée que supérieure* :

« Pour être aimé tel que je suis, se murmurait-il à lui-même,

il faudrait qu'il se rencontrât une âme qui voulût bien s'incliner vers son inférieure, une âme forte qui pliât le genou devant la plus faible, non pour l'adorer, mais pour la servir, la consoler, la garder, comme on fait pour un malade ; une âme enfin douée d'une sensibilité humble autant que profonde, qui se dépouillât assez de l'orgueil, si naturel même à l'amour, pour ensevelir son cœur dans une affection obscure, à laquelle le monde ne comprendrait rien, pour consacrer sa vie à un être débile, languissant et tout intérieur, pour se résoudre à concentrer tous ses rayons sur une fleur sans éclat, chétive et toujours tremblante, qui lui rendrait bien de ces parfums dont la douceur charme et pénètre, mais jamais de ceux qui enivrent et exaltent jusqu'à l'heureuse folie du ravissement. »

Ses amis luttaient le plus qu'ils pouvaient contre cette disposition découragée, dont il leur exprimait parfois les accès, les flux et reflux intérieurs, avec une délicatesse exquise, avec une lucidité effrayante ; ils le pressaient, à cette entrée dans la vie pratique, de se faire un plan d'études, de vouloir avec suite, d'appliquer et de concentrer ses forces intellectuelles selon une méthode et sur des sujets déterminés. On espéra un moment lui avoir une chaire de littérature comparée qu'il était question de fonder au collège de Juilly, alors dirigé par MM. de Scorbiac et de Salinis ; mais cette idée n'eut pas de suite, et Guérin dut se contenter d'une classe provisoire au collège Stanislas et de quelques leçons qu'il donnait çà et là. Un cordial ami breton, qui se trouvait à Paris (M. Paul Quemper), avait pris à tâche de lui applanir les premières difficultés, et il y réussit. Cette part faite aux nécessités matérielles, Guérin se réfugia d'autant plus, aux heures réservées, dans la vie du cœur et de la fantaisie ; il abonda dans sa propre nature ; retiré comme dans son *terrier*, dans un petit jardin de la rue d'Anjou, proche de la rue de la Pépinière, il se reportait en idée aux grands et doux spectacles qu'il avait rapportés de la terre de l'Ouest ; il embrassait dans son ennui la tige de son lilas, « comme le seul être au monde contre qui il pût appuyer sa chancelante nature, comme le seul

capable de supporter son embrassement ». Mais bientôt l'air de ce Paris qu'il fallait traverser chaque jour agit sur ce désolé de vingt-quatre ans ; l'attrait du monde le gagna peu à peu ; de nouvelles amitiés se firent qui, sans effacer les anciennes, les rejetèrent insensiblement dans le lointain. Qui l'eût rencontré deux ans après, mondain, élégant, *fashionable* même, causeur à tenir tête aux brillants causeurs, n'aurait jamais dit, à le voir, que ce fût un actif *malgré lui*. Il n'est rien de tel que ces poltrons échappés, dès qu'ils ont senti l'aiguillon. Et, en même temps, ce talent dont il s'obstinait à douter toujours se développait, s'enhardissait ; il l'appliquait enfin à des sujets composés, à des créations extérieures ; l'artiste proprement dit se manifestait en lui.

Et ici que la piété d'une sœur qui a présidé à ce monument dressé à un tendre génie nous permette une réflexion. Dans le juste tribut que l'on paye à la mémoire d'un mort chéri, il ne doit se glisser rien d'injuste envers les vivants, et l'omission peut être une injustice. Les trois ou quatre années que Guérin vécut à Paris, et il vécut de cette vie de privations et de lutte, d'études et de monde, des relations diverses, ne sont nullement des années à mépriser ni à voiler. Cette vie est celle que beaucoup d'entre nous ont connue, et qu'ils mènent encore. Il perdit d'un côté sans doute, il gagna de l'autre. Il fut en partie infidèle à la fraîcheur de ses impressions adolescentes ; mais comme tous les infidèles qui ne le sont pas trop, il ne s'en épanouit que mieux. Le talent est une tige qui s'implante volontiers dans la vertu, mais qui souvent aussi s'élance au delà et la dépasse : il est même rare qu'il lui appartienne en entier au moment où il éclate ; ce n'est qu'au souffle de la passion qu'il livre tous ses parfums

Gardant toutes ses délicatesses de cœur, ses empreintes de nature champêtre et de paysage qu'il ravivait de temps en temps par des voyages rapides, Guérin, partagé désormais entre deux cultes, le *Dieu des cités* et *celui des déserts*,

était le mieux préparé à aborder l'art, à combiner et à oser une œuvre. Il continuait, il est vrai, d'écrire dans un journal qu'il ne se croyait pas de talent ; il se démontrait de son mieux dans des pages subtiles et charmantes et qui prouvaient ce talent même. Mais quand il se risquait à dire ces choses à ses amis, gens d'esprit, gens du métier, de spirituel entrain et de verve, à d'Aurevilly, Scudo, à Amédée Renée [1] et quelques autres, il était impitoyablement raillé et tancé, et, ce qui vaut mieux, il était rassuré contre lui-même ; il leur empruntait, à son insu, de leur mouvement et de leur intrépidité. Et c'est ainsi qu'il entra un jour dans toute sa puissance. L'idée du *Centaure* lui vint à la suite de plusieurs visites qu'il avait faites avec M. Trébutien au Musée des Antiques. Il lisait alors Pausanias, et s'émerveillait de la multitude d'objets décrits par l'antiquaire grec : « La Grèce, disait-il, était comme un grand Musée. »

Nous assistons aux deux ordres, aux deux suites d'idées qui se rencontrèrent et se rejoignirent en lui dans une alliance féconde.

Le Centaure n'est nullement un pastiche de Ballanche ; c'est une conception originale et propre à Guérin. On a vu comment il aimait à se répandre et presque à se ramifier dans la nature ; il était, à de certains moments, comme ces plantes voyageuses dont les racines flottent à la surface des eaux, au gré des mers.

Il a exprimé en mainte occasion cette sensation diffuse, errante ; il y avait des jours où, dans son amour du calme, il enviait « la vie forte et muette qui règne sous l'écorce des chênes » ; il rêvait à je ne sais quelle métamorphose en arbre ; mais cette destinée de vieillard, cette fin

1. Dans le recueil de vers publié par M. Amédée Renée en 1841, sous le titre d'*Heures de Poésie*, il y a une belle pièce consacrée *à la Mémoire de Maurice de Guérin* ; sa nature de poète y est très bien caractérisée ; il y est appelé *malade d'infini*.

digne de *Philémon* et de *Baucis* et bonne tout au plus pour la sagesse d'un Laprade, jurait avec la sève ardente, impétueuse d'un jeune cœur. Guérin donc avait cherché jusqu'alors sa forme et ne l'avait pas trouvée : elle se révéla tout d'un coup à lui et se personnifia sous la figure du *Centaure*. Ces grandes organisations primitives auxquelles ne croyait pas Lucrèce et auxquelles Guérin nous fait presque croire ; en qui le génie de l'homme s'alliait à la puissance animale encore indomptée et ne faisait qu'un avec elle ; par qui la nature, à peine émergée des eaux, était parcourue, possédée ou du moins embrassée dans des courses effrénées, interminables, lui parurent mériter un sculpteur, et aussi un auditeur capable d'en redire le mystère. Il supposa le dernier des Centaures interrogé au haut d'un mont, au bord de son antre, et racontant dans sa mélancolique vieillesse les plaisirs de ses jeunes ans à un mortel curieux, à ce diminutif de Centaure qu'on appelle homme ; car l'homme, à le prendre dans cette perspective fabuleuse grandiose, ne serait qu'un Centaure dégradé et *mis à pied*. Rien n'est puissant comme ce rêve de quelques pages ; rien n'est plus accompli et plus classique d'exécution.

Guérin rêvait plus : ce n'était là qu'un début ; il avait aussi fait une *Bacchante* qui ne s'est point retrouvée [1], fragment antique de je ne sais quel poème en prose dont le sujet était *Bacchus dans l'Inde* ; il méditait un *Hermaphrodite*. La Galerie des Antiques lui offrait ainsi des moules où il allait verser désormais et fixer sous des formes sévères ou attendries toutes ses sensations rassemblées des bruyères et des grèves. Une première phase s'ouvrait pour son talent. Mais l'artiste, en présence de son temple idéal, ne fit que la statue du seuil ; il devait tomber dès les premiers pas. Heureux d'un mariage tout récent avec une jeune et jolie créole, assuré désormais du

1. Mais qui devait se retrouver.

foyer et du loisir, il fut pris d'un mal réel qui n'éclaira que trop les sources de ses habituelles faiblesses. On comprit alors cette plainte obstinée d'une si riche nature ; les germes d'extinction et de mort précoce qui étaient déposés au fond de ses organes, dans les racines de la vie, se traduisaient fréquemment au moral par ce sentiment inexprimable de découragement et de défaillance. Ce beau jeune homme, emporté mourant dans le Midi, expira dans l'été de 1839, au moment où il revoyait le ciel natal, et où il retrouvait toute la fraîcheur des tendresses et des piétés premières. Les Anges de la famille veillaient en prière à son chevet, et ils consolèrent son dernier regard. Il n'avait que vingt-neuf ans. Ces deux volumes qu'on donne aujourd'hui le feront vivre ; et, par une juste compensation d'une destinée si cruellement tranchée, ce qui est épars, ce qui n'était écrit et noté que pour lui seul, ce qu'il n'a pas eu le temps de transformer selon l'art, devient sa plus belle couronne, et qui ne se flétrira point, si je ne m'abuse.

Sainte-Beuve.

(Notice, en tête des *Reliquiæ*, 1861.)

III

Paris, le 2 avril 1855.

... Hélas, non ! pas un seul portrait, très cher ! Par ce côté, la gloire de notre ami (Maurice de Guérin) sera incomplète, car les portraits entrent dans la gloire. La gloire n'a toute sa vanité ou sa réalité que quand elle est une souvenance bien nette de ce qui fait ou fut un homme, c'est-à-dire de son âme et de son corps. La gloire est femme. Elle veut le corps aussi. Et d'ailleurs le corps éclaire l'âme, comme l'âme fait rayonner le corps. Il y a là une double lumière, utile même aux *jugeurs* les plus forts et les plus profonds. Ah ! c'est dommage et grand dom-

mage — même pour *l'estime future* de son génie — que nous n'avons pas le moindre croquis de Guérin ! en le voyant, on l'aurait mieux compris. Mais il n'aimait pas assez les femmes pour se faire *portraiter* pour elles et il ne s'aimait pas assez lui-même pour trouver du plaisir à se voir. Il était *anti-fat*. Je n'ai jamais connu personne plus *inconscient* de ses qualités, lui qui voyait si bien les qualités des autres et qui en jouissait *sybaritiquement*. C'est moi qui lui avais appris qu'il était beau, comme je lui avais appris qu'il avait du talent. Et à peine s'il me croyait !... Dans l'impossibilité de donner son portrait *plastique*, il faudra donner son portrait *littéraire*, et je vous jure que je le soignerai. Si j'ai eu jamais du pinceau et de la palette dans le coup de plume, je vous assure que ce ne sera rien en comparaison de ce que je montrerai pour lui...

Barbey d'Aurevilly.
(*Lettre* à Trébutien.)

IV

LA VIE SENTIMENTALE DE MAURICE DE GUÉRIN.

Quelle fut la vie extérieure de Guérin pendant ces années qui ont dû être si remplies pour lui au point de vue de la production littéraire ? A cette question, restée longtemps sans réponse, — puisque le *Journal* s'arrête dans l'édition de Trébutien et que la correspondance publiée de Maurice est représentée pour cette période par un très petit nombre de lettres, — les *Memoranda* de Barbey d'Aurevilly, rédigés pour Guérin lui-même, répondent depuis peu avec une variété et une précision incomparables, en attendant que les lettres à Trébutien viennent les compléter [1]. Il suffira

1. Il serait à souhaiter que les initiales des *Memoranda*, sauf

d'extraire de ces précieuses publications les allusions si nombreuses relatives à notre auteur pour faire revivre certains des aspects les plus curieux de son existence. Maurice mène la vie mondaine ; il est dandy, ou presque. A en croire encore Barbey, il se transforma complètement :

« J'ai vu Guérin gâtant son profil de dernier des Abencérages avec une cravate et des favoris ridicules, arrivant de chez M. de Lamennais avec la tournure d'un couvreur en ardoises, et peu de temps après, quand j'eus été son Ubalde et quand je lui eus montré le Bouclier qui avait fait rougir Renaud de ses aiguillettes, il était transformé, élégant, poétique, ayant l'instinct de sa beauté mauresque, et il aurait donné des leçons de toilette et de manières à Lord Byron. Ainsi Eugénie, la *campagnarde*, Eugénie qui n'avait rien vu du monde que dans les lettres de son frère, la rêveuse de la Terrasse, avec sa coiffure de vendangeuse et ses mains hâlées, je l'ai vue aussi, en un *battir d'occhio*, devenir une fille du monde, au lent aplomb, au calme net et sans rêverie, traversant un salon comme si elle n'eût fait que cela toute sa vie et portant admirablement sa robe rose sur ses grêles membres de sauterelle... Singulière fille ! avec laquelle j'ai eu bien des torts... J'avais des lettres, j'avais d'autres cahiers... mais la fougue de ma vie a tout égaré et a tout détruit. J'ai bu des perles comme Cléopâtre ! »

. . . .

Nous avons dit qu'il voyagea dans l'été de 1835, et qu'il parcourut les bords de la Loire et le Nivernais. Un peu plus tard se place l'épisode « romancé » par Barbey d'Aurevilly dans son poème en prose, *Amaïdée*. Il s'agit d'une femme que, dans ses *Memoranda*, l'ami de Maurice appelle *Cecilia Metella*, la « convertie inconvertie ». Altaï n'est autre que Barbey lui-même et Somegod (quelque dieu !), Guérin. Près de ving ans plus tard, d'Aurevilly, critiquant cette œuvre de jeunesse, reconnaissait que « le profil fuyant de son ami, dans sa nuée céruléenne, ce farouche

quelques exceptions nécessaires, fussent complétées ; Guérin est le plus souvent désigné par son nom, mais il y a des G... énigmatiques, par suite de ce fait que Barbey eut un autre ami du nom de Gaudin.

Endymion qui chassait l'infini à la suite de la nature, dans le fond des bois comme au fond des mers, le *quelque dieu*, car il en avait un en lui, était dessiné avec assez de crânerie, dans cet amphigouri de morale stoïcienne et d'orgueil ! » En effet, on y rencontre l'expression la plus complète de ce « panthéisme » de Guérin dont nous avons tenté de mettre en lumière le caractère sans précédent.

« ... Parce que, ma pauvre Lesbienne, tu ne voyais sur les rivages que les voyageurs entraînés par toi au fond des bois, parce que, dans tes nuits ardentes et vagabondes, tu ne relevas jamais ton voile pour admirer l'éclat du ciel, est-ce à dire, ô Amadée ! qu'il n'y avait à aimer que ce que tu aimais ? Est-ce qu'auprès de l'homme il n'y avait pas la Nature ? Est-ce à dire que toutes les adorations de l'âme finissaient toutes à l'amour comme tu le concevais ? Eh bien, moi, j'aimai la Nature, et toute ma vie fut dévorée par cette passion ! Je l'aimai avec toutes les plaies de vos affections inconnues et que j'entendais raconter... Ce ne fut d'abord qu'une douce rêverie au sein des campagnes... Je la revis avec des larmes, avec des bonheurs sanglotants et convulsifs... C'est qu'une passion tenait ma vie dans ses serres d'autour, et que les hommes les plus éloquents, dans leur culte de la Nature, n'en ont parlé que comme on parlerait de beaux arts. — Ils l'ont admirée la grande Déesse, la Galatée immortelle, sur son piédestal gigantesque, mais ils n'ont jamais désiré l'en faire tomber pour la voir de plus près ! Ils n'ont jamais désiré clore avec la lave de leurs lèvres la bouche de marbre dédaigneusement entr'ouverte !... Ah ! exprimer l'Amour, cela vous est possible, mais moi, Amadée, je ne puis ! Et tu me demandes où est ma poésie ? Elle est toute dans cet inexprimable amour, qui l'a clouée, comme la foudre, au fond de mon âme, où elle se débat et ne peut mourir... Vous, du moins, vous pouvez vous saisir, vous rapprocher, mêler vos souffles et féconder vos longues étreintes ; mais moi... Posséder ! crie du fond ténébreux de nous-mêmes une grande voix désolée et implacable. Posséder ! dût-on tout briser de l'idole, tout flétrir, et d'elle et de soi ! Mais comment posséder la nature ! A-t-elle des flancs pour qu'on la saisisse ? Dans les choses, y a-t-il un cœur qui réponde au cœur que dessus l'on pourrait briser ? Rochers, mer aux vagues éternelles, forêts où les jours s'engloutissent et dont ils ressortiront demain en aurore, cieux étoilés, torrents, orages, cimes des monts éblouissantes et mystérieuses, n'ai-je pas tenté cent fois de m'unir à

vous ? N'ai-je pas désiré à mourir me fondre en vous, comme vous vous fondez dans l'Immense dont vous semblez vous détacher ? ... Souvent je me plongeais dans la mer avec furie, cherchant sous les eaux cette Nature, ce tout adoré. Je mordais le sable des grèves, comme j'avais mordu le flot des mers. La terre ne se révoltait pas plus de ma fureur que n'avait fait l'Océan. Autour de moi tout était beau, serein, splendide, immuable ! tout ce que j'aimais, tout ce qui ne serait jamais à moi ! »

Et cependant, un tel état de sensibilité ne pouvait se prolonger. Quelques mois après que Guérin eût poussé aux cieux impassibles ces plaintes superbes, son cœur se laissa prendre de nouveau aux tendresses humaines. On devine à quelle grandeur, à quelle poésie, dut atteindre l'amour dans cette âme aux ardeurs inconnues. Nous abordons ici l'un des chapitres demeurés secrets de son histoire : celui de sa vie sentimentale. Après son premier amour contrarié pour Louise de Bayne, après son culte silencieux et plein de réserve pour celle que Barbey appelle « la femme à l'enfant dans les bras », Mme de la Morvonnais, Maurice connut une passion d'une intensité extraordinaire. Ce sentiment, qu'il éprouva pour une femme à certains égards supérieure et, d'autre part, malheureuse, exerça sur les dernières années de sa vie une action profonde. Ajoutons tout de suite que sa passion ne fut point repoussée. On peut dire que cette circonstance, restée cachée jusqu'à présent, constitue la grande énigme de son existence. L'histoire en question que nous ne pouvons raconter ici, encore que nous en ayons reconstitué toute la trame avec certitude, prendra sans doute quelque jour une place à part, dans les grandes passions de l'époque romantique. Il s'agit, en effet, d'une sorte de drame dont les conséquences se prolongèrent bien après la mort de Maurice, puisque la douce Eugénie, qui ne connut peut-être pas tous les détails de l'aventure, se brouilla par la suite avec celle qu'avait aimée son frère après avoir été pendant longtemps son

amie la plus intime. Cette rupture fut certainement une des épreuves les plus pénibles des dernières années de la sœur de Guérin. Toute une série d'événements se rapporte à cette passion, et lorsqu'une fois on a saisi le lien, bien des obscurités s'évanouissent. Quand on pourra parler en toute liberté de ce mystère, un chapitre d'un singulier intérêt pourra être ajouté à la vie du frère comme à celle de la sœur. Nous avons acquis, en particulier, la conviction que le mariage de Guérin avec Mlle Caroline de Gervain a été décidé en grande partie pour arrêter, d'accord avec l'intéressé lui-même, une passion qui ne pouvait avoir d'issue régulière. De grandes vraisemblances nous font croire, d'autre part, que cet amour, en troublant fortement l'existence du jeune écrivain, en ébranlant tout son être moral, a contribué, avec les rudes labeurs auxquels il dut se plier vers le même moment, à ébranler définitivement sa santé. Un séjour qu'il fit au foyer de celle qu'il aimait le laissa sous l'empire d'un accès de fièvre qui, après quelques mois, dégénéra en consomption. Sa maladie de poitrine se doubla ainsi d'autres souffrances qui l'aggravèrent sérieusement. Il est même probable que, chez une nature aussi impressionnable, aussi vibrante, la passion dont nous parlons fut la première cause des ravages qui se traduisirent par sa grande maladie de 1837. Mme *** avait conservé les lettres de Maurice ; après des hésitations que l'on comprend, elle finit par les confier à Barbey d'Aurevilly et à Trébutien. Ceux-ci devaient même les publier, sans donner le nom bien entendu, mais ce projet n'eut pas de suite par le fait même de leur rupture. Toutefois, Trébutien en garda la copie, dont il rédigea un double pour M. de la Sicotière, double qui est aujourd'hui en ma possession. Ces lettres datent du mois de juin 1837, du moins beaucoup de rapprochement tendent à le faire croire. Vingt-trois ans plus tard, Mme ***, en recevant les *Reliquiæ* de Maurice, écrivait ceci avec une émotion indulgente et discrète :

« Il m'est souvent impossible d'écrire. C'est la désolante raison qui m'a privée de vous remercier plus tôt de vos délicieux volumes. Combien j'ai revu avec plaisir ce charmant esprit si plein de douceur mélancolique, de rêveuse poésie, de naturelle élégance ! Il m'a semblé revivre mes vingt-cinq ans, déjà si attristés. Nous étions deux jeunes mourants levant souvent les yeux au ciel avec effroi et curiosité, attirés par l'idée de l'infini qui faisait le fond de nos conversations, mais plus éblouis qu'éclairés encore par la vraie lumière du catholicisme. »

Les lettres d'amour de Guérin renferment, est-il besoin de le dire ? des pages d'une grande beauté ; elles ajoutent à ses œuvres déjà connues une note nouvelle.

Abel Lefranc.

Maurice de Guérin. (Champion, édit. Paris, 1910, pages 162 et sq.)

V

S'il eût vécu, Maurice de Guérin n'aurait pas tardé à se dégager entièrement des impressions premières ; son esprit se libérait : au *Centaure* il voulait ajouter *la Bacchante* (dont un admirable fragment s'est retrouvé), *l'Hermaphrodite*, et, plus long poème, *Bacchus dans l'Inde*. Depuis quatre ans il s'était éloigné de Lamennais, de quelques autres amis trop zélés, pour se rapprocher d'un autre groupe, d'Aurevilly, Trébutien, Amédée Renée, que les questions d'art passionnaient plus que les querelles religieuses.

Dans le volume qui contient la majeure partie des reliques littéraires de Maurice de Guérin, *le Centaure* est comme un diamant taillé au milieu de diamants bruts ou à demi encore en leur gangue. Mais si rien n'égale le petit poème que, pour cela, on offre tout d'abord à ceux qui goûtent la plus haute poésie dans la langue la plus stricte et la plus neuve, l'œuvre éparse est très loin d'être sans

valeur ou sans intérêt. *La Bacchante* est du même ton que *le Centaure*, du même métal, et il y a des pages du *Journal*, des fragments de *Lettres* surtout, d'une époque plus mûrie, devant lesquels on ressent l'amer regret d'une belle jeune vie interrompue. Guérin restera l'auteur du *Centaure*, parce qu'il est mort avant d'avoir pu achever ou même indiquer ses œuvres entrevues, mais les éclairs aperçus dans ses pensées de chaque jour et la sûreté de la langue par quoi il les exprimait nous assurent que l'homme se surpassait déjà lui-même et qu'il allait monter très haut. Sainte-Beuve a vu dans telles de ses lettres des poèmes en prose qu'il égale aux plus nobles rêveries des lakistes et George Sand en a cité d'autres que nul, en ce genre, n'a sans doute égalés.

Il reste de Maurice de Guérin beaucoup de pages, plutôt sans doute que d'œuvres, inédites, principalement *les Miscellanées*, contenant des *Paysages* admirés de Barbey d'Aurevilly, des lettres d'amitié, des lettres d'amour, enfin des projets, des esquisses. Mais qu'a-t-on détruit ? On ne le saura jamais. M. Abel Lefranc, à qui on doit (c'est d'hier) une belle et solide notice sur Guérin, s'occupe de ces inédits.

Si tout cela ne fait qu'une poignée de grain, il est d'une belle qualité.

Remy de Gourmont.

Les Plus belles pages de Maurice de Guérin.

(Mercure de France, 1908.)

VI

Ce sont des jours amers, ce sont des jours fanés
Doux comme le journal d'Eugénie de Guérin.

Francis Jammes.

Elle aimait le goût des roses mouillées et celui des prunes bleues ; cette chrétienne avait le sentiment de la

nature ; son cœur vibrait d'amour pour toutes les douces choses du monde animé : les arbres, les fleurs et les oiseaux. Les aspects du sol natal lui étaient familiers ; elle portait de chacun d'eux l'image en elle-même ; aussi n'avait-elle qu'à se recueillir un peu pour trouver dans son cœur la vision de son pays. Cette vision reste douce et tremblante comme toutes celles qu'en ce temps-là les demoiselles se faisaient de l'univers. On y voit Dieu comme dans les images et le ton de la dévotion mêlée à l'ombre de la terre une saveur de chapelle naïve et parfumée. On pense, en lisant les pages de ce *Journal* charmant dont le temps n'a pas fané la fraîcheur, aux sites bleutés des monts que François de Sales a peints dans ses gentils écrits, à ce qu'il y a de plus gracieux dans Fénelon, au VIe livre des *Confessions*, aux *Confidences* de Lamartine. Le *Journal* de Mlle Eugénie de Guérin est de l'ordre de ces beaux livres ; il bruit comme eux du chant des abeilles, l'eau des rivières y répand son murmure, les saisons y apportent leurs changeantes diversions, et les coups du bûcheron comme ceux du moissonneur y marquent le passage de l'hiver à l'été.

J'aime à me figurer Mlle Eugénie de Guérin comme une ombre virgilienne que le destin plaça dans le cortège romantique. Lamartine, qui l'a vue et qui l'aima si fort pour son talent agreste, a dit de sa figure qu' « elle n'était pas jolie selon le vulgaire, bien que ses yeux où se réflète le génie, la bouche où s'épanouit la bonté, le contour harmonieux et délicat du visage, qui encadre le caractère, les cheveux grâce de la figure, la taille svelte et souple, qui fait ressortir les formes du corps, la vivacité de la démarche qui transporte la personne avec la rapidité de la pensée, fissent de cet ensemble un aspect très agréable ». Ses robes n'étaient pas somptueuses ; elle n'avait pas de bijoux, sauf une petite croix d'or ; on ne la vit jamais, comme Mlle Mercœur, poser devant Devéria, les bras et l'épaule nus, ni, comme Mmes Waldor, Ségalas et Puget, se hâter d'acquérir une gloire poétique qu'elle voulait tout

entière reportée sur son frère adoré, sur ce Maurice débile, maladif et plaintif dont elle ne cessa d'être le bon ange et la muse. Ainsi c'était une modeste jeune fille provinciale ; elle aimait l'ombre discrète de son clocher, se tenait loin du monde et, pareille à ces *dames de onze heures*, violettes et parfumées, qui ne s'offrent dans les bois qu'aux promeneurs solitaires, elle ne montrait de son cœur et de son intelligence qu'aux seuls très rares êtres qui savaient l'approcher.

. . . .

. . . .

Quand elle mourut, on laissa à son cou sa petite croix d'or ; on l'habilla dans sa robe chaste, et, comme c'était en mai, on plaça sur sa tombe toutes les fleurs de Marie. Pour elle chantèrent les linots dans les bois, le torrent dans la forêt, le grillon sous les pierres ; le chemin de Cahuzac lui donna ses aubépines, le jardin de Cayla ses primevères ; on lui porta de grandes marguerites des prés, et, dans le ciel azuré, monta avec son âme le chant d'argent des cloches de ses villages amis...

EDMOND PILON.

Reliquiæ d'Eugénie de Guérin. — Sansot, édit., Paris, 1905.

VII

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR

A LA PREMIÈRE ÉDITION DU JOURNAL D'EUGÉNIE DE GUÉRIN.

Nous ne raconterons pas sa vie. Ce qui en fait l'intérêt, ce sont ses pensées et la façon dont elle les exprime. Du reste, cette vie est si simple qu'un voyage à Albi ou à Toulouse, deux courts séjours dans le Nivernais et à Paris, y font époque. Un départ ou un retour, les maladies de

ceux qui lui sont chers, le mariage et la mort de son plus jeune frère en ont été les véritables événements. Sur tout ce qui la touche et les émotions qu'elle a ressenties, son *Journal* et ses lettres ne nous ont rien laissé à dire qui vaille la peine d'être dit.

Il est vrai que le seul projet de livrer à tout le monde ces lettres, ce *Journal* surtout, a dû éveiller chez une sœur, pieuse dépositaire de ce mystique héritage, des scrupules auxquels nous avons eu nous-mêmes quelque peine à nous soustraire. Combien de fois notre attention ne s'est-elle pas fixée avec une sorte d'anxiété sur ces paroles adressées par Mlle de Guérin à son cahier qu'elle dérobait avec tant de soins à tous les regards : « Ceci n'est pas pour le public ; *c'est de l'intime de l'âme*, C'EST POUR DIEU. »

Il ne faudrait pas croire cependant que Mlle de Guérin ait ignoré complètement, ni même qu'elle fut irrévocablement résolue à ensevelir dans une obscurité volontaire les dons de l'esprit que Dieu lui avait prodigués. Plus d'une fois, cédant aux exhortations pressantes de son frère, au vœu d'un père qui avait deviné son génie, et sans doute aussi à une vocation irrésistible, elle a songé à écrire pour être lue ; et, sous la condition expresse de taire son nom, elle eût consenti à livrer ses pensées si, en retour de ce sacrifice, elle avait espéré faire un peu de bien à quelques âmes ; si, par l'exemple de sa foi ou par l'expression de sa tendresse fraternelle, elle avait pu inspirer à d'autres son espoir en Dieu, son admiration pour Maurice : double amour qui se partageait et qui remplissait son âme.

Or, de tous les ouvrages qu'elle eût entrepris de dessein prémédité, aucun n'aurait mieux rempli l'un et l'autre de ces objets, que le *Journal* où elle a noté pendant huit ans tous les élans spontanés de son esprit, tous les battements involontaires de son cœur.

Nous nous trompons fort, ou peu de livres publiés de notre temps auront exercé sur les âmes une influence plus

douce et plus pure. En parlant ainsi, nous pensons aux plus délicates, à celles qui souffrent, à celles qui songent, à celles qui s'agitent et se consument dans une lutte pénible et stérile entre leurs rêves et les vulgaires réalités d'une existence commune.

Les femmes surtout, qu'une imagination trop mobile désenchante facilement de leur destinée, trouveront dans le livre de Mlle de Guérin plus qu'une froide leçon : elles y trouveront une consolation et un exemple.

On verra, pour ainsi dire, d'heure en heure, combien cette existence était obscure, modeste, isolée et, pourrait-on croire, en désaccord par sa monotone simplicité avec l'activité d'une intelligence prompte et ardente. Mlle de Guérin n'en a pas souffert ; à peine surprendrait-on dans la longue suite de ses épanchements intimes un mot amer. Chaque fois qu'elle a entrevu le monde, elle l'a observé d'un œil curieux, s'est prêtée à lui sans trop d'efforts, mais elle rentrait avec joie dans sa retraite, heureuse de reprendre ses doux entretiens de tous les instants avec sa propre pensée et avec les voix mystérieuses de la nature. La mort, qui lui était apparue de bonne heure, était presque toujours présente à ses yeux ; elle ne craignait point de telles images. Ce n'est pas sans quelque joie qu'elle voyait s'entr'ouvrir la tombe, et, au delà de ses ténèbres, le ciel avec les divines lumières et la pure félicité du jour sans fin ; mais elle demeurait attachée à la vie par des affections, par des devoirs. Dans les jours les plus pénibles de défaillance physique, de souffrance morale, il lui restait auprès d'elle quelqu'un à aimer, quelqu'un à servir ; et lorsque son père lui baisait le front : « Hélas! disait-elle, comment quitter ces tendres pères ! » C'est ainsi qu'elle appréhendait de quitter son Cayla ou pour la ville, ou pour le cloître, et même pour le ciel. L'horizon de ce petit monde ne lui semblait pas trop étroit. Elle ne s'y sentait pas abandonnée. Son secret, c'était de trouver la poésie en elle-même et Dieu en toutes

choses. Tel est l'enseignement de cette vie, et l'ineffable charme du livre qu'on va lire.

. . . .
. . . .
. . . .

Peut-être a-t-elle quitté le monde avec le regret de n'avoir pas accompli sa tâche; tous ceux qui liront ce livre diront avec nous qu'elle l'avait remplie. Les dernières lettres, son *Journal* interrompu, suffisent pour honorer à jamais le frère qu'elle a tant aimé. Après l'éclatant témoignage de George Sand, de M. de Sainte-Beuve, il ne manquait plus à Maurice de Guérin que l'expression si touchante de la tendresse et des regrets d'une telle sœur pour attacher à son nom et à sa personne des sympathies plus profondes et plus durables encore que l'admiration excitée par quelques pages de ses écrits; et s'il arrivait un jour que l'auteur du *Centaure* retombât dans l'oubli, nous oserions promettre au *frère d'Eugénie* l'immortalité.

Lui assurer cette gloire était son vœu. Jamais Mlle de Guérin n'avait prétendu la partager. Il en sera pourtant ainsi. Et Maurice aurait été le premier à trouver que cela était juste. En vain sa sœur essaye-t-elle de lutter contre l'inspiration qui la sollicite et de s'effacer devant lui : il envie à ce poète qui veut se taire, à ce poète *malgré lui*, la fécondité de sa pensée, l'originalité de son langage : « Oh ! lui dit-il, si j'étais toi ! » En effet, c'est elle qui avait le plus reçu de la nature. A peine a-t-elle connu les langueurs de l'épuisement qui arrachent à Maurice des plaintes si pénétrantes ; dans ce qu'elle écrit, jamais d'effort. « Je ne sais, avoue-t-elle quelque part, pourquoi il est en moi d'écrire comme à la fontaine de couler. » Facilité qui semble excessive lorsqu'on lit ses vers ; dans cette langue, il lui a manqué, comme à son frère et plus encore, de savoir se borner et revenir sur les négligences de l'improvisation. Mais ce libre jet donne à sa prose, précise et nerveuse, un relief et une ingénuité dont on est saisi. Elle a l'énergie

et la grâce, le don de dire simplement toutes choses, et de s'élever des plus petites, par un mouvement naturel, aux plus hautes ; elle est tour à tour et tout à la fois familière, enjouée, naïve, profonde et sublime. L'étude et l'art n'ont guère passé par là ; on le sent même à quelques termes singuliers, à quelques expressions étranges, qui seraient ailleurs autant de taches, qui sont ici comme un reste d'accent, le goût du terroir, le parfum de la solitude. Aussi n'avons-nous point songé à les effacer.

G.-S. Trébutien.

VIII

AU CHATEAU D'EUGÉNIE DE GUÉRIN

Toulouse n'est pas éloignée de la ville de Gaillac ; à peine deux heures de chemin de fer me mirent aux portes de cette vieille cité, si souvent nommée dans le *Journal* et avec laquelle la famille de Guérin était en relations constantes.

Le trajet de Gaillac à Cahuzac-sur-Vère, station de la ligne du chemin de fer la plus rapprochée de la commune d'Andillac, d'où dépend le manoir de Cayla, fut bientôt franchi.

Un omnibus fait un service régulier de la station de Cahuzac à la petite ville de ce nom, distante de deux kilomètres environ. Le château du Cayla est situé à cinq kilomètres environ de la ville de Cahuzac, et le visiteur peut se faire conduire, moyennant quelques francs.

Pour moi, je préférai faire le trajet à pied, et je pris joyeusement la jolie route qui va de Cahuzac à Andillac. Ces noms, que je connaissais si bien, sonnaient délicieusement à mon oreille, dans cette ravissante promenade. Mon cœur battait à coups pressés lorsque j'aperçus juché

sur une colline le modeste bourg d'Andillac. J'entrai avec une émotion presque religieuse dans ces murs qu'Eugénie m'avait appris à aimer. Ce petit village s'élève sur un sol pierreux ; des fermes s'ouvrent par de grands portails, sur une seule rue fort ancienne, qui aboutit à une place.

On était en octobre. Les paysans se trouvaient dans les champs pour les semailles ; j'errai longtemps dans le pauvre bourg, avant de rencontrer âme vivante. Enfin, une fermière se montra dans une cour, et, sur ma demande, m'indiqua obligeamment le cimetière de campagne où dort Eugénie de Guérin, entourée de toute sa famille. Ce cimetière de quelques arpents s'étend à droite de la petite église, reconstruite depuis la mort d'Eugénie. Cette reconstruction a eu lieu, il y a quinze ans environ, par les soins de M. Mazuc de Guérin, neveu par alliance de notre héroïne, alors maire de la commune d'Andillac.

La sépulture de la famille est comme adossée aux flancs du modeste édifice religieux. Une petite colonne tronquée en marbre blanc avait été placée par Mlle de Guérin elle-même sur le caveau familial, et c'est à son ombre que sont venus successivement prendre leur place tous ses parents.

Après un instant de méditation, je me dirigeai vers le Cayla. En sortant du bourg d'Andillac, on suit un étroit chemin ouvert sur une langue de terre surélevée comme un promontoire entre deux pentes assez profondes ; après une marche de cinq cents mètres environ, on aperçoit, sur une haute colline, le manoir qui offre aux yeux du touriste une silhouette gracieuse, avec son unique tourelle.

Je tournai à gauche du promontoire, et j'entrai dans l'étroite vallée, véritable nid de verdure, où coule un petit ruisseau ombragé de saules, d'aubiers et de peupliers d'Italie. Une route blanche, très étroite, serpente dans cette vallée et, après un kilomètre de marche, aboutit au château qui domine tous les alentours. Mes yeux reconnurent le moulin, le lavoir ou Eugénie ne dédaignait pas de se transformer parfois en lavandière. Je cherchai en

vain l'ombrage du superbe marronnier sous lequel le frère et la sœur allaient souvent s'asseoir pour échanger leurs impressions poétiques, en des causeries pleines de charme et d'abandon. J'ai appris plus tard que ce bel arbre a été détruit par un violent orage.

Encore quelques pas, et j'aperçus la fameuse terrasse, qui règne au milieu du château. C'est là que Maurice avait planté ce petit grenadier, dont sa sœur parlait avec tant d'amour. C'est là qu'il passa les derniers jours de sa vie à contempler l'horizon magique qui fut sa consolation suprême, après ce tragique voyage où il revint de Paris à son berceau, pour y fermer ses yeux mourants.

Un spectacle bien simple vint me donner une joie d'enfant : un troupeau de dindons picorait gravement sur la pelouse en pente douce qui s'étend en bas de la terrasse du château, comme du temps d'Eugenie. Il me sembla, en cette minute, que rien n'était changé, et que les habitants de la vieille demeure avaient conservé les mœurs et les usages d'autrefois. Je ne saurais dire à quel point je fus ému par ce détail en apparence insignifiant.

Mais l'entrée du château n'est pas de ce côté ; j'errai un moment au hasard, puis j'arrivai à une grande ferme qui presse, dans cette direction, les murs du manoir.

Une porte basse donne accès à un terrain sablé, et j'aperçus la porte de la vieille cuisine si souvent nommée dans le *Journal*.

A cette porte parut, à mon coup de sonnette, une soubrette avenante qui me dit d'une voix douce : « Sans doute, vous venez visiter la chambre de Mlle Eugénie. » Je la suivis et, montant quelques marches d'un escalier étroit, je me trouvai dans l'appartement qu'Eugénie appelle le salon. Ce salon, assez grand, est simple, mais d'un bon goût achevé ; des fauteuils sont ornés de broderies faites, me dit la suivante, de la main des châtelaines.

J'admirai surtout une belle glace vénitienne, restée sans nul doute dans l'héritage des Guérin, qui, on le sait,

étaient originaires de Venise, et venus s'établir, depuis plusieurs siècles, dans le Languedoc.

Je découvris, sur une table, une gravure du temps de la Restauration, qui représente Eugénie de Guérin encore jeune fille, avec deux bandeaux plats appliqués très bas sur les tempes, ainsi que la mode en est revenue il y a quelques années.

Mon guide me montra une vaste cheminée moderne, où le frère et la sœur sont représentés se tenant la main, sous le marronnier dont j'ai déjà parlé.

Sur les pas de la soubrette, je traversai lentement une grande chambre fort simple, éclairée par une grande fenêtre : « C'est ici la chambre de M. Maurice, » me dit-elle. Je jetai un long regard tout autour de moi, et j'aperçus une petite étagère, où étaient rangés un petit nombre de livres ayant appartenu à l'hôte de cette chambre ; enfin le lit où le malade était venu mourir.

On sent, même dans les plus minces détails, que la gloire de la sœur a éclipsé la juste réputation du frère, et que les visiteurs s'attachent, par-dessus tout, à retrouver les reliques d'Eugénie de Guérin.

Je franchis une porte étroite et je me trouvai enfin dans le sanctuaire, dans la « fameuse chambre ».

C'est, en effet, une pièce très petite, avec une étroite fenêtre, dont la vue s'étend obliquement sur les hauts plateaux qui dominent le nid de verdure de la petite vallée. Ces plateaux ont un aspect d'une solennelle tristesse, et l'on comprend mieux, en les voyant, le tour d'esprit d'Eugénie et la nature profonde de son génie.

En face de la porte est placé un lit étroit en simple bois de noyer. Au chevet du lit, et adossée au mur voisin, se trouve la petite table surmontée du pupitre en bois de rose sur lequel Eugénie écrivait. Cet objet est le seul luxe du lieu, ainsi qu'elle le dit elle-même. Assise à ce pupitre, elle pouvait contempler l'image de sainte Thérèse ; on la trouve à la même place.

Au mur, se trouve aussi suspendue la guitare. Je n'ai pas su voir la fameuse quenouille et le fuseau que faisait tourner Eugénie dans ses mains vaillantes, sans interrompre ses rêveries.

En sortant du château, j'errai longtemps encore dans les alentours. Je cherchai « la garenne de buis » qui domine d'assez haut le nid de verdure de la vallée. Je gagnai le « bois de Sept-Fonts », où Eugénie lisait souvent ses lettres, et particulièrement celles de son frère bien-aimé et de son autre frère d'adoption, Barbey d'Aurevilly.

Je regardai ce hameau « des Mérix » où elle contemplait la blanche lumière de la lune se levant derrière un groupe de chênes.

En ce beau jour d'automne, c'était bien réellement le doux Cayla, le tranquille Cayla ! L'air avait une suavité infinie. Le ciel, d'une courbure élégante, était d'un bleu inexprimable : de petits nuages blancs couraient çà et là, et nuançaient l'azur lumineux du firmament. L'ensemble me rappelait ces draperies anciennes de soie bleue aux tons éteints et si doux. Le tableau était d'une exquise sérénité.

Cependant, j'en vins à regretter ces printemps qu'Eugénie a décrits avec tant de verve et qui lui donnaient une vie si douce, après les tristesses de l'hiver si dur pour sa santé délicate. A plus de vingt endroits elle parle du rossignol, cet artiste inspiré de la solitude et de la saison printanière. C'est pour elle comme une obsession, et j'aurais voulu écouter, d'une oreille charmée, les accents du chantre des belles nuits.

Je quittai avec peine ces paysages qui m'avaient donné des émotions bien vives, et je regagnai, au coucher du soleil, la petite ville de Cahuzac.

Un dernier mot : La gloire d'Eugénie de Guérin ne fait que grandir sans cesse ; le nombre des pèlerins augmente chaque année. Son *Journal* traduit en anglais a porté sa renommée au Royaume-Uni et dans le Nouveau-Monde.

Si je m'en rapporte aux renseignements que j'ai recueillis dans la région, les Anglais et les Américains viennent, en groupes nombreux, visiter le château du Cayla et le tombeau d'Eugénie et de Maurice.

Gabriel Grange.

(*Le Penseur*, mars 1910.)

Bibliographie

MAURICE DE GUÉRIN.

Reliquiæ, publié par G.-S. Trébutien, notice de Sainte-Beuve. Didier, 1861, 2 vol. in-16.

Journal, Lettres et Fragments, suivis de poëmes. Didier, Paris, 1862, 1 vol. in-8°.

Le Centaure, notice de Rémy de Gourmont et dessin de G. d'Espagnat. 1900.

Le Centaure, suivi de *la Bacchante* et précédé d'une notice par Edmond Pilon. Sansot et Cie, Paris, 1905, 1 vol. in-12.

Maurice de Guérin (Collection des Plus Belles Pages), avec un portrait et une notice par Rémy de Gourmont. *Mercure de France*, Paris, 1909, 1 vol. in-16.

(On trouve des pages inédites dans l'ouvrage de M. Abel Lefranc : *Maurice de Guérin*, Paris, Champion, 1910.)

EUGÉNIE DE GUÉRIN.

Reliquiæ, publié par G.-S. Trébutien. Caen, 1855.

Journal et lettres, publiés avec l'assentiment de la famille par G.-S. Trébutien. Lib. Didier et Cie, Paris, 1862.

Lettres d'Eugénie de Guérin, publiées par G.-S. Trébutien. Didier, Paris, 1864.

Reliquiœ, fragments choisis et précédés d'une notice par Edmond Pilon. Sansot et Cie, Paris, 1905.

A CONSULTER.

Sainte-Beuve : *Premiers Lundis*, tome III.
— *Causeries du lundi*, tome XV.
— *Nouveaux Lundis*, tome III.

George Sand : *Revue des Deux Mondes*, 15 mai 1840.

A. de Pontmartin : *Dernières semaines littéraires*, 1864.

G. Merlet : *Portraits d'hier et d'aujourd'hui*, tome II, 1865.

Schérer : *Etudes critiques de la littérature contemporaine*, tome II, 1865.

Charles Mazelle : *Eugénie et Maurice de Guérin*, Berlin, 1869.

Montégut : *Nos morts contemporaines*, tome II, 1884.

Léon Gautier : *Portraits du XIXe siècle*, tome III, 1894.

Barbey d'Aurevilly : *Memoranda* et lettres à Trébutien, 1909.

O.-M. Barbano : *Leopardi et Maurice de Guérin*, Turino, 1905.

A. Claveau : *Maurice de Guérin*, *Revue contemporaine*, 1863.

Abel Lefranc : *Maurice de Guérin*, *Revue Bleue*, 22 août, 5, 19, 26 sept., 21 et 28 nov., 5 et 12 déc. 1908. (Ces articles remaniés et augmentés ont paru en vol. *Maurice de Guérin d'après des documents inédits*, Honoré Champion, 1910. Livre capital.

Rémy de Gourmont : *Les plus belles pages de Maurice de Guérin*, 1909.

Henri Clouard : *Maurice de Guérin et le sentiment de la nature*. (*Mercure de France*, 1er janvier 1909.)

TABLE DES MATIÈRES

Poitiers. — Société française d'imprimerie

NOUVELLE LIBRAIRIE NATIONALE

PARIS — 85, rue de Rennes — VIe Arr.

ARMAND PRAVIEL ET J.-R. DE BROUSSE. — **L'Anthologie du Félibrige,** *Mistral, Roumanille, Aubanel, F. Gras, P. Arène, Arnavielle, Fourès, Estieu, F. Sarran, J. Roux, A. Vermenouze, Philadelphe de Gerde, etc.*

Morceaux choisis des poètes contemporains de langue romane, avec traduction française en regard, notices biographique et bibliographique, et un avant-propos sur la langue d'Oc, le Félibrige, son organisation et ses dialectes. Un vol. in-16 de 350 pages. **3 50**

CHARLES MAURRAS. — **L'Avenir de l'Intelligence.** *Auguste Comte, le Romantisme féminin, Mademoiselle Monk.* Un volume in-8° écu (nouvelle édition) **3 50**

CH. LE GOFFIC. — **La Double Confession.** Un volume in-16 de 300 pages environ. **3 50**

LES PAYS DE FRANCE

Collection des écrivains régionaux

Chaque volume in-18 jésus, broché . . . . 3 »

JEAN NESMY. — **L'Ame limousine.** Au pays de la Chabrette.

MARGUERITE D'ESCOLA. — **Les Sources claires.** Au pays du Couserans (Pyrénées).

EMILE MOSELLY, couronné par l'Académie Goncourt. — **La Vie Lorraine.** Contes de la Route et de l'Eau.

HENRY BORDEAUX. — **Promenades en Savoie.** Le Caractère savoyard ; Pèlerinages en Savoie ; Contes savoyards.

JOSEPH AGEORGES. — **Le Deuil du Clocher.** Récits berrichons ; Promenades autour de la Châtre.

ARMAND PRAVIEL. — **Les Routes de Gascogne.** Contes et croquis de chez moi.

CHARLES LE GOFFIC. — **Passions celtes.**

EMMANUEL DELBOUSQUET. — **Miguette de Cante-Cigale,** roman landais.

SIMON DAVAUGOUR. — **Les Fronts têtus.** Contes du pays d'Arvor.

PIERRE LHANDE. — **Autour d'un Foyer basque.** Récits et idées.

HENRY DE BRUCHARD. — **Les Chroniques du Moghreb.** Etudes algériennes.

ARMAND PRAVIEL. — **L'Empire du Soleil.** Scènes et portraits félibréens.

J. HEUZEY. — **La Normandie et ses peintres.**

D. ROCHE. — **Contes limousins recueillis dans l'arrondissement de Rochechouart,** texte français, patois et texte.

JEANNE RÉGAMEY. — **Jeune Alsace,** roman.

LÉON BARRACAND. — **Le Vieux Dauphiné.**



